

Abbé Francis TROCHU



Sainte Philomène

Vierge et Martyre.

Abbé Francis TROCHU
Aumônier de l'Adoration à Nantes,
Docteur ès Lettres

La "petite Sainte" du Curé d'Ars
Sainte Philomène
Vierge et Martyre



*LES TROIS BRIQUES, AVEC L'ÉPITAPHE PEINTE AU
MINIUM, QUI FERMAIENT LA TOMBE DE SAINTE
PHILOMÈNE DANS LA CATACOMBE DE SAINTE PRISCILLE.*



(Tirage 8. 000 ex.)

LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL
VITTE

LYON
3, Place Bellecour, 3

PARIS
1, Place Saint-Sulpice, 1
1929

NIHIL OBSTAT :
Mgr Th. DELMONT,
Censor deputatus.
Lugduni, die 2^a januarii 1924.

IMPRIMATUR :
† JOANNES, *Episc. Had.*
Auxil. Lugd.
Lugduni, die 4^a januarii
1924.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.*
Copyright by Emmanuel Vitte 1924

À LA MÉMOIRE BÉNIÉ
DE MON PÈRE
(1837-1917)
ANCIEN SOLDAT DE PIE IX
CHEVALIER PONTIFICAL
VISITEUR ATTENDRI ET FIDÈLE
DES CATACOMBES DE ROME.
F. T.

LETTRE ADRESSÉE À L'AUTEUR

par Monseigneur Hippolyte CONVERT, Curé
d'Ars,

Prélat de la Maison de Sa Sainteté.

Cher Monsieur l'Abbé,

En m'envoyant le manuscrit de votre livre, vous me rappelez cette claire matinée de juillet où je vous demandai d'écrire une vie de sainte Philomène.

« Je veux bien essayer, répondîtes-vous... J'aime tant le Curé d'Ars, et il s'agit de sa -petite sainte. »

Justement vous me parliez ainsi à l'endroit même où notre saint est passé le plus de fois — le seuil de sa vénérable et pauvre cure.

Des années se sont écoulées depuis cette rencontre. Vous avez tenu parole. Glaneur silencieux et persévérant, vous voilà revenu vers nous avec votre gerbe.

Notre saint doit être content de vous. Vous avez parlé avec amour de celle qu'il « connaissait si bien » et qu'il appelait à si juste titre son « consul près de Dieu ».

Mais j'ai hâte de le proclamer, votre œuvre n'est pas seulement un témoignage de votre tendre piété envers sainte Philomène ; elle a tous les caractères d'une étude sérieuse et approfondie, où l'érudition — il en fallait plus qu'on ne pense en ce travail — n'enlève rien à la clarté et au charme du récit.

Je vous avais communiqué les documents de nos archives. Puis la haute bienveillance de S. G. Monseigneur l'Évêque de Belley vous a permis d'étudier tout à loisir les cinq in-folio manuscrits de la Cause de notre cher saint. De votre côté, vous avez exploré le champ plus vaste des

catacombes priscilliennes et du sanctuaire de Mugnano ; vous avez interrogé les monuments anciens, les écrits des Pères, les trouvailles [8] des archéologues, les travaux des historiens et des liturgistes ; vous avez consulté les pièces officielles relatives au culte de la « petite sainte » ; vous avez lu enfin tout article ou tout livre capables de vous apporter quelque détail nouveau, de jeter quelque lumière sur un sujet délicat et obscur.

Le nom de sainte Philomène est très connu ; beaucoup de fidèles l'invoquent. Mais qu'était cette sainte ? Quand et comment a-t-elle pu vivre ? À quelle époque s'est répandu son culte dans l'Église ? Pourquoi s'est-il développé de façon si extraordinaire ? Pourquoi encore le Curé d'Ars a-t-il eu pour cette jeune sainte une telle prédilection ?

Autant de questions, bien cher Ami, auxquelles vous avez voulu répondre. Et cela, sans recourir à la légende, sans assigner d'autre rôle à l'imagination que de reconstituer au besoin, sur des données aussi certaines que possibles, l'existence d'une jeune chrétienne au temps des premières persécutions sanglantes.

Je cherche en vain quelle méthode on aurait pu adopter, différente de la vôtre, pour ressusciter la douce vierge, la replacer en son cadre primitif, suivre ses gestes, ses attitudes, deviner quelque chose des sentiments et des émotions de son cœur.

Dans l'histoire du culte de Filumena, les traits d'Ars ont retenu longuement votre attention. Il s'agit d'un de nos villages de France et ce qui touche à la mère-patrie nous est deux fois cher ; puis Ars fut spécialement visité

par notre vierge martyre. — Il ne faut pas que ces intéressants détails disparaissent dans l'oubli. — Qu'il vous fut agréable, n'est-ce pas, de vous attarder devant l'autel miraculeux de la sainte, en la compagnie si chère de l'admirable prêtre qui, pendant vingt ans, s'y agenouilla plusieurs fois chaque jour !... Là encore, vous avez été bien inspiré.

Vous n'avez point surchargé votre récit d'explications et de discussions fatigantes. Vous avez préféré, avec grande raison, reporter à la fin du livre, dans un appendice forcément développé — cette « question philoménienne » a fait [9] couler tant d'encre ! — certaines polémiques, certains exposés qui, placés à cet endroit, après les faits connus seront plus faciles à suivre, et partant mieux compris.

Non seulement vous laissez à votre lecteur une impression de sincérité et de vérité, mais pour plus d'un votre livre sera une véritable découverte. Bien plus, en nous faisant faire un voyage d'exploration au pays de nos origines chrétiennes, vous nous épargnez toute fatigue, étant un guide aimable, au langage simple, élégant et disert.

Le Clergé d'Ars vous est reconnaissant, cher Monsieur l'Abbé, de présenter aux pèlerins de ses sanctuaires cette petite sainte tant visitée encore et tant priée. Bien des personnes de passage chez nous voudraient, pour apprendre et se souvenir, se procurer une vie de sainte Philomène. Depuis longtemps nous-mêmes souhaitions pouvoir leur mettre entre les mains l'ouvrage désiré.

Notre vœu est comblé. Grâce à votre livre, cher Ami, bien des âmes, nous l'espérons, se sentiront, comme jadis,

attirées vers cette héroïne chrétienne ; d'autres en deviendront plus confiantes en son intercession, seront portées plus efficacement à la suivre en sa généreuse ferveur... Vous ne souhaitez, nous le savons bien, pas d'autre récompense.

Avant de nous remettre cet ouvrage – vous ne m'en voudrez pas de cette légère indiscretion – tour à tour vous l'avez déposé sur « l'autel de la Châsse », devant les précieux restes de notre saint Curé, puis sur l'autel de sainte Philomène, témoin de tant de guérisons, de tant de conversions, de tant de prodiges. Un tel livre sous de tels patronages ne saurait manquer d'être béni, d'avoir la large et féconde diffusion que lui souhaite et présage le cœur d'un ami tout affectionné et dévoué,

H. CONVERT,
Curé d'Ars.

Ars, 30 septembre 1923.

DÉCLARATION

Humblement soumis d'esprit et de cœur aux décrets du Saint-Siège et notamment à ceux du pape Urbain VIII, nous déclarons que si, dans le cours de cet ouvrage, nous donnons à certains personnages remarquables par leur piété le titre de *saint* ou de *vénérable*, ou parlons de révélations et de miracles, ce n'est nullement dans la pensée de prévenir les décisions de la Sainte Église, à laquelle nous sommes heureux d'obéir avec le plus respectueux et le plus filial amour.

CHAPITRE PREMIER - TOMBE ET BERCEAU.

I. Le trésor de dom François. – Une acquisition difficile.

En l'année 1805, un jeune prêtre de Mugnano-del-Cardinale,¹ au diocèse de Nole, dom François de Lucia,² se trouvait à Rome. Il y était venu pour accompagner l'ancien curé de la paroisse Sant'Angelo de Naples, Mgr Barthélémy de Cesare, évêque nommé de Potenza, qui devait recevoir, le 30 juin, la consécration épiscopale.

Or dom François nourrissait un désir qui ne pouvait se réaliser que dans la Ville éternelle. Comme il était missionnaire et passait sa vie à évangéliser les travailleurs des campagnes, il souhaitait d'obtenir pour sa petite chapelle privée un corps saint des catacombes : il associerait ces reliques à son propre apostolat ; devant elles, il rappellerait à de pauvres gens, soumis, en ce climat de Campanie, aux plus amollissantes influences, les vertus, les résistances, les combats des premiers chrétiens.

Seulement, la pieuse acquisition n'était point chose facile – et dom François semblait là-dessus s'illusionner [12] quelque peu ! – Il fallait d'abord s'assurer la protection d'un personnage de marque ; puis le bon prêtre avait son idée bien

¹ Mugnano est peu distant de Naples. L'affixe *del Cardinale* lui fut donné en souvenir d'un cardinal d'Aragon qui vécut longtemps retiré dans un hameau du voisinage.

² Sur dom François, voir NOTES, PREUVES ET DOCUMENTS, N° I, p.231.

arrêtée : il n'accepterait pas une relique anonyme, un martyr auquel, faute de savoir le nom précis qu'il avait porté pendant sa vie terrestre, on devrait appliquer, pour le désigner désormais, une appellation nouvelle en rapport avec les mots ou les signes tracés sur sa tombe. François de Lucia, missionnaire de Mugnano, voulait un saint ou une sainte « de nom personnel et certain ».

En chemin vers Rome, il avait fait confidence de son cher désir à Mgr Barthélémy de Cesare. Celui-ci, aimablement, appuya ses premières démarches près de Monsignor Hyacinthe Ponzetti, custode des saintes Reliques ; si bien que le jeune prêtre, tout heureux, fut introduit dans la salle où sont déposés d'ordinaire les ossements sacrés extraits des catacombes, avant d'être distribués aux diverses églises.³

On le pria de faire lui-même son choix, en lui demandant toutefois d'opter pour l'un ou l'autre des martyrs inconnus – une douzaine – retirés depuis peu de leurs tombes. Dom François, interloqué, déçu, déclara qu'il ne voulait d'aucun de ceux-là, qu'il avait rêvé beaucoup mieux... Or, en mai 1805, il y avait là, « de nom personnel et certain », trois corps seulement : celui d'un enfant,

³ Cette Custodie des saintes Reliques, appelée la *Lipsanothèque*, était aménagée dans ce Collège Romain dont les murs abritèrent trois jeunes saints : Stanislas Kostka, Louis de Gonzague et Jean Berchmans. Elle est aujourd'hui une dépendance de l'église Saint-Apollinaire. En 1869, elle fut restaurée dans le style des catacombes : ses fresques reproduisent diverses peintures des premiers siècles.

celui d'un adulte, celui d'une toute jeune fille. Cette jeune fille, si l'on s'en rapportait à l'inscription de sa sépulture, s'était appelée ou avait été surnommée Philomène, [13] *Filumena*, ce qui veut dire *la Bien-Aimée*. Touché des instances du zélé missionnaire, le custode permit à dom François d'indiquer celle des trois reliques qu'il aimerait posséder. L'abbé de Lucia n'hésita pas une seconde. Mû par une attirance inexplicable, avec un vif sentiment de joie, il fixa ses préférences sur les grêles ossements de la petite martyre, apportés là depuis trois années.

*

**

Hélas ! pour entrer en possession des restes précieux, que de démarches étaient nécessaires ! Et encore aboutiraient-elles ? Le Saint-Siège, estimant à leur prix de telles reliques, avait ordonné qu'elles ne fussent remises qu'à un évêque. C'est qu'elle s'épuisait, la mine sacrée des saints ossements : les fouilles des catacombes ne donnaient plus les résultats de jadis ; Rome, devenue justement avare, ne se dépossédait qu'avec peine de ses trésors.

Que faire ? Le gardien des Reliques présenta de nouveau à dom François, désolé, la liste des martyrs anonymes. Le pauvre prêtre ne voulut rien entendre des explications que lui prodiguait Monsignor Ponzetti. Un mystérieux aimant le

retenait près de cette jeune héroïne dont pourtant, après tout, il ne savait que le nom.

Finalement, le refus devint formel. Quel chagrin pour l'excellent abbé de Lucia ! Se croyant déjà gratifié de la relique, n'avait-il pas envoyé à Mugnano une lettre pleine d'assurance où il invitait les habitants de sa bourgade natale à préparer une réception solennelle ! Cependant, il ne perdit pas confiance et, saintement audacieux, il mit tout son espoir dans la prière. Dieu l'exauça.

Mgr de Cesare voulut bien intervenir une fois encore. Non seulement l'évêque nommé était venu à Rome pour recevoir la consécration épiscopale ; il avait une mission officielle à remplir : le roi de Naples l'avait chargé de [14] complimenter en son nom Sa Sainteté le pape Pie VII, qui revenait dans ses États après le couronnement de Napoléon et un voyage triomphal à travers la France. L'ambassadeur royal fit part au Souverain Pontife du désir et des ennuis de dom François. Pie VII se laissa émouvoir et attribua à l'abbé de Lucia le corps de la martyre Philomène. Mais pour prévenir désormais des difficultés semblables, c'est à l'évêque de Potenza que, le 8 juin 1805, Monsignor Ponzetti délivra le précieux dépôt ; et dom François de Lucia le reçut en cadeau des mains de son éminent ami⁴.

⁴ Le nouvel évêque de Potenza eut pour sa part un corps saint anonyme qui fut *baptisé* sous le nom de sainte Ferma.

II. Sur la *via Salaria nuova*. — Ce que sont les catacombes romaines.
— La « terre natale » de sainte Philomène.

Donc il y avait trois ans déjà que les restes saints avaient été retirés de l'une des catacombes. C'est [15] justement l'histoire de cette *invention*⁵ qu'il faut tout d'abord raconter ; car *Filumena*, l'enfant martyre, n'est connue que par son tombeau.

Pour trouver le souterrain où elle reposa, sortons de Rome. Allons vers le nord, jusqu'au troisième mille de la *via Salaria nuova*. Le site est charmant : sur des pentes ' verdoyantes s'étagent des villas, si blanches parmi les dômes mouvants des pins et les fuseaux sombres des cyprès ! Non loin, l'Anio⁶, humble affluent du Tibre, promène ses eaux tranquilles. À gauche de la vieille voie romaine, sous les terrains d'une belle villa,

Voici en quels termes Mgr Ponzetti relate dans les archives de la Custodie des saintes Reliques le don fait à Mugnano et à dom François de Lucia, par l'entremise de Mgr de Cesare (Registre II, années 1754 à 1800 (*sic*), p. 271) : « 8 juin 1805. — J'ai donné à la vénérable église archipresbytérale de Mugnano, diocèse de Nole, le corps de la sainte martyre du Christ PHILOMÈNE, dont le nom propre est peint en rouge sur trois briques, de cette manière : LVMENA PAX TE CVM FI. C'est moi Custode soussigné qui ai extrait, le 25 mai 1802, du cimetière de Priscille, *via Salaria nuova*, ce corps réduit en fragments et en poussière. Je l'ai placé dans une cassette de bois recouverte d'un papier de couleur et je l'ai remis à l'Illustrissime Seigneur Dominique Cesari pour l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur Barthélémy de Cesare, évêque de Potenza. »

Hyacinthe PONZETTI, *Custode*. »

(Pour le texte latin de cet acte, voir NOTES, etc., N° II, p. 301.)

⁵ En liturgie, on appelle *invention* la découverte de quelque relique. C'est ainsi que, le 3 mai, l'Église célèbre la fête de *l'Invention de la sainte Croix* ; le 3 août, la fête de *l'Invention de saint Étienne, premier martyr*.

⁶ Aujourd'hui le *Teverone*.

domaine du roi d'Italie⁷, s'étend la catacombe de Priscille.

Voici, à droite, le cimetière plus récent de Novella, fondé par le pape saint Marcel. À côté, sur la voie Nomentane, sainte Agnès, la glorieuse martyre du III^e siècle, attire toujours nombre de visiteurs par la célébrité de sa tombe et le charme exquis de sa basilique.

Tout à l'heure, nous passions près du camp prétorien où jadis s'exerçaient les cohortes qui vainquirent tant de peuples. Mais la gloire militaire des légions s'est éclipsée devant les grands souvenirs religieux qui remplissent ce quartier illustre.

En cette partie de la campagne romaine se voit encore le souterrain où deux époux, les saints Chrysanthe et Darie, reçurent la sépulture, « après avoir été conduits dans une sablonnière de la voie Salaria et là précipités au fond d'une fosse que les bourreaux remplirent de pierres⁸». [16]

Près d'eux sera déposée plus tard la martyre sainte Suzanne, parente d'un persécuteur, l'empereur Dioclétien, et nièce d'un pape martyr, saint Caius. Tout auprès du tombeau de Suzanne s'ouvrent les cryptes de Thrason où reposèrent les restes de saint Saturnin, autre martyr. Voici enfin le cimetière des Giordani, immortalisé par la

⁷ Cette magnifique résidence, autrefois *villa Telfener*, est devenue la *reale villa Savoia*.

⁸ *Bréviaire romain*, 25 octobre.

présence des saints Vital, Martial et Alexandre, trois des héroïques fils de sainte Félicité, mère plus héroïque encore.

Donc les souvenirs les plus sacrés, les noms les plus augustes du christianisme naissant se retrouvent en cette partie nord de la Ville. Il est vrai que Rome tout entière est parée d'une couronne de saints tombeaux.

Toutefois aucun cimetière souterrain ne semble aussi vénérable que celui de Priscille où nous Verrons apparaître sainte Philomène ; car cette catacombe égale les plus vastes en étendue, rivalise de richesses archéologiques et de monuments religieux avec les plus célèbres, les dépasse toutes par l'antiquité.⁹

*

**

L'origine et le but des catacombes romaines ont été établis, et de façon définitive, par des explorateurs aussi éclairés que patients. On sait aujourd'hui, sans conteste possible, que ces galeries mystérieuses – qui parfois se superposent en sept étages et qui, mises bout à bout, donneraient une longueur de plus de huit cents kilomètres, la longueur de l'Italie ! – furent creusées par les premiers chrétiens uniquement pour la sépulture de leurs frères. C'était là une mode orientale d'enterrer les morts introduite par

⁹ « *La regione più veneranda ed insigne di tutta la Roma sotterranea.* » (O. MARUCCHI. *NUOVO Bollettino di Archeologia cristiana*, 1906, p. 65.)

les juifs émigrés dans Rome. Les fidèles [17] ne changèrent rien à la tradition : leur divin Maître lui-même n'avait-il pas été déposé dans un sépulcre neuf, au flanc du Golgotha ?

Ils pouvaient d'ailleurs en toute sécurité pratiquer des galeries pour les tombeaux. D'après la loi romaine, tout cadavre est sacré, tout cimetière inviolable.¹⁰ « Ainsi, les cimetières de la communauté chrétienne s'établirent légalement, publiquement, dans les domaines ruraux de propriétaires riches et puissants, comme les Pudens, les Cecili, les Flavia Domitilla, les Commodilla, les Prétextât¹¹... »

En effet, dès les premiers jours du christianisme, de riches Romains convertis consacrèrent à cet usage des parties de leurs domaines. À Rome, les chefs des familles païennes donnaient déjà l'hospitalité de la tombe, non seulement aux membres de leur parenté, mais encore aux serviteurs, aux affranchis, aux familiers de leur maison. Les disciples du Christ se considérant entre eux comme des frères, il était naturel que les plus fortunés accueillissent dans leurs tombeaux les plus humbles, les plus pauvres de la grande famille chrétienne. Seulement, le nombre des fidèles augmentait sans cesse ; il fallut agrandir les tombes primitives : autour du

¹⁰ « Tout terrain devient religieux quand on y découvre un cadavre. » (*Digeste*, 1. I, tit. viii, lex 6, § 4.)

¹¹ H. DE L'ÉPINOIS. *Les Catacombes de Rome*, p. 61.

premier monument familial construit souvent presque à fleur de terre¹², des couloirs interminables, enchevêtrés, envahirent assez vite les profondeurs du sol. À ce rude et long travail se consacrèrent des ouvriers groupés en corporation et que l'on nomme les *fossores*. [18]

Dans les parois du tuf ainsi creusé des ouvertures horizontales, appelées *loculi*¹³, plus larges habituellement du côté des épaules, recevaient les corps. Ces sépulcres variaient de dimensions selon l'âge et la stature des défunts ; ils se superposaient en plusieurs rangées. On les fermait d'une plaque de marbre ou, le plus souvent, de plusieurs tablettes d'argile.

Pour épitaphes, quelques mots, des emblèmes gravés dans le marbre ou peints sur les tuiles, un nom tracé avec la pointe de la truelle dans le mortier humide encore. Si quelques inscriptions sont écourtées, si beaucoup sont grossièrement dessinées ou accusent de la précipitation, un grand nombre sont belles et touchantes, plusieurs vraiment artistiques. En général, elles nous révèlent, par leurs images, par leurs symboles, quelque chose soit de la vie, soit de la mort du défunt, quelque chose même de son

¹² Ces tombeaux de famille s'appelaient des *hypogées*. Ils comportaient une ou plusieurs chambres sépulcrales, souvent décorées de peintures. — D'ailleurs le mot *hypogée* peut désigner tout cimetière souterrain.

¹³ Le terme latin *loculus* (au pluriel *loculi*), dont le sens premier est *lieu étroit*, *petite loge* ou *boîte à compartiment*, fut employé encore pour désigner les tombes pratiquées dans les souterrains.

époque. Bien des tombes, avant que ne durcît la chaux, ont reçu de frêles lampes de terre cuite, souvent une ampoule : fiole de verre contenant quelques gouttes de sang – évidemment du sang de martyr – ou, rarement, des parfums.

Dans le culte des morts les chrétiens adoptèrent ceux des usages païens qui ne leur parurent pas condamnables, mais ils les transformèrent et les purifièrent. Ils ménagèrent des salles pour s'assembler au jour anniversaire de la mort de leurs frères, jour qu'ils appelaient délicieusement celui de leur naissance – *aies natalis*. N'était-ce pas en effet à pareille date que ces élus étaient nés à la vraie vie, qui est l'éternelle ? Les chambres de réunion, destinées encore au culte divin, furent, à l'imitation de cimetières païens, ornées de peintures religieuses, de fresques d'un art parfois très naïf, sorte de *catéchisme en* [19] *images* qui représente des paraboles évangéliques ou des prophéties réalisées en Notre-Seigneur. Sous les voûtes sombres, que pouvaient explorer des espions ou des traîtres, de simples signes, lus des seuls initiés, évoquaient à leurs yeux le souvenir de Jésus et ses enseignements.

Les fidèles se groupaient donc, à l'occasion, en ces froids souterrains, soit que la sécurité y parût plus grande pour « enseigner les choses nouvelles » dont s'alarmaient ces « journalistes » de l'époque qui avaient nom Sénèque, Tacite,

Suétone, Pline le Jeune ; soit encore que ce fût le jour d'honorer quelque noble et pure victime. Alors les chrétiens, au lieu de s'assembler dans une salle retirée, au fond de quelque riche maison, descendaient aux catacombes.

Le gouvernement des empereurs, s'il n'en connaissait pas tous les dédales, n'ignorait pas cependant l'existence de ces caches profondes. Plusieurs fois il en interdit la fréquentation en édictant des lois contre les « sectateurs du Christ ». Mais les voies souterraines étaient si compliquées, que les habitués seuls pouvaient s'aventurer dans un tel labyrinthe. C'est pourquoi, dès l'origine et jusqu'aux premières années de la paix de l'Église, les évêques de Rome, les prêtres et d'autres personnages recherchés par la police impériale trouvèrent un asile momentané dans les cryptes sépulcrales. Pourtant, soit ruse, soit trahison, ces retraites furent violées plus d'une fois. C'est ainsi que des soldats surprirent, après le Sacrifice, le pape Sixte II et six des sept diacres.¹⁴ « Saisi dans les souterrains, sur la chaire même où il présidait, malgré les édits récents, l'assemblée des fidèles, il fut, après sentence du juge, ramené à la crypte sacrée. Là, spectacle nouveau ! sur cette même chaire de son enseignement, au milieu des martyrs dormant dans les tombeaux voisins [20] leur sommeil de paix, le bon et pacifique

¹⁴ *Liber pontificalis*. In Sixtum secundum.

pontife reçut le coup de la mort.¹⁵« Tous les diacres de l'Église romaine, sauf saint Laurent, réservé pour un autre et prochain martyr, furent immolés en même temps et au même lieu que saint Sixte.

Aussi les réfugiés des catacombes prenaient-ils certaines précautions pour dérouter l'espionnage. Comme on le voit dans les *actes* de sainte Cécile, des mendiants qui se tenaient sur la voie Appienne, aux abords du cimetière de Calixte, indiquaient aux néophytes, bien connus comme tels, la retraite où se cachait le pape Urbain. Des enfants servaient également d'intermédiaires, transmettant d'un point à l'autre les informations utiles aux fidèles, les lettres ou les avis des pontifes. Messagers humbles et sûrs, purs, discrets, bien dignes d'être associés au ministère sacerdotal, mais aussi, parfois, martyrs de leur dévouement pieux. Ainsi fut tué, portant l'Eucharistie, le jeune et touchant Tarcisius : ses frères, pour l'honorer à l'égal d'un pontife — il en avait tenu la place — ensevelirent sa frêle dépouille, toute sanglante, à la catacombe de Calixte, dans le caveau même des Papes.

Pontien, Anthère, Fabien, Corneille, Alexandre I^{er}, tous successeurs de saint Pierre, se cachèrent parmi les tombes et de là, à l'exemple de l'apôtre, gouvernèrent l'Église. Peu d'années avant le triomphe du christianisme sous

¹⁵ DOM GUÉRANGER. *L'Année liturgique* (édit. in-32), XIII, p. 394.

Constantin, le pape Caius, cet oncle de sainte Suzanne, vécut huit ans parmi les *loculi* des martyrs et ne sortit des souterrains sacrés que pour verser lui-même son sang.

*

**

Telles sont les catacombes. Zone invisible autour de Rome, on n'y peut faire un pas sans relire le nom [21] de patriciens et de matrones renommés, de saints évêques, d'intrépides jeunes filles.

Mais il nous tarde de revenir à la « terre natale » de sainte Philomène, à cette catacombe de Priscille où pour la première fois s'est révélé son nom. La plupart des cryptes souterraines furent établies autour d'une sépulture particulière ou creusées entièrement, pour recevoir les corps des fidèles ; le cimetière priscillien eut, au contraire, pour noyau et pour centre une carrière. Cette carrière, appelée aussi *arénnaire*, avait été organisée pour l'extraction de - la pouzzolane, matière volcanique rougeâtre, très friable, employée dans la fabrication du ciment. En effet, dans ce qui fut la sablonnière primitive se voient encore de larges galeries, avec des tournants à angles arrondis pour faciliter la marche des chariots. Mais dans le reste de la catacombe les

passages redeviennent étroits, réguliers, et les tournants dessinent des angles droits¹⁶.

Ainsi, de la carrière et de ses alentours les premiers chrétiens firent un cimetière. Or ce cimetière de la voie *Salaria nuova*, oublié pendant des siècles, a été de nouveau exploré en ses plus lointaines profondeurs. Aucun moyen d'investigation n'a coûté : on possède aujourd'hui des plans minutieux de la catacombe priscillienne ; la plupart de ses belles fresques ont été reproduites par la peinture ou par l'image.

C'est un fait indéniable, les cryptes de Priscille remontent au siècle apostolique, au premier siècle de l'Église¹⁷. [22] La plus célèbre de toutes, la crypte centrale, fut appelée par ceux qui la déblayèrent *Cappella greca* (*Chapelle grecque*), à cause de deux inscriptions en caractères grecs tracées au vermillon sur l'une des murailles. Cette crypte en forme de croix a six mètres de long sur autant de large ; les murs et les voûtes sont ornés de peintures qui constituent tout un catéchisme : on y voit la tentation au paradis terrestre, Noé,

¹⁶ Cf. V. DAVIN. *Les antiquités chrétiennes rapportées à la Cappella Greca* » du cimetière apostolique de Priscille, Paris, 1892, ch. ii.

¹⁷ « Cinq cimetières romains remontent à l'âge apostolique ; ce sont : sur la voie Cornélienne, le cimetière du Vatican ; sur la voie d'Ostie, le cimetière de Saint-Paul ; sur la voie Salaire nouvelle, celui de Sainte-Priscille ; sur la voie Nomentane, celui d'Ostrianus ; sur la voie Ardéatine, celui de Sainte-Domitille. » (DOM H. LECLERCQ, *Manuel d'Archéologie chrétienne*, Paris, 1907, I, p. 258, n. 1). Mais « le cimetière de Priscille, comme le remarque M. Marucchi, est le plus ancien de tous les cimetières chrétiens de Rome. » (*Guide abrégé du cimetière de Priscille*, etc., Rome, Desclée, s. d., p. 2.)

Moïse, Suzanne, les trois jeunes gens dans la fournaise, l'adoration des Mages, la fraction du Pain¹⁸...

La *Chapelle grecque*, qui revêt « la forme d'une petite basilique à une seule nef »,¹⁹ fut par excellence « l'église du cimetière de Priscille », c'est-à-dire le lieu préféré des premières réunions chrétiennes ; elle était en même temps une chambre de sommeil pour les morts : point de *loculi* creusés dans les parois ; les corps des défunts reposèrent dans des sarcophages, sur le sol même. C'est de cette manière que fut ensevelie la fondatrice même du cimetière, sainte Priscille, avec son fils, le sénateur Pudens, dont saint Pierre fut l'hôte lors de son second séjour à Rome ; avec les deux filles de Pudens, Praxède et Pudentienne²⁰ ; [23] avec Aquila et Prisque, ces riches marchands juifs qui devinrent chrétiens et reçurent saint Paul dans leur maison²¹. Puis « la

¹⁸ Un travail excellent a été publié sur cette partie de la catacombe priscillienne : c'est l'ouvrage de J. WILPERT. *Fractio panis. La plus ancienne représentation du sacrifice eucharistique à la Cappella greca découverte et expliquée*, Paris, 1896.

¹⁹ DOM H. LECLERC, *Manuel d'archéologie chrétienne*, II, p. 271.

²⁰ « Le privilège (de la famille des Pudens) demeure d'être glorieusement inévitable parmi les origines de la prédication apostolique. » (Mgr GERBET, *Esquisse de Rome chrétienne*, I, ch. ii, p. 190.)

« Il est certain que ces catacombes (de Priscille) ont servi de sépulture aux Prudens, dont les premiers, d'après les traditions romaines, remontent aux apôtres. » (DE ROSSI, *Bulletino d'archeologia cristiana*, 1870, p. 56.) – Sur les indices qui prouvent l'antiquité de ces cryptes, voir encore H. MARUCCHI, *Guide abrégé*, p. 2-4.

²¹ *Rom.*, xvi, 3-5. – C'est en 63 avant Jésus-Christ que pour la première fois des juifs furent amenés à Rome comme prisonniers de guerre : Pompée

place manquant aux morts, des galeries ont rayonné autour de ce noyau dans tous les sens²²». Aux parois de ces couloirs il y a encore de belles fresques ; des épitaphes s'y retrouvent, gravées sur le marbre, au milieu d'un bien plus grand nombre, peintes simplement en rouge sur les briques des *loculi*.

Pour l'illustre explorateur des catacombes, M. Jean-Baptiste de Rossi, « cette nécropole a bien commencé vers le temps des Apôtres ». On rencontre « dans la *Cappella greca* et dans toute la région environnante... de très beaux monuments en stuc, une famille spéciale d'inscriptions tracées au minium sur les tuiles, où n'apparaissent pas encore les formules solennelles, mais des noms nus, quelquefois le salut apostolique *pax tecum*, très souvent le symbole de l'ancre²³». Pour quiconque recherche, sans parti pris « l'acte de naissance » de sainte Philomène. ce texte de Rossi est transparent et son autorité décisive.

Plus tard, l'éminent archéologue écrira encore : « Dans la dite nécropole – il parle toujours du cimetière de Priscille – dont l'origine remonte au premier siècle de l'Église romaine, on a récemment exploré la région [24] centrale et

venait de prendre Jérusalem. Dans la suite, il en vint ainsi beaucoup d'autres. Réduits en esclavage, ils parvenaient assez facilement à recouvrer leur liberté. Les *Actes* désignent les juifs de Rome sous le nom *d'affranchis* (vi, 9) ; de même. Tacite (*Annales*, II, 85).

²² V. DAVIN, ouv. cité, p. 10.

²³ *Roma sotterranea*, 1864, t. I, p. 188.

primordiale (la *Chapelle grecque*), riche de peintures très anciennes... Le dernier sceau de vérité a été imprimé à ces indices par la découverte d'un grand nombre d'épitaphes de fidèles ensevelis là : les unes sont tracées en rouge sur des tuiles, les autres gravées en lettres de forme classique ; elles appartiennent à des personnes dont les noms s'adaptent à la génération qui vécut au temps des Jules, des Claude, des premiers Aurèle Auguste.²⁴«

III. *Les funérailles d'une jeune martyre. — Dans la nuit de l'oubli. — La « découverte » des catacombes. — L'« invention » des reliques de sainte Philomène.*

Or, un soir — en quelle année de l'âge apostolique ? qui sur terre le saura jamais ? — un soir, à la lueur vacillante de lampes d'argile, des chrétiens descendirent dans le souterrain sacré le corps sanglant d'une jeune morte. Parvenu vers le milieu de la crypte un peu en dehors de la *Chapelle grecque*, non loin des sépultures de Priscille et de Pudens, d'Aquila et de Prisque, de Praxède et de Pudentienne, le lent cortège s'arrêta.²⁵

Habituellement les restes des martyrs demeuraient là étendus, pour recevoir l'hommage des fidèles, tandis qu'un *fossor* forait la pouzzolane et qu'un autre apprêtait les tablettes de brique ou

²⁴ *Bulletino d'archeologia cristiana*, 1870, p. 56. — Sur les indices subsistants qui prouvent la haute antiquité des cryptes priscilliennes, voir encore H. MARUCCHI, *Guide abrégé*, pp. 2-4.

²⁵ À quel étage de la catacombe de Priscille se fit cet ensevelissement ? Voir sur cette question NOTES, etc., N° III, p. 301. — Pour la région et la place de la tombe, voir N° IV, p. 303.

la plaque de marbre. Ainsi, donc, chrétiens et chrétiennes, profondément émus, vénérèrent en silence les reliques de leur sœur. [25]

Il fut vite creusé le nid de colombe où allait reposer – combien de siècles ? – l'enfant martyr. Avec un respect infini deux des fidèles soulevèrent la frêle dépouille et retendirent sur sa couchette de sable. L'Église naissante qui ensevelissait ses morts sous des jardins, comme fit pour Jésus Joseph d'Arimatee, couvrait encore de fleurs leurs restes vénérables, mais, au lieu de réunir ces fleurs en couronnes, selon l'usage païen d'alors, elle les répandait autour des tombes, les faisait toucher aux corps martyrisés, avant d'en parer l'autel du Sacrifice²⁶. Cette nuit-là, les chrétiens sans doute rendirent à la jeune vierge de semblables honneurs.

Ensuite, afin que les croyants à venir reconnussent en elle un « témoin de la vérité », quelqu'un des assistants déposa près de la tête de la martyre une fiole de verre où il y avait un peu de sang, vermeil encore, recueilli pieusement aux lèvres des blessures toutes fraîches. Enfin le *loculus* fut clos de trois tablettes d'argile, quand l'un des fossoyeurs, trempant son pinceau dans le minium, eut tracé sur les tuiles quelques mots, quelques signes...

²⁶ Voir TERTULLIEN, *Apologeticus*, 42. – Saint AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, XXII, 8.

Bientôt l'humble tombe fut voilée de ténèbres. Aux tremblantes lumières des lampes qui, sur les murailles brunes, faisaient se mouvoir de grandes ombres, le cortège s'éloignait, en échangeant des mots de regret et d'éloge sur l'humble héroïne disparue.

Elle devait dormir longtemps encore l'enfant martyre, à l'abri des tuiles funéraires, en la catacombe de Priscille. Pourtant ce n'est que bien plus tard que sa tombe serait tout à fait oubliée, perdue, comme son nom.

*

**

[26]

Tant que durèrent les persécutions sanglantes, l'Église en deuil alla porter dans les cryptes sacrées ses larmes, mais aussi ses espérances. Les fidèles descendaient là écouter la parole sainte, participer à l'Eucharistie, vénérer des ancêtres dans la foi.

D'ailleurs de nouveaux *loculi* s'ouvraient toujours, car toujours il y avait de nouveaux martyrs. Dans les galeries priscilliennes, chaque année agrandies, prolongées sous la campagne romaine, bien d'autres tombes s'alignèrent après celle de la jeune vierge. C'est ainsi qu'au milieu du second siècle, sainte Félicité et deux de ses fils, immolés un peu avant leur mère, accrurent le trésor de notre catacombe. Leurs sépulcres attiraient un grand concours.

C'est que les chrétiens allaient à ce vieux cimetière avec la spontanéité touchante des enfants qui, aux jours d'épreuve, se tournent d'instinct vers la maison paternelle. Au contact de ceux et de celles qui furent leurs pères et leurs mères dans la foi, le courage des persécutés, semblait-il, ne pourrait faiblir.

Bientôt les papes eux-mêmes furent déposés en la catacombe priscillienne.²⁷ Ils y séjournèrent jusqu'à l'heure où, la paix enfin proclamée, on porta leurs corps, avec un grand nombre d'autres reliques, dans la belle basilique de Saint-Silvestre, bâtie sur l'église souterraine.

Dès lors, c'est surtout dans les temples nouveaux que les chrétiens vénèrent les restes des martyrs. Au-dessus des obscures galeries, au grand soleil de la campagne romaine se dressent les édifices sacrés. À certains jours ils s'emplissent d'une multitude en fête. Cette foule célèbre publiquement la victoire du Christ, si chèrement achetée. Quelle joie, quel pieux empressement ! À présent, les morts illustres de l'Église sont portés en triomphe [27] sous les voûtes dorées des basiliques. Autour du marbre qui recouvre saint Silvestre, catéchiste de l'empereur Constantin, on range Sirice qui instruisit Théodose ; Libère, qui, au delà du Tibre, dédia à Marie une église

²⁷ Les tout premiers papes furent ensevelis soit dans les cryptes du Vatican, soit au cimetière de Calixte, sur la voie Appienne.

fameuse²⁸ ; Célestin, qui, ayant proclamé la maternité divine, au concile d'Éphèse, excommunia dans Constantinople l'hérétique Nestorius.

On n'enterrera donc plus dans les catacombes. En leurs galeries devenues silencieuses, à la lueur des lampes qui pendent des voûtes ou qui se consomment devant les tombes, des fidèles de plus en plus rares épancheront leur âme fervente.

Toutefois, jusqu'au X^e siècle, le culte continuera d'y être célébré devant des *loculi* particulièrement vénérables. Les derniers *fossores* profiteront même de la paix apportée à l'Église par Constantin, pour multiplier les entrées, pour percer les voûtes des galeries afin d'y faire pénétrer l'air et la lumière. Plusieurs *lucernaires* furent pratiqués de la sorte dans la catacombe de Priscille ; un en particulier – le « grand lucernaire » – qui fut creusé non loin de la *Chapelle grecque*.

En 410, les Goths d'Alaric ; en 430, les Vandales de Genséric se déchaînent contre Rome. Ils pillent ses églises, ils dévastent ses saintes nécropoles dont, en beaucoup d'endroits, ils ne respectent ni la structure, ni les décorations, ni les reliques. En 570, les Lombards, venus de Pannonie, s'acharnent, eux aussi, contre les catacombes.

²⁸ Notre-Dame des Neiges, devenue la basilique Sainte-Marie-Majeure.

Après leur passage dévastateur, la Papauté essaya de réparer les ruines. Elle s'efforça surtout de vider le plus possible de *loculi* restés intacts, afin d'enrichir de leurs précieux dépôts les églises de la Ville et du monde.

Providentiellement, le cimetière de Priscille avait échappé au désastre. Il dut pourtant, comme les autres, [28] céder de ses trésors. Au début du IX^e siècle, il vit sortir de son ombre vénérable une partie des ossements des vierges Praxède et Pudentienne. La basilique élevée par Pascal I^{er} sur la maison même de Praxède abrita ces insignes reliques²⁹. Quarante ans plus tard, sous le pontificat de Léon IV, une grande translation de reliques, la dernière du reste, ramena triomphalement les personnages illustres qui, pendant des siècles, avaient attiré sur la voie Salaria l'affluence des pèlerins.

Par une mystérieuse conduite de la Providence, la petite vierge martyre, qui sommeillait non loin des Pudens, et que sa place comme sa mort héroïque auraient dû rendre célèbre, ne fut pas touchée.

*

* *

À partir du X^e siècle, le culte cessa dans la plupart des catacombes. Celle de Priscille eut encore quelque temps le privilège de transformer

²⁹ Le pape Pascal I^{er}, voyant la campagne romaine dévastée, ramena dans l'église de Sainte-Praxède, le 20 juillet 817, les restes de 2.300 martyrs.

ses tombeaux en autels pour le saint Sacrifice et ses chapelles en lieux d'assemblée. La piété chrétienne s'y attardait comme on fait avant d'abandonner la maison des ancêtres. Enfin l'oubli descendit aussi sur elle ; son souvenir même s'éteignit. Il n'en demeura plus qu'une description incomplète dans *l'itinéraire* de pèlerins du VII^e siècle, avec une mention rapide dans quelques vieux *passionnaires*³⁰.

L'Église catholique était montée, semble-t-il, à son apogée, non de rayonnement, mais de puissance. Arbitres du monde converti, les successeurs de Pierre, le pauvre [29] batelier de Capharnaüm, régnaient dans leur palais de Latran et, quand il le fallait, ces vieillards intrépides savaient lutter au grand jour contre des princes, des rois, des chefs de peuple félons à leurs engagements. Dans les rumeurs du combat ou l'allégresse du triomphe, l'Église romaine finirait-elle par oublier l'humilité, les souffrances silencieuses de ses origines ? Dieu veillait. Tandis que l'univers admirait, en sa majesté toute neuve, la basilique de Saint-Pierre au Vatican, mais aussi à l'heure où, sous prétexte de réformer la foi, l'allemand Luther rejetait brusquement le témoignage des martyrs et méprisait leurs reliques, un accident fortuit rouvrit les vieilles

³⁰ Voir DOM CABROL, *Dict. d'Archéologie, etc.*, Catacombes, col. 2397-99. — On appelait *passionnaires* des livres qui contenaient les récits des souffrances, de la *passion* des martyrs.

catacombes, révélant à Rome la richesse d'un sol « tout fleuri, comme dit Prudence, de tombes sacrées ».

Le 31 mai 1578, en extrayant de la pouzzolane, des ouvriers provoquèrent un éboulement qui découvrit tout à coup une partie du grand cimetière de la voie Nomentane. Rome entière accourut pour visiter le souterrain. La surprise fut immense, et vite on se mit à rechercher aux alentours de la Ville l'emplacement des diverses catacombes.

À gauche de la voie Salaria, assez près du lieu de l'éboulement, sous la vigne de Cuppis, le cimetière de Priscille fut bientôt reconnu. À fleur du sol il ne restait plus aucune trace de la somptueuse basilique de Saint-Silvestre. Les ruines mêmes, hélas ! en avaient disparu dans un fouillis de ronces. Des lierres séculaires cachaient les ouvertures des cryptes. Terres et gravois avaient envahi les galeries par les escaliers ou les lucernaires.

Mais voici que dans le cimetière de Priscille s'aventurèrent Baronius, savant historien de l'Église ; un antiquaire, le dominicain Ciacconio ; un avocat maltais, Antoine Bosio, surnommé depuis *le Christophe Colomb des catacombes* pour ses intuitions et ses découvertes géniales. Ces érudits dressèrent des plans, étudièrent les peintures murales, dans le pieux dessein de [30] reconstituer une catacombe dont on peut dire qu'elle est « la

tête et la mère de toutes les autres ». Beaucoup d'archéologues les imitèrent. Pendant trois siècles, les *fossores* travaillèrent à nouveau dans ces souterrains. Le déblaiement des couloirs, obstrués accidentellement ou même dès l'origine par les terres extraites chaque jour, apporta des joies profondes aux antiquaires chrétiens et à tous ceux qu'intéressaient leurs recherches. En effet, tandis que s'éclairait et s'amplifiait la science de nos origines catholiques, les modernes fossoyeurs exhumaient, ainsi que des filons d'or perdus dans les rochers ou les sables, des ossements de martyrs.

Ce dernier résultat fut même le but principal que se proposa la Papauté en favorisant comme elle le fit les fouilles souterraines. Les diriger devint un privilège envié que Clément IX (1668) réserva au Saint-Siège. Un décret de son successeur Clément X attribua la conduite des recherches au seul Cardinal Vicaire ; ce n'est qu'un peu plus tard qu'y participa le Sacriste des Chapelles pontificales, gardien des saintes Reliques de l'Église romaine...

*

**

On était ainsi arrivé au commencement du XIX^e siècle Groupés comme jadis en corporation, les ouvriers qui travaillaient dans ces ténèbres étaient parvenus au centre de la catacombe priscillienne, non loin de la *Chapelle grecque*, tout

près du plus grand lucernaire. Or, dans la journée du 24 mai 1802, un fossoyeur demeuré inconnu³¹ dégageait la terre d'une des galeries, à l'étage supérieur, lorsque sa pioche heurta des tuiles qui devaient clore un [31] *loculus*. Sur la brique du milieu était peinte une palme, l'un des signes du martyr.

Comme les ouvriers avaient reçu de Mgr Ponzetti, gardien des saintes Reliques, des instructions aussi nettes que rigoureuses³², l'homme suspendit aussitôt son travail et alla conter sa découverte.

Dom Philippe Ludovici, prêtre austère et pieux³³, était alors associé à la surveillance des fouilles et à la distribution des reliques. Le lendemain – il avait été réglé que ce 25 mai 1802 serait le dernier jour des explorations au cimetière de Priscille – dom Ludovici, accompagné de

³¹ Sur la paroi du grand lucernaire on peut déchiffrer encore tracé grossièrement au charbon : *Tommaso Putini cavatore* 1802. Ce Putini, fossoyeur, ne serait-il pas l'homme qui découvrit les insignes reliques ? Peut-être.

³² Voir NOTES, N° V, p. 310.

³³ Admirateur fervent de l'Église primitive, dom Ludovici en imitait la courageuse charité : on le vit souvent, au cimetière dit du Saint-Esprit, ensevelir lui-même les morts. (*L'Ami de la Religion*, 27 octobre 1837). – Dans certains récits portant sur les faits dont il est ici question, Mgr Ponzetti est nommé et dom Ludovici passé sous silence. Or, c'est bien ce dernier qui fut le principal acteur en la scène que nous allons raconter. – Trente-six ans plus tard, « un visiteur extraordinaire » qui venait presque « de l'éternité » arrivait à Solesmes, apportant les ossements d'un jeune martyr, saint Léonce. Or, ce visiteur n'était autre que dom Ludovici, ami de dom Guéranger et devenu à son tour gardien des saintes Reliques. (Voir *Dom Guéranger, abbé de Solesmes*, Plon, 1909, t. I, p. 236-237.)

plusieurs témoins, dont un autre prêtre, descendit à la catacombe. Sous ses yeux, le *fossor*, dégageant la paroi taillée dans la pouzzolane, découvrit entièrement la tombe. À la clarté des torches, une inscription et quelques signes, non pas gravés en creux mais peints au minium, se détachaient nettement sur trois tablettes de terre cuite.

Dom Ludovici s'approche. Le *loculus* est intact. Il est relativement court : c'est à peine celui d'un adolescent³⁴. Les apparences dénotent une humble condition. [32]

Avec des précautions infinies, on enlève les derniers décombres. Parmi le ciment qui retenait les briques, scintillent des débris de verre³⁵ ; aux fragments adhère encore une poussière noirâtre ; sans doute du sang desséché.

L'émotion étreint tous les cœurs. Ici donc repose une victime des lointaines hécatombes, quelque enfant dont le précoce témoignage s'ajouta à celui des martyrs fameux exhumés de cette même crypte depuis dix siècles bientôt.

Les prêtres cherchent à lire l'épithaphe. Elle est courte, tracée en lettres irrégulières. Dom

³⁴ La dalle funéraire qui, en 1827, a été donnée par Léon XII au sanctuaire de Mugnano, après être restée vingt-cinq ans au *Musée des Antiquités chrétiennes* du Vatican, est composée de trois morceaux de terre cuite, hauts chacun d'environ 30 centimètres qui, assemblés, font une longueur de 1 m. 73.

³⁵ Dans le descellement du *loculus*, la fiole se trouva brisée. Toutefois la partie supérieure seule était fragmentée ; le fond, enveloppé et protégé par le ciment, était entier. Tous les morceaux furent recueillis précieusement. Voir NOTES, N° VI, p. 312.

Ludovici a d'abord quelque peine à comprendre, car le nom de la martyre est coupé d'étrange façon. L'inscription se présente ainsi sur les trois briques funéraires : LUMENA PAX TECUM FI.

Mais la restitution exacte se faisait au simple regard. Sans l'ombre d'un doute, la première tablette aurait dû occuper la dernière place ; si bien qu'il fallait lire : PAX TECUM FILUMENA, *Paix avec toi, Philomène.*³⁶

Ainsi une chrétienne des temps de persécution, des jours d'angoisse et de douleur où il fallait se cacher pour prier le vrai Dieu, une victime était là, ensevelie « dans la paix » ! *Pax tecum !* c'est le souhait que Jésus formula le premier et qui, recueilli puis transmis par l'apôtre Pierre à ses disciples immédiats, demeure un signe distinctif des plus anciennes sépultures... Doucement, la [33] fragile cloison est enlevée, et les restes de la martyre apparaissent, étendus dans la niche oblongue.

Ils sont tels que le travail de la mort les a laissés sur le sable. Les ossements se sont effrités ou fragmentés. Leur examen anatomique démontrera plus tard qu'ils appartinrent à une enfant de treize à quinze ans, âge qui, en France, n'est que l'aube de l'adolescence, mais qui, en

³⁶ Voir comment s'explique cette interversion de syllabes dans l'épithaphe de *Filumena*, NOTES, N° VII, p. 313 : *Est-ce bien « sainte Philomène » qui fut trouvée dans la catacombe de Priscille ?*

Italie, représente chez la jeune fille une période moins enfantine, une formation plus précoce³⁷.

Tous, s'étant mis à genoux, récitèrent les psaumes et oraisons prescrits pour *l'invention des martyrs*³⁸. Ce fut le premier hommage que reçut en nos temps modernes, de deux prêtres et de quelques pauvres ouvriers, la jeune héroïne qui allait trouver, après la nuit de la catacombe, une gloire si rayonnante.

Qui était-elle, cette enfant ? Quelle avait été sa destinée ? Les regards interrogateurs allaient du tombeau ouvert aux trois briques peintes. Tous comprirent que l'inscription seule révélerait son nom, quelque chose de sa vie peut-être et de son martyre.

Une branche – palme ou rameau d'olivier – précède la formule PAX TECUM. Une première ancre placée horizontalement souligne le mot PAX³⁹. Deux flèches [34] verticales séparent les

³⁷ Les ossements conservés en grande partie à Mugnano sont incomplètement formés et de dimensions délicates. « *Corpo di una giovinetta, qual' è quello di nostra Santa, come apparisce del capo piccolo e ossa non rassodate in crescita.* » (F. DE LUCIA, *Relazione*, 2^e édit., p. 53.)

³⁸ *Preces recitandae in recognitione et extractione corporum sanctorum martyrum ex loculis in coemeterio.*

³⁹ « Dans la partie la plus ancienne de la catacombe de Priscille, on a trouvé au moins une douzaine d'épithames, sur lesquelles nous lisons PAX TECUM, PAX TIBI, IN PACE, en même temps que nous y voyons la figure de l'ancre. Celle-ci exprime sans aucun doute l'espérance ferme que le défunt est entré dans la paix éternelle... Sur un certain nombre de monuments l'ancre devient même une image voilée de la croix. » (*Dict. d'archéologie chrétienne*, J.-P. KIRSCH, t. I, col. 2001.) « Dès la seconde moitié du II^e siècle, nous voyons l'ancre tracée à côté de la palme sur les inscriptions peintes sur tuile dans la catacombe de Priscille. » (*Ibid.*, col.

deux syllabes de TECUM. Au milieu de l'épithaphe et avant d'écrire FILUMENA, le naïf artiste peignit une fleur à trois lobes, dessin purement ornemental, signe de séparation entre les deux mots⁴⁰. Une ancre s'allonge encore sous le nom de la jeune fille ; enfin une flèche perpendiculaire achève l'encadrement tragique.

Telle est l'épithaphe de la martyre Philomène, jeune sainte de la primitive Église. Cette inscription funéraire présente les caractères distinctifs des temps apostoliques, qu'on retrouve rarement en d'autres cimetières plus récents que celui de Priscille. Pour qui sait lire ces choses la façon même dont le nom de Filumena est tracé sur les tablettes d'argile suffit à établir son *acte de naissance*. L'épithaphe si simple, la forme des lettres qui la composent dénotent une époque reculée : la fin du I^{er} siècle ou la première moitié du second⁴¹.

2012.)

⁴⁰ La plupart des inscriptions romaines ont un point ou un signe quelconque séparant chaque mot. Louis Perret, dans ses *Catacombes de Rome* (t. V, planche xvi, N^o 17), a reproduit, d'après une autre épithaphe, un signe – fleur ou feuillage – qui ressemble beaucoup à celui de l'inscription de *Filumena*.

⁴¹ À Rome, au palais de Latran, M. de Rossi a collectionné fort heureusement les épithaphes de ce genre. Elles forment, comme il l'écrivait lui-même « une famille à part ». Elles ne portent que le *surnom* du mort – le *cognomen* – « sans aucune autre parole ; par exception le salut apostolique PAX TECUM ou PAX TIBI... Jamais aucune des autres formules solennelles propres à l'épigraphie chrétienne ».

L'inscription de *Filumena* qui présente les mêmes caractères d'antiquité, est donc bien de la même époque.

Comme parfois de nos jours on grave le nom et l'âge du défunt dans le couvercle du cercueil, de même sur cette [35] plaque funéraire l'Église primitive a fixé l'époque avec le nom de la martyre. Philomène ne vécut pas, comme on l'a prétendu trop longtemps, sous le règne de Dioclétien, c'est-à-dire à la fin du III^e siècle ; elle fut la contemporaine des Pudentienne et des Praxède.

Ainsi donc, pendant environ dix-sept siècles, elle avait dormi dans le silence de la froide catacombe. Presque toutes les reliques saintes avaient été portées dans les sanctuaires de Rome ; les siennes étaient demeurées là, dans l'obscurité profonde : la *Bien-aimée* n'avait pas suivi dans l'apothéose des basiliques ses compagnons ou ses compagnes de martyre et de sépulture, tous enfants comme elle de la primitive Église.

C'est que la Providence a ses heures, comme elle a ses desseins. Il était réservé, semble-t-il, à nos temps modernes, trop indifférents, souvent hostiles, de voir surgir, en face de leurs frivolités, de leurs lâchetés, de leurs négations ou de leurs attaques, le visage d'une jeune héroïne d'autrefois – visage assez découvert pour nous révéler ses traits, assez voilé cependant pour rappeler la période de foi, de ferveur et d'énergie qui servit de cadre à sa vie cachée, à sa glorieuse mort.

Bientôt le culte de la jeune martyre rayonnera loin de sa catacombe. Ce sera pour la *Bien-Aimée*

du Christ comme une seconde naissance. Sa tombe est plutôt un berceau. [36]

CHAPITRE II - UNE VIERGE CHRÉTIENNE À « L'ÂGE APOSTOLIQUE »

*I. L'époque où vécut Philomène. – Le nom. Baptême et confirmation.
– L'initiation à la vie chrétienne. – L'Église et
l'enfance. – Dans la Rome païenne.*

La présence du tombeau de sainte Philomène dans le voisinage immédiat de la famille sénatoriale des Pudens révèle l'époque où vécut notre vierge martyre. Les *loculi* disposés dans la même région d'une catacombe sont contemporains les uns des autres. C'est là un fait acquis à la science archéologique. Les fidèles ne foraient le sol qu'à proportion des besoins et contraints par la nécessité.

Il y eut bien sans doute des fervents qui, plus tard, voulurent être ensevelis à côté des martyrs célèbres, dans une atmosphère d'héroïsme et de sainteté⁴² ; mais ces sépultures plus récentes, un simple examen suffit pour les discerner sans erreur : les tombeaux surajoutés à ceux de la première heure en diffèrent sensiblement par la forme et l'ornementation⁴³. Du reste, ce fut

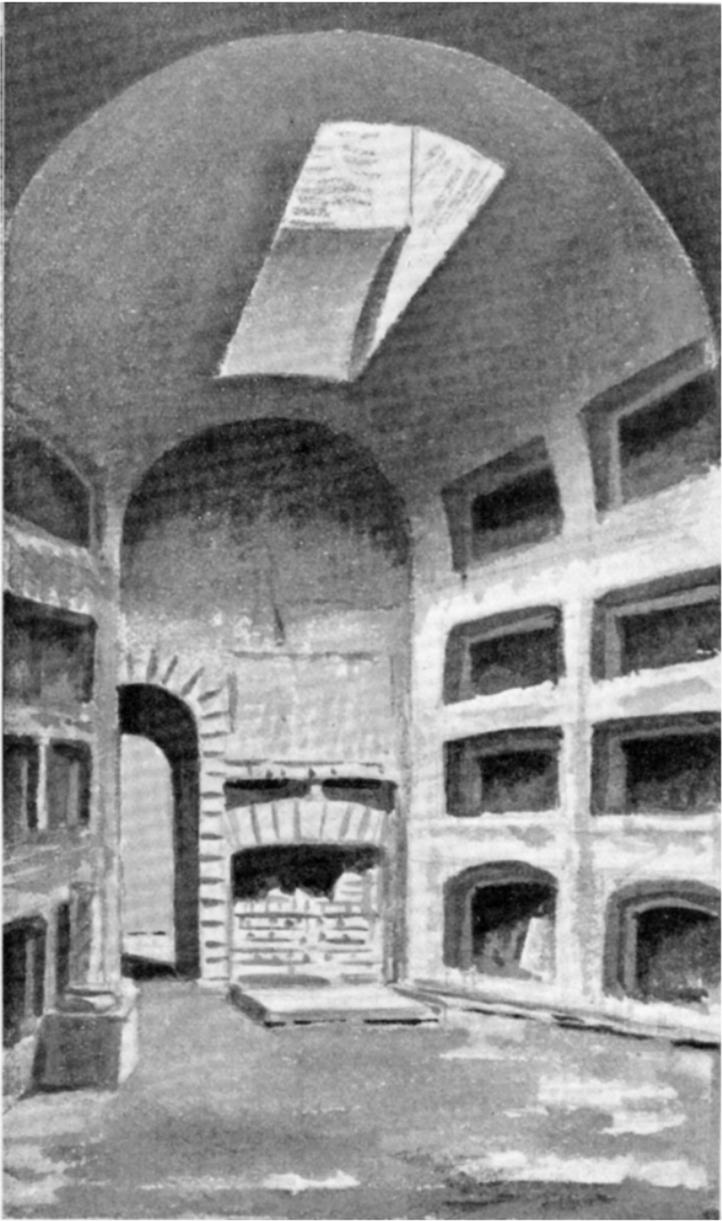
⁴² Cf. H. MARUCCHI, *Éléments d'archéologie chrétienne*, I, p. 115.

⁴³ « Les rares sarcophages de marbre que l'on retrouve plus ou moins complets ont servi presque toujours à des chrétiens qui n'étaient plus les contemporains des martyrs. Pour ceux-ci une palme gravée grossièrement, un symbole souvent vulgaire, une suprême prière, voilà tout ce que l'on trouve près des tombes les plus anciennes. Seuls, auprès de quelques *loculi*,

seulement au cours du IV^e siècle que s'établit cette pieuse coutume. [37]

Les événements religieux de Judée et de Galilée – prédication, miracle-, passion et crucifiement de Jésus – avaient été connus dans Rome soit par les rapports officiels des gouverneurs, soit par les récits des soldats ou des voyageurs revenus de Jérusalem à la Ville. Rome ne pouvait ignorer d'ailleurs que l'empereur Tibère avait proposé en plein Sénat d'élever une statue au Christ, pour la joindre à celles de ses dieux. Si bien que l'apôtre Pierre, arrivant l'an 42 dans la Ville éternelle, y trouva un grand nombre d'esprits inclinés à croire.

les vestiges d'une ampoule ou d'une fiole de verre désignent à l'attention des visiteurs un martyr dont elles ont contenu le sang répandu pour le Christ. » (Mgr BATTANDIER, *Annuaire pontifical* 1911, P. 564-565).



DANS LES CATACOMBES, CRYPTÉ AVEC LUCERNAIRE.

Les parents de *Filumena*, esclaves affranchis peut-être de la famille sénatoriale des Pudens,

peut-être encore serviteurs d'Aquila le marchand – ce sont là des suppositions raisonnables – entendirent les accents mêmes, du moins les proches échos de la prédication apostolique.

Mais bientôt pour la communauté chrétienne sonnèrent des heures douloureuses. Vers l'an 50, Claude lance son édit d'expulsion. Puis, après l'exil, c'est le martyre. Néron déclare que « les chrétiens n'ont pas le droit d'exister ». Le 19 juillet 64, pour le plaisir du cruel empereur, dix quartiers de Rome sur quatorze deviennent la proie des flammes. Le peuple soupçonne Néron, mais Néron accuse les chrétiens. « Une multitude immense » subit le martyre ; et les supplices infligés aux disciples de Jésus sont si terribles que « la foule en est émue de compassion⁴⁴».

La persécution se prolonge quatre ans encore. En 67, les apôtres Pierre et Paul sont arrêtés et condamnés à [38] mort : Paul, « citoyen romain »⁴⁵, a la tête tranchée ; Pierre expire comme un esclave, sur une croix, où, pour contenter son humilité sublime, les bourreaux le clouent la tête en bas.

*

**

Philomène naquit dans un temps où se faisait sentir, encore entière, l'influence de cette période tourmentée et fervente – entre 70 et 150 de notre

⁴⁴ TACITE, *Annales*, XV, 44.

⁴⁵ *Actes*, XXII, 26.

ère, car on ne peut, ce semble, faire remonter plus haut ou reculer plus loin l'apparition sur terre de notre vierge martyre. —

Pourquoi reçut-elle ce prénom suave, d'origine grecque, qui signifie *Bien-Aimée*⁴⁶ ? Dans cette appellation il put y avoir une attention particulière de la Providence pour une sainte destinée à un culte aussi attachant que répandu. D'autres convenances, bien touchantes, se présentent à la pensée : la naissance de cette enfant ne fut-elle pas la joie profonde de deux travailleurs, pauvres mais ennoblis par le baptême, qui allaient élever leur petite fille pour le Christ et son royaume, avec la même vigilance délicate, le même amour dont la matrone Priscille entourait son fils Pudens, descendant des Cornélius ?

D'ailleurs, en ces débuts fervents, alors que le service de Dieu et les espérances éternelles étaient bien le tout du chrétien, beaucoup parmi la noblesse et le peuple [39] adoptèrent des appellations symboliques. Ils se rendaient ainsi plus présents le souvenir d'une grâce, la pensée d'une vertu, en les fixant par un nom sur la tête d'un enfant ou en les recevant eux-mêmes au

⁴⁶ Voir NOTES, N° VIII, p. 337. — Le bréviaire et le missel écrivent *Philumena* (11 août. *Pro aliquibus locis*). Ils adoptent donc l'étymologie grecque du nom. « Grec d'origine, à peine latinisé, comme cela se faisait à cette époque, ce nom n'est autre que le participe féminin φιλουμένη. » (A. DONCŒUR, *Restitution de sainte Philomène, Croix* d'août 1880.) Sur les appellations grecques latinisées, voir DE CHAMPAGNY, *Les Césars*, II, p. 116-117.

baptême.⁴⁷ Une matrone illustre, Pomponia Graecina, épouse du consulaire Plautius, préférera à l'un des plus grands noms de Rome celui de Lucine, qui signifie *lumière*, en souvenir de sa conversion. Plus tard, trois pieuses chrétiennes, trois sœurs, s'appelleront Foi, Espérance, Charité⁴⁸...

Le nom de *Filumena* disait, lui, la tendresse familiale avec la bénédiction divine : cette bénédiction et cette tendresse allaient s'unir pour préserver sa jeune âme, par le baptême et l'éducation chrétienne, de la perte effrayante du siècle.

À quel âge et en quel endroit fut baptisée la future martyre ? Reçut-elle dès sa naissance le sacrement qui fait les chrétiens ? Le baptême était conféré en des jours spéciaux – les veilles de

⁴⁷ C'est ainsi que dans les inscriptions des catacombes on trouve des Adéodat ou des Dieudonné : *Adeodatus* (Louis PERRET, *Les Catacombes de Rome*, xxxi) ; *Adeodata* (DE ROSSI, *Inscriptiones christianae*, I, 164) ; des *Deusdedit* (*Ibid.*, I, 913) ; puis des *Deogratias* ; des *Quodvultdens* (*Ibid.*, I, 99)... On rencontre encore des *Angelica*, des *Candidus*, des *Castus*, des *Dulcitus*, des *Generosa*, des *Innocentia*, des *Pudens*, des *Vigilantius*...

⁴⁸ À la date du 1^{er} août, le Martyrologe romain cite ces trois vierges, martyrisées sous Hadrien. Certains parents, qui avaient assez de filles pour cela, aimaient à posséder ainsi sous leur toit les trois vertus théologiques. (Voir DE ROSSI, *De christianis monumentis IXΘYN exhibentibus*, Paris, 1855, 19.)

Durant les trois premiers siècles de l'Église, les parents n'attendaient pas le jour du baptême pour imposer le nom à leurs enfants. En devenant chrétiens, certains catéchumènes, il est vrai, changèrent leurs noms, quand surtout ces noms leur semblaient trop païens. En 325, le concile de Nicée, dans son canon XXX, en interdisant de donner, au baptême, d'autres noms que ceux des saints, conseille de choisir de préférence ceux des martyrs.

Pâques et de la Pentecôte – [40] et les enfants, aussi bien que les adultes, devaient attendre, d'ordinaire, l'une ou l'autre de ces dates.⁴⁹

Seuls les évêques administraient solennellement le baptême⁵⁰. Le sacrement était donné d'habitude par immersion, quelquefois par simple infusion, selon notre coutume actuelle. Dans les tout premiers temps, on baptisa assez souvent au hasard des rencontres, « sur le rivage de la mer, au bord d'un étang ou d'un lac, dans une source, dans un ruisseau⁵¹ ». Saint Paul fit chrétienne à la berge d'une rivière une marchande de pourpre, Lydie de Thyatire⁵² ; de même l'apôtre saint Philippe donna le baptême en chemin, dans une pièce d'eau, à un surintendant de Candace, reine d'Éthiopie⁵³. Mais dès le I^{er} siècle furent créés à des endroits précis de véritables baptistères⁵⁴. Dans les villes, à l'origine,

⁴⁹ En souvenir de cette tradition très ancienne dans l'Église, la liturgie catholique prescrit encore que l'on bénisse l'eau baptismale en ces deux vigiles de Pâques et de la Pentecôte.

⁵⁰ TERTULLIEN, *De Baptismo*, xvii.

⁵¹ *Ibid.*, iv.

⁵² *Actes*, xvi, 15.

⁵³ *Actes*, viii, 26-40.

⁵⁴ On a découvert des baptistères qui étaient alimentés par des sources naturelles, dans les cryptes du Vatican et de Saint-Alexandre, dans le cimetière de Saint-Pontien, *ad ursum pileatum*, sous le Monte-Verde. Le souterrain de Prétextât possédait un puits destiné au même usage. Enfin dans la catacombe de Saint-Calixte, sur la voie Appienne antique, et dans celle de Sainte-Priscille, où fut ensevelie *Filumena*, furent creusées des citernes où l'eau arrivait par des conduites de plomb. (Voir MARTIGNY, *Antiquités chrétiennes*. Art. Baptistères.)

il n'y en eut qu'un seul, réservé au seul évêque. Saint Pierre, devenu selon la tradition, l'hôte de Pudens, baptisa dans les parages de sa maison de campagne. Des fouilles ont fait retrouver plusieurs baptistères en cette région illustre⁵⁵. [41]

Un jour donc, en une pieuse vigile sans doute, mêlés à la foule silencieuse des chrétiens et des catéchumènes qui s'espaçaient par petits groupes sur la *via Salaria nuova*, les parents de *Filumena* apportèrent ou conduisirent leur fillette à la citerne du sacrement.⁵⁶

Tout d'abord, le pontife procéda à l'« interrogation » des catéchumènes : À chaque question, selon le rit, ils répondirent : « Je crois. »

« Crois-tu en Dieu le Père tout-puissant ?

« Crois-tu au Christ Jésus, son fils unique, notre Seigneur ?...

« Crois-tu à l'Esprit-Saint ?

« Crois-tu à la sainte Église, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair ?

« – Je crois, je crois », redisaient des voix ferventes : voix tremblantes des vieillards ; voix fortes, énergiques des jeunes hommes ; voix douces et candides des enfants ou des vierges.⁵⁷

⁵⁵ Pour le baptistère de la catacombe de Sainte-Priscille et les découvertes de M. Marucchi, voir NOTES, N° IX, p. 339. « Où Pierre baptisa. »

⁵⁶ Par qui a pu être baptisée sainte Philomène ? Voir NOTES, N° X, p. 342.

⁵⁷ « Dans l'Église de Rome, explique Rufin, on a toujours gardé l'antique usage de faire réciter le *Credo* aux catéchumènes devant tout le peuple. » (*Comment, in Symbolum*. Patrol. latine, t. XXI, p. 249.) Ce *Credo* leur était

Puis la cérémonie du baptême commença. Selon la liturgie primitive, quand la mère eut dévêtu à part la [42] petite Philomène et l'eut recouverte d'un voile, l'évêque, assisté des diacres, la plongea trois fois dans l'eau baptismale et, à chaque immersion, il invoqua l'une des trois personnes de l'adorable Trinité.

La mère avait apporté une robe blanche. Tout émue, elle en para sa bien-aimée et, la première, sur le front sans tache elle posa ce baiser de paix que recevait des siens tout nouveau baptisé : *Pax tecum, Filumena !* Des chrétiennes – matrones romaines, femmes du peuple, servantes ou esclaves, unies toutes dans la charité de Jésus-Christ – s'empressèrent autour de l'humble groupe pour donner à leur petite sœur la même marque de respectueuse tendresse.

Comme, en ce temps-là, « l'imposition des mains » suivait immédiatement le baptême⁵⁸,

enseigné et seulement de vive voix, huit jours avant le baptême. Ils devaient l'apprendre par cœur, sans s'aider de l'écriture.

Mais quelle était la teneur de ce *Credo* primitif ? Rufin nous en donne le texte : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant, – Et dans le Christ Jésus, son Fils unique, notre Seigneur, – Qui est né de l'Esprit-Saint, de la Vierge Marie, – Crucifié sous Ponce Pilate et enseveli, – Le troisième jour il ressuscita les morts, – Monta aux cieux, – Est assis à la droite du Père, – D'où il viendra juger les vivants et les morts. – Et dans l'Esprit-Saint, – la sainte Église, – La rémission des péchés. – La résurrection de la chair.* » (Patr. lat., t. XXXI.)

⁵⁸ La confirmation, qui est en quelque sorte un complément du baptême et qui demeure une prérogative de l'ordre épiscopal, suivait tout naturellement le premier des sacrements dont l'administration solennelle était elle-même réservée à l'évêque. Plusieurs épitaphes des catacombes en témoignent. Celle de deux époux chrétiens, Catervius et Severina, est caractéristique. Cette inscription ajoute à leurs noms un double détail : *quos Dei sacerdos Probianus lavit et unxit*, l'évêque Probianus leur donna l'eau et

Filumena reçut le sacrement de confirmation. Une grâce plus abondante pénétrait ainsi en son âme si pure, en ce lis épanoui vers Dieu dès son matin. C'était, pour une enfant destinée si jeune à de si rudes combats, une particulière affluence des dons de l'Esprit-Saint. Tandis que le Pontife étendait les mains sur sa tête innocente puis la signait avec « le chrême du salut », le divin Paraclet déposait en cette jeune âme « l'esprit de sagesse et d'intelligence », qui la détacherait des vanités passagères du monde, lui ferait connaître et goûter les choses de Dieu ; « l'esprit de conseil et de force », qui lui indiquerait la voie la meilleure et [43] l'aiderait à y marcher vaillamment ; « l'esprit de science, de piété et de crainte », qui, en lui apportant la vérité, lui donnerait une promptitude aimante dans le service du Seigneur avec une horreur vigoureuse du péché...

Enfin ces pauvres, ces laborieux, bénissant le nom de Jésus, reprirent le chemin de leur demeure. La vie obscure, pénible, recommença. Mais désormais ils sentiraient plus près d'eux ce Dieu des chrétiens, ce « Père des cieux » qui leur avait confié la formation d'une âme faite à son image ; et ayant conscience de leurs nouveaux et grands devoirs, les deux croyants, le père avec

l'onction. (FABRETTI, *Inscriptionum antiquarum explicatio*, in-fol. Roma, 1699, X, 505.)

plus de force, la mère avec plus de douceur, s'appliquèrent à les bien remplir.

*

**

Hélas ! l'atmosphère de la Rome païenne était alors saturée de vices. « Corrompre ou être corrompu, » voilà par quel trait un historien illustre, contemporain de Philomène, Tacite, stigmatise les mœurs de l'époque.⁵⁹ *L'épître aux Romains* énumère, pour les réprouver, ces « passions d'ignominie » et ces turpitudes⁶⁰. Pompéï et Herculanium – les villes de plaisir, aimées des riches Romains, qui furent ensevelies par le Vésuve au temps où se creusaient les premières catacombes – une fois débarrassées de leur linceul de lave, ont révélé au monde d'innommables horreurs.

Mais de toutes les dégradations d'alors la plus écœurante était celle qui s'attaquait à l'enfance. Sans doute quelques beaux esprits de ce temps-là célébraient, par des mots lyriques, le grand respect qui est dû aux petits, [44] aux innocents ; on citait en particulier certain beau vers de Juvénal⁶¹. Malheureusement, dans la pratique, ce

⁵⁹ « *Corrumperet et corrupti seculum est.* » (*De moribus Germanorum*, xix.) – Tacite, né vers 55, mourut vers l'an 120. L'appréciation est donc bien d'un contemporain de *Filumena*.

⁶⁰ Chap. 1, versets 22-32.

⁶¹ *Maxima debetur puero reverentia.* On doit à l'enfant le plus grand respect. (*Satires*, xiv, 47.)

n'était que de la littérature : les actes démentaient les trop jolies formules⁶².

D'abord l'enfant de l'esclave était, ainsi que son malheureux père, le jouet du maître ; or, dans le paganisme, « les mots vertu, honneur n'ont pas de sens pour qui est au pouvoir d'autrui⁶³ ». « Une tête servile n'a pas de droits, » proclamait la loi romaine.⁶⁴ « L'esclave, avait déclaré dès longtemps Aristote le sage, est incapable de bonheur comme de libre arbitre ». ⁶⁵ Tout le paganisme, fût-il grec ou romain, partagea cet avis implacable. À quel avilissement, en quels bas-fonds ignobles devaient descendre, avec de pareilles théories, les pauvres petits dont le seul crime était d'être nés dans l'esclavage ? On tremble d'y songer.

Quant à l'enfant libre, dès le premier éveil de son intelligence, il entend au foyer de famille les propos les plus [45] indécents, il est à même de

⁶² L'antiquité païenne s'est complue à formuler des sentences sages et bonnes mais qu'elle ne réalisait point. Sur le sérieux des déclarations philanthropiques et humanitaires de ce temps-là le philosophe Sénèque fait une réflexion bien suggestive. Les jeunes « étudiants » à son époque s'amusaient à jouer la comédie. Quelques-uns étaient acteurs, les autres formaient le public. Un jour, comme on mettait ainsi en scène un père libre qui donnait sa fille en mariage à un esclave parce que celui-ci avait sauvé l'enfant du déshonneur, le « public » se récria, trouvant ce beau geste inacceptable. Un seul des jeunes gens, Alburcius Silas, l'approuva... Mais l'austère Sénèque, avec un sourire que l'on devine, explique bien vite que ce brave Alburcius « philosophait », c'est-à-dire protestait par manière d'acquit, *philosophatus est*.

⁶³ Paul ALLARD, *Dict. apologétique de la foi catholique*. Art. Esclavage I, 1471.

⁶⁴ *Digeste*, IV, § 5, 3.

⁶⁵ *Politique*, III, v, ii.

contempler les peintures les plus dissolues.⁶⁶ Il est conduit au théâtre. Or rien de plus corrompeur, de plus dégradant que les représentations scéniques de la Rome païenne. C'était la perdition fatale pour toute innocence et toute vertu. Et les braves les plus enthousiastes allaient aux spectacles les plus libres, les plus immoraux ! Le poète Ovide, corrompu pourtant jusqu'aux moelles, protestait douloureusement dans ses *Tristes* de ce qu'on l'avait exilé, pour « des peccadilles », du beau ciel italique aux rives affreuses de l'Euxin ; alors que, dans cette Rome trop aimée et tant regrettée, les impudicités les plus scandaleuses s'étaient librement avec honneur, sous les yeux de César, du Sénat, des matrones elles-mêmes et de leurs enfants⁶⁷ !

La sollicitude réelle, effective, du christianisme pour l'enfance devait donc être un spectacle nouveau. Jésus en avait donné le précepte et le modèle. Saint Pierre, l'apôtre de Rome, n'avait pas oublié cette scène parlante des bords du lac. Les disciples venaient de demander au Maître : « Qui est le plus grand dans le royaume des cieux ? » Lui, faisant venir un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et répondit : « Je vous le dis en vérité, si vous ne devenez pareils aux petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux... Celui qui reçoit en mon nom

⁶⁶ *Illa puellarum ingenuos corrumpit oculos.* (PROPERCE ; *Élégies*, ii, 6.)

⁶⁷ *Tristes*, 11, 97.

un petit enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il reçoit. Mais celui qui scandalisera un de ces petits, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mît au cou la meule que tourne un âne dans un moulin, puis qu'on le précipitât au fond de la mer... Prenez garde de mépriser aucun de ces petits, car je vous dis que leurs anges dans le ciel voient sans cesse la face de mon Père⁶⁸. » À l'exemple de [46] Jésus, l'apôtre Pierre et ses disciples faisaient de la pureté enfantine la clef du royaume des cieux. Philomène grandit, protégée par cette doctrine suave et par ce divin souvenir.

Le culte de l'enfance dans la primitive Église a laissé un reflet lumineux et doux sur les inscriptions des catacombes. On dirait d'une migration d'anges dont la trace fut marquée en traits ingénus, sur les tablettes d'argile ou de marbre, par des parents fiers d'avoir préparé ces petits à la vie éternelle et soucieux uniquement de les rejoindre⁶⁹.

En ces temps de ténèbres, de persécution et de malheur, qu'est-ce que la mère de *Filumena* pouvait bien enseigner à sa petite fille ? Tout simplement, comme les mères chrétiennes d'aujourd'hui, la prenant sur ses genoux, elle joignait ses mains innocentes dans les siennes.

⁶⁸ Saint MATTHIEU, XVIII, 1-7, 10.

⁶⁹ Sur les petits tombeaux, dans les catacombes, se lisent des inscriptions comme celles-ci : *O Laurinia, enfant plus douce que le miel, repose en paix. – Mon petit enfant, tu vis en Dieu. – Vis dans le Christ et prie pour nous. – Que ton âme soit heureuse et prie pour tes parents.*

Elle pressait cette bien-aimée contre son cœur, pour lui conter, avec les mots que l'enfant pouvait comprendre, comment des méchants avaient crucifié Jésus qui nous aimait, et qu'il fallait bien l'aimer en retour, être obéissante et sage pour lui plaire...

La préoccupation de l'éternité, l'avènement en soi-même du divin royaume par la pureté de l'âme, le dédain surnaturel des biens périssables, l'amour de Dieu, tels étaient chez les chrétiens, riches ou pauvres, les principes fondamentaux de l'éducation familiale. Ainsi la foi des vraies mères allumait au cœur de l'enfant un foyer d'indomptable espérance, nourrissait son intelligence de pensées qui trempaient son caractère. Ces chrétiennes des premiers temps – qu'on y songe ! – s'acquittaient d'un [47] devoir émouvant et terrible qui n'est pas imposé aujourd'hui aux mères : elles avaient à préparer leurs enfants au martyre.

Il fallut, malgré cela, à la vierge chrétienne la prudence de la vieillesse pour demeurer pure et passer, sans ternir sa conscience, à travers les suggestions criminelles de la grande cité. Jeune baptisée, ainsi que d'autres compagnes elle devait, discrète et habile, transmettre les avis mystérieux qui fixaient les lieux de réunion, informaient l'Église de quelque nouveau danger. D'une catacombe à l'autre les petites messagères portaient aussi les lettres envoyées de lointains

pays par des frères exilés pour la foi. L'union sincère, la solidarité dans l'épreuve fut un des beaux spectacles du Christianisme à son aurore ; il semblait que la résistance de tous se fortifiait de l'intrépidité d'une seule victime.

À travers la Ville, l'enfant doit passer devant les temples où tout un peuple divinise la nature créée, les vices et les crimes eux-mêmes. Que reedit-elle en son cœur, sinon la parole d'un de ces beaux psaumes apportés de Judée : « Tous les dieux des nations sont des démons, et aussi tous ceux qui les adorent⁷⁰ ? »

Elle va, sans s'y mêler, parmi la foule des désœuvrés, des parasites, des jouisseurs, soucieux des seuls intérêts matériels et des plaisirs grossiers ; ces gens sont murés aux espérances de l'au-delà. Philomène les voit étaler leur vie inutile sous les portiques des bains, se hâter fiévreusement vers le cirque, les théâtres ou le comptoir des usuriers. Ils rient, ils s'amuse. Mais la Rome païenne, « comme toutes les villes de plaisir, cache sous une face riante un fond de tristesse ; nulle part ne coulent plus de larmes, car nulle part il n'y a moins de pitié⁷¹ ». La jeune [48] fille, elle, paisible et joyeuse, heureuse de sa part, passe, bénissant le Christ qui l'appela à le connaître et à l'aimer.

⁷⁰ *Psaume* xcvi, 5.

⁷¹ Mgr FOUARD, *Saint Pierre*, Paris, Lecoffre, ch. XVIII, p. 403.

Parfois il arrive à la chrétienne de saluer sur sa route, dans un groupe de travailleurs, un frère, une sœur au doux sourire résigné, qui cette nuit descendra dormir dans l'ombre humide de l'ergastule !

Les propriétaires de ces esclaves se couvrent de vêtements précieux ; leur vaisselle est d'or massif ; ils mettent, dit-on, un prix fabuleux à des vases de Corinthe... – le Sénat a dû forger des lois nouvelles pour limiter le scandale de ces prodigalités. – Leurs femmes, leurs jeunes filles, oisives et vaines, vouées au culte de leur beauté, consomment de longues heures aux soins d'un corps périssable, toutes à la capitale affaire de la coiffure et de la toilette.

Le cœur de *Filumena* n'eut pas de peine à se détacher de ce monde misérable. Il se réfugia dans l'éternité. Justement, le caractère essentiel de la piété des premiers siècles fut la contemplation habituelle des réalités invisibles, l'espoir certain en la survie⁷². L'âme allait tout droit à Dieu. Chez les juifs, la secte pharisaique avait fini par tout mettre dans le culte extérieur. Les chrétiens des catacombes honorèrent le Christ des lèvres et du cœur à la fois. L'humble Philomène, à en juger par le milieu où elle vécut, fut une « adoratrice du Père en esprit et en vérité⁷³».

⁷² Là-dessus les inscriptions des catacombes sont particulièrement révélatrices.

⁷³ Saint JEAN, IV, 23.

Le royaume futur que sa foi et celle de ses frères cherchaient au terme du terrestre pèlerinage, il existait dès maintenant, elle le savait bien, dans son âme par cette « justice » dont parle l'Évangile et qui est la sainteté. Du reste, aucune époque peut-être n'a connu davantage la dévotion à l'auteur même de toute justice : Jésus-Christ. [49]

Le Fils de Dieu incarné, venu sur terre pour révéler aux hommes la vie éternelle, fut pour Philomène, malgré sa jeunesse, l'objet d'une sérieuse étude et d'un ardent amour. L'enfant connut de bonne heure les détails de son existence, là-bas sous le beau ciel de l'Orient, alors que par les chemins de Judée, au versant des montagnes, sur les rives du lac de Galilée, dans les chaires des synagogues ou les parvis du Temple, il exposait ses sublimes enseignements. Les mille traits de son apostolat, ses miracles, sa bonté pour les pécheurs et les malades, sa prédilection pour les cœurs humbles, droits et purs, rien n'était ignoré.⁷⁴ À Rome, pendant des années – c'est un fait hors de conteste qui éclate

⁷⁴ « Si l'on veut comprendre ces premières années si obscures de l'Église chrétienne, il faut bien se dire que ce qui gouvernait tout, ce qui animait, dominait, menait cette société naissante d'hommes, ignorants et grossiers autant qu'on le voudra, c'était le souvenir de Jésus, sa pensée, son amour. Il était le lien des âmes et des cœurs ; on peut même dire qu'il était plus présent au milieu d'eux que quand ils le voyaient et l'entendaient de leurs yeux et de leurs oreilles, car maintenant ils le voyaient et l'entendaient dans leur âme. Et ils n'avaient d'autre idée que de vivre de sa vie et de le faire vivre dans les autres. » (DOM CABROL, *Les Origines liturgiques*, Paris, Letouzey, 1906, p. 174.)

dans le récit de saint Marc, secrétaire et disciple du chef de l'Église – Pierre avait raconté l'Évangile, avant même qu'il ne fût écrit, avec l'exactitude du témoin oculaire et le zèle de l'apôtre.

Philomène écouta d'abord les disciples de Pierre, puis elle entendit lire ou lut de ses yeux les pages inspirées. La foi grandit en elle par « le ministère de la parole⁷⁵» et l'action secrète de l'Esprit divin. Sa mémoire était pleine du souvenir de Jésus. L'ancre, peinte deux fois sur sa tombe, symbolisait alors le Christ, figurait sa personne adorable, son œuvre d'espoir et de salut, sa croix : *Filumena* devait lui demeurer fidèle au delà même de la mort. [50]

II. *À l'assemblée des fidèles. – L'agape. – Les premières vierges consacrées. – Le culte de Marie aux catacombes.*

Représentons-nous cette jeune fille dans le modeste et gracieux costume qu'adoptèrent bientôt femmes et vierges chrétiennes : la robe longue, aux plis amples, relevée par une ceinture aux heures de travail. Au dehors, surtout dans les réunions du culte – car les recommandations de l'apôtre saint Paul sont formelles⁷⁶ – une écharpe de lin ou de laine voile sa chevelure.

Suivons-la à présent dans la mystérieuse catacombe. Mêlée au groupe de ses sœurs,

⁷⁵ *Actes*, vi, 4. – xx, 24.

⁷⁶ I, *Cor.*, xi, 5.

debout, les yeux levés, les bras étendus, elle prie. Oublieuse de la terre, toute l'âme pure de la petite *orante* se porte en haut, vers la paix du monde invisible. Les fresques les plus anciennes qui, dans l'ombre préservatrice des cryptes, fixent depuis de longs siècles cette attitude attendrissante, ménagent au croyant qui les contemple une impression indéfinissable⁷⁷.

Philomène prononce lentement, pieusement, avec l'assemblée des fidèles, les prières usitées dans l'Église primitive. C'est d'abord le *Pater*, si simple, si confiant et si profond, héritage sacré de Jésus. Avec quel abandon filial la pauvre enfant que chaque jour menacent les supplices et la mort se jette dans les bras de son « Père qui est dans les cieux » ! Puis ce sont des psaumes, des [51] hymnes, où des redites délicieuses ramènent souvent le nom du Christ⁷⁸.

Une lettre célèbre, adressée par le pape saint Clément aux habitants de Corinthe, dans les dernières années du I^{er} siècle, contient une admirable prière⁷⁹. Cette prière est destinée aux assemblées chrétiennes. Qu'elle est émouvante en

⁷⁷ On a découvert jusqu'ici dans les catacombes cent cinquante-trois figures d'orante. Voir dans le *Dict. d'Archéologie chrétienne* (DOM CABROL, t. II, col. 2473) la reproduction au naturel, d'après Wilpert, d'une orante voilée de blanc et vêtue de rouge.

⁷⁸ Pline rapporte en sa lettre à l'empereur Trajan écrite vers la fin du I^{er} siècle, que les chrétiens se réunissaient avant même l'aurore pour chanter en deux chœurs un hymne au Christ, comme à un Dieu, *carmen Christo quasi Deo dicere secum invicem*. (L. X, epist. 97.)

⁷⁹ FUNK, *Patres Apostolici*, Tubingue, 1901, ch. LIX-LXI.

son humilité ! C'est vraiment le cri des enfants vers leur Père. Philomène a-t-elle pu entendre ou redire ces supplications sans pleurer ?

Que le nombre marqué des élus soit conservé entier dans ce monde par le Créateur de toutes choses et son Fils bien-aimé Jésus-Christ, par lequel il nous appela des ténèbres à la lumière, de l'ignorance à la connaissance de son Nom glorieux !... Tu as ouvert les yeux de nos cœurs pour qu'ils te connaissent, toi le seul Très-Haut entre toutes les grandeurs, le saint qui reposes au milieu des saints ; toi qui abaisces l'insolence des orgueilleux, qui exaltes les humbles ; toi qui donnes la richesse et la pauvreté, la mort et la vie, Dieu de toute chair ; toi dont le regard pénètre l'abîme et surveille les œuvres des hommes ; toi qui nous protèges dans le danger, nous sauves du désespoir.

Nous t'en prions, ô Maître, sois notre secours, assiste-nous. Sois au milieu de nous le salut des persécutés, prends pitié des petits, relève ceux qui sont tombés, apparais à ceux qui sont dans le besoin, guéris les rebelles, fais rentrer les égarés de ton peuple. Apaise la faim de l'indigent, délivre ceux de nous qui sont en prison, guéris les malades, encourage les faibles. Que tous les peuples reconnaissent que tu es le seul Dieu, que Jésus-Christ est ton Fils, que nous sommes ton peuple et les brebis de ton pâturage. [52]

Ainsi, *Filumena* trouvait infiniment doux de rendre grâces à ce Dieu qui, « exaltant les humbles », avait daigné « ouvrir les yeux de son cœur ». Mais, sentant planer la mort, elle le suppliait, non sans un frisson involontaire, de « prendre pitié des petits et d'être le salut des persécutés ». Puis, sublime chose ! réfugiée avec ses frères parmi les tombes des martyrs, elle pria le Seigneur d' « accorder la santé, la paix, la

concorde, la stabilité » à l'empereur avide du sang chrétien, peut-être à ce Domitien que Tertullien appelle « une moitié de Néron, tant il était cruel⁸⁰ ! ». Vraiment, ces premiers fidèles ne s'inspiraient, ne vivaient que de l'évangile ; ayant lu cette parole de Jésus : priez pour vos persécuteurs, ils l'accomplissaient à la lettre.

Mais, dès ce temps-là, on ne priait pas que dans les catacombes. Des réunions avaient lieu, insoupçonnées à cause du grand nombre des *clients*⁸¹, dans les maisons patriciennes où avait pénétré la foi. Philomène prit part à ces saintes assemblées. Pendant son travail du jour, la prière non plus ne désertait ni ses lèvres ni son cœur. Elle priait à haute voix le matin et le soir, avant les repas et les bains, ainsi qu'à la troisième, à la sixième et à la neuvième heure⁸².

À mainte reprise dans la journée, elle traçait sur son front le signe de la croix⁸³ : c'était, en

⁸⁰ Portio Neronis de crudelitate (*Apologia*, v).

⁸¹ Le philosophe Sénèque (*De beneficiis*, 1, 3) décrit la ruche humaine qu'était en ce temps-là la demeure des riches Romains. Ils étaient visités sans cesse par une foule de citoyens pauvres qui étaient leurs protégés et qu'on appelait leurs *clients*.

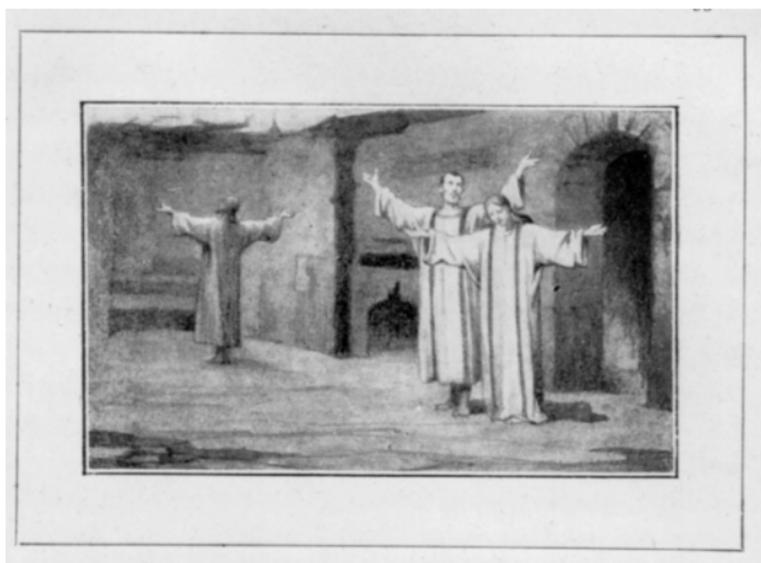
⁸² TERTULLIEN, *De Oratione*, xxv.

⁸³ C'est avec la main droite, comme nous le faisons nous-mêmes, que les premiers chrétiens traçaient le signe de la croix. Seulement ils ne se servaient que d'un seul doigt – le pouce probablement – (S. CHRYSOSTOME, *Homelia ad pop. Antioch.*, XI). On considère comme certain que les fidèles ne portaient pas la main du front à la poitrine et d'une épaule à l'autre : cette forme du signe de la croix ne serait pas antérieure au viii^e siècle et aurait été introduite dans la liturgie par les ordres monastiques. Les premiers chrétiens se signaient sur le front, uniquement (Cf. MARTIGNY, art. Croix (signe de la)).

effet, dès les temps [53] apostoliques, une coutume reçue de se signer dans toutes les circonstances, même les plus ordinaires : en sortant du lit, en commençant de s'habiller, en prenant ses sandales, en quittant la maison, en y rentrant, en se mettant à table, en allumant une lampe⁸⁴. De cette manière, toutes les actions de la jeune chrétienne étaient offertes à Jésus-Christ.

*

* *



CHRÉTIENS EN PRIÈRE (*Orantes.*)

⁸⁴ TERTULLIEN, *De Corona milit.*, iii.



AGAPE (Fresque des Catacombes).

Philomène connut encore les fraternelles agapes⁸⁵ où les riches apportaient le pain, le vin, les viandes pour les pauvres et pour eux-mêmes. Ces repas du soir avaient lieu à l'occasion des fêtes des martyrs ou de leurs funérailles, ou pour célébrer l'union d'un frère et d'une sœur dans la foi. Hélas ! là encore, pour ces festins de charité il fallait le plus souvent descendre dans les cimetières⁸⁶ ; car les *cénacles* des maisons n'étaient pas sûrs. Au cours de l'agape quelqu'un lisait les Écritures ; on priait, on chantait des psaumes et

⁸⁵ Le mot *agape*, en grec ἀγάπη, signifie *charité, amour* (TERTULLIEN, *Apolog.*, XXIX). Au temps même des apôtres, ce nom désigna certaines réunions des fidèles. Saint Paul, en sa *première Épître aux Corinthiens* (xi, 20), parle de « l'agape du Seigneur ».

⁸⁶ THÉODORET, *Histoire ecclésiastique*, III, 15.

des cantiques⁸⁷. C'était la préparation d'un acte tout divin ; car, jusqu'à la fin du I^{er} siècle, la communion au Corps et au Sang de Jésus couronna le « banquet d'amour ».

En effet, la cérémonie qui terminait l'agape n'est autre que la messe, reportée au matin dès le début du second siècle. Les prêtres ou les diacres lisaient d'abord des leçons tirées des *Actes* ou des *Épîtres*, puis un passage [54] d'évangile. Baptisés et catéchumènes étaient là, buvant la parole inspirée. Philomène, « cœur pur qui voyait Dieu », faisait ses délices de ce divin breuvage. Ensuite, celui qui présidait, évêque ou simple prêtre, commentait le saint Livre : c'était *l'homélie*, prédication et catéchisme des premiers siècles. Après le discours, quelques-uns quittaient l'assemblée : la messe des catéchumènes était finie ; celle des fidèles baptisés commençait.

Qui nous dira les sentiments de Philomène, tandis qu'elle mêle sa voix timide à celle du célébrant pour l'offrande, *l'offertoire* du pain et du vin⁸⁸ ? Quand les chrétiennes présentes à la cérémonie se sont donné entre elles le baiser de paix, elles prient toutes ensemble pour l'Église et ses fidèles, pour les chefs des nations et pour leurs peuples : c'est un élan de charité immense, universelle. La consécration approche.

⁸⁷ Voir NOTES, N° XI, p. 343.

⁸⁸ L'offertoire se faisait par une prière commune de toute l'assemblée. (Saint CLÉMENT, *Epistola I ad Corinthios*, LIX.)

Incliné sur la tombe d'un martyr, le prêtre consacre tour à tour le pain et le « calice de bénédiction » ; il rend grâces, s'adressant au « Père qui est dans les cieux » ; il rompt les espèces sacramentelles ; il communique. Le diacre prenant le calice et les fragments sacrés, se tourne alors vers les fidèles : eux aussi, ils vont participer au Corps et au Sang du Christ. « *Corpus Christi ! Sanguis Christi ! Calix vitae !*⁸⁹ / » chante l'assistant du prêtre. Et toute l'assemblée de répondre : *Amen*⁹⁰ !

Alors s'élève parmi le recueillement profond un murmure très doux de psaume :

Comme le cerf soupire après les sources vives,

Ainsi mon cœur soupire après vous, ô mon Dieu⁹¹ !...

[55]

Chacun dans sa main tendue reçoit le Corps du Seigneur dont il se communique soi-même ; chacun trempe ses lèvres au « calice de vie ».

O joie ! Ainsi donc Philomène n'est pas seule en son exil de la terre. À présent, que lui importent les durs et serviles labeurs, la faim, la soif, la mort même ? Elle est capable de tout souffrir, possédant « Celui qui la fortifie ». « Qui m'arrachera à l'embrassement du Christ ? peut-elle dire. La tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril,

⁸⁹ « Le Corps du Christ ! Le Sang du Christ ! le calice de vie ! »

⁹⁰ Saint CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catech. myst.*, vi, 21-22. Sur la messe et la communion du I^{er} siècle, voir ERMONI, *L'Agape dans l'Église primitive*, Paris, 1903.

⁹¹ *Psaume* XLI, 1.

ou l'épée ? Selon qu'il est écrit : À cause de vous, Seigneur, tout le jour nous sommes livrés à la mort, et on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Mais dans toutes ces épreuves je suis plus que victorieuse, par Celui qui m'a aimée. Oui, j'en ai l'assurance, ni mort, ni vie ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni chose à venir, ni force, ni hauteur, ni profondeur, ni aucun autre créature ne pourra me séparer de la charité divine qui est dans le Christ Jésus mon Seigneur⁹² ! »

La messe finie, *Filumena* remontait vers sa demeure Mais pourquoi donc, aux jours de persécution, les chrétiens s'éloignent-ils plus silencieux, plus recueillis que de coutume ? C'est qu'avec eux, pressée contre leur cœur, ils emportent l'Eucharistie : privilège unique de ces années de ferveur ! Ils ont tant besoin de consolation et de force, eux que peut-être les fauves dévoreront demain, eux pour qui déjà sont préparés des pals et des croix !

*

**

Est-il possible d'avoir le culte de l'Eucharistie sans aimer en même temps la vertu que le Sacrement divin engendre et dont il est l'aliment ? Le Christ Jésus que la liturgie nomme « la couronne des vierges⁹³ » avait marqué [56] ses

⁹² Rom., viii, 35-39.

⁹³ Hymne des laudes au *commun des Vierges*.

préférences pour ceux qui demeurent tels « à cause du royaume des cieux⁹⁴ ». Sans l'imposer au nom du Seigneur, laissant au contraire, pour la pratique, chacun à son propre conseil, saint Paul, à son tour, ne perdit néanmoins aucune occasion de glorifier un état de vie qui permet à la femme « d'avoir toutes ses pensées aux choses de Dieu, de rester sainte de corps et d'esprit⁹⁵ ». À Césarée, chez le diacre Philippe, n'avait-il pas encouragé à la persévérance les quatre filles de son hôte « qui gardaient la virginité⁹⁶ » ?

Sur ce point si délicat, sur cette nouveauté sublime que le christianisme apprenait au monde, l'apôtre ne varia jamais. « Je voudrais, écrivait-il aux Corinthiens en s'adressant à l'élite, vous élever jusqu'à l'état excellent où l'âme, libre d'embarras, a toute facilité pour rendre à Dieu ses devoirs⁹⁷ !... Que n'êtes-vous tous comme je suis moi-même ! Mais à chacun le don particulier – la vocation – qui vient de Dieu⁹⁸... » En effet, tout en exaltant la virginité, saint Paul n'a garde de méconnaître la grandeur du mariage chrétien, et il en fait le plus magnifique éloge en le comparant à l'union du Christ et de l'Église⁹⁹. Pourtant c'est à

⁹⁴ MATTH., XIX, 12.

⁹⁵ I, *Cor.*, vii, 34.

⁹⁶ *Actes*, xxi, 9.

⁹⁷ I, *Cor.*, vii, 36.

⁹⁸ I, *Cor.*, vii, 7.

⁹⁹ *Ephes.*, v, 22-23.

la virginité qu'il attribue la première et la plus belle couronne : « Qui marie sa fille fait bien ; qui ne la marie pas fait mieux¹⁰⁰ » ; car « la personne qui n'est pas mariée n'a d'autres soins que les intérêts du Seigneur, d'autres soins que de plaire à Dieu¹⁰¹ ». L'apôtre, on le voit, parlait à des chrétientés ferventes.

Filumena, qui vint peu de temps après lui, connut ces [57] encouragements et ces leçons. Elle y fut fidèle. Aussi l'Église, en sa liturgie, lui a-t-elle décerné le titre de vierge. La jeune fille n'a-t-elle point souffert, qui sait ? pour ne point laisser briser son lis par des mains immondes ? Sur les tablettes d'argile à l'abri desquelles le fossoyeur coucha ses restes sanglants, parfois l'archéologie a cru voir le dessin d'une fleur. Ce serait là, dites en un gracieux emblème, la raison de ses résistances et la cause de sa glorieuse mort.

La consécration des vierges au Christ remonte bien aux temps apostoliques. Est-ce à dire que pour la petite Philomène, qui devait mourir à quinze ans tout au plus, se déroulèrent dans la catacombe les cérémonies de la promesse ? Nous n'en savons rien. Toutefois la chose fut possible. On a découvert en effet au cimetière de Saint-Calixte l'inscription funéraire d'une chrétienne qui, « à l'âge de douze ans, s'est engagée au service virginal de Dieu et de son

¹⁰⁰ I, *Cor.*, vii, 38.

¹⁰¹ I, *Cor.*, vii, 32.

Christ¹⁰²«. C'est que, d'ordinaire, pour les jeunes filles qui aspiraient à cet état de perfection, il y avait comme deux degrés de consécration. La première démarche « n'était autre chose qu'une promesse de vie virginale faite spontanément par une jeune fille, qui dès lors était appelée *Deo devota* (vouée à Dieu). Elle continuait d'habiter sa propre maison et, sans changer la forme de ses vêtements, elle ne portait que des couleurs obscures¹⁰³«. D'ailleurs il n'était pas nécessaire, pour que l'Église la proclamât vierge et martyre, que *Filumena* se fût ainsi consacrée au Seigneur avant sa mort sanglante : il suffit qu'elle ait gardé jusqu'à la fin la pureté de son corps et de son cœur.

Peut-être a-t-elle contemplé, avec une sainte envie et de suaves désirs, une certaine fresque de la catacombe [58] de Priscille, peinte en la première moitié du second siècle. Un évêque y est représenté, assis sur une haute cathèdre. Un prêtre est à ses côtés et en face de lui, se tenant de profil, une femme déplie un voile,¹⁰⁴ dont le prêtre reçoit l'extrémité. Le pontife, lui, étend la main pour saisir la bandelette de laine et en couvrir la tête de la chrétienne. Cette scène n'est-elle pas

¹⁰² ... ANNORVM PVLLA | VIRGO XII TANTVM | ANCILLA DEI ET XPI... (Di Rossi, *Inscriptions christianae*, etc., I, N° 497.)

¹⁰³ MARTIGNY, ouv. cité. *Vierges chrétiennes*.

¹⁰⁴ Ce voile des vierges, *flammeum virginale*, était une bandelette de laine teinte de pourpre. Il se portait alors enroulé autour de la tête et non flottant.

une « prise de voile » aux premiers siècles de l'Église ? Elle accompagnait la consécration solennelle, que les vierges ne faisaient pas avant l'âge de vingt-cinq ans¹⁰⁵.

Les vêtements d'autrefois, toujours présidées par l'évêque, étaient, comme le sont celles d'aujourd'hui, de vraies fêtes¹⁰⁶. La jeune Philomène en put voir plusieurs. Ses larmes devaient couler, pressées, délicieuses, tandis qu'elle s'imaginait elle-même, parée comme ses sœurs aînées, à l'instant où lui serait donné le voile des vierges. Elle les entendait, ces sœurs trop heureuses, chanter des hymnes comme celle-ci :

– Pour toi, l'Époux divin, je me garde sans tache. Je viens à toi, ma lampe allumée.

Adieu les plaisirs de la vie, le bonheur amer des humains ; je veux voir toujours ta beauté.

– Pour toi, l'Époux divin, je me garde sans tache. Je viens à toi, ma lampe allumée.

Dédaignant la main d'un mortel, j'ai fui la maison pleine d'or. Accueille-moi dans le mystère et le bonheur de ton amour.

– Pour toi, l'Époux divin, je me garde sans tache. Je viens à toi, ma lampe allumée.

Jésus, j'ai déjoué les ruses du serpent ; j'ai bravé le feu ; [59] j'ai subi les assauts des animaux sauvages ; je t'attends des cieux.

– Pour toi, l'Époux divin, je me garde sans tache. Je viens à toi, ma lampe allumée.

¹⁰⁵ Concile de Carthage, III, ch. iv.

¹⁰⁶ Ces consécérations n'avaient lieu qu'aux fêtes principales de l'année et spécialement à l'Épiphanie et au premier dimanche après Pâques.

O Verbe, éprise de toi seul, j'oubliai mon pays natal, et les doux jeux de mes compagnes, ma mère et mes nobles aïeux ; car, ô Christ, tu es tout pour moi.

– Pour toi, l'Époux divin, je me garde sans tache. Je viens à toi, ma lampe allumée.¹⁰⁷

*

* *

Après de tels spectacles, il ne pouvait y avoir dans l'âme de Philomène qu'une joie, qu'une paix profondes. La pureté, d'ailleurs, engendre une calme allégresse, elle épanouit les regards et les cœurs. Il était donc facile à la jeune vierge de suivre les conseils de l'apôtre : « Ne cessez point de vous réjouir dans le Seigneur ; je vous le répète, réjouissez-vous... Ne vous inquiétez de rien. Dans toutes vos prières et vos supplications, que vos demandes se présentent à Dieu avec actions de grâces. Que la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, garde vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus¹⁰⁸. »

Mais la foi apportait à la pensée et au cœur de Philomène d'autres consolations, d'autres joies encore. Une figure l'attirait, rayonnante de pureté. Elle se sentait sous la protection d'une main puissante autant que tendre. Il y avait peu d'années que Marie, mère de Jésus, était disparue de la terre. Les apôtres, à l'envi, avaient célébré

¹⁰⁷ Telle est l'hymne que saint Méthode, évêque de Lycie et martyr, met sur les lèvres de Thécia, quand elle rend grâces à la fin du *Banquet des dix vierges*. (*Convivium decem virginum*, Or. XI, ch. ii.)

¹⁰⁸ *Philip.*, iv, 4-9.

ses sublimes vertus ; son nom était déjà vénéré dans l'Église. Bien que son culte ne fût point devenu public – tous les honneurs allant d'abord au Fils, et l'idolâtrie [60] risquant de dénaturer ceux que l'on rendrait à la Mère – le souvenir de Marie provoquait la vénération la plus fervente.

Combien notre jeune sainte dut l'aimer ! Elle méditait avec émotion tous les détails transmis de bouche en bouche, les renseignements fournis par les apôtres et consignés par leurs secrétaires. Pour la petite chrétienne des catacombes Marie était bien le modèle de pure beauté qu'elle devait imiter et suivre.

Quand la patricienne Priscille, mère de Pudens, Prisque et Aquila, les tisseurs de tentes, fut descendue, pour y attendre la résurrection, dans le caveau de la voie Salaria, cette crypte, devenue un lieu de sépulture chrétienne et d'assemblée liturgique, s'orna de peintures, ainsi que les galeries qui bientôt la prolongèrent. Or *Filumena* a pu maintes fois contempler de ses yeux la fresque impressionnante appelée la *Vierge au Prophète*. Marie y est représentée dans une attitude qui prélude, a-t-on dit, aux chefs-d'œuvre de Raphaël¹⁰⁹. Assise et légèrement inclinée, elle tient le divin enfant dans ses bras. Une étoile brille au-dessus d'elle et de son Fils. En face de Marie, un jeune homme – le prophète Isaïe – vêtu d'un

¹⁰⁹ Mgr BOUGAUD, *Le Christianisme et les temps présents*, Paris. Poussielgue, t. III, p. 64. – Voir NOTES, N° XII, p. 345.

manteau qui laisse à nu une épaule, de la main droite montre à la fois la jeune mère et l'étoile ; de l'autre main il serre un rouleau sur lequel sans doute fut écrite l'annonce du Messie né d'une vierge.

N'est-il pas attendrissant de se représenter *Filumena* en prière devant cette image ? Songe-t-elle, l'humble enfant, à la veille de son martyre, que la fresque gracieuse illumine la paroi brune où va s'ouvrir sa tombe – son berceau – pour des siècles ? Oui, la petite vierge a pu s'agenouiller là. La *Vierge au Prophète*, placée comme son *loculus*, et non loin de lui, à l'étage supérieur de la [61] crypte, est bien sa contemporaine. « L'examen attentif des preuves fournies par les monuments et l'histoire permet de conclure que cette image de la sainte Vierge, tenant dans ses bras son divin Fils, est une œuvre exécutée sous les yeux des apôtres, ou peu s'en faut. » Ainsi parle M. Jean-Baptiste de Rossi.¹¹⁰ – Et cela prouve irréfutablement que la dévotion des catholiques envers Marie remonte à l'origine même de l'Église.

Le grand archéologue, cité tout à l'heure, conduisait un jour à travers la catacombe un professeur de l'Université d'Oxford.

¹¹⁰ *Imagini scelte della B. Vergine Maria tratte dalle Catacombe romane*, Roma, 1863, pl. 1. – Dom Cabrol, dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne* (t. II, col. 2476) donne une belle reproduction en couleurs, d'après Wilpert (pl. xxii) de la *Vierge du Prophète*.

« Pourriez-vous, dit-il au visiteur, fixer à peu près la date de ces peintures ?

– J'arrive de Pompéi, répondit le savant anglais ; j'en ai étudié les fresques. Celle-ci me semble être absolument de la même époque.

– Oui. Les peintures de Pompéi et de la catacombe sont sœurs, et par conséquent nous avons sous les yeux un travail du I^{er} siècle. »

Alors M. de Rossi, éclairant de son flambeau la paroi de la crypte, montrait à l'étranger une délicieuse peinture : la Vierge Mère tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras.

« Reconnaissez-vous cette image ? demandait-il.

– C'est le portrait de Marie.

– Eh bien, il y a trois mois, cette galerie tout entière était obstruée encore par le sable dont les premiers chrétiens l'avaient eux-mêmes comblée, selon leur usage, quand toutes les tombes étaient remplies. Voilà donc un monument de l'Église primitive et qui atteste l'antiquité du culte de la sainte Vierge. » [62]

Le docteur anglican demeura longuement pensif. Silencieux, il promenait la lueur de la torche sur toutes les lignes de cette idéale figure. Enfin, il dit à son guide cette parole qui révélait la lutte livrée dans son âme entre l'évidence et les préjugés de l'erreur :

« *Antiqua superstitionum semina* : vieilles semences de superstitions.

– Redites plutôt après saint Cyprien, reprit l'illustre de Rossi, redites plutôt : *Tenebræ sole lucidiiores*, ô ténèbres plus brillantes que le soleil ! »

III. *La persécution. – Le martyre sanglant. – Le loculus. –*

L'épithaphe : Pax tecum Filumena.

Philomène pour fuir la persécution dut souvent descendre parmi ces froides ténèbres, mais en même temps elle ne cessait de vivre en la divine lumière de la foi, attendant, laborieuse et patiente, l'heure de se consacrer à Celui qu'avait choisi son cœur. Elle désirait s'unir à lui. Or c'est là-haut que devaient se célébrer leurs noces virginales, éternelles.

Filumena fut emportée comme un lis brisé par l'orage, sans qu'il soit possible de savoir au juste quand et sur quel ordre.

Saint Pierre et saint Paul étaient allés recevoir au ciel la couronne de leur martyre. Le monstrueux Néron n'était plus. Vespasien lui avait succédé, puis Titus, qui ne régna que deux ans et reçut le surnom flatteur de *délices du genre humain*. En fait, ces deux empereurs ne persécutèrent pas les chrétiens. Mais parmi ceux-ci subsistaient toujours des souvenirs terribles. Philomène écoutait les témoins, encore frissonnants, de la grande hécatombe. Les survivants avaient vu leurs frères exposés [63] aux lions ou, revêtus de peaux de bêtes, servir d'appât à des chiens féroces. Dissimulant leurs larmes, à

travers ce cirque du Vatican, propriété privée de Néron ouverte au peuple pour l'affreux spectacle, ils étaient allés soutenir de leurs prières, de leurs encouragements peut-être, ceux des martyrs qui, cloués en croix, respiraient encore. *Filumena* entendait ces choses et, bien que par instants elle frissonnât de crainte, dans son âme s'élevaient un immense désir d'être à son tour témoin de Jésus-Christ et aussi le regret de n'avoir pas vécu en des jours où il était si avantageux de mourir !...

La paix fut de courte durée. La vérité engendre la haine, selon le mot profond de saint Augustin¹¹¹ : le christianisme portait trop de lumière au milieu des erreurs païennes, il faisait éclore trop de vertus à côté de trop d'ignominies pour ne pas provoquer des représailles nouvelles. Nous sommes à la période où, plus vraisemblablement, vécut la vierge Philomène. Domitien, empereur « passionné et violent, rusé et faux¹¹² », reprend, en 94, la lutte contre le Christ. Il vient d'apprendre avec rage que Jésus le crucifié est adoré dans son palais même. Le propre neveu de Domitien, le consul Flavius Clemens, déserte les temples des dieux, « par une négligence des plus honteuses », comme dit Suétone¹¹³ ; il est mis en jugement « pour athéisme » et condamné à mort. Les exils commencent : la femme de

¹¹¹ *Odium peperit veritas.* (Sermo X, *in novis Serm.*)

¹¹² *Hist. Rom.*, LXVII, I.

¹¹³ *Domitianus*, 15.

Flavius, Flavia Domitilla, est jetée dans l'île Pandataria¹¹⁴ ; sa nièce, fille de sainte Plautilla, Flavia Domitilla la jeune, qui a reçu le voile des vierges des mains du pape saint Clément, est reléguée dans l'île Pontia.

Pour atteindre le Christ en ses fidèles Domitien doit [64] frapper les familles les plus illustres : Acilius Glabrio, ancien collègue, dans le consulat, de Trajan le futur empereur, meurt pour la foi ; il y a des chrétiens chez les petits-fils d'Asinius Pollion, protecteur généreux des poètes Horace et Virgile, chez les descendants d'Atticus, l'intime ami de Cicéron. La foi a pénétré dans la demeure patricienne des Cornélii, des Bassi, des Anicii, des Caecilii... Domitien se venge sur le dernier survivant du Collège apostolique : saint Jean l'Évangéliste, selon une tradition, est amené d'Éphèse à Rome ; l'auguste vieillard, « le disciple que Jésus aime », subit, devant la Porte Latine, le supplice de l'huile bouillante, d'où miraculeusement il sort sain et sauf ; l'empereur, enfin, l'exile à Pathmos, dans la mer Égée, où Jean écrira son *Apocalypse*.

Trajan, qui en 98 succéda à Domitien et gouverna vingt ans l'Empire, sera lui-même un persécuteur. C'est sous son règne, croit-on, que furent immolés pour la foi le pape saint Clément et la vierge Flavia Domitilla. Il y aura également

¹¹⁴ Aujourd'hui l'île Santa-Maria, dans le golfe de Gaète.

des martyrs, mais en moins grand nombre, sous l'empereur Hadrien...

L'ère sanglante était donc rouverte. La persécution haineuse – à part, de loin en loin, quelques années d'accalmie – allait sévir sans pitié. Elle ne prendrait fin qu'en 311, grâce à l'édit de Galère contresigné par Constantin. Comme tant d'autres, un jour *Filumena* fut dénoncée et arrêtée. Il suffit pour cela que par zèle elle eût confié à quelque compagne moins sûre son bonheur d'être chrétienne : la délation était le droit de chacun dans l'antiquité ; on s'y exerçait dès la jeunesse¹¹⁵. La jeune fille ouvrait la voie à d'innombrables vierges, moisson de lis fauchés à peine éclos, dont le parfum, traversant les âges, est arrivé jusqu'à nous.

L'heure était venue pour Philomène d'exercer en présence des juges un apostolat nouveau. Parmi le peuple [65] les sages du paganisme avaient répandu l'idée de néant ; ils ne croyaient plus aux « juges des enfers » ; pour eux les dieux c'étaient les forces de la nature¹¹⁶. Avec de pareils maîtres rien à craindre : inutile donc d'avoir une morale et de se gêner. Sans doute il se rencontra chez les païens des âmes courageuses. Mais il y a un abîme entre la pose orgueilleuse et sceptique des philosophes stoïciens et l'attitude énergique mais modeste des vierges chrétiennes devant leurs

¹¹⁵ TERTULLIEN, *De Praescriptione*, 36.

¹¹⁶ TACITE, *De Oratoribus*, xxxiv. – QUINTILIEN, xii, 6.

juges ou leurs bourreaux. On avait pu voir, l'an 41 de Jésus-Christ, Césonie, femme du cruel Caligula, « rester, avec sa fille, couchée auprès du corps délaissé de son mari, toute couverte du sang de ses plaies, jusqu'à ce qu'on vînt pour la tuer. Alors elle présenta sa gorge nue, demanda qu'on se hâtât et mourut avec courage¹¹⁷». Sentiments naturels qui honorent la fidélité du cœur, mais aussi, hélas ! sentiments désespérés ne révélant aucune idée de justice suprême, de profonde joie, d'attente immortelle. Au contraire, l'immolation des vierges chrétiennes, sacrifice douloureux mais si méritoire, est un témoignage donné librement au Christ, une affirmation de la survie avec ses bonheurs et ses gloires.

*

**

Elle fut cruellement achetée la victoire de Philomène. En 64, sous Néron, les chrétiens avaient été condamnés puis exécutés en masse. Avec Domitien, s'établit contre eux une procédure régulière. Cette heure de comparution devant un tribunal officiel, en face de juges froidement résolus à étouffer la vérité, fut angoissante pour la pauvre enfant. Mais, selon la promesse du Maître¹¹⁸, l'assistance de l'Esprit-Saint ne lui fit pas défaut. Elle ne faiblit point à cet instant décisif. [66]

¹¹⁷ DE CHAMPAGNY, *Les Césars*, t. II, p. 23.

¹¹⁸ MATTH., x, 18-20.

Aussi, quand le juge lui demanda, suivant' la formule habituelle : « Quelle est ta profession ? Es-tu libre ou esclave ? » simplement elle put répondre : « Je suis chrétienne !... Libre ou esclave, qu'importe ? Le Christ m'a donné la liberté. »

Elle pouvait échapper à la mort : un mot de reniement, et elle avait la vie sauve. C'était la procédure expéditive de ce temps-là : dès la première négation, le chrétien apostat était relâché ; mais à celui qui déclarait persévérer dans sa foi les bourreaux appliquaient immédiatement la torture.

Qu'on imagine les alarmes de la pure enfant. Dépouillée de ses vêtements, selon l'usage, comme le Maître l'avait été sur le Calvaire, elle fut percée de flèches. Tels furent, croyons-nous, les instruments de son supplice : les traits empennés, peints sur sa tombe en font foi.¹¹⁹ Passa-t-elle par

¹¹⁹ D'après dom Leclercq (*Dict. d'Archéologie chrétienne*, t. V, col. 1604), ces trois flèches qui tiennent une si grande place dans l'épithaphe de *Filumena* « indiquent un mot coupé et une phrase terminée ». Si les inscriptions funéraires des catacombes en contenaient d'autres exemples, nous pourrions partager cette opinion. Mais des flèches de cette importance n'ont pareil emploi sur aucune autre tombée. Pour nous, la répétition de ces flèches sur les briques du *loculus* indiquent chez le fossoyeur une insistance voulue, réfléchie. Ici ces trois flèches ont un sens déterminé. Eh ! que peuvent-elles vouloir rappeler sinon le genre du martyr ? Il est vrai que dom Leclercq, dans le même article refuse une signification particulière à tous les autres signes de la « très célèbre épithaphe ». – « La présence d'une ampoule, dite de sang, reste absolument étrangère à l'attestation d'un prétendu martyr. Il semble que les paroles *pax tecum Filumena* ne sont guère plus affirmatives. Enfin les symboles dans lesquels on découvrirait ce martyr : ancre, palme, etc., ne disent rien de tel. » (Col. 1601.)

d'autres épreuves ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, *Filumena* souffrit pour le Christ ; elle rendit, après les [67] Apôtres, témoignage à la vérité, et son sacrifice fut d'autant plus méritoire qu'il fut plus généreux et plus cruel. Elle mourait dans l'innocence de son cœur : le Maître du jardin cueillit le lis en sa beauté première.

Philomène d'ailleurs savait bien la raison de son martyre. Des hommes pervers voulaient la séparer de Jésus-Christ. Mais plus que jamais elle lui était fidèle ; de là ce sourire d'extase qui dut illuminer ses derniers instants. Beaucoup de chrétiens mouraient en regardant le ciel, comme s'ils avaient par avance, eux aussi, la vision du diacre Etienne : Jésus debout à la droite de son Père¹²⁰. C'était là un sujet d'admiration pour bien des âmes droites répandues parmi la foule païenne, et une prédication muette. Le sourire des martyrs ! Il déconcerta toujours les païens. « Tu ris ! » criaient les spectateurs à l'esclave Sabine sur la place de Smyrne. Ainsi dut sourire Philomène en face des archers, tandis qu'en sa pensée, pour la dernière fois, résonnait l'appel du Christ.

En tombant, la pure victime sauvait d'autres âmes. Plusieurs se demandaient d'où lui venait tant de courage, à la flamme de quelle espérance s'était allumé son sourire suprême. De tels

En résumé, s'il faut l'en croire, nous serions en présence d'une épitaphe... qui ne dit rien du tout. Ce jugement péremptoire tranche toute difficulté.

¹²⁰ *Actes*, VII, 55.

souvenirs ne hantent-ils pas l'esprit de Sénèque, ce philosophe païen qui, ayant l'âme haute et loyale, touche par endroits de si près la foi chrétienne ? Il rappelle en ses *Lettres* « le fer, le feu, la meute de bêtes féroces qu'on excite à déchirer les entrailles, les croix, les chevalets, le pal qui traverse le corps et sort par la bouche, la tunique enduite de matières inflammables, le glaive frappant encore et faisant saigner de nouveau des blessures cicatrisées... Et, au milieu de ces tourments, le patient sans se plaindre ; ce n'est pas assez dire, sans demander grâce ; bien plus, silencieux ; quoi même ! souriant et souriant de bon cœur, regardant de haut ses [68] souffrances¹²¹... » Et ailleurs, après avoir parlé de « la lumière divine qu'il faut contempler là où elle habite », Sénèque s'écrie : « Que celui dont l'âme a conçu l'éternité ne soit épouvanté d'aucune menace ! Pourrait-il s'effrayer celui pour qui la mort est une espérance¹²² ? » C'est presque le langage de saint Paul.

Dieu lu : » -même, les vieux passionnaires le proclament, appuyait souvent par des signes merveilleux le témoignage des martyrs. Est-il si téméraire de penser que Philomène, mourut, elle aussi, dans l'auréole d'un apostolat miraculeux ? L'illustre apologiste Origène, né avant la fin du second siècle, témoigne que « beaucoup ont

¹²¹ SÉNÈQUE, *Lettres*, 14, 78, 85.

¹²² *Lettre* 102.

embrassé le christianisme comme malgré eux, leur cœur ayant été tellement changé par quelque apparition, qu'au lieu de l'aversion qu'ils avaient pour notre doctrine., ils l'ont aimée jusqu'à mourir pour elle¹²³«. Quelle puissance eut l'exemple des martyrs, on le comprend mieux encore quand on considère attentivement dans les catacombes le groupement des sépultures autour des grands confesseurs de la foi : il semble qu'ils aient entraîné à la mort glorieuse toute une légion d'âmes. L'Esprit-Saint, faisant prédire par Isaïe les merveilles qui accompagneraient l'établissement de l'Église, ne donnait-il pas comme signes : les fauves domptés, la victoire de simples enfants sur les aspic ? et les basilics¹²⁴ ?

*

* *

Dès la fin du I^{er} siècle, le pape saint Clément établit des *notaires* chargés de recueillir les *Actes des martyrs*. Au début du iv^e siècle, Dioclétien, poussant jusque-là la [69] haine du nom chrétien, fit rechercher ces écrits et en détruisit le plus possible.¹²⁵ Aucun document de ce genre n'est demeuré pour nous raconter la « passion » de sainte Philo-mène. Mais dans l'ombre humide de l'arénaire, sous l'amoncellement des graviers et du sable, les trois tuiles de terre ont bravé l'effort du

¹²³ *Contre Celse*, I, 68.

¹²⁴ ISAÏE, xi, 6, 7, 8.

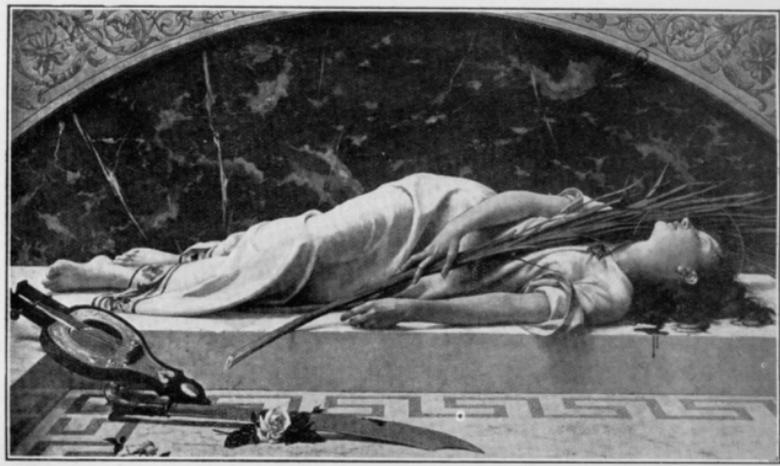
¹²⁵ Voir MARUCCHI, *Élém. d'Archéologie*, I, Introd., p. xvi.

temps comme la haine de César. Notaire improvisé, tout ému encore du drame sanglant, un pauvre *fossor* inconnu allait fixer en quelques traits la légende de la *Bien-Aimée*. C'est qu' « on tenait moins à graver sur les sépultures des héros chrétiens les syllabes des noms qu'ils avaient portés en passant sur la terre qu'à y marquer leur titre éternel de martyr¹²⁶ ».

Quelque scène émouvante précéda sans doute l'ensevelissement de la jeune chrétienne. Malgré la loi qui reconnaissait le droit d'enlever les corps des suppliciés, même en temps de persécution, aux parents ou simplement à quiconque les réclamait, les circonstances rendaient presque toujours malaisé et périlleux l'accomplissement de ce triste devoir. Par ordre impérial, afin d'effrayer les chrétiens et d'enrayer le mouvement des conversions, des cadavres parfois demeurèrent longtemps exposés sur les places. Le pape saint Marcellin « ayant eu la tête tranchée pour la confession de la foi, en compagnie de trois autres martyrs, leurs corps demeurèrent gisant sans sépulture ; ainsi l'avait commandé l'empereur. Mais, au bout de trente-six jours, le bienheureux Marcel les fit ensevelir avec honneur dans le cimetière de Priscille, sur la voie Salaria, au milieu d'un cortège de prêtres et

¹²⁶ Mgr GERBET, *Esquisse de Rome chrétienne*, I, p. 88.

de diacres, au chant des hymnes et à la lueur des flambeaux¹²⁷«.



SAINTE CÉCILE. — GAUTIER (*Musée du Louvre*).

C'est ainsi qu'on peut également se représenter Sainte Philomène, étendue, le soir de son martyre, près du fossor qui, du pic, attaque la paroi de pouzzolane.

De courageuses femmes n'hésitaient pas à remplir ce laborieux ministère. Après les exécutions, la nuit [70] venue, quand s'éteignait l'ignoble rumeur des réjouissances populaires, elles allaient à travers la Ville relever les corps martyrisés. Quelquefois elles ne pouvaient rassembler que des membres épars, parmi la poussière empourprée du cirque. Après avoir éteint le sang avec des éponges, elles emportaient elles-mêmes dans les cryptes les restes de leurs frères. L'histoire a conservé les noms de Perpétue, d'Anastasie et de Lucine, de Plantilla, d'Apollonie, de Félicité, et surtout celui

¹²⁷ *Brev. Rom.*, xxvi, avril.

des deux filles du sénateur Pudens, Pudentienne et Praxède, contemporaines de *Filumena*.

La vierge martyre fut trouvée étendue sur le sol, le corps affreusement déchiré, criblé de flèches. Le sang coulait encore de tant de blessures ouvertes. Des mains qui tremblaient d'émotion et de respect arrachèrent les dards, puis avec une éponge ou des linges elles recueillirent un peu de sang dans une fiole de verre. Et, sous les étoiles, la sainte et frêle dépouille fut emportée sans bruit vers le cimetière de Priscille.

Là il y avait des fossoyeurs qui veillaient : hélas ! c'était un travail sans chômage que le leur. À l'entrée de la catacombe des lampes brillèrent. La crypte n'était pas bien longue encore ; l'émouvant cortège arriva bientôt devant la dernière tombe. Un homme, d'un coup d'œil, mesura le petit corps qu'on venait de déposer à terre. Et tandis que son pic attaquait la paroi de pouzzolane, les chrétiennes agenouillées regardaient dormir la *Bien-Aimée* du Christ ; elles admiraient le calme de son beau visage, d'une pâleur filiale, et ses lèvres entr'ouvertes dans un sourire d'extase. Déjà, les mains jointes, elles priaient leur sœur. Elles lui demandaient humblement de leur obtenir la constance dans le courage, car elles pressentaient que bientôt ce serait leur tour.

L'une d'elles, avant que fût clos le *loculus*, déposa dans une poignée de ciment, près de la

tête charmante, la [71] fragile ampoule de verre. Puis les chrétiennes s'éloignèrent. Seule, brilla encore un peu à cet endroit la lampe du *fossor*.

*

**

Le *fossor* devait tracer sur des tablettes d'argile l'épithète de l'enfant. Dans un monceau de briques neuves, alignées contre la paroi du couloir, l'homme en choisit deux, qu'il jugea de dimensions convenables. Il sépara la plus large en deux parts sensiblement égales. Ensuite, d'une main hâtive, dans la demi-obscurité, il disposa par terre les trois tablettes, mettant d'abord côte à côte, par mégarde, la plus petite et la plus grande.

Quel souhait, quelle louange adresserait-il, lui, le simple de cœur, à cette jeune fille, tant torturée tout à l'heure, à présent si heureuse, dont il se rappelait sans doute la physionomie aimable ? Elle était pourtant passée ici bien cachée, bien inconnue. Son vrai nom ? Il l'ignorait. Il savait seulement que ses parents ou ses maîtres lui avaient donné le prénom expressif de Bien-Aimée, *Filumena*. Elle était pour toujours dans la paix, l'enfant bénie !

C'est pourquoi, de son pinceau timide, le *fossor* commença de peindre en rouge, sur la brique de gauche, une palme pour exprimer le précoce triomphe de la vierge, une ancre pour exprimer la réalisation de ses espoirs ; puis, afin d'affirmer la félicité de la martyre, il se contenta

de tracer le PAX TECUM, tombé jadis des lèvres de Jésus ressuscité. La paix est avec toi ; dors en paix !... À quoi bon en mettre davantage ? Bien d'autres *loculi* ne portent que ce souhait d'éternité. Un dessin encore pour fleurir la petite tombe, deux flèches pour rappeler aux fidèles le genre de mort de la vierge...

Mais tout de même ce nom de *Filumena* avait tant de douceur, évoquait tant de dilection, tant de regrets J D'une main qui fléchit un peu, le naïf artiste écrivit [72] donc FI sur la seconde brique, LUMENA sur la troisième. Une ancre souligna ces dernières syllabes ; et une flèche, dirigée la pointe en haut, marqua la fin de l'inscription funéraire.

La peinture achevée, l'ouvrier se redressa. Restait à enclore la petite morte. Le *fossor*, comme de coutume, avait fait le *loculus* un peu plus haut du côté de la tête. Il voulut apposer à cet endroit la troisième brique, celle qui portait LUMENA. Or l'ouverture se trouvait trop large pour la retenir... Le *fossor* ne s'en émut point : réparer la distraction était pour lui facile. Il prit la seconde brique – celle-là que, dans le tracement de l'épithaphe, il aurait dû, vu ses proportions, mettre la dernière – et il la plaça contre le visage et les épaules de la vierge. Les traits délicats, le calme sourire étaient voilés pour jamais. Les deux autres tablettes furent appliquées à leur tour. Seulement, pour ne pas rompre le PAX TECUM, la fin de

l'építaphe, au lieu d'être à la tête, dut passer aux pieds de la morte.

« Ils sauront bien *qu'elle* est là, se disait à lui-même le brave homme pour s'absoudre de son erreur, tandis qu'il remplissait de chaux les vides laissés autour des briques – sans trop prendre garde qu'il blanchissait aussi, en les effaçant un peu, l'anneau d'une ancre et la pointe des flèches – ils sauront bien *qu'elle* est là, quand même... » Et quand le *loculus* fut bien fermé, le *fossor* adressa une prière à la jeune martyre, puis rejoignit ses compagnons qui creusaient plus avant, pour de nouvelles tombes, le souterrain de Priscille.

Pax tecum, Filumena ! Repose en paix, petite fille de Dieu, épouse et témoin de Jésus ! L'Église romaine, germée aux catacombes, est devant toi en la personne de cet humble qui dessine sur ton *loculus* les mots les plus suaves qui soient dans les langues humaines. Là-haut, pendant des siècles, bien que sur terre nul cœur ne songe plus à t'invoquer, tu continueras d'intercéder pour la [73] grande Société des âmes, l'Église universelle. Demande au Christ pour tous les fidèles qui en feront partie jusqu'à la fin des temps de « les affermir, par tes mérites et ton exemple, dans la foi et la charité, afin que ni épreuves ni tentations ne les séparent jamais de lui¹²⁸ ». [74]

¹²⁸ Collecte de la *messe propre* concédée par Pie IX, le 11 janvier 1855, pour la fête de *sainte Philomène, vierge et martyre* (11 août).



CHAPITRE III - LA REINE DE MUGNANO

I. Le départ de Rome. — Incidents de route. — À Naples, chez le libraire Terres. Un complot qui avorte. — De Naples à Mugnano.

Le missionnaire de Mugnano, dom François de Lucia, non sans peine, avait eu gain de cause. À présent qu'il possédait les restes mortels de la petite vierge, il n'avait plus qu'un désir : quitter Rome, retourner avec son trésor au pays natal.

Le 30 juin 1805, pendant que la Ville éternelle célébrait la fête de saint Paul, l'un de ses premiers missionnaires, dom François assistait à la consécration épiscopale de Mgr de Cesare. Au cours de l'imposante cérémonie, il sentit son âme remuée par les impressions les plus attendrissantes. Ainsi, songeait-il, cette vierge martyre, instruite, pour ainsi dire, à l'école du grand converti de Damas, témoin, imitatrice des héroïques vertus des premiers chrétiens, lui, pauvre prêtre envoyé à des paysans, il en serait désormais l'auxiliaire ; grâce à lui, Philomène allait exercer ce second apostolat des saints qui survit à

leur existence terrestre !... L'excellent abbé en pleurait de joie.

Deux jours après, le 1^{er} juillet, l'évêque et le prêtre ensemble quittaient Rome, emportant les précieuses reliques. [75]

Dix-sept cents ans s'étaient écoulés depuis la nuit où des fidèles inquiets s'acheminaient vers la villa de Pudens, pour ensevelir au centre de la catacombe *Filumena* martyrisée. De nouveau, la jeune fille parcourait les rues de la Ville.

Mais si les distances et les horizons demeurent les mêmes, quelles transformations dans les hommes, dans les idées, dans les monuments ! Certains temples fastueux où la Rome païenne adorait les idoles, Philomène les retrouve ouverts au culte de ce Jésus de Galilée qu'elle aima dans l'angoisse et que, pendant deux cents ans, ses frères ont dû adorer sous les voûtes obscures des catacombes. Le nom du Christ, peint alors sur les parois des longs couloirs et que seuls les initiés savaient lire sous la transparence d'un symbole¹²⁹, ce nom divin brille maintenant au grand soleil sur toutes les pierres de la Ville baptisée. La croix domine l'obélisque qui présida,

¹²⁹ Au temps des persécutions, on ne pouvait représenter ouvertement le Sauveur, sans crainte de l'exposer aux injures des païens. Le plus ordinairement, dans les catacombes, les chrétiens adoptèrent, pour *se rappeler* le Christ, l'image du *poisson*. En grec, poisson se rend par ἰχθυς : or les cinq lettres de ce mot sont les initiales des cinq mots par lesquels on désignait déjà Notre-Seigneur : Ἰησοῦς Χριστός Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ, *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur*.

dans les jardins de Néron, aux scènes affreuses d'août 64. Pierre, dont Philomène entendit conter par des témoins oculaires l'apostolat caché et les rudes épreuves, est là, enseveli depuis longtemps dans la gloire du plus magnifique des temples ; ou plutôt Pierre « qui ne meurt jamais » commande à la Ville et au Monde avec une autorité souveraine ; et l'univers chrétien lui obéit avec un amour que n'obtinrent jamais les Césars. La foule s'empresse, de tous les quartiers de Rome, devant les ossements de martyrs que la jeune vierge a bien connus et [76] dont elle partagea la ferveur. L'apôtre saint Jean ne s'est point trompé : la foi a vaincu le monde¹³⁰.

Philomène s'éloignait donc de la Ville éternelle. Accompagnée de Mgr de Cesare et de dom François de Lucia, elle allait vers ces beaux rivages du golfe enchanteur d'où émerge, menaçante, la silhouette noirâtre du Vésuve. Ces bords ravissants, saint Paul les avait jadis parcourus. Arrivés à Pouzzoles par mer, content les *Actes*, il avait « trouvé là des frères qui le prièrent de passer sept jours avec eux¹³¹».

*

* *

À peine nos voyageurs avaient-ils quitté la Ville, que se produisirent des faits extraordinaires. — Les prodiges ne cesseront guère désormais

¹³⁰ I, JOANN., V, 4.

¹³¹ *Actes*, XXVIII, 13-14.

autour de ce corps sacré. Le narrateur ne peut les garder tous ; beaucoup, néanmoins, trouveront place dans le récit, bien que, « en certains détails secondaires », comme on l'a dit à propos d'un autre saint, ils paraissent çà et là ressembler « à ces efflorescences que l'imagination populaire ajoute quelquefois aux faits les plus authentiques¹³²».

Les reliques avaient été déposées dans une cassette scellée¹³³. Elles étaient divisées en cinq lots : d'abord la tête de la martyre ; puis, en trois parts, le reste des ossements avec les cendres recueillies au fond du tombeau ; enfin, les fragments de l'ampoule trouvée dans le ciment.

Le précieux dépôt devait occuper dans la voiture la place d'honneur ; c'était chose décidée. Mais [77] l'empressement des dernières visites, les apprêts du départ, l'encombrement, à cette époque, des diligences postales firent oublier ce pieux dessein. Les peu mystiques postillons mirent la caisse scellée sous le siège réservé à Mgr de Cesare et à l'abbé de Lucia.

Soudain des coups violents, trois fois répétés, se font entendre. Le prélat se relève. Anxieux, les voyageurs s'interrogent. L'équipage s'arrête. Une même idée est venue à tous : quels que soient

¹³² Mgr LAGRANGE, *Hist. de saint Paulin de Nole*, p. 203-204.

¹³³ Les sceaux qui fermaient la cassette étaient ceux de Son Éminence le Cardinal Vicaire della Somaglia, du Custode des saintes Reliques et du Vice-Gérant de Rome.

l'exiguïté de la place et les embarras de la route, les ossements sacrés d'une martyre ne sauraient être assimilés à de vulgaires bagages ! Promptement on répara l'oubli ; et ce fut un touchant spectacle de voir cet évêque agenouillé, en larmes, baisant avec respect le *loculus* improvisé de la petite *Filumena*. Il la conjurait d'accepter l'humble expression de ses regrets.

Le lendemain, en arrivant sains et saufs à Naples, après un terrible accident dans lequel furent tués deux de leurs chevaux, les voyageurs, qui n'avaient cessé d'invoquer la jeune sainte, proclamaient hautement sa protection.

*

**

Mgr de Cesare descendit chez un ami, Antoine Terres, grand libraire fort connu dans la cité napolitaine. Là, — avec l'autorisation de l'évêque de Nole, Mgr Vincent Torrusio, au diocèse duquel étaient réservées les reliques — l'évêque de Potenza brisa les sceaux et fit la reconnaissance officielle des restes saints, déposés dans la chapelle privée de la maison. Tout ému, il prit la tête de Philomène¹³⁴, ses ossements et ses cendres ; puis il les plaça en ordre dans une de ces effigies de carton dont l'usage est si fréquent en Italie pour recouvrir le corps des bienheureux.

[78]

¹³⁴ De belles dents, très blanches, adhéraient encore à la mâchoire supérieure.

Ce reliquaire n'était point une œuvre d'art. La statuette couchée, longue d'environ un mètre trente, était vêtue symboliquement d'une robe blanche et d'une tunique de pourpre ; ses cheveux, faits d'une soie fine châtain foncé, encadraient une figure trop pâle, aux lèvres un peu trop épaisses. On lui avait mis dans la main droite, la pointe vers le cœur, une flèche et dans la gauche un lis et une palme. Malgré ses défauts, tout le monde la trouvait bien belle. Elle représentait une jeune victime dans le sommeil de paix qui suit la victoire sanglante. Et cela suffisait à la foi simple et profonde de ces temps-là.

La pieuse femme du libraire, Angéla Terres, veut habiller elle-même la statuette. Or ses doigts l'ont à peine effleurée, qu'elle ressent une commotion dans tout son être ; un mal réputé incurable dont elle souffre depuis dix ans a disparu aussitôt. Ainsi fut guérie, en touchant par la frange le vêtement de Jésus, une femme qui languissait depuis le même nombre d'années et qui, sans obtenir le moindre soulagement avait, avec les médecins, dépensé toute sa fortune¹³⁵.

La guérison, bientôt connue, d'Angéla provoqua dans la ville un mouvement d'enthousiasme. Mgr de Cesare, désireux de manifester sa dévotion personnelle à l'égard de ces restes vénérables que déjà Dieu glorifiait

¹³⁵ Saint Luc, VIII, 43-48.

publiquement, leur offrit une châsse d'ébène et de cristal. La statuette, trop longue pour le reliquaire, y fut posée, à peu près de profil, non plus couchée, mais assise à demi, le dos appuyé contre deux coussins. Puis, toujours au nom de l'évêque de Nole, Mgr de Cesare scella la châsse, qui bientôt fut exposée sur l'autel de la Madone, en l'église *Sant'Angelo a Segno*.

Les Napolitains purent ainsi honorer à leur tour la vierge des catacombes. Tout un peuple passa et pria devant ses reliques. Seulement Philomène n'accomplit là [79] aucun signe extraordinaire. Pourquoi donc ? Dom-François de Lucia en eut sans doute l'explication, quand, le troisième jour, au moment où le corps était rapporté dans l'oratoire de Terres, le clergé de Sant'Angelo fit cet aveu dénué d'artifice : « Si la sainte eût accompli dans l'église paroissiale le moindre prodige, prêtres et fidèles l'empêchaient à jamais d'en sortir ! » C'était un plan bien concerté. Heureusement pour dom François, le complot avait été déjoué par la petite martyre elle-même ; sans cela, le bon abbé repartait seul pour Mugnano.

Mais la grande cité de Naples était vraiment trop ambitieuse. N'avait-elle point déjà, pour contenter sa piété expansive, les miracles de son saint Janvier, cet autre témoin de Jésus-Christ ? La Providence destinait la *Bien-Aimée* au très humble Mugnano...

Cependant Angéla Terres avait accueilli pour la seconde fois les reliques de sa bienfaitrice. Or de nouveau éclata leur vertu miraculeuse. Immobilisé dans sa chambre par des souffrances aiguës que nul remède n'avait pu vaincre – il était affligé d'une sciatique – un avocat napolitain, Michel Ulpicella, entendant nommer la petite sainte, ressentit un vif désir de recourir à elle. En dépit de son triste état, le 7 août, il se fait porter dans l'oratoire et, tandis qu'il prie, les douleurs cessent. Il est guéri. Ce fut une stupeur dans la rue, quand on le vit retourner sans aide jusqu'à sa maison.

Le bruit de ces merveilles emplissait la cité. Il y avait alors, dans une famille aristocratique de Naples, une femme de noble condition, rudement éprouvée. Un ulcère où s'était mise la gangrène rongait l'une de ses mains. L'amputation était urgente. Tous les préparatifs, d'ailleurs, étaient faits pour le lendemain. Quand vint le soir, élevant sa pensée vers la vierge romaine et se souvenant des premiers fidèles, qui plaçaient sur les infirmes, pour les guérir, des linges qui avaient appartenu aux martyrs ou touché à leurs ossements, la malade appliqua sur son [80] horrible plaie une parcelle des reliques de sainte Philomène... Le lendemain matin, le chirurgien arrive. Avec précaution, il découvre la main

ulcérée. O prodige ! cette main était rose et saine, comme celle d'un enfant¹³⁶.

*

* *

Plus d'un mois s'était écoulé. Dom François, qui n'avait pu prévoir semblables événements, se rendit à Mugnano afin d'y préparer une réception digne de la vierge martyre. Il revint sans tarder chez Terres, accompagné de deux villageois campaniens. Ces hommes devaient prendre la châsse précieuse sur leurs épaules et voyager avec le prêtre pendant la nuit, afin d'éviter la chaleur excessive de la saison¹³⁷.

On était en la journée du 9 août 1805. Le départ eut donc lieu après le coucher du soleil. En voyant s'éloigner leur chère bienfaitrice, les Terres fondirent en larmes. Or, tandis qu'ils pleuraient, l'action divine se manifesta encore, glorifiant l'humble héroïne. L'un des deux porteurs qui, depuis de longues années, souffrait d'atroces douleurs néphrétiques, s'était placé, simple et confiant, sous le fardeau. Soudain, il eut la sensation que ses pauvres reins étaient guéris pour toujours.

¹³⁶ Un procès-verbal de cette guérison fut dressé par maître Antoine Montuori, notaire public.

¹³⁷ Dans un délicieux poème en vers latins, le *Carmen Philumenianum* (Rome, Cuggiani, 1912) – 1053 hexamètres d'une latinité tout à fait classique – le R. P. Joseph Bonavenia, de la Compagnie de Jésus, professeur d'archéologie à l'Université Grégorienne, a chanté les diverses péripéties qui accompagnèrent le transport des reliques depuis Naples jusqu'à Mugnano.

Une fois hors des faubourgs de Naples, le prêtre et les deux paysans s'acheminèrent lentement à travers une contrée qui est bien, comme on l'a dit, « de toutes les [81] contrées de cette riante et molle Italie, la plus molle et la plus riante. Abrisée par les Apennins, baignée par la mer Tyrrhénienne, célèbre par ses beaux golfes et ses doux rivages, offrant tour à tour aux regards des plaines d'une fertilité sans pareille et des collines où croissent l'olivier, le figuier, le citronnier, des vignes fameuses ; les horizons les mieux faits pour le plaisir des yeux ; les plus riches produits du sol sous l'azur du plus beau ciel : telle est la Campanie. Comment n'eût-elle pas été un lieu de plaisirs ?... Les riches Romains avaient couvert toutes ces côtes, de Baïes à Cumès et à l'île de Caprée, de leurs riantes villas. C'était là surtout que la vie païenne étalait ses prestiges, et le luxe romain toutes ses recherches : Bacchus et Vénus y avaient partout des temples.¹³⁸ »

Sans doute, à l'heure où nous sommes, en cette année 1805, l'Évangile a déplacé l'horizon des âmes ; mais, en même temps que dans la nature, la volupté païenne a, malgré les siècles, laissé son empreinte dans les esprits et dans les cœurs. Ce n'est donc pas en vain qu'aujourd'hui encore les ossements d'une timide jeune fille,

¹³⁸ Mgr LAGRANGE, *Hist. de saint Paulin de Nole*, Paris, Poussielgue, p. 198-199.

traversant cette région fameuse, évoquent une doctrine de sacrifice souvent trop oubliée et redisent que toute la destinée de l'homme n'est pas enfermée dans le monde présent et visible. L'âme si vraiment sacerdotale de l'abbé de Lucia dut suivre avec ferveur le courant de telles pensées, alors qu'il accompagnait sur le chemin de Nole les reliques virginales, comme jadis les avaient escortées sur la *via Salaria nuova* les chrétiens de la primitive Église.

En effet, la capitale de la Terre de Labour était proche. Nole, dont les antiques murs d'enceinte sont détruits, dort paisible et solitaire, au milieu d'un site idéal : à droite et à gauche, les cimes blanches de l'Apennin ; [82] vers le midi, des collines aux courbes gracieuses ; au loin, le Vésuve, à la fois lumineux et sombre. Aujourd'hui la cité de saint Paulin regarde le volcan et ne le craint plus ; car, du côté opposé, s'abrite au sein de verdoyantes hauteurs Mugnano lui-même.

Toutefois, avant d'y atteindre, le petit cortège doit parcourir douze kilomètres encore. Or, vers deux heures du matin, avant de traverser Cimitile, qui est comme un faubourg de Nole, il survint quelque chose de bien étrange.

Tout près s'ouvrent des cryptes qui servirent de prison et de lieu de tortures, durant les premières persécutions, aux chrétiens amenés de toute la province. La fournaise s'y voit encore, dans laquelle fut jeté saint Janvier, évêque de

Bénévent, et d'où il sortit intact, mais pour être disloqué ici même sur le chevalet et enfin décapité à Pouzzoles. On y montre aussi, recouvert d'un bloc de marbre, le puits célèbre qui, dit une tradition, déborda du sang des victimes. De plus, l'Église de Nole, illustrée déjà par les vertus de son saint Paulin, a la gloire de posséder, selon les mots d'une bulle ancienne, « l'un des trois vénérables cimetières de l'univers chrétien consacrés par le sang d'innombrables martyrs¹³⁹ ».

Est-il si étonnant que leur héroïque poussière ait exercé sur celle de la martyre Philomène une attraction mystérieuse ? Glorieuse fraternité dans la foi et le suprême témoignage de l'amour ! À peine les porteurs de la châsse sont-ils arrivés à Cimitile qu'ils sont contraints de ralentir leur marche, tant s'est alourdi le fardeau. Près des cryptes, bon gré, mal gré, ils s'arrêtent cloués sur place. Ils ont les bras rompus, les épaules meurtries. Une force invincible les retient... [83]

Vainement François de Lucia, stupéfait, brisé d'émotion, les encourage.

J'étais, dira-t-il plus tard, dans une anxiété inexprimable. J'exhortai mes hommes à transporter ce trésor au moins hors de Cimitile. Mais quoi ! plus ils avançaient, plus semblaient impuissants leurs efforts... Alors la tristesse se peignit sur leur visage. Ils pensèrent que la

¹³⁹ Bulle *Ad exequendum* adressée en 1607 par Paul V au Chapitre de Nole. – Cf. Mgr DESCHAMPS DU MANOIR, *Sainte Philomène et son sanctuaire de Mugnano* (Nole, Rubino, 1902), ch. xi, *Cimitile et les basiliques de Saint-Paulin*, p. 96, ss.

sainte voulait rester en cet endroit arrosé du sang de tant de victimes.

J'essayai de ranimer leur courage et de sortir du bourg les précieuses reliques... Les dernières maisons dépassées, le poids diminua peu à peu ; au bout de deux milles, la différence fut si sensible, que, d'une même voix, les porteurs crièrent avec transport : « Vive Dieu ! vive la sainte ! Elle est aussi légère qu'une plume¹⁴⁰ ! »

II. L'arrivée triomphale. – À Notre-Dame des Grâces. – Nouveaux prodiges. – Un an après : l'escorte française de sainte Philomène. – Jours tragiques.

Enfin voici l'aurore. Quelques paroissiens de Mugnano, avertis par un émissaire de dom François après les perplexités de Cimitile, viennent grossir l'humble escorte. D'ailleurs la nouvelle de l'arrivée des reliques s'était répandue dans Mugnano même, et d'autant plus vite que la population, affolée par de fréquents tremblements de terre, campait en plein air depuis le 26 juillet, fête de sainte Anne. [84]

Déjà, la veille, à l'heure même où Philomène quittait Naples, ces pauvres gens, tandis que les cloches annonçaient la solennité du lendemain, avaient supplié la petite sainte, avec ces démonstrations exubérantes particulières à leur pays, d'obtenir la fin d'une longue et désastreuse sécheresse. Les sonneries s'achevaient lorsque une

¹⁴⁰ Pour les détails très circonstanciés de la translation des reliques-voir le livre de François de Lucia, publié à Naples en 1824 : *Relazione storica della traslazione del corpo di santa Filomena, vergine e martire, da Roma a Mugnano del Cardinale.*

ondée bienfaisante rafraîchit enfin les terres altérées de la Campanie.

Aussi, quand les mêmes carillons saluèrent l'approche du cortège, en cette joyeuse matinée du 10 août, ce fut un empressement général. On accourait même des villages voisins. Une troupe d'enfants, avec des rameaux d'olivier, environnaient la châsse, acclamant par des vivats cette jeune vierge que les fossoyeurs des catacombes avaient ensevelie parmi les palmes et les vœux d'éternelle paix.

Voilà, bannières déployées, les confréries de Mugnano que suivent quarante ecclésiastiques. Les habitants de Sperone, de Quadrella, de Baïano, de Cardinale, de Monteforte sont venus se joindre à la procession déjà longue. Ceux de Quadrella, réunis pour fêter saint Laurent, patron de leur paroisse, sont arrivés, musique en tête, tandis qu'une fanfare napolitaine, qui se rendait en voiture à Monteverte, s'est détournée de son chemin pour participer à la réjouissance populaire.

On a conté que la foule aux costumes aussi variés que pittoresques, le clergé revêtu d'ornements somptueux, les étendards multicolores, les décharges de mousqueterie, le bruit des fifres et des tambours indispensable en toute fête italienne, et surtout les chants, les acclamations vibrantes faisaient un spectacle attendrissant et superbe. Beaucoup pleuraient.

Les tièdes, les indifférents eux-mêmes se défendaient mal contre une émotion intime. On entendait de ces réflexions dans la foule : « Quelle est donc cette sainte nouvelle ?... Pourquoi déjà l'aimons-nous tant, sans la connaître ?... C'est une princesse du paradis !... » [85]

La procession s'avance d'abord entre des bois d'oliviers et des clos de vignes. Le site est un des plus riants de la riante Campagnie. Sur le chemin, des bosquets de rosiers embaument ; des citronniers, des orangers étalent leurs fruits mûrissants. Cependant le soleil éclaire, là-bas, les maisons blanches de Mugnano, irradie les tours et les frontons de ses églises. Voici Notre-Dame des Grâces où s'arrêtera le long cortège. Le sanctuaire, inconnu encore et qui bientôt attirera des multitudes, est adossé à de vertes collines ; au-dessus des collines, s'étagent, bleues et vaporeuses, des montagnes lointaines.



NOTRE-DAME DES GRÂCES À MUGNANO, où sont conservés les ossements de sainte Philomène.

L'enthousiasme allait grandissant ; de nouveaux venus se joignaient à la procession et la ralentissaient sans cesse. Elle atteignit enfin l'église Notre-Dame des Grâces. Là, le saint corps fut placé sous un baldaquin, à gauche de l'autel majeur. Et on alluma une lampe devant lui.

Alors, dans le recueillement de la prière qu'interrompaient seuls le chant des hymnes ou les bégaiements des tout petits, dom François, tout harassé qu'il était, célébra la messe. Ce même sacrifice eucharistique auquel Philomène avait participé dans la catacombe de Priscille se renouvelait, après bien des siècles, à côté de ses ossements devenus glorieux. Sans plus tarder, du reste, le Christ qu'elle avait tant aimé, pour qui elle s'était immolée, voulut accroître encore la confiance en son miraculeux patronage.

Tout à coup, il se produisit dans l'assemblée une agitation extraordinaire. Ange Bianco, un paralytique bien connu dans le pays, venait de paraître à l'église. Immobilisé depuis de longs mois, tous le savaient, il ne pouvait, à coup sûr, être là que par un nouveau prodige. De fait, Bianco raconta qu'ayant appris par la sonnerie des cloches l'arrivée de la martyre, une force mystérieuse l'avait poussé à quitter son grabat. Se confiant à sainte Philomène, il lui avait promis, si elle le guérissait, de courir assister à son triomphe. « Me voilà debout, et maintenant [86] je marche ! » s'écriait-il, faisant écho aux miraculés de l'évangile.

Tout le long du jour, les visiteurs se succédèrent devant la châsse. La joie, la confiance, la reconnaissance débordaient de toutes les âmes. À présent, le Vésuve peut gronder ; les trépidations souterraines peuvent

secouer Mugnano ; toute terreur a disparu. Dès le soir du 10 août, on rentra dans les maisons abandonnées depuis quinze jours.

Pendant une octave entière, la translation des précieuses reliques fut célébrée par des foules sans cesse renouvelées. Ceux qui n'étaient pas à la fête de l'arrivée voulurent voir et prier à leur tour. Le neuvième jour, qui était un dimanche, des guérisons exaltèrent encore la confiance de ces bons fidèles.

À l'élévation de la messe, une voix étranglée par l'émotion trouble soudain le grand silence : « Miracle ! » C'est une femme de Mercogliano, dont le fils unique, estropié de naissance et n'ayant jamais fait son premier pas, se lève, se glisse à travers l'assistance et va, sans aucun aide, jusqu'au reliquaire. Beaucoup de gens avaient déjà remarqué le petit infirme ; plusieurs de ses compatriotes étaient là. Les acclamations éclatèrent dans l'église même. Après la cérémonie, ce fut autour du jeune miraculé un empressement général. Les cloches annoncèrent le prodige à toute la contrée, et – trait qui est bien dans les mœurs locales – l'enfant qu'une puissance surnaturelle avait touché fut porté en triomphe à travers Mugnano, au son des fifres, des accordéons et des tambours.

Si large fut le retentissement de cette guérison que, le soir, un célèbre missionnaire, dom Antoine Vedrano, se rendit, pour la

commenter du haut de la chaire, en l'église Notre-Dame des Grâces. Or il y avait là une femme, venue d'Avella avec sa fillette de deux ans, pauvre enfant demeurée aveugle à la suite de la petite vérole et déclarée incurable par les sommités médicales de Naples. Tandis [87] que parlait l'orateur, la jeune mère se disait en elle-même : « Si je pouvais seulement oindre les yeux de mon enfant avec l'huile de la lampe qui brûle devant la sainte, ces yeux s'ouvriraient ! » Et subitement sa foi fut récompensée. Les yeux de la fillette se fixaient sur sa mère avec un éclat, une vivacité inconnus. Le Père Vedrano a beau parler, on ne l'écoute plus. Le peuple demande à grands cris qu'on lui montre la petite aveugle guérie. Un prêtre la prend dans ses bras et la présente à la foule. Ce fut du délire.

De tels faits rendaient bien difficile le transfert de la châsse dans la maison de l'abbé de Lucia. Malgré les droits incontestables du bon missionnaire, l'évêque de Nole, estimant que les miracles de *Filumena* en faisaient la bienfaitrice de tous, ne voulut point que ses reliques fussent mises dans un petit oratoire domestique. Il ordonna donc que le corps saint resterait définitivement à Notre-Dame de Mugnano. Six chapelles entourent la nef rectangulaire ; celle du milieu, à gauche de l'entrée, fut désignée pour recevoir le précieux dépôt.

Le 29 septembre 1805, les travaux étaient terminés. En présence d'une grande foule accourue de nouveau, les reliques furent transportées solennellement à l'endroit choisi. L'évêque de Carinola, qui avait célébré la messe, présidait. La renommée si tôt conquise par la jeune martyre justifiait bien cet honneur.

*

**

Entre temps, dans la péninsule, l'horizon politique s'assombrissait. C'étaient les jours de l'occupation française. Le roi de Naples, Ferdinand IV, s'était réfugié en Sicile. Le 10 août 1806 serait le premier anniversaire de l'entrée de sainte Philomène à Mugnano. Malgré l'anxiété du moment, on résolut de célébrer cette date avec éclat. D'ailleurs, les pèlerins accouraient de tous côtés... [88]

Seulement, de Naples, il vint aussi un escadron de deux cent quarante soldats, avec l'ordre d'empêcher la manifestation : les pauvres gens de Mugnano et de ses environs tramaient-ils donc quelque chose contre l'occupation française ?

Le cardinal-archevêque de Naples, Mgr Louis Ruffo-Scilla, pour témoigner sa dévotion envers sainte Philo-mène, avait fait exécuter de ses deniers une statue qui, ce jour-là, serait portée à la procession. Le commandant s'y opposa. La désolation chez les « conspirateurs » fut générale.

Quelqu'un s'écria : « Obligeons la sainte à se défendre elle-même ! » On entoure son autel ; on la supplie de justifier ses malheureux clients et de permettre la fête extérieure. La petite martyre avait donné déjà tant de preuves de sa puissance ! Ce n'était pas un vain espoir. Le chef de détachement change tout à coup de résolution. Il consent à ce que « la fête soit célébrée avec toute la solennité que l'on voudra ». Mieux encore : il va lui-même, à la tête de ses hommes, rendre hommage à la vierge martyre.

Une partie de la troupe parcourt les rues pour maintenir le bon ordre ; le reste garde l'église et escorte la procession. Honneur à la France ! La parfaite tenue des soldats, des officiers en grand uniforme, la musique militaire alternant avec la fanfare du bourg, tout contribua, de façon inattendue, à la splendeur de cette journée. Le lendemain, le commandant rédigea pour ses chefs un rapport élogieux sur la fête et rendit hommage au loyalisme des habitants. La troupe fut aussitôt rappelée.

Mais ces circonstances curieuses, providentielles, suffirent pour révéler à des soldats français l'existence de sainte Philomène et son crédit auprès de Dieu. Plusieurs, dans la suite, retourneront à Mugnano pour l'invoquer. Tous emporteront au pays natal son nom et son souvenir. Sans doute quelques-uns seront-ils les

premiers propagateurs de son culte dans une nation où il sera si populaire. [89]

*

**

Trois années pleines d'angoisses s'écoulèrent. Les jours tragiques qu'avait connus la jeune martyre semblaient être revenus. Napoléon, sacré à Milan roi d'Italie, voulut, après l'occupation d'Ancône et de retentissantes et bien faciles victoires, imposer ses volontés au Saint-Siège. Pendant sept ans, « un nouveau et prétendu Charlemagne, si différent de l'ancien », comme disait le cardinal Consalvi, renouvellera plutôt, en y mettant les nuances exigées par l'époque, les attentats sacrilèges des antiques persécuteurs... Le 7 juillet 1808, une heure avant l'aurore, le palais pontifical est envahi. On brise les portes de la Chambre papale. Le général Radet ose entrer le premier, imitant, après seize siècles, les émissaires de Valérien qui arrêtaient Sixte II dans une catacombe de la voie Appienne. La scène est connue, comme le drame émouvant qui va suivre, de ce doux vieillard exilé, emprisonné, aux prises avec une force despotique, et si calme, lui, si ferme en ses résistances !

La crainte régnait parmi les fidèles. L'expulsion de Ferdinand I^{er}, remplacé sur le trône par Murât, beau-frère de Napoléon et « premier grand surveillant » de la franc-maçonnerie française, avait troublé profondément

le royaume de Naples. Les routes n'étaient plus sûres, tant se multipliaient les malfaiteurs. *Filumena* sembla redescendue aux catacombes. Ses pèlerins se firent très rares : il était devenu périlleux d'aller visiter son autel. Et puis aucun signe extraordinaire, à Mugnano, n'attirait plus l'attention.

Mais, en décembre 1812, quelle nouvelle se répandait à travers la Campanie ? L'empereur parti en Russie avec la *Grande Armée*, rentrait en France vaincu, humilié, traînant après lui trente mille soldats sans armes, épuisés, [90] misérables. La main de Dieu avait touché le moderne César. Pendant une année encore Napoléon I^{er} garda Pie VII à sa merci. Enfin, le 10 mars 1814, un décret libérait le magnanime pontife.

Bientôt, ce fut aussi la liberté pour les pèlerins de Mugnano. Chassé à son tour du royaume, en 1815, Murât avait tenté de le reconquérir ; mais fait prisonnier, il était condamné à mort et fusillé. Ferdinand I^{er} remontait sur le trône de Naples. À cette date – les faits le prouvent – le culte de sainte Philomène entra dans une phase nouvelle.

III. *L'extension d'un culte aimable. — Visiteurs célèbres. — Rois et reines. — L'hommage des lettres et des arts. — Les liturgistes mis en éveil. — Les embellissements de Mugnano. — Un pèlerinage pittoresque. — Discrète et plaisante leçon.*

Des prodiges justifièrent et accrurent ce renouveau de dévotion. Un des plus retentissants fut la guérison d'un avocat napolitain, maître Alexandre Sério, qui était affligé d'une maladie interne depuis de longues années. On l'avait transporté à Mugnano pour y passer l'octave anniversaire de la Translation. Alité dans un hôtel de la bourgade, il fut délivré subitement de son mal par le simple contact d'une image de la sainte. Maître Sério offrit en ex-voto à sa chère bienfaitrice un magnifique autel de marbre, dont l'érection occasionna un fait extraordinaire qui sera conté plus loin.

La puissance d'intercession de Philomène se manifestait déjà par des grâces innombrables. La reconnaissance en portait l'écho à travers l'Italie entière et même bien au delà. En vérité, cette jeune martyre des catacombes captivait les cœurs, exerçait sur les consciences une action salutaire.

[91]

Les pressentiments de dom François ne l'avaient point trompé. Il put le constater lui-même bientôt. Après les jours d'impiété, de persécution et d'épouvante, là où parvint le nom de *Filumena*, il y eut un élan de foi et de ferveur.

Le peu qu'on apprenait d'elle rappelait les résistances des premiers chrétiens à la corruption ambiante, l'héroïsme des enfants et des vierges, la punition des persécuteurs, les échecs de la force brutale contre des faiblesses saintes.¹⁴¹

Rome se distingua entre toutes les villes par son enthousiaste dévotion. Cette jeune sainte avait vécu et souffert dans ses murs. Longtemps enfoui avec sa tombe, son nom lui revenait auréolé d'une gloire exceptionnelle. Plus tard, des cures merveilleuses accrurent la confiance populaire en la petite martyre. Il y eut notamment, en décembre 1833, la quasi résurrection d'une franciscaine, [92] la Sœur

¹⁴¹ Un religieux-poète, le R. P. Delaporte, de la Société de Jésus, a exprimé en termes gracieux l'éclosion et l'influence grandissante de la dévotion à sainte Philomène :

Pour confondre la haine et l'orgueil triomphant,
Dieu te choisit, heureuse enfant ;
Lève-toi ! le Seigneur veut que tu te réveilles,
Que tes mains sèment des merveilles.
Comme il sema lui-même, un jour, dans le ciel bleu
Ses soleils, fleurs d'or et de feu.

Philomène obéit : Dieu prête sa puissance
A la faiblesse, à l'innocence ;
Du fond de ce tombeau dix-sept cents ans fermé
La vie et la gloire ont germé :
Dans les mains d'une enfant que l'univers implore
Je vois les miracles éclore ;

L'hosanna solennel monte en hymne éclatant...
Le boiteux va, le sourd entend ;
Le cœur tremblant se rouvre à la paix qui délivre ;
Le mourant se reprend à vivre ;
Le repentir espère et la douleur sourit
Près de ce tombeau qui fleurit.

Marie-Jésualde Garelli, qui achevait d'agoniser ; puis, vers le même temps, au fond d'une ruelle de la Ville, dans une maison pauvre, la guérison d'une fillette, dont la grand'mère, Anna-Maria Taïgi, aujourd'hui Bienheureuse, était une servante dévouée de sainte Philomène¹⁴².

Ce n'est pas tout. De nobles personnages, d'éminents prélats, des princes de l'Église allèrent de Rome à Mugnano vénérer cette compatriote aussi illustre à présent que modeste autrefois¹⁴³.

¹⁴² Voici comment le propre mari de la bienheureuse Anna-Maria raconta ce miracle, au cours du procès de béatification : « Je me souviens que Peppina, fille de Sophie (Sophie était leur fille aînée) se fit mal à un œil. Les chirurgiens dirent que la pupille était déchirée, et ils désespéraient de la guérison... La Servante de Dieu fit le signe de la croix avec l'huile de sainte Philomène, mit la main sur la tête de l'enfant et l'envoya au lit. Peppina dormit très bien, sans ressentir de douleur ; et, le lendemain matin, l'œil était si parfaitement guéri quelle put aller à l'école des pieuses Maîtresses de Jésus. Le chirurgien ne pouvait pas le croire ; il voulut faire plusieurs expériences pour s'assurer si elle voyait. » (R. P. Gabriel BOUFFIER, S. J., *La Vénérable Servante de Dieu Anna-Maria Taïgi*, Paris, Retaux, p. 125-126). – Il est dit dans le même livre que cette sainte mère, chaque soir, invoquait et faisait invoquer à sa famille la petite martyre des catacombes. Elle avait exposé son image dans sa maison (il est probable, si l'on en juge par le fait miraculeux cité tout à l'heure, qu'une lampe brûlait au moins de temps en temps, devant cette image). Sur le point de mourir, Anna-Maria Taïgi, modèle des mères chrétiennes, après avoir fait ses dernières recommandations à ses enfants, « les mit en particulier sous la protection de sainte Philomène, dont elle avait toujours propagé le culte » (p. 277).

¹⁴³ Vinrent tour à tour prier devant les reliques de sainte Philomène les cardinaux Weld – un anglais – Polidori, Franson, préfet de la Propagande, Lambruschini, Ma, Bussi, archevêque de Bénévent, Jacques Antonelli, premier ministre de Pie IX, della Genga Sermattei, Cosenza, archevêque de Capoue, Guidi, de Falloux, etc. Ils avaient tous été précédés par les Nonces apostoliques près Sa Majesté le roi de Naples, les archevêques in *partibus* grands-aumôniers de la Cour... Mugnano accueillit encore, avant qu'ils n'eussent reçu la pourpre, les cardinaux Acton, Ferretti, Joachim Pecci : ce dernier, le futur Léon XIII, n'était encore que délégué à Bénévent (1839)...

Pour faire honneur à de si belles visites l'effigie de la jeune vierge reçut une parure nouvelle. Le [93] 5 juillet 1824, l'archevêque de Naples, Mgr Ruffo-Scilla, le même qui, en 1806, avait offert une statue de la sainte, présidait une seconde « vêtue » des reliques et leur translation dans une châsse plus riche, donnée par lui encore.

La liste serait interminable des pèlerins ecclésiastiques ou laïques – les registres de Notre-Dame des Grâces en font foi¹⁴⁴. – Toutes les conditions se mêlèrent devant la [94] châsse

Beaucoup d'évêques s'agenouillèrent aux pieds de *Filumena*, pour lui recommander leurs diocèses ou leur remercier de quelque bienfait personnel : c'est ainsi qu'en 1869, Mgr Boset, évêque de Mérida, au Mexique, guéri par son intercession, fit à Mugnano un pèlerinage d'action de grâces.

¹⁴⁴ Cueillons au hasard quelques noms : le général Pierre Vial ; le duc de Marigliano ; le prince Louis Ruffo-Scilla, pèlerin à 19 ans et qui devait devenir cardinal-archevêque de Chieti ; le R. P. Mon-nin, jésuite, premier historien du Curé d'Ars ; Mélanie Calvat, la voyante de la Salette, alors Sœur Marie de la Croix ; le T. R. P. Jandel, général des Dominicains, l'un des premiers disciples de Lacordaire ; Mgr Reynolds, évêque d'Adélaïde (Australie du Sud) ; le vicomte Louis de Becdelièvre, de Nantes ; M. Armand Doncœur, ancien sous-préfet de Charleville, en nos Ardennes françaises, qui devait, au cours des deux années qui suivirent son pèlerinage (1880-1881), publier dans *La Croix* sa *Restitution historique de sainte Philomène*, méditée pendant son voyage ; M. l'abbé Louis Petit, directeur de l'*Archiconfrérie de sainte Philomène*, ardent apôtre de la sainte ; M. le chanoine Monestès, archiprêtre de Clairac, au diocèse d'Agen, mort en 1915 évêque de Dijon ; le Révérendissime Père Marie-Sébastien Wyart, abbé de Saint-Paul aux Trois-Fontaines, à Rome, supérieur général des Cisterciens, etc. – Beaucoup de prêtres français vinrent prier pour leurs paroisses aux pieds de la vierge martyre. Le chanoine Pierre Dariez, curé de Saint-Vincent de Carcassonne, visita deux fois en pèlerin le sanctuaire. Le vénérable M. Meslé, recteur de Saint-Méline de Rennes, s'arrêta neuf jours à Mugnano : tout dévoué au culte de sainte Philomène, il lui éleva un autel en son église, au pays de Bretagne. M. Depontailier, vicaire de Saint-Gervais de Paris, alla représenter à Notre-Dame des Grâces sa paroisse si dévouée à la petite sainte.

miraculeuse, comme jadis auprès du petit *loculus* des catacombes.

*

**

Les rois et les reines ne furent pas les derniers à vénérer la victime des Césars païens. Ferdinand, roi des Deux-Siciles, visita fréquemment le sanctuaire, qu'il combla de largesses et de privilèges. Sa femme, Marie-Christine de Savoie, qui devait mourir en odeur de sainteté, obtint dit-on, par ses prières à la sainte de Mugnano la naissance du roi François II. — Les dépositions faites à son procès de béatification mettent bien en relief sa dévotion profonde envers sainte Philomène. — Le roi Ferdinand fonda pour la princesse défunte une messe quotidienne à l'autel du reliquaire.

Marie-Thérèse d'Autriche revêtit la statue de cire d'une somptueuse tunique. La reine de Naples voulut honorer Philomène mieux encore. Comme ces matrones romaines qui, après l'exécution des saintes victimes, allaient laver leurs blessures ou recueillir avec des éponges ou des linges leur sang répandu, elle fit placer dans un reliquaire en vermeil orné de splendides grenats l'ampoule de verre qui avait contenu du sang de la petite vierge. Ce sang, dont il restait un peu de poussière noirâtre, était, depuis l'origine, particulièrement vénéré des pèlerins qui, selon les circonstances, prétendaient y découvrir de

mystérieuses colorations... En 1835, la reine Marie-Amélie, femme de Louis-Philippe, roi des Français, fit don à *Filumena* d'un manteau royal.

*

* *

La renommée et le culte de sainte Philomène firent éclore de bonne heure toute une floraison d'œuvres plus ou moins artistiques. L'Italie commença, mais un [95] sculpteur français donna le branle. Jean Dupré consacra à l'humble héroïne les prémices de son beau talent. Son premier ouvrage fut une statuette de la sainte, vraie miniature d'art, qui la représente debout, les yeux levés au ciel, une main sur la poitrine, l'autre tenant le lis virginal. L'ancre, symbole des immortelles espérances, est à ses pieds. Cette image, qui servit de type ou de modèle aux sculpteurs et aux peintres qu'a tentés la mystérieuse petite sainte, fut exposée, en 1838, à l'Académie des Beaux-Arts de Florence. Elle conquiert tous les suffrages. Des artistes comme Bartolini l'exaltèrent. Singulière pourtant devait être sa destinée. Un Russe l'acheta, mais, ne pouvant honorer cette sainte que les orthodoxes ne reconnaissent pas, il en fit, sans doute à cause de l'ancre, une personnification de... la vierge Espérance !

De plus, toute une littérature « philoménienne » était née. Dès 1824, dom François de Lucia, ravi de l'immense et rapide

diffusion d'un culte désiré et aimé, avait écrit, en deux volumes, la *Relation historique* de la Translation et des événements qui en résultèrent.

Après lui, le recteur de Notre-Dame des Grâces, Mgr Ippolito, devait consacrer « près de quatre-vingts pages de ses *Mémoires*¹⁴⁵ au récit des miracles opérés par l'intercession de la sainte et, outre un grand nombre dont il parle çà et là dans le cours du volume, il en a réuni cent dans le seul chapitre xxv, qu'il leur a spécialement réservé¹⁴⁶».

D'autres écrivains encore célébrèrent le nom béni de Philomène ; tels les poètes italiens Joseph Borghi et [96] Silvio Pellico, qui composèrent des hymnes en l'honneur de la « vierge pure », de l'« invincible martyr »¹⁴⁷ ; tels Mgr de Povéda, qui publia un *Mémoire historique*¹⁴⁸, et l'auteur anonyme

¹⁴⁵ *Memorie e culto di santa Filomena Vergine e martire* per Monsignor GENNARO IPPOLITO, Vicario foraneo e Rettore mitrato del santuario ove si venera il sacro corpo della medesima Santa. Napoli, Mormile, 1870.

¹⁴⁶ Mgr DESCHAMPS PU MANOIR, *Sainte Philomène et son sanctuaire*, p. 67.

¹⁴⁷ Voici un extrait d'un poème de l'auteur célèbre de *Mes prisons*, Silvio Pellico :

« Oh ! non, ceux qui humblement portent leurs hommages à une sainte, se souvenant qu'elle est sainte, ne sont pas prompts aux œuvres et aux pensées viles !

« Au souvenir de ces vertus sublimes, quelle reconnaissance n'éprouve-t-on pas pour ce Dieu qui élève les mortels à une dignité si grande !..

« Ta tombe retrouvée en nos jours nous dit, ô Philomène, les suprêmes douleurs souffertes hardiment pour la vérité.

« Et comment ne pas croire que tu donnes plus de puissance aux prières de ceux-là qui, à genoux devant toi, demandent un cœur semblable à ton cœur ?..

« Ah ! malheur à l'œil trouble qui voit dans nos dévotions aimantes et généreuses fourberie et sottise, et qui pour cela se croit pénétrant ! »

du *Résumé historique des faits que Dieu accomplit par l'intercession de sainte Philomène*¹⁴⁹.

À ces travaux peut s'ajouter le gros recueil de Gaetano Navarro, un in-octavo de plus de six cents pages contenant l'analyse de tout ce qui avait été publié jusque-là sur la bienheureuse martyre¹⁵⁰.

À leur tour, les liturgistes furent mis en éveil. Il s'agissait d'obtenir une approbation officielle à cette dévotion éclosée dans les catacombes. En 1833, un pieux prélat, Mgr Basilici, évêque de Sutri et Népi, demandait au Saint-Siège, l'institution d'une fête spéciale en l'honneur de sainte Philomène, et l'évêque de Nole préparait une leçon pour le bréviaire. La plupart des évêques italiens, témoins de la confiance populaire, appuyèrent la requête de leurs collègues. C'était une prétention inouïe jusque-là [97] en faveur d'une sainte que ne mentionnait aucun martyrologe, dont nul hagiographe n'avait conservé le nom, révélé uniquement par une simple inscription sépulcrale. Mais les miracles accomplis plaidaient cette cause avec plus d'éloquence que les plus scrupuleux annalistes.

Toutefois, le Chef de l'Église, en si grave et si extraordinaire occurrence, ne se pressera point. Il

¹⁴⁸ *Memorie storiche riguardanti il martirio e culto della vergine santa Filomena*. Foligno, 1834.

¹⁴⁹ Imprimé à Brescia en 1835.

¹⁵⁰ *Bibliotheca Filumeniana*, Naples, 1840.

voudra attendre encore, soumettre les dossiers à un examen plus approfondi, asseoir sur des preuves évidentes sa conviction personnelle, laisser, en un mot, l'expérience, le temps et le Ciel continuer leur œuvre d'incontestable démonstration.

*

**

Jusqu'en 1837 on avait bien fêté la vierge martyre, mais le jour où tombaient les solennités il avait fallu emprunter la messe et l'office de quelque autre bienheureux. Désormais la petite reine serait mieux chez elle et, pendant le saint Sacrifice, le célébrant, le chœur et la foule pourraient légitimement mêler son nom à la liturgie sacrée.

Or peu à peu sur l'humble royaume lui-même s'était reflétée la gloire de sa souveraine bien-aimée ; avec le temps Mugnano se métamorphosait. La vieille église de Notre-Dame des Grâces, palais de *Filumena*¹⁵¹, avait un air de vétusté et d'abandon qui faisait peine. Les dons affluèrent, mais l'entretien du sanctuaire et les fêtes, surtout l'anniversaire de la Translation, coûtaient si cher, que le dévoué dom François se désolait de ne pouvoir mieux traiter la petite reine de Mugnano. [98]

¹⁵¹ Cela ne veut point dire que sainte Philomène est venue détrôner la Sainte Vierge en son propre sanctuaire. Notre-Dame des Grâces est toujours là, souriante, en arrière du maître-autel, dans une niche somptueuse, ornée de colonnes de marbres précieux.

Ferdinand II, roi de Naples, s'émut d'une telle pauvreté. Il confia la surintendance du pèlerinage au chevalier don Alphonse de Avalos, marquis de Pescara et Vasto. Les abords de l'église, encombrés de masures, furent dégagés. Un décret royal commanda de tracer d'un bout à l'autre du village une belle avenue, plantée de tilleuls. Ainsi, les voitures chargées de pèlerins pourraient s'arrêter aux portes mêmes du sanctuaire.

En 1847, les Filles de la Charité étaient installées à Mugnano comme gardiennes des précieuses reliques.

Mais la vénérable église était devenue tout à fait insuffisante. Un prodige en hâta la restauration. Le 19 mai 1853, un brave gentilhomme, don Quintilien Perrone, revenait à Mugnano rendre grâces pour la guérison de sa petite fille arrachée par miracle à la mort. Ayant fini ses dévotions devant la châsse, il remit à la supérieure des religieuses la somme de mille ducats. Avec cet argent, disait-il, on pourrait embellir le sanctuaire. À cette offrande s'ajoutèrent les dons du roi et de nombreux pèlerins, si bien qu'en 1856 la restauration était achevée.

Sous la direction de l'architecte Benoît Bernado, la façade et le vieux clocher, lézardés du haut en bas, cédèrent la place à un portail plus imposant et à deux tours plus élevées ; le tout

revêtu de ce stuc jaune qu'affectionnent les Italiens. Dans la tour de gauche carillonnèrent bientôt deux bourdons et deux cloches ; la tour de droite, ornée de l'horloge, indiqua l'heure de loin aux pèlerinages toujours cheminant.

Dans l'église, à droite de l'entrée, fut ouverte une chambrette, fermée par une balustrade de fer. Pendant le jour une Sœur de Charité s'y tient en permanence pour recevoir les offrandes, distribuer des médailles ou des images de sainte Philomène.

Tout en face, dort dans son tombeau de marbre le bon François de Lucia, mort en 1847.

C'est à gauche du portail, dans la seconde chapelle, [99] que repose le corps de sainte Philomène. Cette chapelle a été restaurée longtemps après l'église¹⁵². Elle est encadrée de deux hautes colonnes de marbre jaune-antique, dont les chapiteaux corinthiens sont de marbre blanc. La châsse des saintes reliques est en retrait au-dessus de l'autel dont elle forme le retable : c'est un reliquaire de marbre blanc fermé par une glace au cadre doré. Deux chérubins en relief survolent la châsse portant dans leurs mains un écusson aux initiales de la sainte martyre. Devant ses restes scintillent neuf lampes d'argent.

Les 27 et 28 juin 1877 eut lieu une troisième « vêtue ». Sans enlever la tunique, donnée par la reine Amélie, l'effigie, déjà vieille de soixante-

¹⁵² De 1868 à 1877.

douze ans, fut couverte d'habits nouveaux, sortis d'une fabrique lyonnaise. Ils étaient offerts par un noble français qui ne voulut être désigné que sous le nom de *Banquier de sainte Philomène*. Ces vêtements sont de soie brochée d'or et constellés de pierres précieuses¹⁵³. Pendant la cérémonie, la nombreuse assistance reçut la permission de baiser les pieds et les mains de la jeune martyre : ce fut une scène de larmes et de tendres prières.

Face à l'autel de la sainte il y a la chapelle dite *du sang* : dans le tabernacle de marbre, clos par une porte de cristal cernée de vermeil, est enfermé le reliquaire en forme de monstrance qui contient l'ampoule recueillie au *loculus* des catacombes. Sous l'autel sont déposées les trois tablettes d'argile qui fermaient la tombe souterraine : l'inscription au minium *Pax tecum Filumena* demeure bien visible. On vénère spécialement ces humbles [100] tuiles qui révélèrent « le secret du Roi »¹⁵⁴. Elles ont été envoyées ici par le pape Léon XII, le 4 août 1827. Jusque-là on les avait conservées au Musée des Antiquités chrétiennes du Vatican comme un des documents les plus expressifs de la Religion à son aurore. Le Saint-Père, cédant devant les faits,

¹⁵³ Ce généreux Français, M. Charles de la Grange, avait joint aux riches vêtements une tête nouvelle, fort gracieuse, et des mains d'argent. Certes, la vieille effigie mugnanaise est loin d'être un chef-d'œuvre. Pourtant, par respect pour les prodiges dont elle fut témoin, rien n'y fut changé. Les dons de M. de la Grange sont déposés ailleurs, dans le trésor du sanctuaire.

¹⁵⁴ *Tob.*, XII, 7.

consentit à s'en dessaisir. Ainsi la multitude des pèlerins peut lire l'acte de naissance de *Filumena*, avec l'histoire de son supplice, de sa mort et de sa victoire sur ces trois feuillets d'argile, plus estimés par les croyants que les plus nobles et les plus authentiques parchemins.

*

**

Rien de plus original et de plus édifiant qu'un pèlerinage à Mugnano.

La pieuse caravane, conduite par ses prêtres, arrive quelquefois de très loin. Dès que se montrent les deux tours de l'église, tous les hommes se découvrent ; puis la procession s'organise : les pèlerins passent et se mettent en rang devant les pèlerines. Voici donc d'abord ces Italiens des Pouilles et des Abruzzes, en culottes et vestes de couleur voyante ; ils portent à la main ou pendant aux épaules le grand chapeau calabrais ; les femmes suivent dans leurs costumes pittoresques. De loin on dirait, à voir tant de coiffes blanches, l'approche de quelque procession pour l'un de nos *pardons* de Bretagne.

Tous s'appuient sur un long bâton – le bourdon du pèlerin – enrubanné, orné de fleurs et d'images pieuses. Un porte-croix marche en tête. On chante les litanies de la sainte Vierge, de jolis cantiques naïfs, tout embaumés de poésie. Détail émouvant, à l'entrée de la longue avenue qui mène au sanctuaire, hommes et femmes se

prosternent et s'avancent ainsi, les genoux parfois [101] saignants, jusqu'au reliquaire où semble leur sourire Philomène, étincelante de joyaux.

Ces braves gens passent de longues heures dans l'église. Ils se tiennent devant la châsse de leur chère sainte, lui faisant les recommandations les plus touchantes ; ou bien ils admirent la toilette et les bijoux de cette petite princesse du paradis... Puis ils vont et viennent dans la nef où, chaque année, à la belle saison, époque des fréquents pèlerinages, sont placées sur deux rangs de nombreuses statues. En effet, pour parler aux yeux de ces simples de cœur, on a représenté, en plusieurs groupes, la légende de la vierge martyre. Ces pèlerins à la foi vive, ' pour qui le respect humain est chose inconnue, passent à genoux, du haut en bas de la nef, devant les statues de bois enluminées de couleurs éclatantes. Les pères ou les mères, dans leur patois harmonieux, racontent à leurs enfants la belle histoire de la sainte, à peu près dans les termes où la conçut dom François de Lucia¹⁵⁵.

Le reste du jour, ces courageux paysans ne s'éloignent guère du sanctuaire ; ils mangent et dorment sur les marches ou sur l'esplanade. La plupart aussi, sinon tous, se confessent, et le

¹⁵⁵ Les statues sont déjà anciennes : elles datent du temps de dom François. L'évêque d'Oría, dans les Pouilles, pour remercier sainte Philomène de son intercession, avait fait remettre au zélé missionnaire deux cents ducats. Cette somme servit à payer les groupes en bois sculpté.

lendemain ils assistent à la messe et communient dans le plus parfait recueillement.

Quelle simplicité et quelle foi ! Pour s'en retourner chez eux, ces bons chrétiens reprennent leurs rangs de procession ; puis à reculons, afin de voir le plus de temps possible cette église qu'ils aiment, ils parcourent la rue bordée de tilleuls ; enfin, quand la maison de *Filumena* va disparaître à leurs regards, ils s'agenouillent, achèvent l'hymne commencée et envoient à leur reine, comme un [102] baiser d'au revoir, cette candide acclamation : « Adieu, sainte Philomène, priez Jésus pour moi ; nous nous reverrons l'an prochain, si vos prières nous conservent la vie !... »

*

**

Est-ce à dire que, depuis 1805, la vierge martyre n'a eu, à Mugnano et dans ses alentours, que de fidèles et délicats chevaliers servants ? Ce serait au moins de l'exagération. Malgré l'affection qu'ils portent à leur petite reine, les Mugnanais n'ont pas eu toujours une idée parfaite des égards dus aux saintes reliques. Pour ce fait, *Filumena* leur donna une discrète et presque amusante leçon¹⁵⁶.

À l'arrivée des restes bienheureux dans l'église Notre-Dame des Grâces, toutes les

¹⁵⁶ Mgr Deschamps du Manoïr conte le fait dans *l'appendice* qu'il a donné (Naples, Mormile, 1884) à *Memorie e culto*, par Mgr GENNARO IPPOLITO. Voir cet *appendice*, p. 78, ss.

familles du village n'eurent de repos qu'après avoir obtenu une parcelle de ses ossements. Dom François, heureux de la sympathie accordée à la jeune martyre, se montra généreux : bientôt il y eut sous chaque toit mugnanaï un reliquaire modeste avec un peu de la précieuse poussière.

Seulement, là comme partout, l'accoutumance fit son œuvre ; plus d'une famille finit par mettre de côté, sans respect, le petit rien précieux, sa sauvegarde. Cependant, un jour quelqu'un s'avisa de revoir sa relique. Une fois ouverte la boîte minuscule qui jusque-là était demeurée close, quelle stupéfaction de la trouver vide ! Des confidences s'échangèrent d'une porte à l'autre : pris de remords, les oublieux retirèrent du coin de la maison où il reposait sans honneur l'humble reliquaire de la martyre. Chagrins et confus, ils constatèrent la disparition de la vénérable cendre. [103]

Au contraire, les familles qui n'avaient cessé d'honorer cette sainte poussière reconnurent avec bonheur que *Filumena* n'avait point déserté leur demeure.

Qu'étaient donc devenues les parcelles délaissées ? On ne le sut que plus tard, à l'une des « vêtures » de la sainte – lors de la seconde sans doute, qui eut lieu en septembre 1828. – Quand on rouvrit sa châsse, ces parcelles furent retrouvées dans un pli de son royal manteau. [104]

CHAPITRE IV - L'HOMMAGE DES SOUVERAINS PONTIFES.

I. Une audience de Léon XII. « C'est une grande sainte ! » – Le miracle de la table d'autel. – La manne mystérieuse. – La multiplication des reliques.

Monsignor Ludovici qui, vingt-cinq années auparavant, dans la catacombe de Priscille, avait présidé à l'« invention de sainte Philomène », ne demeurait pas indifférent à la gloire grandissante de la vierge martyre. Promu sous-gardien des saintes Reliques, il employa tout son crédit à favoriser l'extension d'un culte qu'il avait, sans trop s'en douter, inauguré lui-même, à genoux devant un *loculus*, parmi les travailleurs de l'arénaire.

Après avoir fait donner à Mugnano ces trois briques révélatrices que des archéologues considèrent toujours comme un document de premier ordre, il voulut présenter à Léon XII un exemplaire de la *Relation historique* composée par François de Lucia. On venait justement d'en tirer à Naples une seconde édition. Reçu en audience le 7 décembre 1827, le prélat lut au Pape une touchante adresse où il revivait de chers souvenirs. Il y disait qu'ayant été appelé, dès le début du siècle, « à aider les explorateurs des catacombes pour reconnaître les corps des saints martyrs », ce fut deux ans après, en 1802, « qu'on retrouva et reconnut, avec son concours, le corps

de la grande sainte [105] martyre dont le nom, *Filumena*, se lisait, divisé, sur les fragments de la pierre sépulcrale, comme il est déclaré dans l'acte de son Invention... » Louant la sollicitude du Pontife à « garder ces dépôts sacrés des cryptes souterraines, afin que les précieuses dépouilles puissent être accordées aux fidèles qui, de toutes les parties du monde, sollicitent de tels trésors », il ajoutait : « C'est une chose connue de l'univers que partout où l'on voit ces corps saints, ils opèrent des prodiges, comme il arrive spécialement pour notre grande sainte Philomène... » Celui qui, le premier, ouvrit « le berceau » de l'enfant ne doutait donc pas qu'elle eût été couchée là à la suite d'un témoignage sanglant.

Léon XII, déjà renseigné, feuilleta rapidement l'ouvrage puis posa des questions sur les miracles dont l'écho lui arrivait de toutes parts¹⁵⁷. Un événement fort extraordinaire, qui sera conté tout à l'heure, retint en particulier l'attention du Souverain Pontife. « *C'est une grande sainte !* » conclut-il. Le célèbre missionnaire dom Sauveur Pascali assistait à l'audience. Il fut frappé de l'attitude admirative du Saint-Père.

Dans la plupart des récits, l'intervention surnaturelle paraissait en effet indéniable.

¹⁵⁷ À Rome, Ancône, Ferrare, Naples, Florence, sainte Philomène ne cessait, disait-on, d'opérer des merveilles.

Après sa guérison, l'avocat napolitain Alexandre Sério avait voulu témoigner sa gratitude envers la sainte par l'érection, devant sa châsse, d'un autel de marbre richement décoré. Or l'installation s'achevait. La table venait d'être dressée ; un ouvrier commença d'y pratiquer l'excavation nécessaire pour recevoir la pierre sacrée. Soudain, un malheureux coup de ciseau partage presque entièrement le marbre dans sa largeur. Beaucoup de personnes se trouvaient là ; dans l'église s'éleva un murmure désapprouvateur : c'était la détérioration du [106] monument, par suite un plus long travail et un obstacle à l'empressement des fidèles.

Que faire ? Le marbrier, bien confus, prit le parti de rapprocher, au moyen d'une happe, les deux fragments que séparait un assez large écart... Le pauvre homme s'ingénia à remplacer par du plâtre les éclats du marbre et à masquer ainsi la brèche lamentable. Mais à ce moment précis, sous ses doigts tremblants d'émotion, la table se rétablit en son premier état ; la happe est devenue inutile ; il ne reste, à la place de la fente, qu'une ligne obscure et confuse : on dirait une veine mystérieuse que le doigt divin incrusta dans le marbre blanc comme un témoin irrécusable du prodige.

Les spectateurs crièrent au miracle. Un second ouvrier souleva la table d'autel et, pour démontrer qu'elle était entière, sans cassure, il la

frappa avec le manche de son marteau ; le marbre rendit un son clair. L'épreuve était trop concluante, le fait trop manifeste pour n'être admirés que de la pieuse assemblée : la nouvelle en fut vite répandue, et des foules accoururent constater la merveille.

La happe inemployée devint un ex-voto dans la chapelle de la petite sainte. Puis, après une enquête auprès des acteurs et des témoins de cette « restauration » étrange, un procès-verbal fut dressé. Aujourd'hui encore, le pèlerin qui visite l'église de Mugnano peut lire sur une plaque commémorative la date et les circonstances du prodige.¹⁵⁸ [107]

*

* *

Un fait tout aussi étonnant et qui eut un retentissement énorme – l'événement même dont la relation fit impression sur Léon XII – se produisit le 10 août 1823.

¹⁵⁸ L'inscription, placée au-dessus du tombeau de François de Lucia, est en latin : *Altare quod in hoc templo visitur ante Corpus Sanctæ Christi M. et V. Philumenæ valde est venerandum : in ejus enim erectione manu artificis sacra mensa in medio fracta est : virtute Omnipotentis refecta ac in integrum restituta multitudine civium astante ; atque etiam digitus Dei opus suum signavit linea subobscura ut cernitur. Hoc factum est anno divinæ Reparationis MDCCCXIV.*

– Ce fait extraordinaire, comme ceux qui vont suivre, est enregistré au *Mémorial* du sanctuaire de Mugnano. La *Biblioteca Philumeniana*, publiée à Naples en 1840, en a donné un résumé. L'exposé imprimé le plus complet des prodiges opérés à Notre-Dame des Grâces est bien le livre du recteur mitre de ce sanctuaire, Mgr IPPOLITO : *Memorie e culto*, déjà cité, complété par Mgr DESCHAMPS DU MANOIR.

On inaugurait à Mugnano la neuvaine annuelle commémorative de la Translation de *Filumena*. La statue de bois, don du cardinal-archevêque de Naples, devait, selon l'usage, être portée par des hommes à la procession. Aucun ornement nouveau n'y avait été ajouté, si ce n'est, suspendu au cou par un ruban, un léger reliquaire renfermant une parcelle d'ossement. Or, après quelques pas seulement, les porteurs déclarèrent ne pouvoir aller plus loin, tant la pieuse image devenait lourde. Plusieurs parmi les assistants s'empressèrent de leur prêter main-forte. Peine inutile. Il fallut, avec beaucoup de difficulté, ramener la statue à l'église. C'était exactement ce qui s'était passé déjà en 1805, lors de l'arrivée des reliques.

La statue attira aussitôt les regards et l'attention de tous. Son visage, disait-on, prenait l'expression d'une personne vivante et se colorait d'une vive rougeur. Au début de la neuvaine, ces faits ne manquèrent pas d'exciter la curiosité et de provoquer les commentaires.

Le lendemain, survenaient des pèlerins étrangers – il en arrive tout le long de ces neuf jours. Trois d'entre eux étaient agenouillés devant la statue, n'ayant pu vénérer encore les restes saints qu'un voile recouvrait. Or l'un de ces hommes, originaire de Monteverte, crut [108] apercevoir sur le visage, à la pointe du menton, un globule qui brillait, dit-il, comme du cristal. Il y

porte aussitôt la main. Pareille à une goutte d'huile qui s'étend, cette perle fond entre ses doigts. Intrigués comme lui, ses compagnons regardent la statue de plus près et voient s'épancher de la tête une sorte de sueur si abondante, que, se mêlant après avoir humecté les deux côtés du visage, elle ruisselle jusque sur la poitrine.

Vivement nos pèlerins appellent les personnes présentes dans l'église. Dom François de Lucia et le curé de Mugnano accourent et constatent, tout émus, le singulier prodige. L'épanchement mystérieux, localisé à la tête et à la poitrine de la vénérable image, laisse intact le reste du corps. C'est comme une manne onctueuse.

La merveille vole de bouche en bouche. Gens du bourg, étrangers encombrant le sanctuaire. Pour satisfaire leur pieuse curiosité, la statue est placée, parmi des cierges, sur le pavé de l'église. L'étonnement populaire se traduit par des acclamations, des pleurs, des prières. Les cloches s'ébranlent pour annoncer l'événement à la contrée. L'assistance grossit de plus en plus. Alors fut remarquée une particularité non moins étonnante. Le ruban rose, auquel pendait le reliquaire et qui ne touchait nullement la partie humectée, s'était lui-même imprégné d'une liqueur odorante. Tous respirèrent avec délice ce

parfum dont les plus fines essences n'égalaient point la suavité.¹⁵⁹

La première surprise passée, des spectateurs désireux de vérifier plus sérieusement les choses et sans doute, parmi ceux-ci, quelques bons sceptiques, tentèrent plusieurs petites expériences. Ils mouillèrent maintes fois les parties intactes de la statue et les virent sécher aussitôt. Puis, avec persistance, ils essuyèrent l'étrange sueur, mais elle se renouvelait, intarissable, sous leur main. Les experts se succédèrent ainsi nombreux et attentifs. Le fait [109] subsistant, aucune explication purement naturelle ne parut possible.

Trois jours durant, la merveille fut visible, accessible à tous. Elle ne cessa point, une fois l'octave finie et la statue replacée sur son piédestal. Plusieurs fois encore le mystérieux parfum continua de s'épancher et d'embaumer l'édifice.¹⁶⁰

À Mugnano, les témoins du fait furent innombrables. On ne demanda que la signature des plus marquants et des plus instruits. Les noms forment une longue liste qu'on ne parcourt pas sans une certaine émotion sur le vieux registre de Notre-Dame des Grâces.

¹⁵⁹ Voir NOTES, N° XIII, p. 347.

¹⁶⁰ Cette statue de bois demeure exposée, pendant tout le pèlerinage d'été, près du maître-autel. Elle est alors entourée de huit groupes de grandes dimensions, représentant les principales scènes de la « vie » de sainte Philomène, d'après les « révélations » de Sœur Marie-Louise de Jésus, dont il sera question à la fin de ce livre. Voir NOTES, N° XIV, p. 350.

Bien que les moyens d'information fussent alors moins rapides et surtout moins multipliés qu'à notre époque, la nouvelle fut assez promptement connue dans toute l'Italie et bien au delà. Elle contribua pour une grande part à la vulgarisation inattendue du culte de sainte Philomène.

Est-ce dans ce but qu'agissait la Providence ? Voulait-elle marquer par ces traits exceptionnels, aux yeux du rationalisme grandissant, l'impuissance de la science humaine à tout expliquer ? Quoi qu'il en soit, Dieu indiquait ici, comme il devait le faire à Lourdes et ailleurs, qu'il se manifeste, quand il lui plaît, dans le monde, œuvre de ses Mains... La confiance des fidèles s'en trouva augmentée, et la critique, entichée de preuves palpables, put regarder, toucher, s'instruire à l'aise. [110]

*

**

Les ossements de sainte Philomène, déjà dotés d'un charmant et poétique privilège, en eurent un autre.

L'évêque de Népi et Sutri, Mgr Anselme Basilici, témoignait d'une grande dévotion pour la jeune martyre. Du Saint-Siège il avait sollicité fête et office en son honneur. Le culte de *Filumena* se répandait dans son diocèse, mais, pour l'encourager encore, il demanda à son collègue de Nole un fragment des célèbres reliques. Dom

François de Lucia écrit à ce propos : « En exécution des ordres de mon évêque, j'envoyai à Mgr de Népi un reliquaire avec un ossement de la sainte, plus un petit papier contenant de la poussière de ses os, afin qu'il en pût donner aux églises de son diocèse où sainte Philomène était le plus vénérée... Cela faisait une pincée de poussière, plutôt moins que plus, comme il est prouvé par l'autorité de nombreux témoins, cités dans le procès-verbal des événements... »

L'heureux évêque résolut de faire parvenir aussitôt à diverses paroisses, en des reliquaires scellés par lui, les petites parcelles tant désirées. Pour ce pieux travail le prélat mandait à l'évêché son vicaire général, le grand-chantre, deux chanoines de la cathédrale, divers ecclésiastiques, quelques serviteurs de sa maison. Cent trente reliquaires étaient arrangés quand on s'aperçut avec stupéfaction que la pincée de poussière envoyée de Mugnano et que l'on distribuait ainsi ne diminuait pas. Elle semblait rester entière dans la cassette où, dès sa réception, on l'avait déposée.

Était-ce une illusion ? Il était facile de s'en rendre compte. Très attentivement on procéda à une nouvelle distribution. Le doute cette fois ne fut plus possible. Sous les yeux de l'évêque et de ses aides un prodige indiscutable s'accomplissait. De nombreuses parcelles étaient enlevées et dans son enveloppe la cendre sainte demeurait

inépuisable. Une émotion profonde saisit les assistants.

Mgr Basilici, reconnaissant là l'intervention d'une [111] puissance surnaturelle, voulut donner à une troisième épreuve plus de garanties encore. Il convoqua d'autres membres de son clergé, des notables de son diocèse. À la date fixée, tous se rendirent au palais épiscopal où Monseigneur avait fait venir aussi, pour contrôler avec lui l'expérience, un évêque de la région. Cette fois, on usa d'un simple et ingénieux procédé. Devant les témoins on mit simultanément deux enveloppes : dans l'une il y avait l'envoi de Mugnano ; dans l'autre, mais en quantité un peu moins grande, des parcelles d'ossements de divers martyrs.

La distribution commença. Les parcelles étaient prises en parties égales aux deux enveloppes puis placées en des reliquaires distincts. Naturellement, tous les yeux étaient bien ouverts ; une intense curiosité immobilisait les spectateurs. Le travail délicat et minutieux continua jusqu'à épuisement de la cendre des divers martyrs. Lorsque l'enveloppe où était cette cendre fut vide, on constata que le contenu de l'autre était toujours le même.

N'était-ce pas un miracle ? La plupart des témoins le crurent et dans le peuple on le proclama bien haut. L'évêque de Népi accueillit dès lors favorablement toutes les demandes qui

lui furent adressées. Elles arrivaient chaque jour plus nombreuses, à mesure que s'étendait la renommée du prodige. Le chiffre des expéditions fut tel que, au témoignage du prélat, on aurait pu le qualifier d'« incroyable »¹⁶¹ ! [112]

II. Prudence de Grégoire XVI. – Une guérison célèbre : Pauline-Marie-Philomène Jaricot, de Lyon. – Le jugement de l'Église : la Messe et l'Office propres de sainte Philomène.

En présence de faits si extraordinaires, Mgr Basilici crut devoir informer le Souverain Pontife. Il écrivit à Grégoire XVI. « Très Saint-Père, lui disait-il, bien que les demandes de reliques de sainte Philomène soient arrivées innombrables de toutes les parties du monde, de la Russie, de la Belgique, de la Pologne, de la Grèce, de la France, de l'Arménie, de l'Amérique, etc., satisfaction a été donnée à ces demandes... » Le désir de posséder quelque atome de cette vénérable poussière, ajoutait-il, était si ardent, que les plus hautes influences étaient mises à contribution par ceux qui ne s'adressaient pas directement à lui : c'était le cardinal Odelcaschi, vicaire de Sa Sainteté, le cardinal Folzacappa, le cardinal anglais Weld, Monsignor Pondolfi, maître de Chambre du Pape... ; c'étaient des évêques, des prélats, des messieurs et des dames de haute condition. Mgr de Népi mentionnait encore que, se rendant à

¹⁶¹ Cf. *Memorie e culto di Santa Filomena V. e M.*, par Mgr GENNARO IPPOLITO, I, p. 174, ss. (Naples, Mormile.)

Mugnano le 31 mai 1835 pour vénérer le saint corps dont quelques parcelles se multiplièrent si merveilleusement sous ses propres yeux, il raconta la chose au Nonce apostolique de Naples, Mgr Ferretti. Ce prélat lui confia que « la même multiplication devait s'être opérée entre ses mains, puisque la poussière des reliques de la vierge martyre, qu'il avait reçue aussi lui de Mugnano, n'était qu'en toute petite quantité et que cependant, après en avoir distribué à beaucoup de personnes, il lui en restait encore... »

À son rapport l'évêque annexa la liste des distributions faites à Népi au cours de juin et de juillet, la date des [113] jours, le nom des témoins. Ces répartitions s'élevaient à cinq cents. Étaient notées avec soin les formalités canoniques observées en des circonstances si délicates.

En quittant Mugnano et Naples, Mgr Basilici partit pour Rome où le Saint-Père l'attendait. C'était en juin 1835.

Or, dans la Ville éternelle, la guérison subite de la Sœur Marie-Jésualde Garelli, survenue à la fin de 1833, était connue de tous¹⁶². On savait que cette religieuse franciscaine, au lit depuis le mois d'août, avait reçu les derniers sacrements. Muette, les yeux clos, ne s'alimentant plus, elle attendait la mort. Soudain, au moment où son confesseur appliquait sur son visage, moite des sueurs de

¹⁶² Voir chapitre précédent, pp. Erreur : source de la référence non trouvée s.

l'agonie, une image de sainte Philomène, Sœur Marie-Jésualde s'était mise d'elle-même sur son séant, en s'écriant : « Je suis guérie ! » Le cardinal Galeffi, protecteur du monastère des saints Côme et Damien, avait constaté le prodige sur les lieux mêmes et le cardinal Zurla, vicaire de Sa Sainteté, s'était occupé des informations juridiques nécessaires.

Bref, le renom de la vierge martyre était déjà grand dans la ville des Papes. Mugnano en recevait les plus consolantes nouvelles : « Notre sainte Philomène ne cesse d'opérer des prodiges à Rome... Son culte se répand à vue d'œil. Au Caravita, nous avons un tableau superbe de la sainte, et bientôt nous y aurons sa chapelle¹⁶³... » Et encore : « À Rome, on voit exposées en plusieurs églises ses images, ses reliques... Le peuple court en foule les vénérer... On fait des neuvaines, des triduums¹⁶⁴... »

Aussi l'évêque de Népi fut-il littéralement assiégé le 15 juin 1835, veille de son audience, par les clients de sainte Philomène : « Devant des personnages de la Ville [114] qui m'en faisaient la demande, écrivait-il ce jour-là, je retirai, pour les leur donner, soixante-dix-huit parcelles des saintes reliques... et leur volume resta le même. »

Le lendemain, il fut reçu par le Pape. Grégoire XVI, auquel arrivaient de tous côtés des

¹⁶³ Lettre du 2 avril 1834 au Recteur de Notre-Dame des Grâces.

¹⁶⁴ Lettre du 20 mai 1834.

suppliques pour obtenir une fête spéciale en l'honneur de la vierge martyre, avec des rapports enthousiastes sur les bienfaits de son patronage, souhaitait d'être renseigné directement par un témoin oculaire autorisé. Il instruirait lui-même la cause. Le Saint-Père écouta très attentivement l'exposé du prélat. Puis, voulant tout connaître de ce prodige permanent, il l'interrogea sur les circonstances des diverses preuves. Mgr Basilici expliqua les choses jusqu'en leurs moindres détails. Soucieux de n'encourir aucune responsabilité dans la créance que leur donnerait ou refuserait l'Autorité pontificale, il présenta, séance tenante, à Grégoire XVI la cassette des reliques, le mémoire justificatif et les procès-verbaux de tout ce qui s'était accompli lors de la multiplication des cendres. C'était la paix de sa conscience.

Fortement ému, le Pape donna mandat au cardinal préfet de la Congrégation des Rites d'examiner cette cassette, d'étudier la relation épiscopale et l'ensemble des témoignages, afin de procéder, en s'entourant de toutes garanties, à une épreuve nouvelle.

Le jour suivant, 17 juin, une commission composée de nombreux personnages de la Cour pontificale et de la Ville, fut solennellement réunie. En l'absence du cardinal Pédicini, préfet, le cardinal Galiffi, vice-préfet, présidait. Tous les

témoins étaient assermentés. L'heure était venue de la dernière et décisive expertise.

Le cardinal fit lui-même l'extraction des parcelles. Il en tira quarante-cinq. Le prodige continuait... L'expérience fut concluante. Les documents avaient dit vrai ! – Ainsi, dans cette salle du Palais apostolique, comme à Nutri, comme à Naples, comme, l'avant-veille, dans [115] Rome même, se vérifiait à la lettre la bénédiction de l'Esprit-Saint sur les cœurs purs, sur les amis de Dieu. Les reliques de *Filumena* « reflourissaient hors du sépulcre¹⁶⁵ ». Et selon le mot d'un prophète, « telle une herbe desséchée qui reverdit, ils germaient, les ossements¹⁶⁶ » de cette croyante des premiers jours !

Comment expliquer de tels faits sans tenir compte du doigt de Dieu ? Il y a ici pour les consciences droites, outre la révélation des vertus de l'héroïne, une leçon de claire théologie. N'ose-t-on pas enseigner en certaines chaires officielles que c'est le néant après la mort ? Plus d'âme, donc plus d'immortalité. Or les signes extraordinaires qui rendirent célèbre une pauvre enfant de la primitive Église proclament, en l'homme, la présence de quelque chose d'indestructible qui laisse dans le corps lui-même plus que le souvenir d'une vie éteinte : les germes d'une vie immortelle. Dieu, justement à cause de l'âme

¹⁶⁵ *Ossa eorum pullulent de loco suo.* (Ecclésiastique, XLVI, 12.)

¹⁶⁶ *Ossa vestra quasi herba germinabunt.* (ISAÏE, LXVI, 14.)

qu'ils renfermèrent, ne cesse pas de veiller sur nos restes misérables. Dans la tombe d'un bienheureux il y a non plus un cadavre banal, mais ce qui fut la demeure d'une âme sainte, c'est-à-dire des *reliques* ; le Seigneur peut donc exalter, avant même la résurrection finale, ce corps qui un jour sera lui aussi glorifié.

Mais le rationalisme, qui rejette tout surnaturel, fait fi de ces événements. Il dédaigne les documents publics et authentiques. Quand il s'agit de miracle, il ne veut plus s'occuper des preuves qu'il réclame si haut d'ordinaire, preuves palpables, datées, signées, qui constituent le meilleur témoignage humain.

Grégoire XVI eut un plus religieux souci de la vérité. Lorsque la Congrégation des Rites se réunit au palais du Quirinal pour examiner, « avec toute l'attention accoutumée, les différents motifs qu'avait exposés le [116] Révérendissime Évêque de Sutri et Népi, conformément aux ordres du Très Saint-Père, afin d'obtenir du Saint-Siège Apostolique un *office avec la messe du commun*, en l'honneur de sainte Philomène, vierge et martyre, dont le culte, répandu de tous côtés dans l'univers, avait porté d'autres prélats à faire la même demande », les membres de l'auguste assemblée – revenons sur ces faits, avec des particularités nouvelles – ne négligèrent la discussion d'aucun détail. Ils avaient entendu le rapport du Secrétaire et les explications verbales

du Promoteur de la Foi. Un document officiel témoigne que, après avoir « soumis le tout à un examen approfondi, pesé mûrement certaines circonstances, spéciales au cas dont il s'agit », la Congrégation fut d'avis « qu'il y avait lieu de donner une réponse favorable pour l'office et la messe du commun et, la quatrième leçon propre sous le rite double mineur¹⁶⁷ ». Le rescrit, qu'on le remarque, mentionne des faits exceptionnels, relatifs au culte de la vierge martyre. La délibération approbative est du 6 septembre 1834.

Elle n'emporta pas si aisément la signature de Grégoire XVI, que le Cardinal-préfet mit au courant des débats.

Le Pape attendit trois ans ; il suivit avec attention le mouvement de cette dévotion grandissante, fit examiner et discuter les faits nouveaux. De plus, il désirait des preuves qu'il pût, pour ainsi dire, toucher lui-même. — En fait, jusque-là, le Saint-Père était sympathique, rien de plus, au culte de la jeune sainte. Au mois de mars de cette année 1834, il avait daigné bénir en personne une image de sainte Philomène destinée à un sanctuaire de Rome ; de sa part un superbe calice et un riche médaillon à son effigie furent expédiés à Mugnano.

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis l'audience accordée à l'évêque de Népi et le contrôle officiel des [117] pièces justificatives,

¹⁶⁷ Décret du 3 janvier 1837.

lorsque, le 10 août 1835, une guérison accomplie pour ainsi dire sous ses yeux et dont le retentissement fut énorme acheva d'éclairer Grégoire XVI.

En 1819, aidée par de pauvres servantes et d'humbles dévideuses de soie, M^{lle} Pauline Jaricot avait fondé à Lyon l'œuvre du sou par semaine pour la *Propagation de la Foi*. Le nom de cette admirable chrétienne avait été prononcé assez souvent devant le Souverain Pontife. Celui-ci, recevant, le 15 mars 1832, Lamennais, Lacordaire et Montalembert qui étaient venus demander au Saint-Siège de juger leurs doctrines, se tut paternellement et à dessein sur des questions trop irritantes ; comme pour orienter ces « hommes nouveaux » vers un horizon d'apaisement et de fécond apostolat, il se contenta d'évoquer l'œuvre d'une femme alors bien moins illustre, Pauline Jaricot. « Il a loué chaleureusement l'association lyonnaise pour la *Propagation de la Foi*, » écrivait après l'audience, dans son journal le comte de Montalembert.¹⁶⁸

Or, dans les premiers mois de 1834, la dévouée Lyonnaise était devenue quasi impotente. Atteinte à trente-cinq ans d'une violente maladie de cœur, il semblait qu'elle ne dût pas survivre bien longtemps : rien que pour la changer un peu de place, il fallait la porter assise dans un fauteuil.

¹⁶⁸ Cité par le P. Lecanuet, *Montalembert*, Paris, 1902, I, p. 287.

Elle avait entendu parler de sainte Philomène. Elle l'aimait déjà. Attirée de plus en plus vers la petite martyre et toute confiante en son pouvoir, M^{lle} Jaricot, malgré son état désespéré, voulut faire le pèlerinage de Mugnano.

Arrivée à Rome au prix de quelles fatigues, elle fut [118] reçue au Sacré-Cœur de la Trinité-du-Mont. Par une délicatesse exquise, le Saint-Père l'y alla voir. Il tenait à la remercier de ce qu'elle avait fait pour l'honneur et l'extension de la foi catholique. Toutefois il la trouva si affaiblie, qu'il osa lui demander de prier pour l'Église et son Chef, « dès qu'elle serait en paradis ».

« Oui, Très Saint-Père, je vous le promets, » répondit la pauvre malade... Mais, ajouta-t-elle en appuyant bien sur les mots, « si à mon retour de Mugnano, j'allais à pied au Vatican, Votre Sainteté daignerait-elle autoriser sans retard le culte de la chère sainte Philomène ?

– Assurément, ma fille, répliqua Grégoire XVI, car en ce cas il y aurait miracle de premier ordre. »

Puis, se tournant vers la supérieure des religieuses du Sacré-Cœur et s'exprimant cette fois en italien pour que Pauline ne saisît pas : « Qu'elle est donc malade !... Nous ne la reverrons plus ! »

Le samedi 9 août 1835, dans la soirée, M^{lle} Jaricot, accompagnée de son chapelain, d'une femme de chambre et d'un domestique, arrivait à

Mugnano. Elle était moribonde. Du reste, à cette époque de l'année, sous le ciel napolitain la chaleur est intense, meurtrière. Le lendemain arrivait la fête anniversaire de la Translation. On chantait au sanctuaire les premières vêpres solennelles. Pauline, descendue à grand'peine de voiture, fut conduite sur une chaise à porteurs devant l'autel des reliques. Elle faisait pitié. Cette dame, au dire des témoins, semblait plutôt un cadavre qu'une personne vivante. Elle était au dernier degré de sa maladie de cœur. On lui eût donné soixante ans !

Malgré son extrême fatigue, elle voulut rester en prière devant la châsse jusqu'à la fin de la longue cérémonie. Le lendemain, dimanche, on la reporte à l'église. Elle y entend plusieurs messes et communie. Elle assiste aux offices du soir, puis à ceux du lundi. Plusieurs docteurs de Naples, présents à la neuvaine, avaient remarqué déjà [119] l'état désespéré de la malade... Soudain, ce lundi, pendant la bénédiction du Saint-Sacrement, M^{lle} Jaricot eut l'impression qu'elle était guérie. Toutefois, pour éviter les ovations de la multitude, elle attendit la sortie des fidèles. Elle se leva, elle marcha sans aucun appui et même se hasarda seule jusqu'à la grand'porte.

Mais le gardien du sanctuaire vient de l'apercevoir. En bon Italien qu'il est, il pousse des acclamations, fait sonner les cloches ; la foule raccourt à l'église... Il faut que Pauline, bon gré

mal gré, soit portée en triomphe. Elle se prête gentiment à cette pieuse exigence : tant pis cette fois pour l'humilité !... Et la chaise, devenue inutile, restera ici en ex-voto, interprète muet d'une éternelle gratitude. Par reconnaissance, M^{lle} Jaricot ajoutera désormais à son prénom de Pauline ceux de Philomène-Marie.

L'heureuse miraculée s'en retourna vers Rome avec une belle statue et une relique de sa chère bienfaitrice. Tout le long du chemin, elle les fit vénérer dans les bourgs et les villages. Cependant personne dans la Ville éternelle n'avait été avisé de rien. Aussi quand Pauline-Philomène-Marie se présenta au Vatican, où on la croyait morte, Grégoire XVI, la revoyant pleine de force et de santé, s'écria :

« Est-ce bien ma chère fille ? Revient-elle de la tombe, ou bien le Seigneur a-t-il daigné manifester en sa faveur la sainteté de la martyre ?

– Oui, Très Saint-Père, c'est bien moi, c'est bien la pauvre Pauline que Votre Sainteté a vue mourante. Dieu l'a regardée en pitié, grâce à la chère sainte Philomène... Mais maintenant que je reviens pleine de vie, me permettrez-vous d'accomplir le vœu que j'ai fait d'élever une chapelle à ma céleste bienfaitrice, dès que Votre Sainteté aura autorisé le culte public de la vierge martyre ?

– Oui, ma fille, » répondit Grégoire XVI. Et il promit de s'en occuper sans regard. [120]

Le pontife fit preuve alors envers la protégée de sainte Philomène de la plus paternelle, de la plus souriante bonté. Quittant la chambre des audiences, il la reconduisit à travers les grandes salles du Vatican. Il la faisait marcher vite, l'envoyant assez loin devant lui, et quand elle se rapprochait :

« Encore, encore ! disait-il. Je veux être bien sûr que ce n'est pas une apparition de l'autre monde, mais bien ma chère fille de Lyon¹⁶⁹ ! »

*

* *

Le Pape, bien qu'il n'eût aucun doute sur l'intervention miraculeuse de *Filumena*, temporisa plus d'une année encore¹⁷⁰. Préparait-il ainsi une réponse contre ceux qui accuseraient le Saint-Siège d'enthousiasme irréfléchi et lui reprocheraient une décision mal éclairée ? C'est possible. Quoi qu'il en soit, le 13 janvier 1837, il acquiesça aux suppliques qui lui étaient adressées et confirma le rescrit de la Congrégation des Rites par un décret solennel.

Ainsi se trouvaient légalisés par l'autorité suprême de l'Église l'acte de la seconde

¹⁶⁹ Sur la guérison de Pauline Jaricot, voir *Memorie e culto*, de Mgr IPPOLITO, p. 243, 55 ; *Mugnano et sainte Philomène*, de Mgr DESCHAMPS DU MANOIR, p. 40 ; M^{me} E. SAINTE-MARIE PERRIN, *Pauline Jaricot*, fondatrice de la Société pour la Propagation de la Foi 179 - 1862, Paris, de Gigord, 1926, pp. 150-160.

¹⁷⁰ Conformément au désir de Grégoire XVI, M^{lle} Pauline Jaricot passa à Rome l'année qui suivit son voyage à Mugnano. Le Saint-Père put de la sorte s'assurer par lui-même de sa complète guérison.

« naissance » de sainte Philomène au cimetière de Priscille, sa vie de chrétienne, sa confession sanglante, la translation de ses restes en Campanie, la soudaine célébrité de son culte, la puissance de son intercession.

Il faut lire cette *quatrième leçon* officiellement insérée [121] dans le bréviaire¹⁷¹. Sobre et concise, elle s'inspire simplement du souhait et des quelques signes peints au minium sur les trois briques de la catacombe priscillienne¹⁷² :



Pauline-Philomène-Marie JARICOT.

¹⁷¹ Voir le texte latin original de cette *leçon*, NOTES, N° XV, p. 373.

¹⁷² En lisant ce texte, on constatera aisément qu'il ne contient aucune allusion aux *révélations* privées de Sœur Marie-Louise. Voir sur cette question, NOTES, N° XIV, p. 350.



VUE DE LA CHAPELLE DE FOURVIÈRE, AVANT LA
CONSTRUCTION DE LA BASILIQUE.

C'est au bas des jardins, que l'on aperçoit sur cette gravure, que Marie-Pauline Jaricot passa les dernières années de sa vie, dans la maison de Lorette, attenante à la chapelle qu'elle avait fait élever à S^{te} Philomène.

Parmi les différents sépulcres de martyrs découverts dans le cimetièrre de Priscille, sur la *via Salaria*, il y eut celui où avait été déposé le corps de sainte Philomène, ainsi que le donnait à connaître l'inscription de ce tombeau apposée sur trois tablettes d'argile. Mais bien qu'on ait trouvé là une fiole de sang et qu'on y ait vu tracés d'autres signe,- du martyre, il est cependant regrettable que la vie de cette même sainte, les actes et le genre du martyre qu'elle subit, soient demeurés dans l'ombre. D'ailleurs, dès les premiers temps où ce corps sacré, obtenu de la bienveillance de Pie VII dont le pontificat commençait, fut exposé au culte du peuple fidèle, à Mugnano, dans le diocèse de Nole, la dévotion

envers la sainte martyre se répandit rapidement et acquit tout à coup une immense célébrité, surtout à cause des prodiges que, de tous côtés, l'on disait dus à son intercession. De là vint que, sur les instances de nombreux prélats et de personnes dévouées au culte de la martyre, le Souverain Pontife Grégoire XVI a bien voulu, toute chose mûrement pesée, permettre de célébrer sa fête avec office et messe dans le susdit diocèse et ailleurs.

Ainsi l'Église reconnaît à sainte Philomène le titre de vierge et de martyre. Elle affirme la réalité de miracles qui, survenus après sa mort et par son intercession, prouvent que, durant sa courte vie, elle pratiqua les vertus héroïques. En résumé, la demande de Mgr Basilici fit engager, dans Rome, autour du nom de *Filumena*, un véritable procès de canonisation. Or, jamais cas semblable ne s'est présenté pour aucun autre saint de vie inconnue. Toutefois ici, avec son habituelle prudence, l'Église ne s'est appuyée que sur des données certaines. [122]

III. Pie IX aux pieds de Filumena. — Une messe papale à Mugnano. — La reconnaissance de Pie IX. — Les sympathies et les dons de Léon XIII. — Les protestations de Pie X.

Grégoire XVI s'éteignit le 1^{er} juin 1846. Le cardinal Jean Mastai, évêque d'Imola, lui succéda sous le nom de Pie IX.

Le pape défunt, ferme et sage, avait dû lutter contre les menées révolutionnaires. Le nouveau

Pontife-Roi allait se trouver aux prises avec des difficultés plus grandes encore. Est-ce donc la destinée de cette petite *Filumena* de vivre ou de reparaitre aux heures sombres de l'Église ? Tandis que s'étendait de plus en plus son « immense célébrité », selon les paroles de Grégoire XVI, les doctrines antichrétiennes qu'elle avait vu combattre par les pasteurs de l'Église primitive désolaient de nouveau sa patrie. L'erreur, la persécution ne font que changer de nom et de méthode.

En effet, le joug de l'évangile semblait redevenu trop lourd aux individus comme aux peuples. La révolution de 1848, dans Rome, ne s'explique pas autrement. Devant l'émeute, le 24 novembre, Pie IX dut sortir de la Ville. Comme Pierre, le premier des Papes se réfugiant dans le domaine de Priscille, il chercha un asile dans le royaume de Naples, où l'accueillit finalement et royalement Ferdinand II.

Le Pontife invoquait déjà sainte Philomène. Pendant son épiscopat d'Imola, il avait voulu célébrer lui-même la messe le jour où, sur le principal autel de leur église, les Oratoriens exposèrent son image à la vénération publique. Dans les angoisses de l'exil, à Gaëte, il apprit que [123] le Ciel ne cessait point d'exaucer les souhaits confiés à *Filumena*.

On venait d'en avoir à Bénévent une preuve éclatante et indéniable : le retour à la santé d'un

pauvre jeune homme, de famille bien connue, et dont l'état lamentable excitait depuis longtemps la pitié de tous. Né en 1836, Nicolas Palmieri avait été atteint du choléra à l'âge d'un an. Des prières adressées alors à sainte Philomène l'avaient sauvé de la mort, mais en quel état lamentable ! L'enfant était « noué », tout difforme et, pour comble de malheur, aveugle... Il restait d'ordinaire, avec ses petites béquilles, dans une chambre où l'on avait placé une image de la vierge martyre. Sa mère lui avait appris à la prier, et il le faisait avec une touchante ferveur. Or, le 11 août 1849, jour de la sainte Philomène, le jeune aveugle revit la lumière : sur le mur l'image lui faisait signe ; par trois fois, elle inclina sensiblement la tête. L'infirmes jette ses béquilles ; il se redresse et marche à travers la chambre. Ses parents entraient en ce moment. Quelle joie indicible pour eux de retrouver ce cher petit bien droit, bien pris de taille, qui les regarde en leur redisant, parmi ses sourires et ses larmes : « Je suis guéri ! »

En action de grâces, le père, François Palmieri, sa femme et son fils entreprirent le long voyage de Bénévent à Mugnano. Dans le sanctuaire, agenouillé devant les reliques de *Filumena*, l'adolescent lui confia son désir d'être prêtre et cette fois encore il vit l'effigie miraculeuse incliner la tête à deux reprises...

Bientôt, à Mugnano et dans les alentours, il ne fut plus question que de ces événements. Dès

qu'il les connut avec certitude, Pie IX, en son exquise bonté, voulut, tout exilé et pauvre qu'il était, prendre à sa charge l'éducation du jeune miraculé et le fit admettre au séminaire de Bénévent. [124]

*

**

Trois mois après cette guérison, le 7 novembre 1849, une foule accourue de Naples, de Nole, des campagnes, des bourgs voisins encombrait les routes de Mugnano. Un auguste pèlerin allait visiter *Filumena*. On connaissait la grande nouvelle : aussi l'affluence fut-elle énorme lorsque, escorté par tous les jeunes gens de la contrée qui portaient des rameaux ou des palmes, le Saint-Père parut. Ces chrétiens, d'une même voix, d'un même cœur, chantent : « Hosanna au représentant du Fils de David ! » Protestation voulue de fidélité, de filial amour à la victime des loges maçonniques sur le chemin de son calvaire.

Le Chef de l'Église venait recommander sa cause à la puissante martyre, placer ses épreuves grandissantes sous le patronage de l'héroïque enfant qui avait secondé l'apostolat des premiers pasteurs et comme eux souffert pour la foi. Ce fut un émouvant spectacle quand le Pape arriva devant la porte du sanctuaire. Au bas des marches, l'attendait, agenouillé sur la terre nue, le roi de Naples. Il y avait à côté du prince l'évêque de Nole, Mgr Pesca. À genoux, sur les degrés, une

femme, entourée de beaux enfants, demandait la bénédiction du Saint-Père. C'était la reine avec les jeunes princes et princesses de la famille royale. Ferdinand II voulut baiser les pieds de Pie IX.

Quelle scène parlante ! Ce pontife persécuté conduit par un monarque et les grands de la terre devant l'autel d'une enfant, qui confessa le nom du Christ en tenant tête jadis aux princes de ce monde ! Quel triomphe aussi pour l'humble vierge, abandonnée tant de siècles en l'obscurité des catacombes ! Prosterné devant ses ossements, en cette petite bourgade, l'un des plus illustres papes qui aient gouverné l'Église, le successeur légitime et direct de ceux qui la préparèrent au martyre ou bénirent sa tombe demandait à sainte Philomène d'intercéder pour la liberté du Siège apostolique, la délivrance de Rome sa patrie, la paix de la société chrétienne ! [125]

Pie IX, assisté du nonce et de l'évêque, célébra la messe devant le grand reliquaire¹⁷³. *Filumena* lui remplit l'âme de consolation et d'espérance. Après le saint Sacrifice, le Pape s'attarda longuement. Il désirait puiser de nouvelles énergies dans la contemplation de l'héroïne : lui aussi, bien qu'il représentât dans le monde le Prince de la paix, il lui fallait combattre l'iniquité. Lorsque Pie IX se releva, rayonnant,

¹⁷³ La belle chasuble de damas rouge, brodé d'or, qui servit ce matin-là au saint Pontife se voit encore dans la *Salle du Trésor*, à Notre-Dame de Mugnano.

Mgr de Nole lui fit vénérer la monstrance de vermeil où, sertie de pierreries, se conserve la fiole du sang desséché. Le Saint-Père prit le précieux reliquaire, traça avec lui sur son front le signe de la croix, puis le présenta aux lèvres du roi, de la reine et des princes. *Pax tecum Filumena !*

Le Souverain Pontife visita ensuite le sanctuaire. Hélas ! dom François de Lucia n'était plus là pour lui en faire les honneurs. Pie IX put voir, à l'entrée de l'église, la tombe de ce bon prêtre qui avait tant contribué à l'exaltation de la jeune vierge. Enfin le Pape reçut le clergé et les notables de la région, puis du haut d'un balcon qui domine la place de l'église, il donna la bénédiction apostolique à l'immense foule, qui l'acclamait.

Cette journée du 7 novembre 1849 demeure une des plus mémorables du pèlerinage de Mugnano. Le souvenir en est fixé sur une plaque de marbre dans l'église même. Il devait rester plus vivace encore dans le cœur de Pie IX. Devant les ossements de la jeune martyre – il en fit la confidence – il avait acquis en l'intime de son âme l'assurance de son retour prochain dans Rome. Devant l'autel de sainte Philomène, il s'était promis de résister à l'iniquité jusqu'à la mort. Aussi, désireux de lui témoigner sa gratitude, il la proclama patronne secondaire du royaume de Naples. Cinq mois après, les troubles étant [126]

apaisés, la Rome catholique revoyait avec bonheur son Pontife et son Roi.

*

**

Pie IX n'oublia jamais sa protectrice de Mugnano. Souvent, durant son long règne, il lui envoya des messagers et des offrandes. Mais son principal hommage fut la concession, pour le clergé de Mugnano, d'un *office propre avec messe*, honneur que n'obtint jamais jusque-là aucun des saints personnages retrouvés aux catacombes sans autre garantie que la découverte du nom et la certitude du martyre. Les administrateurs du sanctuaire avaient adressé dans ce but une supplique au Saint-Père qui la remit lui-même, le 16 juin 1852, à la Congrégation des Rites.

Un an après, le 6 juillet 1853, le P. André-Marie Frattini, promoteur de la Foi, présenta l'office et la messe composés selon les règles liturgiques. Pie IX souhaitait vivement de les accepter sans délai. Mais comme si, en prévision d'attaques futures, une Providence attentive conduisait toutes choses en cette cause privilégiée, il ne dérogea point aux prudentes lenteurs de la procédure romaine. On ne qualifiera jamais d'inconsidérées les décisions du Saint-Siège à l'égard du culte de *Filumena*. L'approbation fut donnée après un an et six mois de révision. Le décret *Etsi decimo* qui la contient reçut confirmation le 31 janvier 1855.

La célébrité de la thaumaturge était alors universelle : Mugnano, puis Ars la faisaient rayonner partout. Pie IX voulut que la postérité en trouvât le témoignage dans le texte même de l'office. Il y est consigné, en effet, que « non seulement de pieux prélats et des ecclésiastiques de renom, mais encore des rois, des princes et d'autres fidèles illustres par leur dévotion et leur noblesse sont venus de contrées lointaines vénérer son tombeau, la [127] remercier de bienfaits reçus, comme l'attestent des vases d'or et d'argent, des rubis, des pierres précieuses, monuments innombrables de leur pieuse reconnaissance ».

On y lit encore, et, après cinq années, c'est la preuve d'un souvenir toujours vivant, que, « pour édifier les fidèles et satisfaire sa dévotion envers cette vierge et martyre, le Pontife romain, le pape Pie IX, se rendit au sépulcre de la sainte et célébra les Mystères sacrés sur son autel, le 7 des ides de novembre 1849 ».

Le texte marque de plus combien vite se propagea parmi les peuples, après les prodiges déjà relatés, la con fiance envers sainte Philomène : « Son culte et sa dévotion s'étendent chaque jour davantage ; non seulement à Mugnano, mais dans l'Europe entière, comme dans les autres contrées du monde, des solennités se célèbrent en son honneur. »

Enfin, la mention d'une haute gloire : « Jouissant de la protection efficace et continue de Philomène, les habitants du royaume de Naples sollicitèrent, pour lui témoigner leur reconnaissance, qu'on l'exaltât par de nouveaux hommages. Le pape Pie IX s'est rendu à leurs vœux : pendant son séjour à Naples, il a proclamé Philomène patronne secondaire du royaume et, en l'année 1854, assigné à sa fête un office particulier sous un rite plus solennel. »

Ce nouvel office, accordé d'abord au seul Mugnano, fut étendu, deux ans après, à tout le clergé du diocèse de Naples. Pie IX, en complétant par les trois leçons spéciales qu'il contient celle que Grégoire XVI avait déjà insérée au bréviaire, a mis au jour le plus solide, le plus décisif document relatif à sainte Philomène. « Merveilleuse sagesse de l'Église romaine sans cesse assistée d'en haut et retenue au milieu des élans de la plus vive dévotion dans une si exacte vérité ! Rien ne viendra apporter la plus légère rectification à une seule de ses paroles, ni la science sacrée des catacombes, ni les investigations de la [128] critique la plus sévère, et parfois hostile, dont les saintes nécropoles ont été l'objet.¹⁷⁴«

Lors de sa visite à Mugnano, Pie IX avait demandé que le projet fût repris de restaurer

¹⁷⁴ Armand DONCEUR, *Restitution historique de sainte Philomène, La Croix* d'août 1880. (La Croix était alors une revue.)

l'église, gardienne des précieuses reliques. Bien plus, il promit son généreux concours. Puis, pour honorer davantage la sainte thaumaturge, par bref pontifical du 9 décembre 1859, il accorda aux recteurs successifs du sanctuaire le privilège d'user des insignes épiscopaux, quand ils officieraient¹⁷⁵.

Comment dire tous les témoignages de la dévotion de l'illustre Pape envers sainte Philomène, tout le long de son pontificat ? Ce serait une trop vaste tâche. Peu de semaines avant sa mort, le Saint-Père manda au Vatican le supérieur *del Santo Spirito* et mettant dans ses mains le splendide calice que la Fédération des Cercles catholiques de Belgique lui avait offert à l'occasion de ses Noces d'or épiscopales, il dit au vénéré prêtre : « De ma part allez à Mugnano et faites don de ce calice à sainte Philomène, en le déposant sur son autel. » Le messenger papal arrivait au sanctuaire le soir du 24 octobre 1877. Le lendemain, l'offrande eut heu, avec un concours joyeux de fidèles, parmi les chants d'allégresse¹⁷⁶. Ce fut le dernier hommage terrestre de Pie IX à sa céleste bienfaitrice. Le doux pontife, prisonnier volontaire depuis sept années en son Vatican, s'endormait dans la paix du

¹⁷⁵ Le recteur du sanctuaire de sainte Philomène à Mugnano porte le titre de *rettore mitrato*, parce qu'il a le droit de porter la mitre, pendant les cérémonies, à Sainte-Marie des Grâces.

¹⁷⁶ Mgr DESCHAMPS DU MANOIR, OUV. cité, p. 39.

Seigneur le 7 février 1878, après un règne de trente-deux ans aussi glorieux que douloureux, ayant connu, comme disait d'une reine le grand Bossuet, « toutes les extrémités des choses humaines¹⁷⁷ ». [129]

*
**



S. S. PIE VII – S. S. PIE IX



S. S. LÉON XIII – S. S. PIE X

¹⁷⁷ *Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre, Exorde.*

Quand Léon XIII monta sur le trône pontifical qu'il devait occuper vingt-cinq années, la dévotion à sainte Philomène était reconnue dans l'Église. Il restait, semble-t-il, peu à faire pour parachever la gloire de la petite martyre. Dans le successeur de Pie IX on est incliné d'abord à voir l'éminent diplomate, le grand « homme d'État » ou le pape des célèbres « encycliques sociales », honoré comme tel par les princes et les rois. Mais Léon XIII fut encore un pontife d'une profonde et délicate piété : son culte tendre, filial pour la Vierge Marie s'est révélé en ses encycliques sur le Rosaire ; c'est lui qui, en 1883, fit d'octobre le mois consacré à cette dévotion toute mariale. Rien d'étonnant aussi qu'il ait favorisé le mouvement qui entraînait tant d'âmes vers la jeune vierge des catacombes.

Lui-même, il avait été pèlerin de Mugnano. M. l'abbé Louis Petit, directeur de *l'Œuvre de Sainte Philomène*, à Paris, que Léon XIII reçut plusieurs fois en audience, atteste que « toujours le visage du Pape s'est éclairé d'un doux sourire au nom béni de Philomène, dont Sa Sainteté (Elle-Même nous l'apprit) voulut vénérer les restes glorieux, étant délégué apostolique à Bénévent¹⁷⁸ ». Aussi, le 15 décembre 1883, Léon XIII approuvait-il volontiers le port d'un cordon,

¹⁷⁸ *Le culte de sainte Philomène*, Paris, Œuvre de sainte Philomène, p. 35. – C'est le 1^{er} avril 1839 que Mgr Joachim Pecci – le futur Léon XIII – avait été en pèlerinage à Mugnano.

de couleur rouge et blanche, en l'honneur de la vierge martyre, et il dotait cette dévotion de riches indulgences. Le 24 septembre 1889, l'illustre pontife accordait le titre et le privilège d'Archiconfrérie – pour la France seulement, il est vrai – à *l'Œuvre de Sainte-Philomène*. [130]

Ce sont là des actes officiels. Mais en plusieurs circonstances, Léon XIII fut heureux de pouvoir témoigner de sa piété personnelle envers la jeune martyre. C'est ainsi que le 25 mai 1902, pour le centenaire de la découverte des reliques, le Pape, âgé alors de quatre-vingt-douze ans, fit remettre, en son nom, un splendide missel au sanctuaire de Mugnano. Déjà il y avait envoyé une belle crosse provenant de l'exposition vaticane de 1888. Le centenaire de l'Invention fut également fêté à Rome. Or – événement « non seulement rare mais unique¹⁷⁹ » – ce jour-là, en la catacombe de Priscille, où Léon XIII avait permis, par rescrit spécial, l'érection d'une statue de la sainte, un cardinal fut délégué par le Saint-Père pour donner, en son nom, la bénédiction papale à la nombreuse assistance.

*

**

Pie X, élu en 1903, manifesta dès le début de son pontificat, le désir de béatifier le Vénérable Jean-Marie Vianney. Or, nous le verrons, le nom

¹⁷⁹ Discours sur sainte Philomène prononcé à Rome dans l'église Sainte-Pudentienne, par le R. P. Remer, le 25 mai 1904.

de ce serviteur de Dieu demeure étroitement uni, ainsi que sa gloire, à la gloire et au nom de sainte Philomène. En janvier 1905 c'était chose faite : le Curé d'Ars était mis sur les autels et donné comme patron aux curés de France. Nous ne pouvons savoir ce qui se passa alors en paradis. Mais est-il téméraire de penser qu'il y eut pour *Filumena* un surcroît de liesse, quand elle vit le triomphe de son saint ami ?

Par une coïncidence heureuse, cette même année amenait le « centenaire de sainte Philomène », son culte ayant commencé de s'épanouir en 1805. L'auguste reclus du Vatican voulut participer de loin à la fête. Le 8 août, [131] trois jours avant les solennités napolitaines, il donna mission à un fervent de la vierge martyre, le P. Remer, d'aller en son nom à Mugnano et là d'offrir pour lui à la reine de céans un anneau d'or. L'évêque de Nole autorisa le délégué papal à faire ouvrir le grand reliquaire. Alors eut lieu cette scène touchante : le bon Père, avec une émotion qu'il ne pouvait contenir, passa l'anneau précieux au doigt de l'effigie de cire. Mais, aux yeux de sa foi, le cadeau apporté de Rome allait à la sainte elle-même ; si bien qu'il lui disait doucement, croyant la voir et lui parler : « Philomène ! Notre Saint-Père Pie X vous envoie ce souvenir. »

Moins de deux ans après, le Souverain Pontife, en recevant à son tour M. l'abbé Louis Petit, montra quel vif intérêt il portait lui-même à

la « question philoménienne » et quelle importance il y attachait. En cette audience qui eut lieu le 6 juin 1907, le directeur de l'Œuvre de Sainte-Philomène offrit d'abord au Saint-Père une précieuse relique du bienheureux Vianney – un fragment de son cœur – puis il lui présenta une adresse. « Je veux la lire moi-même, » dit le Pape. Et il la parcourut attentivement.

Poursuivant sa lecture, rapporte l'abbé Petit, le Pontife accentuait par un mouvement de la tête, un geste de la main, une expression du visage, les sentiments que nous avons exprimés par écrit.

Quand vint le nom de la petite sainte, quand il fut question d'elle : « Ah ! sainte Philomène ! Je suis bien attristé par ce que l'on a écrit à son sujet. Est-ce possible de voir de telles choses ? » Et Pie X exprima avec énergie sa tristesse et son mécontentement au sujet de discussions récentes.¹⁸⁰ [132]

« Comment ne voient-ils pas que *le grand argument en faveur du culte de sainte Philomène, c'est le Curé d'Ars ?* Par elle, en son nom, au moyen de son intercession, il a obtenu d'innombrables grâces, de continuels prodiges. Sa dévotion envers elle était bien connue de tous, il la recommandait sans cesse. »

Et longuement, le Pape parle de la thaumaturge, de cette enfant dont les restes furent découverts comme tant

¹⁸⁰ Il s'agit ici des discussions soulevées peu auparavant dans certaines revues ou certains journaux de France et d'Italie, à l'occasion d'articles de l'archéologue Horace Marucchi. Il s'était formé une opposition plus ou moins accentuée contre le culte de sainte Philomène. On prétendait que les trois briques qui avaient refermé le *loculus* de la jeune martyre provenaient d'une autre tombe et que justement l'inscription *Pax tecum Filumena* fut brouillée à dessein par les ensevelisseurs, pour indiquer qu'il n'y avait là que des restes quelconques, anonymes. Mais l'opinion traditionnelle a trouvé un ardent et très habile défenseur dans le R. P. Bonavin. (Voir NOTES, N° VIII, p. 337.)

d'autres parmi les sépulcres de la primitive Église, mais que la puissance de Dieu illustra par une gloire singulière. « On lut ce nom *Filumena* sur sa tombe. Que ce soit son propre nom ou qu'elle en portât un autre – et Pie X en énumère plusieurs – peu importe. Il reste, il est acquis que l'âme qui informait ces restes sacrés était une âme pure et sainte que l'Église a déclarée l'âme d'une vierge martyre. Cette âme a été si aimée de Dieu, si agréable à l'Esprit-Saint, qu'elle a obtenu les grâces les plus merveilleuses pour ceux qui eurent recours à son intercession... »

Le Pape parlait avec une conviction ardente. Nous admirions combien était grande sa vénération et sa confiance envers sainte Philomène¹⁸¹.

Au cours de la même audience, Pie X s'adressa à M. le chanoine Monestès, d'Agen, évêque futur de Dijon, qui accompagnait l'abbé Petit et qui, au retour de Rome, devait s'arrêter au sanctuaire d'Ars. « Oui, lui disait-il, allez là-bas. Vous y porterez mes intentions. Vous prierez afin que le bienheureux Curé fasse les miracles qui me permettent de le canoniser. Je le souhaite ardemment. Il faut le lui demander par l'intercession de sainte Philomène... » [133]

Ces déclarations devaient aboutir à un acte plus solennel. Par bref apostolique du 21 mai 1912, Sa Sainteté daigna étendre à toute l'Église l'*Archiconfrérie de Sainte-Philomène*, Pie X complétait ainsi l'œuvre commencée en 1837 par Grégoire XVI.

N'est-il pas touchant de voir ces vieillards vénérables, pieux et sages que sont les pontifes de

¹⁸¹ Voir *Messenger de sainte Philomène*, juillet 1907, p. 356-363.

Rome affirmer leur confiance en une pauvre enfant de la primitive Église, et convier l'Italie, puis la France, puis le monde chrétien à recourir à son intercession parmi les vicissitudes présentes ?
[134]



CHAPITRE V - LA « CHÈRE PETITE SAINTE » DU CURÉ D'ARS. I. L'entrée en relation.

I. Au seuil du village d'Ars. — Le culte de sainte Philomène pénètre en France. — Pauline-Marie Jaricot et l'abbé Vianney. — L'histoire d'une relique.

Le pèlerin d'Ars, au carrefour de trois chemins, rencontre une statue de bronze. Il la salue avec bonheur, car elle représente sainte Philomène, reine en ce hameau de France comme elle l'est dans le bourg italien de Mugnano. La jeune vierge est couronnée de lis et de roses ; elle porte en sa main droite la palme du martyr ; son bras gauche est levé à demi, et du doigt — heureuse inspiration de l'artiste — elle montre au passant deux églises : l'une, la plus haute, surmontée d'une blanche coupole — c'est sa basilique, à elle ; l'autre, basse et vieille, sans style ni parure, avec un pauvre clocher de briques —

c'est le sanctuaire vénéré, la relique de pierres où, quarante ans, a vécu saint Jean-Marie Vianney, curé d'Ars. Philomène a sur les lèvres un sourire de triomphe ; son geste vibre, et l'on dirait que, pour guider le pèlerin, elle-même va se mettre en marche¹⁸². [135]

C'est que dans cet humble village des Dombes quelqu'un a beaucoup fait pour l'honneur de *Filumena*. Ici deux âmes, dont la première était depuis dix-sept cents ans dans la céleste gloire, la seconde emprisonnée encore dans son enveloppe terrestre, ont vécu l'une pour l'autre, créées pour un fraternel apostolat et de communes merveilles. Le Curé d'Ars, saint et thaumaturge, obtint beaucoup de faveurs par l'enfant des catacombes, devenue sa « chargée d'affaires », son « consul près de Dieu » ; mais aussi la vierge martyre n'a dû la diffusion si rapide et de son culte qu'à la dévotion tendre et au zèle dévorant de Jean-Marie Vianney. « Vianney, Philomène, voilà deux noms désormais inséparables, deux astres qui marient ensemble leur pure lumière.¹⁸³»

¹⁸² Le terrain où s'élève le monument fut donné par un grand ami de M. Vianney, le comte des Garets d'Ars. En tête des souscripteurs, Mgr Soubiranne, évêque de Belley, s'inscrivit pour 500 francs. La statue a été modelée par le sculpteur lyonnais Dufraine. Sur le socle de pierre est gravée une inscription latine, dont voici la traduction : *Ce monument à la gloire de sainte Philomène, vierge et martyre très aimée de J.-M.-B. Vianney, fut dessiné et sculpté par D. Dufraine et érigé par M. Toccanier, les paroissiens et les pèlerins, au milieu des chants de fête, le 4 août 1881.*

¹⁸³ Cardinal SEVIN, *Vie illustrée du bienheureux Vianney*, Lyon, Vitte, p. 97.

Leurs « deux gloires, en effet, ont grandi l'une à côté de l'autre, ou plutôt c'est derrière la gloire de sainte Philomène que M. Vianney a toujours voulu cacher la sienne ; c'est dans le bruit des miracles de la jeune martyre qu'il a tâché d'ensevelir et d'étouffer le bruit qu'on faisait autour de sa sainteté¹⁸⁴».

Un fait certain, c'est que de l'humble village sainte Philomène fit chez nous son « centre d'action » ; Ars est devenu le principal foyer d'où son culte a rayonné par toute la France et jusqu'en des contrées lointaines.

Mais comment l'abbé Vianney connut-il la petite sainte ? [136]

*

* *

Dès 1815, les *Benfratelli* ou Frères de Saint-Jean-de-Dieu, chassés par la tourmente révolutionnaire, résolurent de rentrer en France. Ces apôtres de l'infatigable charité, oublieux des injustices anciennes, venaient de nouveau offrir leurs services à nos incurables, à nos infirmes les plus malheureux et les plus rebutants. Comme il fallait de grandes ressources pour acheter ou bâtir des hôpitaux, certains religieux se firent mendiants.

Ils parcoururent en particulier les provinces du Midi et la Bretagne. Pareils aux antiques trouvères qui allaient de bourg en ville, gagnant

¹⁸⁴ A. MONNIN, *Le Curé d'Ars*, I, p. 191.

leur pain à redire des cantilènes, ces bons Frères passaient dans les maisons en chantant des cantiques. Or, dit-on, celui de leurs chants qui paraissait le plus neuf et qu'on écoutait avec le plus de plaisir n'était autre que la *complainte de sainte Philomène*. La complainte achevée, les artisans, les braves gens des campagnes surtout, réclamaient de nouveaux détails sur cette jeune martyre dont ils entendaient parler pour la première fois. Les *Fratelli*, avec ce qu'ils savaient de son histoire, racontaient ses miracles ; ils enseignaient la manière de l'invoquer. Et dans les veillées, devant l'image de la sainte, souvenir laissé par les charitables Frères, les villageois redirent la naïve complainte.

*

**

Les bons religieux n'eurent garde de négliger les grandes villes. Ils passèrent par Lyon. Dans la riche cité une famille était connue parmi les plus bienfaisantes. M. Jaricot accueillit volontiers les pieux quémandeurs. Sans doute sa maison alors opulente entendit-elle la complainte populaire ; en [137] tout cas, les *Fratelli* ne manquèrent point d'y parler de sainte Philomène. Pauline, la dernière-née de la famille, était là, toute yeux et toute oreilles.

Cependant cette jeune fille, douée de dons charmants, se sentait attirée par les plaisirs. N'allait-elle pas devenir, malgré son éducation

très chrétienne, une mondaine et en mener l'existence futile, sinon coupable ? Heureusement, la grâce de Dieu fut la plus forte : à dix-sept ans, cette riche et ardente nature se tourna vers le bien avec plus de fougue encore qu'elle n'en avait mis à rechercher les distractions et les affections du monde.



STATUE DE SAINTE PHILOMÈNE, À L'ENTRÉE DU VILLAGE
D'ARS. Son geste indique la direction de l'église et du
presbytère du Saint.

Or la sœur aînée de Pauline-Marie, M^{me}
Perrin, habitait une villa à Tassin, non loin
d'Écully, paroisse voisine de Lyon. Là se

réunissaient de temps à autre, pour de reposantes parties à la campagne, M. Antoine Jaricot, sa famille et quelques-uns de ses meilleurs amis. De ceux-ci étaient le futur cardinal Villecourt, alors aumônier de la Charité, l'abbé Wendel-Wurtz, confesseur de Pauline, et naturellement M. le curé d'Écully, l'austère M. Balley. M. Balley, ancien religieux génovéfain, savant et pieux, avait fait l'éducation d'un jeune prêtre originaire de Dardilly-le-Bas¹⁸⁵ qu'il venait d'obtenir pour vicaire. Ce vicaire novice s'appelait Jean-Marie-Baptiste Vianney. Ordonné à Grenoble le 13 août 1815, il suivait volontiers son digne pasteur aux simples et intimes réunions de Tassin.

L'abbé Vianney, modeste, discret, effacé, ne laissa pas de remarquer Pauline Jaricot. La jeune fille avait dit adieu, irrévocablement, à ses élégantes toilettes, pour adopter un costume dont la coupe et la vulgarité avaient d'abord paru « ridicules ». On racontait qu'à Lyon elle partageait ses journées entre l'hôpital où elle pensait des [138] plaies et un atelier de modistes où elle occupait honorablement d'autres jeunes filles du monde dénuées de ressources. Parfois elle passait de longues heures à l'église, dans une adoration réparatrice. Bientôt l'idée lui viendrait d'aider les missionnaires, en recueillant pour eux dans son entourage un sou par semaine : idée

¹⁸⁵ Dardilly-le-Bas est à 4 kilomètres seulement d'Écully. C'est dans cette dernière paroisse que le saint Curé d'Ars fit sa première communion.

féconde d'où est sortie l'œuvre splendide de la *Propagation de la Foi*.

Le 17 décembre 1817, le vénéré M. Balley, communié en viatique par son vicaire, s'éteignait comme un saint. Le 9 février suivant, l'abbé Vianney arrivait dans l'infime village d'Ars dont les deux cent trente âmes lui étaient confiées¹⁸⁶. Il amenait avec lui quelques hardes, le bois de lit et les livres de M. Balley ; mais il apportait aussi son cœur d'apôtre, l'ardeur brûlante de son zèle. « Allez, mon ami, lui avait dit M. Courbon, vicaire général, en lui remettant sa feuille de pouvoirs. Il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu dans cette paroisse ; vous en mettez. » M. Courbon fut bon prophète.

Ars est assez éloigné de Lyon¹⁸⁷. Les relations ne cessèrent pas entièrement pour cela entre le jeune prêtre et M^{lle} Jaricot. Il était arrivé pauvre dans une église plus pauvre encore. Lui aussi, il ne craignit pas de tendre la main. La dévouée Lyonnaise vint le visiter ; de temps en temps, au moins jusqu'en l'année 1830, il retourna lui-même à Lyon. Et il savait bien à quelle porte frapper. Vêtu de son unique soutane qui l'enveloppait de ses plis trop larges, coiffé de son grand tricorne, chaussé de ses gros souliers, flanqué enfin de ce

¹⁸⁶ Ars, qui était une paroisse avant la révolution, avait cessé de l'être. L'église n'était plus qu'une simple chapelle vicariale dépendant de Mizérieux. Redevenu paroisse véritable en 1821, Ars compte aujourd'hui environ cinq cents habitants.

¹⁸⁷ La distance est de 35 kilomètres.

parapluie digne de la légende qu'il portait, selon la coutume d'alors, « la tête en bas », le bon curé d'Ars gravissait d'un pas alerte la montée Saint-Barthélemy. Il voyait bientôt [139] s'ouvrir pour lui l'hospitalière maison de *Lorette*¹⁸⁸ – ainsi s'appelait l'antique logis, honoré jadis par un hôte illustre, le roi Henri IV, et que M^{lle} Jaricot, riche en ce temps-là, venait d'acquérir. Mais les intérêts matériels de sa paroisse, les aumônes destinées à secourir dans l'ombre des détresses ignorées, préoccupaient moins le saint prêtre que le perfectionnement d'une belle âme, capable, il le savait, des plus hautes vertus. Il y eut entre le Curé d'Ars et Pauline union de prières, échange de pensées. La pieuse Lyonnaise avait d'ailleurs besoin de direction et de conseils : elle menait de front, à présent, outre le *Rosaire vivant*, plusieurs œuvres de charité ou de zèle. En retour des bons avis donnés avec tant de tact et de sagesse, elle rendit à M. Vianney un service insigne : elle le mit en relation – c'est le mot – avec sainte Philomène. Par elle il connut les merveilles de Mugnano ; plus tard, grâce à elle, au moins indirectement, il eut l'avantage de posséder une première, puis une seconde relique de la martyre.

*

* *

¹⁸⁸ Cette maison, qui se trouve placée sur les pentes de Fourvière, au-dessous de la basilique, portait à son fronton, dès 1832, ces mots : *Marie a été conçue sans péché*. Le chemin qui conduit au sommet de la colline est tout à côté.

L'histoire de la première relique est curieuse, amusante même.

C'était en 1834. Depuis quatre ans, la santé de M^{lle} Jaricot n'était pas des plus brillantes. Au mois d'avril, elle éprouva des crises de cœur tellement graves qu'il fallut lui administrer les derniers sacrements. Puis son état s'améliora quelque peu. Mais « les médecins déclarèrent sa guérison impossible et la continuation de son existence inexplicable¹⁸⁹ ».

Sur les entrefaites, passa par Lyon, revenant de Rome, [140] un grand ami de la famille Jaricot, le Révérend Père de Magallon, restaurateur en France des Frères de Saint-Jean-de-Dieu. Il vint voir la pauvre Pauline et voulut bien se dessaisir en sa faveur d'une relique de sainte Philomène. Aussitôt des neuvaines commencèrent en l'honneur de la vierge martyre. Elles n'eurent aucun résultat appréciable.

Pourtant là-bas, dans le petit village d'Ars, un cœur bien puissant sur le cœur de Philomène s'unissait aux prières lyonnaises. L'abbé Vianney ne savait que trop combien sa bienfaitrice de *Lorette* était malade ! Emprisonné déjà dans son confessionnal par la foule des pénitents, il avait envoyé aux nouvelles des personnes sûres. C'est ainsi qu'un beau jour, Catherine Lassagne, le bras droit du Curé d'Ars dans la direction de sa *Providence* et « la plus belle fleur de son jardin »,

¹⁸⁹ Louis PETIT, *Pauline-Marie Jaricot*, Lyon, Vitte, 1895, p. 27.

comme il l'appelait quelquefois, eut accès près de Pauline Jaricot.

La malade et sa visiteuse prièrent ensemble devant le reliquaire de sainte Philomène. Alors, payant d'audace, la déléguée du saint Curé demanda s'il ne serait pas possible de lui donner un peu, un tout petit peu de la précieuse relique. Aussitôt son souhait fut agréé.

Au retour elle s'empressa, naturellement, de montrer à son pasteur l'authentique parcelle. Et, non moins naturellement, le premier geste de M. Vianney fut de tendre la main pour recevoir sa relique. Mais, ô déception ! Catherine lui fit remarquer qu'elle l'avait demandée d'elle-même, sans en avoir été chargée par autrui ; que par suite elle était bien *sienne* et qu'elle l'emporterait à l'orphelinat de la *Providence*...

« Ah ! Catherine, Catherine, » gémit le pauvre curé sur un ton de reproche ; puis, plus insinuant, il ajouta : « Vous me donnerez ma chère petite sainte, n'est-ce pas ?

– Non, non, je la garde pour moi... Mademoiselle Jaricot vous en donnera une autre. » [141]

Plusieurs jours de suite, M. Vianney renouvela sa demande. Il reçut la même réponse. Mais il avait son plan. Il fit mine de n'y plus songer.

Voici qu'un soir il se présente brusquement à la *Providence*. Il paraît pressé ; il a couru même un

peu, semble-t-il. « Catherine, où est Catherine ? J'ai besoin de lui parler tout de suite. »

La directrice arrive en toute hâte.

« Vite, vite, Catherine, remettez-moi la relique de sainte Philomène. J'en ai besoin tout de suite. »

Catherine, docile, s'exécute. M. le Curé, évidemment, a ses raisons d'agir ainsi : une âme à ramener, un malade à guérir... Seulement, le lendemain, quand elle voulut ravoir son bien :

« Cette fois, je la tiens, la relique de ma chère petite sainte, lui fut-il répondu sur un ton de délicieuse malice. Ma pauvre Catherine, vous serez obligée d'aller en chercher une autre à Lyon. Moi, il faut que je reste ici, où sainte Philomène me *rive* avec tous mes pénitents à confesser.

– Monsieur le Curé, rendez-la-moi, je vous en prie.

– Sainte Philomène bénira la charitable chrétienne qui m'a *donné* votre relique.

– Oh ! je suis sûre que Mademoiselle Jaricot, quand elle saura ce qui s'est passé, me fera rendre mon trésor... »

En dépit de cette assurance, l'excellente fille avait sur le cœur le tour qui lui avait été joué et, sans trop de scrupule, dans les confidences entre bonnes amies, elle accusait son pasteur « de ne

pas bien faire son examen de conscience et de rire du chagrin » qu'il avait causé¹⁹⁰.

Il est à croire que ce ressentiment ne fut pas éternel, que peut-être même la bonne Catherine rentra plus tard [142] en possession de son trésor. Le saint Curé fit mieux que son examen de conscience : il se procura, et sans ruser cette fois, une nouvelle relique.

Mis au courant des projets de M^{lle} Jaricot, qui, très malade, se disposait à partir pour Mugnano, il la chargea de lui rapporter de là-bas une parcelle moins ténue des vénérables ossements. La commission fut faite. Après sa miraculeuse guérison, Pauline-Marie obtint pour elle-même un fragment assez considérable. Elle en céda une part à M. Vianney, dont la jubilation fut profonde¹⁹¹.

II. Humilité ingénieuse. – Deux âmes sœurs. – Une céleste visitense.
– « *C'est la plus belle que je connaisse.* »

« Sa dévotion à sainte Philomène commença vers l'an 1830, rapporte l'instituteur Jean Pertinand, fidèle ami du saint et à l'occasion son garde-malade. Il lui attribua dans la suite toutes les faveurs temporelles obtenues à Ars, ce qui accrut considérablement le pèlerinage. Avant

¹⁹⁰ La plupart de ces détails proviennent d'une notice sur *Catherine Lassagne*, publiée dans les *Annales d'Ars* (ch. vi, décembre 1920). – Voir encore *Le Curé d'Ars et Pauline Jaricot*, par M. MAURIN, Lyon, 1905, p. 49-52.

¹⁹¹ D'après M. TOCCANIER, *Procès apostolique ne pereant*, p. 288.

cette époque, lorsqu'il survenait quelque chose d'extraordinaire, M. Vianney recommandait le silence et les gens craignaient de le peiner en proclamant les grâces reçues. Il n'en fut plus ainsi quand le culte de la sainte eut été inauguré. Le bon Curé lui attribua tout l'honneur des merveilles qui s'accomplissaient et il aimait encore à les proclamer¹⁹². » [143]

« Je l'ai aimée avant de la connaître, » disait M. Vianney, parlant de la Vierge Marie. S'il n'en fut pas ainsi à l'égard de sainte Philomène, du moins, dès qu'il la connut, son cœur fut pris tout entier. Aussitôt s'établit entre eux une amitié incroyable. Sa dévotion pour elle, a déclaré l'abbé Monnin, fut « un amour ardent et presque

¹⁹² *Procès de l'Ordinaire*, I, p. 276. Au procès de canonisation, la plupart des témoins devaient déposer dans le même sens, en termes presque identiques :

L'abbé Raymond, vicaire du Curé d'Ars : « Le serviteur de Dieu semblait avoir consacré un culte particulier à sainte Philomène, qu'il appelait sa chère petite sainte. Il disait souvent la messe à son autel ; il allait très souvent faire quelque prière dans sa chapelle. Il recommandait très souvent la dévotion à son égard... » (*Procès de l'Ordinaire*, I, p. 317.)

L'abbé Toccanier, successeur de M. Vianney : « Il avait consacré un culte particulier à sainte Philomène. Il lui attribuait toutes les faveurs et les prodiges qui contribuaient à la célébrité du pèlerinage d'Ars. » (*Procès de l'Ordinaire*, I, p. 159.)

M^{lle} *Alix de Belvey* : « Il avait voué un culte spécial à sainte Philomène, Il l'appelait sa chère petite sainte... Il contribua beaucoup à la faire honorer soit dans nos contrées, soit dans tout le reste de la France. » (*Procès de l'Ordinaire*, I, p. 236.)

M. *Pierre Oriol* : « Il avouait un jour n'avoir jamais rien demandé à Dieu par l'intercession de sainte Philomène sans l'avoir obtenu. » (*Procès de l'Ordinaire*, I, p. 739.)

Le frère Athanase : « Sa sainte de prédilection fut sainte Philomène, qu'il appelait sa petite sainte. » (*Procès de l'Ordinaire*, II, p. 844.)

chevaleresque¹⁹³ « Dès le début, la chère sainte répondit aux attraits de son serviteur ; mais leurs cœurs allèrent s'unissant de plus en plus, au point qu'il y avait entre eux, dans les dernières années, non plus une relation à distance, mais un commerce immédiat et direct ; et dès lors le saint vivant eut avec la bienheureuse la familiarité la plus douce et la plus intime. C'est d'une part une perpétuelle invocation, de l'autre une assistance sensible et une sorte de présence réelle¹⁹⁴. »

Ce que fut cette surnaturelle liaison, un pèlerin d'Ars¹⁹⁵ l'a bien exprimé en ces derniers temps : Il se lia entre la petite et lointaine martyre romaine, presque inconnue, [144] et le saint thaumaturge des âmes, le liseur de pensées, le victorieux de Satan, une de ces amitiés en Dieu que ne gênent ni la mort, ni la distance, ni les barrières des siècles. Elle a été sa Béatrice, son idéal, sa douce étoile, son guide, sa pure lumière, sa consolatrice, son auxiliaire de tous les jours. C'est surtout par le cœur du Curé d'Ars que nous est venue sainte Philomène, cette petite Sœur Thérèse d'il y a dix-huit siècles, auréolée du nimbe des vierges et tenant dans ses mains fines et diaphanes la glorieuse palme du martyr.

À cette amitié étonnante n'y eut-il pas une raison profonde et qui nous dépasse ? Ne

¹⁹³ A. MONNIN, *Vie*, I, p. 191 ; II, p. 434.

¹⁹⁴ *Ibid.*

¹⁹⁵ Chanoine POULIN, *Les Parfums d'Ars, Annales d'Ars*, août 1922.

pourrait-on dire que Dieu se plaît à créer des âmes toutes semblables, bien qu'à des époques différentes ? Et quels que soient les années, les siècles même qui les séparent, n'y aurait-il pas entre ces âmes, si elles sont saintes, une attraction comme entre les étoiles, un lien mystérieux d'amour ? Au Curé d'Ars Dieu avait réservé l'affection toute pure et céleste d'une enfant de quinze ans immolée pour la foi, aux origines de l'Église. N'est-ce pas en partie à cette suave amitié que, devenu vieillard, M. Vianney a dû de conserver jusqu'à son dernier jour cette vigueur morale, cette gâité, cette jeunesse du cœur qui présageait en lui l'immortelle jeunesse des élus ?

*

**

Il y avait de telles ressemblances, malgré l'espacement des siècles, malgré la différence des milieux, entre la douce vierge et le prêtre de Jésus-Christ !

Même humilité. Philomène, pauvre jeune fille inconnue, cachée dans la Rome païenne comme la perle au fond des mers, humble en sa naissance, humble en son tombeau ; Jean-Marie Vianney, si longtemps dédaigné par beaucoup [145] même de ceux-là qui auraient dû l'estimer et le vénérer davantage. Arrivé sur les hauts sommets de la sainteté, il n'a qu'un désir : « aller se cacher dans un coin pour y pleurer sa pauvre vie, pour essayer si le Bon Dieu voudra encore lui

pardonne son ignorance, son hypocrisie et sa gourmandise¹⁹⁶ ! » Afin de dissimuler jusqu'au bout ses macérations effroyables, « il manifeste la volonté de ne pas être dévêtu après sa mort¹⁹⁷ ».

Philomène accepte tous les sacrifices, toutes les peines que lui imposent ces temps de persécution violente ; elle sera héroïque jusqu'à l'effusion du sang. Jean-Marie Vianney brise sur son « pauvre cadavre » des disciplines de fer ; il porte une ceinture de cordes hérissées de pointes aiguës ; il fait un seul repas par jour, et quel repas ! Tout juste pour qu'il ne meure pas d'inanition... Cette vie-là, en plus des pécheurs – selon une de ses paroles – « finira par tuer le pécheur ! » Ainsi le don de force brille d'un éclat incomparable dans l'âme du prêtre et de la vierge.

Un même zèle aussi les anime. Si la Providence a permis qu'en nos temps modernes la petite sainte des catacombes donnât son nom, assurât son patronage à des œuvres qui ont pour but l'évangélisation des pauvres, l'amélioration du sort de l'ouvrier, il a fallu qu'elle-même eût jadis un cœur d'apôtre. N'est-ce pas devant ses reliques que fut guérie à Mugnano la fondatrice de la *Propagation de la Foi* ? L'abbé Vianney, lui, se consuma lentement pour les âmes. Il eût consenti à rester vivant sur terre jusqu'à la fin du monde,

¹⁹⁶ D'une lettre autographe reproduite par l'abbé Monnin en tête des premières éditions de la *Vie*.

¹⁹⁷ Jeanne-Marie Chanay, *Procès de l'Ordinaire*, II, p. 1707.

reprenant chaque jour son admirable et épuisant labeur, plutôt que d'aller avec les saints qui, eux, d'après ses propres paroles, « sont des *rentiers* et ne peuvent plus comme nous glorifier Dieu par le [146] travail, la souffrance et des sacrifices pour le salut des âmes¹⁹⁸».

¹⁹⁸ Déposition Toccanier, *Procès apostolique ne pereant*, p. 271.



TABLEAU DE SAINTE PHILOMÈNE
Église de Ligny (Meuse) voir page 195.

C'est à une époque de négation et de matérialisme que Philomène sortit de sa tombe pour rappeler à trop d'oublieux la foi indéfectible,

l'indomptable courage des fidèles des premiers temps. De même, cette idée que le Curé d'Ars avait été donné au monde chrétien pour y faire revivre en leur pureté les vertus évangéliques faisait impression sur plus d'un visiteur. À preuve ces lignes d'un pèlerin nantais : « Je suis de retour, semant ce que j'ai recueilli. Et quelle récolte !... Je crois que les beaux entretiens de ce grand saint ont déjà porté leurs fruits au dedans et autour de moi. » Un autre voyageur, plus explicite, écrivait : « Quelle foule ! quel empressement ! quelle vénération !... Tout cela est bien miraculeux et semble d'un autre âge... Je suis revenu d'Ars beaucoup plus croyant que je n'y étais allé. Comment douter d'un ordre de choses supérieures aux choses que l'on voit, en présence d'un homme si supérieur lui-même aux hommes que l'on connaît ? À Ars, la réalité du surnaturel vous saisit à la gorge... M. Vianney me paraît comme un flambeau allumé dans l'Église de Dieu pour éclairer les peuples et les ramener à la pureté et à la simplicité de l'évangile. À Ars, on assiste aux scènes de la vie de Notre-Seigneur... Pour moi, notre bon saint est une démonstration vivante. Il résume en lui la vie de Jésus-Christ et celle des saints. J'ai été tant à plaindre lorsque je doutais de tout !... Je voudrais pouvoir dire cela à tous les incrédules. »

*

**

En vérité le vieux prêtre de France et la jeune martyre romaine étaient faits pour se comprendre. Donc rien d'étonnant que, par une permission de Dieu, [147] Philomène soit venue visiblement faire visite à son grand ami, à son fidèle « chevalier ». Que se passa-t-il en ces entrevues toutes célestes ? Presque rien n'en a transpiré. Après une apparition – celle de mai 1843, dont nous reparlerons – « ce fut une opinion générale qu'il s'était dit dans ce colloque mystérieux des choses qui ont fait, jusqu'au terme de sa longue vie, la consolation du saint prêtre¹⁹⁹ ».

De telles visites furent-elles fréquentes ? Bien entendu, l'abbé Vianney gardait là-dessus le silence, comme d'ailleurs sur tous les faits extraordinaires de sa vie. Les seuls qu'il se plût à révéler, parce que sans doute l'humilité y trouvait son compte, c'étaient les fréquentes vexations du diable, autrement dit *le grappin*. Cependant, au sujet de sainte Philomène, le Curé d'Ars s'est trahi lui-même plusieurs fois.

Les missionnaires ses auxiliaires, de même que les directrices de la Providence, devaient agir de ruse pour surprendre ses secrets²⁰⁰. Voulant

¹⁹⁹ A. MONNIN, *Vie*, I, p. 397.

²⁰⁰ Jeanne-Marie Chanay l'explique fort bien (*Procès de l'Ordinaire*, I, p. 709) : « Mes compagnes et moi, nous avons souvent appris par M. Vianney lui-même des choses qui le concernaient. Ce n'est pas qu'il aimât à nous entretenir de lui ; rien au contraire n'était plus opposé à ses habitudes. Mais il avait une telle simplicité de cœur, qu'il s'oubliait parfois et se laissait aller aux confidences. Dans ces bons moments, nous usions d'une certaine industrie : nous n'avions pas l'air de vouloir apprendre ce que nous tenions

s'assurer s'il voyait Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, sainte Philomène, comme beaucoup de personne le croyaient, M. Camelet, [148] supérieur des missionnaires de Pont-d'Ain, l'interrogea sur les obsessions du *grappin*. L'abbé Vianney commença à s'engager dans le piège. « Mais, Monsieur le Curé, reprit le questionneur, le bon Dieu vous dédommage de ces vilaines visites par d'autres plus agréables.

– Oh ! pour ça, n'en parlons pas, » jeta le saint quittant son sourire pour prendre un air sérieux. Et il coupa court à la conversation. M. Camelet, connaissant son homme, regarda cette négation apparente comme une affirmation²⁰¹.

Après la mort de M. Vianney, on dégagait de secret tous les témoins de sa vie, sauf, bien entendu, son confesseur pour ses affaires de conscience. Or une personne de Moulins, M^{lle} Étienne Durié, libre désormais de tout dire, a raconté ceci avec une parfaite bonne foi devant la commission d'enquête :

Le 8 mai 1840, j'apportais une somme d'argent assez considérable²⁰². M. Vianney était seul dans sa chambre.

le plus à savoir ; nous faisons les indifférentes, puis nous le mettons sur la voie ; nous le questionnions doucement, et lui ne se doutant de rien, nous répondait comme un enfant. S'apercevait-il de la ruse, il s'arrêtait tout à coup et nous défendait de rien révéler de ce qui lui était échappé. Cela explique comment mes compagnes et moi, nous avons pu obtenir de lui la connaissance de tant de particularités qui concernent sa vie. »

²⁰¹ *Procès de l'Ordinaire*, II, p. 1375.

²⁰² M^{lle} Durié s'était faite, par reconnaissance d'une guérison, quêteuse du Curé d'Ars. Elle allait, souvent assez loin, recueillir de l'argent pour ses fondations de missions ou de messes. La dernière fois qu'elle lui en

C'était une heure après midi. M^{lle} Catherine Lassagne m'ouvrit la porte de la cure. En montant l'escalier, j'entendis M. le Curé parler haut, comme s'il y avait quelqu'un avec lui. Je monte tout doucement, j'écoute. J'entends une voix douce : « Que voulez-vous que je demande à mon Fils ? – O ma bonne Mère, la conversion des pécheurs, la consolation des affligés, le soulagement de mes malades et en particulier d'une personne qui souffre depuis vingt-huit ans et qui réclame ou la mort ou la guérison. » La voix répondit : « Elle guérira, mais plus tard. »

À ces paroles, je pénétraï subitement dans la chambre, dont [149] la porte était légèrement entr'ouverte. Comme j'étais affligée depuis vingt-huit ans d'un cancer, j'étais convaincue que tout à l'heure il s'était agi de moi.

Quelle fut ma surprise en apercevant, debout devant la cheminée, une dame de taille ordinaire, vêtue d'une robe d'éclatante blancheur sur laquelle étaient semées des roses d'or... Son front était entouré d'une couronne d'étoiles. J'en fus éblouie.

Quand je pus reporter sur elle mes regards, je la vis sourire doucement. « Ma bonne mère, lui dis-je aussitôt, emmenez-moi donc au ciel.

– Plus tard.

– Ah ! il est temps, ma mère !

– Vous serez toujours mon enfant et toujours je serai votre mère. »

En prononçant ces paroles, elle disparut. Je restai un moment comme hors de moi-même, stupéfaite de la faveur qui m'était accordée. Faut-il donc voir de si belles choses et être si ingrate ! pensais-je. Quand je fus revenue à moi-même, j'aperçus M. le Curé, demeuré debout devant sa table, les mains jointes sur la poitrine, le visage resplendissant, le regard immobile. Je tremblai qu'il ne fût

apporta, en mars 1859, M. Vianney lui demanda : « Savez-vous combien vous m'avez apporté d'argent jusqu'ici ?... Quinze mille francs. » (*Procès de l'Ordinaire*, II, p. 1447).

mort ; m'approchant de lui, je le tirai par un pli de sa soutane « Mon Dieu, se mit-il à dire, est-ce vous ?

– Non, mon Père, c'est moi... Où étiez-vous donc ? Qu'avez-vous donc vu ?

– Si vous en parlez, répliqua M. Vianney d'un ton sévère, vous ne mettrez plus jamais les pieds ici !... Et d'un ton radouci il ajouta : « Avec la Sainte Vierge et sainte Philomène nous nous connaissons bien.²⁰³ »

Voir souvent la sainte Vierge et sainte Philomène, il trouvait cela ordinaire : il y était habitué ; il parlait de ces visiteuses célestes comme on parle d'amis de toujours ! [150]

« C'est chose regrettable, dit l'Église, que la vie de Philomène, les actes et le genre de son martyre soient demeurés dans l'ombre.²⁰⁴ » Quel dommage encore que la simplicité délicieuse du Curé d'Ars ne se soit pas trahie davantage ! Pourtant, tout à la fin de sa vie, en mai 1859, il confiait dans la plus stricte intimité à l'une de ses meilleures pénitentes : « J'étais en peine de connaître la volonté de Dieu sur une entreprise qui m'inquiète – il s'agissait de commencer la nouvelle église ; M. Toccanier, auxiliaire de M. Vianney, était d'avis de consacrer à cette construction des sommes réservées pour les missions paroissiales. – J'ai demandé à connaître

²⁰³ Deux témoignages d'Étiennette Durié, 12 août 1864 (*Procès de l'Ordinaire*, II, p. 1447) et 10 octobre 1876 (*Procès apostolique ne pereant*, p. 1215-1216). – Étiennette fut guérie à Ars, pendant la grand'messe, le 15 août de cette année 1840.

²⁰⁴ Office de sainte Philomène, leçon IV : *Dolendum est res ab eadem gestas атаque ac genus martyrii quod ipsa fecit obscura perstitisse.*

la volonté de Dieu. Sainte Philomène m'est apparue ; elle est descendue du ciel, belle, lumineuse, environnée d'un nuage blanc. Elle m'a dit par deux fois : « Tes œuvres sont plus parfaites que les siennes, parce qu'il n'y a rien de plus précieux que le salut des âmes. » Pendant qu'il parlait de cette vision, ajoute la personne qui en reçut la confiance, M. Vianney était debout, les yeux élevés au ciel et la figure rayonnante à ce souvenir qui semblait le ravir encore²⁰⁵.

*

* *

Il connaissait les traits de la martyre romaine ; il en avait admiré l'expression virginale. Un jour, se présenta à son confessionnal une jeune fille de Ligny (Meuse), M^{lle} Sophie Mécusson, personne profondément pieuse et sans doute peu chargée de crimes ; car, dès qu'elle fut agenouillée à ses pieds, le saint Curé lui dit : « Ma petite, allez vous confesser, si vous voulez, au missionnaire. Il y en a ici qui sont plus pressés que vous. » [151]

La pauvre pénitente avait attendu longtemps son tour, et il lui fallait repartir sans recevoir les conseils de l'homme de Dieu ! Déconcertée d'abord, elle se ressaisit assez pour ne pas perdre une si heureuse occasion.

« Je vous en prie, mon Père, confessez-moi ! »

²⁰⁵ Baronne Alix de Belvey, *Procès de l'Ordinaire*, I, p. 253-54 ; *Procès apostolique ne pereant*, p. 234.

Silence de l'autre côté de la grille.

« Oh ! mon Père, donnez-moi un souvenir...
une image de sainte Philomène.

– Mais, répondit M. Vianney, dans votre église de Ligny, dans telle chapelle, il y a un tableau qui la représente. Allez et faites-le reproduire. C'est la plus belle tête de la sainte que je connaisse²⁰⁶. »

Que je connaisse ! Le curé d'Ars n'avait jamais mis le pied à Ligny ; il ignorait l'existence du tableau : une intuition mystérieuse le lui avait fait connaître. Et c'est ainsi qu'il pouvait comparer le portrait à l'original.

Cette peinture existe toujours dans l'église de Ligny. La jeune martyre, les cheveux dénoués sous son voile flottant, est couronnée de roses. Serrant contre son cœur une palme et un lis, elle regarde la terre où sont étendus, avec l'ancre symbolique, des instruments de supplice, un sabre recourbé, des fouets, des flèches. La physionomie est jeune ; les traits sont vraiment gracieux, et charmant le sourire²⁰⁷.

Mais nous avons hâte de regarder travailler ensemble le Curé d'Ars et sa chère petite sainte en ce coin de terre défriché à peine, couvert des

²⁰⁶ Ces détails proviennent de M. le chanoine Maucotel, supérieur du grand séminaire de Verdun, qui les tenait lui-même de M. Méon, ancien vicaire de Ligny et confesseur de M^{lle} Sophie Mécusson. – Il a été question de ce tableau dans la *Semaine Religieuse de Verdun*, n° du 7 février 1923.

²⁰⁷ La peinture est datée de 1836.

ronces du péché et qui deviendra si vite une oasis de vie chrétienne et de sainteté. [152]

CHAPITRE VI. - LA « CHÈRE PETITE SAINTE »
DU CURÉ D'ARS. II. GUÉRISON À DEUX DES
CORPS ET DES ÂMES.

*I. Le pèlerinage d'Ars. — La première chapelle dédiée en France à la
jeune martyre.*

Au XVII^e siècle, saint François Régis, l'apôtre du Vivarais, s'était mis à la recherche des pécheurs ; au siècle suivant, le bienheureux Louis-Marie de Montfort, intrépide missionnaire de la croix, avait parcouru, pour les rapprocher de Dieu, Vendée, Bretagne et Poitou. Le Curé d'Ars, lui, n'aura pas besoin de courir après les âmes : Dieu les lui amènera. Elle était d'ailleurs si attirante, sa bonté ! Et puis, à cette époque de luttes religieuses où continuait de se faire sentir l'influence maudite de Voltaire, tous les cœurs droits réclamaient la lumière et la paix. De proche en proche, on apprend qu'il y a dans un petit village de la Dombes un homme qui lit dans les consciences, qui d'un mot cicatrise les plaies des âmes et des corps... Et voici que sur les bords verdoyants du Fontblin, le minuscule ruisseau d'Ars, accourent des foules comme peut-être n'en a jamais vu, au temps de Jean-Baptiste, la berge sainte du Jourdain.

Ce mouvement extraordinaire auquel les journaux n'eurent aucune part, ce *pèlerinage* sans

fin commença [153] vers 1825. Dans l'octave de la Fête-Dieu de 1827, un voyageur écrivait qu'il avait trouvé l'église d'Ars « remplie de fidèles où les étrangers comptent en grand nombre » ; et dans cette église, « un prêtre exténué par le jeûne et les veilles, prononçant d'une voix éteinte une prière dans laquelle il exhale son amour²⁰⁸ ». Or, jusqu'en 1845 M. Vianney devait rester seul pour évangéliser, confesser, communier toute cette foule, sans négliger pour cela le service de la paroisse²⁰⁹. Dans le village, les étrangers se logeaient et se sustentaient comme ils pouvaient.

Cependant autour de la sainte bourgade se créaient des routes nouvelles. Un jour vint où douze voitures publiques circulèrent entre Lyon et Ars. En 1835, le pauvre curé s'était présenté, comme tout prêtre doit le faire, à la retraite ecclésiastique. Le voyant venir en son modeste équipage : « Vous n'avez pas besoin de retraite, lui dit l'évêque de Belley, mais les âmes ont besoin de vous. » Et le saint homme reprit le chemin d'Ars.

En effet, l'affluence était devenue telle, que, pendant près de vingt ans, M. Vianney, lié à son confessionnal comme à un calvaire, dut y passer tous les jours de quinze à dix-huit heures à la belle saison, onze heures au moins pendant la

²⁰⁸ L'abbé Vianney n'avait alors que 41 ans.

²⁰⁹ C'est en septembre 1845 que l'abbé Antonin Raymond, curé de Savigneux, lui fut donné comme auxiliaire. Les missionnaires de la résidence de Pont-d'Ain ne vinrent l'aider qu'à partir de 1853, six ans seulement avant sa mort.

saison rigoureuse. Chacune des six dernières années de sa vie, cent mille personnes environ se présentèrent dans son église. « Par les seuls omnibus qui mettent le village en communication avec la Saône ou la gare de Villefranche il vint, dans le cours de 1858, plus de quatre-vingt mille étrangers²¹⁰. » On voyait alors arriver dans Ars « de trois à quatre cents personnes par jour, rapporte le [154] comte Jean des Garets. Dans la gare de Perrache, la plus importante de Lyon, un bureau spécial était ouvert en permanence pour distribuer des billets à destination d'Ars ; avec cette clause que le même billet était valable pour huit jours : il était publiquement reconnu qu'il fallait ce laps de temps pour approcher à son tour de M. Vianney et en obtenir une parole ou une absolution²¹¹. » Sans doute tous les pèlerins ne se confessaient pas à lui ; du moins tous repartaient après avoir vu et entendu un saint, avec des germes de salut déposés dans leurs âmes.

Dès 1838, la dévotion à sainte Philomène avait pris dans l'église d'Ars une extension nouvelle. « De nombreuses guérisons opérées coup sur coup devant ses reliques y amenèrent beaucoup de monde²¹². » De minimes parcelles d'ossements furent ici l'occasion d'autant de

²¹⁰ A. MONNIN, *M. le Curé d'Ars. Sa mort et ses funérailles*. Lyon, Motton, 1859, p. 32.

²¹¹ *Procès apostolique in genere*, p. 413.

²¹² A. MONNIN, *Vie*, II, p. 9.

prodiges que le corps presque entier honoré à Notre-Dame de Mugnano²¹³.

*

* *

La dévotion du Curé d'Ars envers sainte Philomène ne comportait ni prières ni formules spéciales. « Il n'imposait rien aux autres et tâchait lui-même de suivre les mouvements de la grâce²¹⁴. » Toutefois il sentait la [155] nécessité de donner à cette dévotion un cadre, c'est-à-dire une chapelle et un autel.

Le 13 janvier 1837, Grégoire XVI avait autorisé le culte de sainte Philomène. Il était donc permis désormais en France, moyennant les induits requis, de célébrer la messe en son honneur. Ce fut l'occasion d'une grande joie pour notre saint Curé.

Une fois de retour après sa miraculeuse guérison à Mugnano, M^{lle} Jaricot voulut témoigner sa gratitude à sa virginale bienfaitrice. Désireuse de lui dédier un sanctuaire, près de sa maison, au flanc du coteau de Fourvière, elle fit

²¹³ Ce serait une erreur de supposer que le volume plus ou moins considérable d'une relique est la mesure de son pouvoir miraculeux. Les parcelles conservées à Ars sont minimes. « Nous n'ignorons pas, écrivait le pape Benoît XIV, qu'il faut entourer de vénération non seulement le corps d'un saint quand il est là présent dans son entier, mais même le moindre fragment détaché du reste de ce corps ; car, remarque saint Maxime, c'est la gloire des martyrs que si leur dépouille mortelle est semée comme une poussière dans l'univers, elle conserve cependant partout la plénitude de sa puissance. » (*Lettre au Chapitre de Bologne*, § II).

²¹⁴ Abbé Dubouis, *Procès apostolique ne pereant*, p. 921.

part de son projet à son vénérable ami d'Ars. Or celui-ci, la gagnant de vitesse, se mit à l'œuvre de son côté, et la toiture était loin d'être posée à l'oratoire de Lyon, que déjà l'abbé Vianney avait sa chapelle au nom de *Filumena*²¹⁵ : chapelle toute simple, ornée d'une statue couchée de la martyre²¹⁶. Le saint Curé eut toujours une prédilection pour ce petit coin de son église. Il y venait souvent réciter son office ; chaque mardi, il y célébrait la messe. Il s'y réfugiait pour y prier plus à son aise. Il prétendait bien faire de cet humble autel le centre [156] unique du pèlerinage d'Ars et reporter sur la chère petite sainte tout ce qui effrayait son humilité si délicate, si profonde, si entière.

²¹⁵ « Il fut le premier en France à lui élever une chapelle, » déclare au procès le Frère Athanase. (*Summarium*, N° 14.) Cette chapelle – la seconde, à gauche, en entrant – fut érigée très probablement dès les premiers mois de 1837 (voir NOTES, N° XVI, p. 374).

²¹⁶ Cette statue n'est plus dans l'église. Les pèlerins, souvent indiscrets dans leurs dévotions, en avaient détaché tant de fragments qu'il a fallu l'enlever.

Depuis le décès de M. Vianney, au-dessous d'une grande statue qui domine l'autel en la chapelle de sainte Philomène, on a placé une effigie de cire représentant la jeune martyre. Elle est couchée dans une châsse tapissée de satin blanc et bordée de tentures rouges. Des béquilles, de nombreux ex-voto couvrent les murs de la chapelle. Pendant la dernière guerre, à ces ex-voto ont été joints, par centaines, des portraits de soldats que les familles recommandaient à la chère petite sainte.



DANS LA VIEILLE ÉGLISE D'ARS, La chapelle et l'autel élevés par le saint Curé en l'honneur de sainte Philomène.

II. « *Adressez-vous à sainte Philomène !* » – *Gronderies et brouilles passagères.* – « *Moi, je n'y suis pour rien.* » – *Prodiges opérés en commun.*

Qu'on s'imagine ce que fut le pèlerinage de 1835 à 1859. Un défilé continu de pénitents en quête de pardon ou de bonnes âmes désireuses du mieux qui viennent demander le chemin pour monter plus haut ; et mêlés à cette foule, des boiteux, des aveugles, des muets, des paralytiques. Quand M. Vianney, après son catéchisme de onze heures, veut franchir les quelques mètres qui séparent son église de sa cure, il est assailli de tous côtés ; et de partout ce sont des supplications comme celles-ci : « Bon père, bénissez mon enfant malade, guérissez-le. – Saint père, vous n'avez qu'à dire : je veux, et je serai guéri ! » On se croirait revenu au temps du Christ, sur un chemin de Galilée.

Mais presque toujours M. le Curé renvoie à sainte Philomène quiconque réclame la santé du corps ou d'autres faveurs terrestres. Et c'est elle, non pas lui, qu'il faudra remercier. On fera d'abord une neuvaine de prières ; et même M. Vianney sera enchanté qu'on s'en retourne la faire chez soi. D'ailleurs la présence de la personne malade n'est point nécessaire : la petite sainte, prétend l'humble prêtre, a partout la même puissance. Une Nantaise, M^{lle} B. L., atteinte d'un cancer, devait se mettre entre les mains des chirurgiens. Elle eut l'inspiration de recourir aux

prières du Curé d'Ars. Au milieu de vives souffrances, elle parvient à l'homme de Dieu qui, pour éprouver sa foi, lui dit : « Comment, Mademoiselle, vous avez sainte [157] Philomène à la Visitation de Nantes, et vous n'y recourez pas chez vous ? » Cette parole, fut pour la malade un trait de lumière. Elle revint en sa ville natale, commença une neuvaine, appliqua sur son mal un reliquaire de la sainte martyre et se trouva subitement guérie.²¹⁷

À des personnes éloignées d'Ars et qui sollicitaient des guérisons M. Vianney se contentait de prescrire des prières et non un pèlerinage. En même temps que la lettre écrite par l'un de ses secrétaires d'occasion – Catherine Lassagne, l'abbé Raymond ou l'abbé Toccanier – il faisait expédier un peu de l'huile qui brûlait nuit et jour devant la statue de sainte Philomène.

En 1859, la baronne van Caloen, qui habitait Bruges, lui demandait par correspondance de

²¹⁷ Ces détails sont empruntés aux *Chroniques* de la Visitation de Nantes, monastère où sainte Philomène est spécialement honorée. La dévotion à la petite sainte y fut introduite dès 1835, grâce au zèle de la très honorée Mère Marie-Antoinette de la Ferronnays ; elle prit une grande extension sous le supérieurat de Mère Marie-Philomène Maujouan du Gasset. Cette dernière, alors que les ressources manquaient, méditait de reconstruire entièrement le monastère. Elle réclama les suffrages du Curé d'Ars, promettant, si des âmes généreuses lui venaient en aide, d'élever un bel autel à la vierge martyre dans la future chapelle. La vaillante Mère fut exaucée. Dans sa reconnaissance, elle fit dresser en l'honneur de la céleste bienfaitrice un monument des plus gracieux. On y vient toujours en pèlerinage. De nombreuses faveurs, même des guérisons, relatées en un registre spécial conservé au monastère, sont attribuées à l'huile de la lampe qui brûle devant la statue couchée de sainte Philomène.

prier pour son fils Joseph, âgé de six ans et qui ne pouvait marcher, ayant sous le genou droit une excroissance osseuse énorme. « Ayez confiance en Dieu, lui fit répondre le Curé d'Ars, et commencez une neuvaine à sainte Philomène. Il faudra oindre le mal deux fois par jour avec l'huile qui vous est envoyée, tandis que vous réciterez en famille les prières à la sainte. » [158]

« On suivit ponctuellement les prescriptions de M. Vianney, écrivait Joseph, devenu évêque de Phocée et archiabbé de la Congrégation bénédictine du Brésil. On vit diminuer peu à peu l'excroissance, à tel point qu'au dernier jour de la neuvaine, il n'en restait plus de traces²¹⁸. »

Cependant, au saint village, les miracles allaient se multipliant²¹⁹. Un murmure croissant de

²¹⁸ Archives du sanctuaire d'Ars.

²¹⁹ Un certain nombre de ces faits merveilleux sont connus. Malheureusement, M. Vianney étant demeuré sans aucun auxiliaire pendant vingt-sept années (de 1818 à 1845), il a gardé le silence sur tout ce qui s'est passé durant cette période. Ce n'est que par le témoignage d'autrui qu'on a pu savoir quelque chose.

Au mois de mai 1839, il est vrai, vint à Ars un prêtre du diocèse de Montpellier, l'abbé Tailhades, qui, désireux d'approfondir l'art des missions et de la direction des âmes, avait obtenu de passer quelques mois près de M. Vianney. Il fit ainsi plusieurs séjours dans Ars et aida le saint Curé, débordé plus que jamais. Ce fut même cette circonstance qui donna à celui-ci la pensée de demander un vicaire. M. Tailhades, sur le point de s'éloigner pour ne plus revenir, se confessa une dernière fois au Bienheureux. Il reçut pour pénitence de « ne souffler mot de ce qu'il aurait pu apprendre, touchant sa personne, qui fût de nature à lui attirer quelque réputation ». Et comme il se récriait respectueusement : « Eh bien, soit ! reprit le confesseur, que vous disiez du Curé d'Ars ce que vous voudrez dans les autres paroisses, peu m'importe : on n'y fera pas attention ; on ne m'y connaît pas ; mais je fais mes réserves pour les diocèses de Belley et de Lyon. » – Devenu curé de Mont-blanc et chanoine de Montpellier, M.

gloire s'élevait de la foule. Une semaine on put compter jusqu'à quatorze guérisons. C'était un peu trop tout de même ! Le pauvre saint Curé, visiblement ennuyé, crut devoir y mettre le [159] holà. « Ne pourrait-elle aller faire ses miracles ailleurs ? », s'écriait-il devant ses catéchisés, dont les faces s'éclairaient, d'un joyeux sourire.



ENSEMBLE DE LA VIEILLE ÉGLISE D'ARS ET DE LA NOUVELLE, Au premier plan, le presbytère et le jardin du saint Curé.

Or, malgré les injonctions et les bouderies fraternelles de l'abbé Vianney, la petite sainte opérait encore des prodiges. Le 30 juillet 1842, raconte Catherine Lassagne, je parviens à aborder M. le Curé. « Sainte Philomène, lui dis-je, a fait hier un nouveau miracle. Priez-la donc, s'il vous plaît, d'en faire toujours. Cela ranime la foi. Pourquoi lui défendez-vous de guérir les gens ?

Tailhades a fait, en septembre 1864, des révélations bien intéressantes au *Procès de l'Ordinaire* (T. II, p. 1504-1526). Il mourut à l'âge de 66 ans, le 14 juin 1870.

– Oui, me répondit-il, je lui ai bien dit d'en faire encore pour ceux qui sont ici, mais après, de n'en plus faire du tout, parce que, autrement, il viendrait trop de monde.

– Et vous croyez qu'elle est contente ?

– Oh ! pendant trois nuits, il me semblait qu'il me manquait quelque chose ; il y avait un vide ; sainte Philomène semblait me reprocher de ne pas penser assez à elle. Et alors je lui ai promis de la prier un peu plus.²²⁰« C'est en de pareilles circonstances – car la petite sainte récidivait – qu'eut lieu le délicieux dialogue raconté par M. Toccanier lors du Procès de béatification :

Je lui dis : « Monsieur le Curé, un bruit court contre vous.

– Et lequel donc, mon camarade ?

– Il paraît que vous avez défendu à sainte Philomène de faire des miracles ici.

– C'est vrai, mon ami, répondit-il. Ça fait trop parler. Ces miracles amènent trop de monde. J'ai prié sainte Philomène de guérir les âmes chez nous tant qu'elle voudra ; mais pour le corps, de les guérir plus loin. Elle m'a bien écouté : plusieurs personnes malades sont venues ici commencer leur neuvaine qu'elles ont achevée chez elles, où elles ont été exaucées. Ni vu, ni connu²²¹ !... » [160]

C'est précisément ce qui arriva au bienheureux Julien Eymard, fondateur de la Société du Saint-Sacrement. Très malade, il fut porté dans l'église d'Ars. Or M. Vianney qui

²²⁰ Catherine Lassagne, première ébauche de son *Petit Mémoire*, p. 17.

²²¹ *Procès apostolique ne pereant*, p. 288.

l'aimait particulièrement et l'appelait « son Saint²²² », lui prescrivit une neuvaine à sainte Philomène, en ajoutant toutefois « qu'il ne guérirait pas sur place, mais quand il serait plus loin ». Et il en fut ainsi²²³.

Seulement, voilà ! La chère petite sainte, au lieu d'attendre la fin de la neuvaine, distribuait parfois ses faveurs dès le premier jour, avant que l'on quittât Ars pour obéir à M. le Curé. Et alors c'étaient d'amusantes boutades comme celle-ci - après la guérison d'un petit estropié : « Sainte Philomène aurait bien dû guérir cet enfant ailleurs. Elle m'a manqué de parole²²⁴ ! »

Notre vierge martyre était morte toute jeune. Le Curé d'Ars ne l'ignorait pas. Et c'est sans doute pour cela qu'il la traitait avec cette charmante familiarité, cette audace exquise, la reprenant comme on reprend un enfant. Il la grondait de faire trop de miracles ; il la grondait aussi, il faut le dire, quand elle n'en faisait plus ; il lui « cassait la tête », quand elle tardait trop à exercer son merveilleux pouvoir.

Vers la fin de juillet 1838, Catherine Lassagne était à toute extrémité. « Elle avait un transport au cerveau. Le médecin, M. Timecour, de Trévoux, déclara qu'elle était perdue. On songeait déjà à

²²² *Le Serviteur de Dieu Pierre-Julien Eymard*, Rome, Imp. Vatican, 1903, p. 24.

²²³ D'une relation de la Supérieure générale des Sœurs du Saint-Sacrement. *Messenger de sainte Philomène*, janvier 1897.

²²⁴ Frère Athanase, *Procès de l'Ordinaire*, II, p. 845.

préparer tout ce qu'il fallait pour les funérailles. Mais M. le Curé pria sainte Philomène pour elle.²²⁵ « Le saint homme était bien angoissé : que deviendrait sans cette directrice dévouée l'œuvre nécessaire de la *Providence* ?... Tout à coup, [161] l'agonisante rouvre les yeux. « Je suis guérie, s'écrie-t-elle... Mais qu'est-ce que ce cierge-là ? » – Le cierge allumé pour la recommandation de l'âme brûlait encore, et un clair soleil dardait ses rayons dans la chambre. – « Je veux me lever, » reprend Catherine. Elle se lève en effet et se jette à genoux devant une image de sainte Philomène. La fièvre avait complètement disparu. La veille, au chevet de la mourante, M. le Curé avait fait pressentir cette guérison, qu'il semblait toutefois trouver un peu tardive. « Je gronderais presque sainte Philomène, disait-il. Je suis tenté de lui reprocher la chapelle que j'ai bâtie en son honneur. » Sur quoi Catherine Lassagne, en plein délire, s'était écriée : « Allez la battre !²²⁶ « La chère petite sainte, loin d'être battue, fut mille fois remerciée.

Si de notre part une telle réflexion n'était irrespectueuse, ne pourrait-on dire que « la chargée d'affaires » du saint Curé fut quelquefois assez embarrassée ? On lui demandait d'intercéder pour la guérison des corps. La

²²⁵ Jeanne-Marie Chanay, *Procès apostolique ne perant*, p. 495.

²²⁶ *Petit mémoire de Catherine Lassagne, manuscrit autographe*, pp. 96-98, et *Procès de l'Ordinaire*, I, p. 523.

guérison était obtenue, et voici ce qu'elle entendait dire à son grand ami d'Ars : « J'ai bonne envie (confiait-il un jour à Catherine Lassagne) de défendre à sainte Philomène de faire des miracles pour les corps. Il faut qu'elle guérisse surtout les âmes. Ce pauvre cadavre, qui doit pourrir, n'est pas grand'chose. – Mais, répliquait Catherine, elle ne vous écouterait pas. » Et lui de répondre en souriant : « Oh ! si, elle fait bien à peu près ce que je veux²²⁷. »

Seulement, il y avait des variations dans les volontés du Curé d'Ars ; si bien que sa petite sainte et lui n'étaient pas toujours parfaitement d'accord : Philomène opérait-elle coup sur coup des prodiges, l'humble prêtre trouvait [162] qu'il y en avait trop ; mais, par contre, cessait-elle de guérir les corps pour s'occuper sans doute uniquement des âmes – comme elle en était priée – M. Vianney ne tardait pas à s'en plaindre.

« Une jeune fille de douze à quatorze ans, rapporte l'abbé Raymond, avait perdu l'usage de ses jambes à la suite d'une fièvre typhoïde. Elle vint à Ars et communia, assise sur une chaise, à la messe que M. le Curé célébrait dans la chapelle de sainte Philomène. Après la communion, la jeune fille se lève, se jette à genoux et s'écrie : « Je suis guérie ! » Un mouvement se produisit parmi la foule. M. Vianney ne s'en aperçut pas et, pendant qu'il était à la sacristie, occupé à signer des

²²⁷ Première ébauche manuscrite du *Mémoire* de Catherine Lassagne, p. 17.

images, je lui dis : « Il y avait bien longtemps que sainte Philomène se reposait. – C'est pour cela, me répondit-il, que, pendant la messe, je l'ai grondée en lui disant : Grande sainte, si vous n'accomplissez plus de miracles, vous allez perdre votre réputation²²⁸. »

*

* *

Pratiquement, on le voit, les miracles dépendaient de la prière du saint Curé. Il déclarait lui-même « n'avoir jamais rien demandé par l'intercession de sa petite sainte sans avoir été exaucé²²⁹ ». Mais c'est en vain qu'il se défendait tant qu'il pouvait d'avoir une part quelconque en ces prodiges. « Malgré cela, on avait autant de confiance en ses prières, à lui, qu'en l'intercession de sainte Philomène²³⁰. » Il avait beau dire : « Il y a tant de saints et de saintes dans notre église²³¹ !... Moi, je ne fais pas de miracles... Je ne suis qu'un pauvre ignorant qui a [163] gardé les moutons : c'est le bon Dieu et sainte Philomène qui font tout cela²³². » On ne le croyait plus si bien que les premiers temps.

D'autant plus qu'il se trahissait lui-même, c'est-à-dire qu'il faisait des miracles sans invoquer,

²²⁸ Abbé Antonin Raymond, *Procès de l'Ordinaire*, I, p. 334.

²²⁹ Pierre Oriol, *Procès de l'Ordinaire*, I, p. 738.

²³⁰ Abbé Raymond, *Procès de l'Ordinaire ne pereant*, p. 517.

²³¹ Abbé Gaillard, *Procès de l'Ordinaire*, II, p. 1426.

²³² Abbé Camelet. *Procès de l'Ordinaire*, II, p. 1374.

au moins extérieurement, sainte Philomène. Contentons-nous ici d'en citer deux ou trois exemples.

Le cas de la *loupe guérie* est typique. Il fallait, paraît-il, entendre le Frère Athanase raconter le fait avec son air bonhomme et sa mimique expressive.

Une personne de Lyon amena ici son enfant pour recommander à M. Vianney le succès d'une opération : le petit avait une grosse loupe à l'œil. Cette femme saisit la main de M. le Curé et la porta sur le mal qui, à l'instant, disparut. L'événement ayant fait du bruit dans Ars, le Serviteur de Dieu prit les devants :

« Il m'est arrivé une belle farce aujourd'hui, nous dit-il le soir, quand nous le conduisîmes à sa chambre.

– Et quoi donc ?

– Oh ! quoi qu'on dise, le bon Dieu fait encore des miracles. Une personne m'a fait toucher son enfant qui avait un gros mal à côté de l'œil, et ç'a tout fondu !... J'ai eu tant de honte que, s'il y avait eu là un trou de rat, je me serais caché dedans.

– Cette fois, repartit M. Toccanier, vous ne dites pas que c'est sainte Philomène. »

Il fut un peu embarrassé, mais finit par répondre :

« Elle pourrait bien encore y être pour quelque chose²³³. »

Une sœur de ce curé de Savigneux qui fut huit ans l'auxiliaire du saint Curé, M^{lle} Jeanne Raymond, devenue par son mariage M^{me} Gloppe, vint un jour à Ars, tenant dans ses bras l'un de ses petits garçons, âgé de trois ans, qui avait les jambes molles. Elle était à peine entrée dans

²³³ Frère Athanase, *Procès apostolique in genere*, p. 233.

l'église, que retentit près d'elle une voix douce qui [164] s'élevait avec effort : « Madame Gloppe, venez donc ! Je sais que vous n'avez pas beaucoup de temps. »

La femme suivit M. Vianney à la sacristie. « C'est votre enfant, reprit le saint en fixant sur le pauvre petit un regard de commisération... Qu'est-ce que vous désirez ?

– Oh ! qu'il marche, monsieur le Curé !

– Il faut demander cela à sainte Philomène.

– Mais d'abord, vous, monsieur le Curé, bénissez-le ! » Et le Curé d'Ars mit ses mains sur la tête de l'enfant.

Aussitôt, le petit infirme s'échappa des bras maternels et posa ses pieds à terre.

« Il est déjà guéri !... s'écria la mère, extasiée. Oh ! monsieur le Curé, merci !...

– Allez à la chapelle de sainte Philomène, dit le saint homme sans paraître l'entendre ; vous y prendrez de l'huile pour en frotter les jambes de l'enfant²³⁴. »

M^{me} Gloppe s'éloigna, tenant son fils par la main, et M. Vianney se remit au confessionnal.

Un soir de 1857, l'omnibus de Villefranche amenait à Ars une jeune Lyonnaise qui marchait péniblement avec des béquilles, ayant le genou droit complètement ankylosé et la jambe inerte. Quand, la prière du soir achevée, M. Vianney

²³⁴ Récit de M. Gloppe (de Limonest), recueilli par les *Annales d'Ars* de juin 1913, p. 27.

descendit de chaire, cette personne osa toucher du bout des doigts son surplis, en lui disant : « Mon Père, je viens vous demander ma guérison. » Le saint Curé se retourna vers elle, et avec un regard foudroyant : « Malheureuse que vous êtes, lui répondit-il, avant de solliciter la guérison du corps, demandez donc celle de l'âme ! » Et il passa, mais en ajoutant, tandis qu'il se rendait lentement vers le chœur : « Il est vrai que la Chananéenne se contentait des miettes qui tombaient de la table du Maître... »[165]

Pendant une semaine entière, chaque jour, M. Vianney vit venir cette pauvre fille à son confessionnal. Enfin le 8 septembre, en la fête de la Nativité de Marie, elle assiste à la messe du Curé d'Ars. Le moment venu, elle veut se diriger vers la table de communion. Or, à peine s'est-elle levée, que ses béquilles lui échappent et tombent à terre. Elle marche, toute redressée, sans aucune claudication. Et les personnes qui l'entourent de s'écrier : « Miracle ! miracle !... »

M. Vianney, qui s'était mis à donner la communion, s'arrête un instant et dit à haute voix : « Silence, mes enfants, silence ! » De grosses larmes emplissent ses yeux et ruissellent sur sa chasuble. La jeune fille communique, revient à sa place et s'agenouille sur le pavé. Elle était complètement guérie.

Après la messe, le Frère Jérôme conduisait au Curé d'Ars l'heureuse miraculée. « Ma pauvre

enfant, lui dit-il, vous êtes bien indigne de la grande faveur que vous avez reçue aujourd'hui. » Et il ajouta, pour détourner de lui les remerciements : « Remerciez sainte Philomène de tout ce qui vous arrive. Moi, je n'y suis pour rien²³⁵. »

Un pénitent et ami du serviteur de Dieu, Jean-Claude Viret, de Cousance (Jura), a raconté, avec sa naïveté de paysan, dans un vieux cahier déchiffré à grand'peine, comment il embarrassa M. Vianney et quelles réponses il en reçut²³⁶.

Je vous dirais qu'un jour mon confesseur de Cousance me pria de demander au saint Curé d'Ars (Ain) ce qui se faisait d'extraordinaire dans sa paroisse.

« Mais que se fait-il d'extraordinaire dans ma paroisse ?

– Mon Père, on m'a dit là-dessus bien des choses.

[166]

– O mon enfant, il ne faut pas croire tout ce qu'on raconte.

– Eh bien, mon Père, quand je serai à Cousance, je dirai donc qu'il ne se fait rien dans votre paroisse.

– En ce cas, mon enfant, vous mentirez. Il ne faut pas.

– Dites-moi donc, s'il vous plaît, ce que je dois rapporter à mon confesseur.

– Vous lui direz qu'ici tout se fait par l'intercession de la Très Sainte Vierge et de sainte Philomène. Il se guérit des sourds, des muets, des aveugles, des paralytiques, des possédés. Il se fait des miracles et des conversions tous les jours, et des fois, il s'en fait plusieurs. Mais ce n'est que par

²³⁵ D'après un court mémoire de M^{lle} Marie Robert, institutrice à Clermont-Ferrand, conservé aux archives du sanctuaire d'Ars.

²³⁶ Jean-Claude Viret, I^{er} cahier manuscrit, xvii.

l'intercession de la Très Sainte Vierge et de sainte Philomène. »

Impossible de lui tirer autre chose.

*

* *

Le plus souvent toutefois, le Curé d'Ars et sa chère petite sainte semblèrent bien faire alliance pour l'obtention d'un même miracle. Bornons-nous là encore à quelques-uns des faits consignés au Procès de béatification.

Une jeune fille des environs de Charlieu (Loire), toute paralysée d'un côté, pouvait encore se traîner sur ses jambes, mais ne pouvait se servir de son bras malade. Et de plus elle souffrait beaucoup. Admise au confessionnal de M. Vianney, elle expose à l'homme de Dieu ses épreuves et ses désirs de guérison. « Allez parler de cela à sainte Philomène, » lui est-il répondu. Elle se rend comme elle peut, parmi la foule pressée, à l'autel de la petite sainte. « Rendez-moi mon bras, supplie-t-elle, ou donnez-moi le vôtre. » Guérie sur-le-champ, l'heureuse miraculée court à la *Providence* faire part de son bonheur à Catherine Lassagne. « Remerciez le bon Dieu avec moi, lui dit-elle, c'est fait²³⁷ ! » [167]

Charles Blazy, de Cébazat près Clermont-Ferrand, est venu à Ars tant bien que mal. Depuis trois années, il ne peut marcher sans béquilles. Sur le conseil de M. Vianney, il fait une première

²³⁷ D'après Catherine Lassagne, *Procès apostolique ne pereant*, p. 455.

neuvaine à sainte Philomène ; il en commence une seconde. Aucun résultat. Voici l'Assomption – c'était le 15 août 1858 – Charles Blazy boude déjà un peu le saint et sa chère petite sainte. Le soir, le pauvre impotent se traîne jusqu'à la sacristie.

« Enfin, demande-t-il à M. le Curé, est-ce cette fois, ou non, que je dois porter mes béquilles à sainte Philomène ?

– Allez, mon ami. »

L'impotent se redresse, élève en l'air ses béquilles devenues inutiles et va, jubilant, parmi la foule qui admire, les offrir à la céleste guérisseuse²³⁸.

Plus longues encore à venir furent certaines guérisons attribuées à sainte Philomène. À un premier pèlerinage., une fillette de Chalon-sur-Saône, qui, par suite d'une luxation de la hanche, ne pouvait marcher qu'avec deux béquilles, alla en déposer une – une seule ! – sur l'autel de la petite sainte. Elle demeurait boiteuse d'une jambe. À un autre voyage, elle implora de nouveau les prières du Curé d'Ars. Il envoya aussitôt l'enfant, bien guérie cette fois, déposer sa dernière béquille devant la statue de sainte Philomène, à laquelle, naturellement, revint toute la gloire²³⁹.

²³⁸ D'après le Frère Athanase, *Procès de l'Ordinaire*, I, p. 751.

²³⁹ Relation de M^{me} Raymond-Corcevay, de Chalon-sur-Saône, elle-même miraculée d'Ars, comme nous le verrons.

Un jeune homme de Feurs (Loire), nommé Baron, avait fait une chute de cheval dont les suites furent terribles. Il était resté plié sur lui-même, la tête entre les genoux. Il souffrait le martyre. C'est dans ce piteux état qu'il fut transporté jusqu'à Ars. Sa fiancée, désolée, [168] l'accompagnait. « Votre place n'est pas ici, » déclara M. Vianney à cette demoiselle. Et il la renvoya à Feurs. « Pour vous, dit-il au malheureux, priez sainte Philomène. » Chaque jour, deux des messieurs qui servaient au saint Curé de « gardes du corps » venaient prendre le blessé à l'hôtel et le portaient dans la chapelle de la sainte. « Or il se redressa peu à peu et au bout de deux mois, sans remèdes, sans l'intervention d'aucun médecin, il se trouva parfaitement guéri.²⁴⁰ »

Cette longue attente avait été bonne pour l'âme comme pour le corps Notre jeune homme n'était pas reparti d'Ars sans y avoir fait une excellente confession. D'ailleurs, l'abbé Vianney avait voulu éprouver sa foi.

Il y eut guérisons plus rapides.

« Voici ce qui m'est arrivé à moi-même, racontait l'hôtelier d'Ars, François Pertinand. J'avais pris une maladie grave qui avait causé une enflure considérable, au point qu'elle atteignait la poitrine. On me mena soigner à Villefranche. Les médecins déclarèrent que le sang était vicié et qu'il n'y avait plus de remède. Là-dessus, mes parents voulurent absolument me ramener à la maison. M.

²⁴⁰ M. André Thèbre, *Procès apostolique ne perant*,, p. 1118-1119.

le Curé vint me voir. Il me dit que je n'avais pas pour deux jours de vie, mais que si je voulais avoir confiance et suivre ses conseils, je guérirais. « Si tu fais, me dit-il, une neuvaine à sainte Philomène avec moi et avec tes « parents, à la fin tu iras à Fourvière en action de grâces. » La chose me parut impossible, mais je me rendis à son avis. Le quatrième jour je me levai, et le neuvième, j'attelai moi-même mon cheval pour me rendre à Lyon avec ma famille²⁴¹. »

Une dame de Marseille, M^{me} Daumas, atteinte du mal de Pott, commence à Ars une neuvaine en l'honneur de la petite sainte. Le dernier jour, elle communie dans son lit, de la main de M. Vianney. Mais elle ne ressent aucune [169] amélioration. Elle se désole. « Partez, ma petite, lui dit le saint Curé.

– Oh ! non, mon Père je veux rester près de vous, à Ars !

– Partez ! En restant ici, vous retardez votre guérison. »

Elle croit à la parole du serviteur de Dieu. On la conduit en gare de Villefranche, d'où on l'embarque pour Marseille. Arrivée là, elle se sent guérie, saute seule du wagon, à la stupéfaction de sa fille qui l'accompagne et de son mari qui est venu l'attendre avec une voiture. Le lendemain, elle gravissait à pied le rude chemin de Notre-Dame de la Garde²⁴².

Un homme, racontait la Sœur Saint-Lazare, religieuse de Saint-Joseph de Bourg, avait apporté dans l'église d'Ars un enfant d'une huitaine d'années qui ne pouvait pas

²⁴¹ François Pertinand, *Procès apostolique ne pereant*, p. 827.

²⁴² François Pertinand, *Procès apostolique ne pereant*, p. 825-826.

marcher. M. Vianney dit pour lui la messe à l'autel de sainte Philomène, et le petit estropié fut guéri. On parlait en ma présence de ce miracle au Curé d'Ars. Il répondit : « Que voulez-vous, il fallait bien que le bon Dieu récompensât la foi de ce brave homme ; c'est pour cela que sainte Philomène lui a obtenu la guérison de son enfant²⁴³. »

C'était en septembre 1857, rapporte M^{lle} Marie Robert²⁴⁴, de Clermont-Ferrand. M. Vianney faisait à l'église son catéchisme de onze heures. Je le vois encore dans sa petite stalle, à côté de l'autel de la Sainte-Vierge. L'omnibus arrive. Soudain, la porte de l'église s'ouvre bruyamment ; ce qui nous fait détourner la tête. Trois personnes étaient là, près du bénitier : une femme et un homme, lequel tenait un enfant dans ses bras. M. Vianney, regardant ces nouveaux venus, leur dit en soupirant « Pauvres gens ! venir de si loin chercher ici ce que vous avez chez vous ! Que votre foi est grande ! » Puis il continua son catéchisme. [170]

Sur la fin, ayant récité l'angélus, il s'adressa encore d'une voix forte à ce père et à cette mère : « Portez votre enfant à sainte Philomène, là, à gauche ! » Les infortunés traversèrent l'église et allèrent s'agenouiller devant la statue de sainte Philomène, qui était dorée presque à neuf en ce moment-là.

Tout à coup on entendit un grand remuement, un bruit de chaises. C'était le père qui s'était évanoui en entendant son fils parler pour la première fois. Ce petit de six ans était paralysé et sourd-muet de naissance. « Joli papa, joli !... » avait dit l'enfant dans le patois de son pays. Ce brave homme, transporté à l'air sur le perron, reprit vite ses sens.

« Nous étions venus à Ars, nous expliqua-t-il, pour demander la guérison de notre fils qui n'avait jamais parlé ni marché. » Et la mère d'ajouter : « Ah ! que j'ai fait de

²⁴³ Sœur Saint-Lazare, *Procès apostolique ne pereant*, p. 768.

²⁴⁴ Dans un court mémoire conservé aux archives du sanctuaire d'Ars.

neuvaines pour que le bon Dieu nous le reprît, puisqu'il n'y avait aucun espoir de guérison. Tous les médecins consultés ont été du même avis... Et à présent, le cher petit, le voici debout et il parle ! Quelle grâce !... » C'était si touchant de les voir pleurer de joie tous les deux !

Ils allèrent, conduits par un Frère, remercier M. Vianney dans sa cure. Dans le courant de la semaine, je revis la mère. « Je ne puis pas croire à la guérison de mon petit garçon, me dit-elle. Et pourtant, voyez-le là-bas. » Et j'aperçus l'enfant à qui son père et M. Vianney donnaient la main. Le saint Curé avait l'habitude de visiter, l'après-dîner, les malades du village. Or, plusieurs jours de suite, il emmena ainsi avec lui l'enfant miraculé.

Le mercredi des cendres 1857, arrivait à Ars une brave paysanne de Saint-Romain, en Saône-et-Loire, Anne Thorin, femme Devoluet. Elle conduisait dans une voiturette son petit garçon, bel enfant de huit ans, atteint d'une coxalgie. L'ayant porté inutilement de médecin en médecin, elle n'avait plus espoir qu'en Dieu et dans ses serviteurs. Confiant son Jean-Marie à l'hospitalière famille Vernu, la courageuse mère, qui à tout prix veut voir *le Saint*, passe la nuit sous le clocher. M. Vianney arrive longtemps avant le jour. Il s'adresse à Anne Devoluet : [171] « Venez la première ; vous êtes la plus pressée. » Elle se confesse aussitôt, mais sans pouvoir souffler mot du petit affligé. Partie manquée !

Pendant la messe du saint Curé, elle réussit à se placer avec son enfant assez près de l'autel. La messe finie, M. Vianney perce la foule, rentre à la sacristie. Mais un remous se produit dans

l'assistance ; la mère et l'enfant sont entraînés contre la porte, qui s'est refermée sur l'homme de Dieu. Hardiment, la mère place son pied entre cette porte et le seuil... Le Frère sacristain la presse de se retirer : « M. le Curé ne la recevra pas. » Le saint l'aperçoit. « Qu'elle entre, dit-il, avec son enfant. »

À peine entrée, elle se jette à genoux. « Ce garçon est trop grand, reprend M. Vianney, pour se faire ainsi porter par sa mère... Relevez-vous, ma bonne, et mettez le petit à terre. – Il ne le peut pas ! – Il le pourra, riposte en riant le Curé d'Ars. Ayez confiance en sainte Philomène... Demain matin, ma messe sera pour vous. » Il déposa un baiser sur le front de l'enfant, puis : « Allez, bonne mère ; allez prier devant sainte Philomène, elle vous le guérira. » Et comme elle prenait le petit pour le porter, « Laissez-le aller. » L'enfant avec de grands efforts et tenu par la main, put se rendre jusqu'à l'autel de la petite sainte. Là il se mit à genoux de lui-même, ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps. Et, chose étonnante ! il resta agenouillé près de trois quarts d'heure, jetant les yeux tour à tour sur la statue de sainte Philomène et sur un petit livre de prières que lui avait donné sa mère. Celle-ci, le visage inondé de larmes, ne priait même pas, ne sachant plus où elle en était.

Enfin l'enfant se lève tout seul et dit : « J'ai faim ! » Il marche ; sa mère lui prend la main ; mais il échappe à sa mère. Arrivé le premier à la

porte, il voit qu'il pleut. « Tu vois bien, maman, s'écrie-t-il, si tu m'avais apporté mes sabots !... » (Jean-Marie les avait réclamés déjà pendant le voyage). La mère Dévoluet, prenant son garçon [172] sous les bras, l'emporte ainsi chez le sabotier. Et le petit miraculé, ravi, bondit sur la rue où, la pluie ayant cessé, il s'amuse avec des enfants de son âge.

Les deux heureux pèlerins passèrent encore quelques jours dans Ars, ne laissant échapper aucune occasion de voir le saint Curé. À chaque rencontre, il leur recommandait, un sourire joyeux sur les lèvres, d'être bien reconnaissants à sainte Philomène de la grande grâce qu'elle venait de leur obtenir²⁴⁵.

Bien qu'à Ars on fût habitué aux miracles, celui-là fit du bruit dans le village, parmi les habitants et les étrangers ; le bon Curé en perçut l'écho. On lui fit entendre qu'il était bien pour quelque chose dans la guérison de l'enfant. Il se contenta de répondre par cette boutade : « Sainte Philomène aurait bien dû guérir ce petit chez lui²⁴⁶ ! »

Voici enfin, pour clore cette série de merveilles, un fait où se révèle, peut-être mieux qu'en tout autre, l'action simultanée du Curé d'Ars et de sainte Philomène. L'événement s'est

²⁴⁵ D'après les dépositions d'Anne Dévoluet et de son fils Jean-Marie, 9 août 1864, *Procès de l'Ordinaire*, II, p. 1414-1425.

²⁴⁶ Abbé Alfred Monnin, *Procès de l'Ordinaire*, II, p. 1160.

déroulé en mai 1843, au cours d'une maladie très grave qui faillit emporter l'abbé Vianney.

M^{me} Claudine Raymond-Corcevay, de Chalon-sur-Saône, souffrait beaucoup d'une affection chronique au larynx et aux bronches. Elle ne pouvait prononcer le moindre mot sans éprouver à la gorge une douleur comparable à la brûlure d'un fer rouge. Aussi dut-elle se résigner à communiquer avec son entourage en écrivant sur une ardoise... Enfin, abandonnée des médecins, elle eut recours au thaumaturge d'Ars. Convalescent d'une grave maladie, M. Vianney avait pu ce jour-là descendre à l'église. Mais laissons la parole à la cliente du saint : [173]

Je le consultai sur mon état, raconta-t-elle au Procès de canonisation. Il me dit : « Mon enfant, les remèdes de la terre vous sont inutiles ; on vous en a déjà administré beaucoup trop. Mais le bon Dieu veut vous guérir. Adressez-vous à sainte Philomène. Déposez votre ardoise sur son autel. Faites-lui violence. Dites-lui que, si elle ne veut pas vous rendre votre voix, elle vous cède la sienne ! »

J'allai aussitôt me jeter aux pieds de la petite sainte, et, dès que j'eus fait ma prière, je fus guérie. Il y avait deux ans que je ne parlais plus, six ans que je souffrais cruellement. En retrouvant M^{me} Favier chez qui j'étais logée, je lus à haute voix devant plusieurs personnes quelques pages sur la confiance en la sainte Vierge. J'étais vraiment guérie.

Lorsque je revis M. Vianney, il me dit : « Mon enfant, n'oubliez pas l'action de grâces, et trouvez-vous ici pour la fête de sainte Philomène. » Je fus fidèle à la recommandation. Pendant la messe du 11 août suivant²⁴⁷, je

²⁴⁷ Depuis longtemps, à Ars, la fête de sainte Philomène est célébrée chaque 11 août très solennellement.

chantai d'une voix forte et soutenue un cantique en l'honneur de ma chère bienfaitrice. Après l'office, M. Vianney me félicita d'avoir obtenu, par sainte Philomène, la faculté de chanter aussi bien que de parler²⁴⁸.

III. « *Les âmes plutôt que les corps.* » *Quelques conversions.*

À la petite sainte semblait donc réservée dans Ars la guérison des infirmités corporelles. Pourtant, à mainte reprise, on l'a vu, son allié dans le miracle la pria « de s'occuper un peu plus des âmes ». Sans doute les prodiges de conversions se produisirent-ils le plus souvent dans la chapelle de Notre-Dame d'Ars. Mais Philomène [174] laisserait-elle toute la besogne à sa Reine des cieux ? Le saint Curé ne le pensait pas. Aussi envoya-t-il plus d'un pécheur chercher lumière ou repentir au pied de son humble autel.

Il y fit s'agenouiller un savant géologue de Lyon, M. Maissiat, « professeur d'Arts », un original qui, après avoir fait sa première communion, pieusement, au temps de la Terreur, avait embrassé successivement le mahométisme et le judaïsme, pour devenir tour à tour protestant, spirite, saint-simonien et communiste... Un beau jour – c'était en juin 1841 – il quitte Lyon pour une excursion d'un mois dans les montagnes du Beaujolais. Il rencontre dans la voiture qui le mène à Villefranche-sur-Saône un vieil ami qui de cette ville va se diriger sur Ars.

²⁴⁸ M^{me} Claudine Raymond, née Corcevey, *Procès de l'Ordinaire*, II, p. 1459.

« Venez avec moi, lui dit cet ami, un croyant de vieille date. Vous verrez un prêtre qui fait des miracles.

– Des miracles ! ricane le géologue, je n'y crois pas.

– Venez, vous dis-je. Vous verrez et vous croirez.

– Eh bien, soit ! Va pour une promenade à Ars ! » Et jouant sur les mots, il ajoute : *Ars* est un mot qui me plaît, car je suis *artiste...* »

Le lendemain matin, vers sept heures, M. Maissiat assistait en curieux à la messe de l'abbé Vianney. Celui-ci fixe le pécheur endurci, en passant de la sacristie à l'autel. La messe dite, le Curé d'Ars vient à lui, pose sur son épaule sa main osseuse et le fait venir dans ce coin d'ombre où d'ordinaire se confessent les hommes. Mais M. Maissiat, lui, ne se confessera pas ; il le prétend du moins. Toutefois, à la prière de M. Vianney dont le regard le gêne et le domine, il s'agenouille et, en simple narrateur, il raconte à ce vieux prêtre toute la misérable histoire de son âme. « Mon ami, conclut l'homme de Dieu, revenez me parler demain. En attendant, allez devant l'autel de sainte Philomène. Vous lui direz de demander votre conversion à Notre-Seigneur. » L'incroyant s'éloigne sans un mot de protestation. [175]

Ah ! il ne s'agit plus d'étudier les granits ou les marbres sur les pentes du Beaujolais ! M. Maissiat obéit docilement au Curé d'Ars. Sous les

regards de la foule, il se rend dans la chapelle de la petite sainte. On l'observait. Un reste de respect humain le retint là, sans prière apparente, les bras croisés, planté comme un piquet devant l'autel. Mais, quand même Philomène sut bien toucher ce cœur de pierre. M. Maissiat sent les larmes qui le gagnent. Pleurera-t-il comme une fillette devant tous ces gens rassemblés ? Il sort brusquement de l'église. « Oh ! devait-il l'avouer plus tard, qu'il y a de bonheur en de pareilles larmes ! » Sainte Philomène avait fait son œuvre. Le lendemain, M. Maissiat entendait de nouveau la messe, non en amateur cette fois, mais en chrétien. Plusieurs matins de suite il revint à confesse ; enfin il s'inclinait sous le geste pardonnant du saint Curé et il communiait de sa main. « Le bonheur, la paix se peignaient sur son visage. »

Renonçant à son excursion scientifique, le converti de sainte Philomène voulut demeurer dans Ars neuf jours encore, le temps de remercier par une neuvaine sa céleste bienfaitrice. Il revint à Lyon entièrement transformé, et demeura chrétien fidèle. Il travailla même à la conversion de plusieurs amis et mourut deux ans après son voyage d'Ars « dans les plus beaux sentiments que puisse inspirer la piété chrétienne²⁴⁹. »

²⁴⁹ D'après la déposition de l'abbé François Gaillard, curé de Montagnat, au diocèse de Belley. Ce prêtre se trouvait à Ars en même temps que M. Maissiat, de qui il apprit tous ces détails (*Procès de l'Ordinaire*, II, p. 1427-1429).

Vers 1851²⁵⁰, une jeune fille d'Épertuilly, près de Chalon-sur-Saône, Marie Niel, qui avait une sœur extrêmement souffrante, se présenta au confessionnal de M. Vianney. Ses aveux achevés, aussi complets que possible [176] – du moins le croyait-elle – elle demanda au saint Curé la guérison de sa pauvre malade. Elle reçut cette réponse stupéfiante : « Vous guérirez, mon enfant.

– Mais, mon père, ce n'est pas moi qui suis malade ; c'est ma sœur !

– Vous guérirez. Mais allez près de sainte Philomène. Vous prierez, vous achèverez votre examen de conscience, car votre confession est incomplète. Et puis vous reviendrez. »

Or Marie Niel, sans être une jeune fille scandaleuse, « s'adonnait à la toilette plus que son rang ne le comportait et elle aimait la danse ». Fendant la foule des pèlerins, elle va s'agenouiller à l'autel de la petite sainte. Elle prie, s'examine de nouveau et retourne prendre rang au confessionnal.

« Son accusation achevée, elle pose une seconde fois à son confesseur la question qui lui tenait le plus à cœur et à laquelle avait semblé se dérober M. Vianney. « Oui, vous guérirez, mon enfant. Mais retournez à la chapelle de sainte

²⁵⁰ D'après le récit de Sœur Marie-Amélie (dans le monde Anne Flèche), religieuse à Notre-Dame de la Providence de Vitteaux, Côte-d'Or. (*Annales d'Arx*, juin 1919, p. 25.)

Philomène et demandez-lui avec instance qu'elle vous éclaire sur votre état de conscience, car votre confession n'est point complète. Et ensuite vous reviendrez. Je vais prier pour vous. »

Marie Niel « s'en alla de plus en plus troublée. Elle pria cette fois de tout son cœur sainte Philomène de faire la lumière dans son âme. Elle vit clairement alors ce que ses examens superficiels ne lui avaient jamais découvert, et ce fut tout en larmes – les larmes d'une vraie contrition – qu'elle se rangea humblement à la suite des personnes qui attendaient. Or il y en avait beaucoup. Mais M. le Curé, qui « la tenait à l'œil », lui fit un signe et l'appela avant son tour. Il trouva à ses pieds une véritable pénitente : la frivolité de sa vie, à cette heure, lui était révélée. Après l'avoir entendue, le saint prêtre lui dit : « À présent, mon enfant, vous êtes guérie. » [177]

Alors il la conseilla sur la vie nouvelle qu'elle allait mener. Cependant, avant de quitter le saint, elle posa pour la troisième fois la question demeurée sans réponse :

« Mais, mon père, ma sœur malade ?

– Mon enfant, dans un an, votre sœur malade sera *guérie*. »

De retour à Épertuilly, « Marie Niel parut toute transformée : elle était méconnaissable ». Non seulement elle aida une de ses cousines, Anne Flèche – auteur de ce récit – à vaincre les obstacles qui la retenaient dans le monde, mais

elle-même, quelques années plus tard, entraît chez les Augustines, sous le nom de Sœur Nathalie.

Quant à sa sœur malade, elle fut *guérie* à la date fixée prophétiquement par le Curé d'Ars, c'est-à-dire que, délivrée de toute souffrance, elle s'endormit dans le Seigneur un an après la conversion de la future religieuse Comme Philomène, après l'épreuve, la pauvre enfant reposait « dans la paix ». [178]

CHAPITRE VII. - LA « CHÈRE PETITE SAINTE » DU CURÉ D'ARS. III. BIENFAITS ET RECONNAISSANCE.

*I. Pour obtenir le silence. — Conseillère et inspiratrice. — Le lit brûlé —
Le plus beau miracle de sainte Philomène : la guérison
du Curé d'Ars. — « Elle n'accueille que les demandes
raisonnables. » — « C'est son affaire ! »*

Personnellement, M. Vianney reçut de sainte Philomène maint témoignages de bienveillance. Elle le payait de retour. Littéralement, elle lui obéissait. « Le bon Dieu m'obéit bien à l'autel ! » disait-il. Même, à l'occasion, il réclamait d'elle des services qui feraient presque sourire.

Un jour — pour ne citer que cet incident — une étrangère arrive à l'église. Se croyant sans doute des droits spéciaux à un tour de faveur, elle se faufile parmi les pénitentes, écarte brusquement ses voisines et s'approche du confessionnal où M. Vianney est assis depuis plusieurs heures. Adieu le recueillement des

cœurs contrits ! On s'agite, on murmure ; on proteste à haute voix. Plusieurs personnes même se saisissent de l'intruse et se disposent à la chasser. La scène tourne au scandale. Le pauvre saint Curé ne peut plus ni entendre ni se faire entendre. Que faire ? Sans un geste ni un mot de reproche, il quitte son confessionnal, traverse la foule houleuse et va s'agenouiller à l'autel de sa « chargée d'affaires ». [179]

À peine l'a-t-il priée de calmer ce tumulte indigne de la maison de Dieu, que tout se tait comme par enchantement et que, dans le plus religieux silence, l'envahisseuse va s'asseoir, au bout de la nef, à la place qui lui revient.

Que le Curé d'Ars prît souvent les avis de la petite sainte et même qu'il y eût entre elle et lui communication habituelle de pensées, certains faits autorisent à le croire.

En octobre 1848, un prêtre jurassien, M. l'abbé Cornu, professeur au petit séminaire de Nozeroy, fit dans Ars quelques jours de retraite. Sur l'invitation de l'abbé Raymond qui désirait s'absenter, il accepta de chanter la grand'messe et même de monter en chaire le dimanche suivant. Mais prêcher en présence d'un saint ! L'abbé Cornu en conçut un émoi qui alla grandissant.

Dès le vendredi matin, raconte-t-il, j'allai chercher quelque inspiration dans la chapelle de sainte Philomène, et il me vint à ses pieds deux idées que je me promis de développer.

J'y pensai dans les moments libres de la journée. Le samedi, vers six heures du matin, au moment où j'allais me revêtir des ornements sacrés pour la célébration de la messe, M. le Curé vint à moi et me dit : « C'est donc vous qui nous évangéliserez demain ? Si M. Raymond n'est pas encore revenu pour chanter la grand'messe, je la chanterai... Quant à votre instruction, ajouta-t-il, ne vous tourmentez pas. Vous pourrez dire ceci... et cela : juste les deux idées qui m'étaient venues à l'esprit dans la chapelle de sainte Philomène²⁵¹ !

Le saint directeur avait-il besoin, lui aussi, d'un conseil, il l'implorait de la vierge sage. Il avait dû louer une maison pour loger l'abbé Toccanier, son prêtre auxiliaire, [180] et ceux des missionnaires de Pont-d'Ain qui accourraient pour un coup de main aux temps de presse – M. Camelet, leur supérieur ; MM. Descôtes, Monnin, d'autres encore. M. Toccanier le sollicitait vivement d'acquérir ce local afin d'assurer leur résidence à l'avenir. Le Curé d'Ars, hésitant, consulta là-dessus M. Oriol, un digne rentier qui, pour suivre sa direction, s'était retiré sur la paroisse. Celui-ci ne lui cacha pas que, vu certaines difficultés particulières, l'achat de la maison pourrait occasionner un procès. « Oh ! si c'est ça, répliqua vivement M. Vianney, partisan de la paix et grand ennemi de la chicane, n'en parlons plus ! » Et il alla trouver son auxiliaire pour le prier d'arrêter cette affaire. Mais M.

²⁵¹ D'une lettre inédite datée du 1^{er} septembre 1864 et adressée à M. l'abbé Faivre, missionnaire au diocèse de Saint-Claude, par M. l'abbé Cornu, devenu supérieur du petit séminaire de Nozeroy.

Toccanier lui ayant représenté que le marché valait la peine d'être conclu : « Je consulterai sainte Philomène, » répondit le saint homme. Il célébra la messe à son autel, changea aussitôt d'avis, acheta la maison des missionnaires, et toutes les difficultés s'aplanirent.²⁵²

*

**

À deux ou trois reprises, la chère petite sainte intervint d'une façon autrement éclatante dans la vie de son grand ami.

On sait combien M. Vianney fut tourmenté par le démon. Or un événement étrange mit un jour aux prises sainte Philomène et le *grappin*. Cette fois, il est vrai, le bon Curé n'eut pas à intervenir : tout se fit à son insu. L'histoire vaut la peine d'être contée.



²⁵² D'après Pierre Oriol, *Procès de l'Ordinaire*, I, p. 736.

LA CHAMBRE DU CURÉ D'ARS, Posée à l'angle d'une commode, la petite châsse vitrée de sainte Philomène, où s'arrêta l'incendie en 1857.

Donc, un beau matin de mars 1857, alors que M. le Curé confessait depuis minuit, selon son héroïque coutume, des personnes qui passaient entre le presbytère et l'église virent sa fenêtre vivement éclairée. Nul doute, un incendie dévorait son mobilier. On courut le prévenir : « Mon Père, il semble que le feu est à votre chambre. » Il répondit sans [181] s'émouvoir : « Ce vilain *grappin* ! il a cru brûler l'oiseau, il n'a brûlé que la cage ! » Et il donna sa clé pour qu'on allât éteindre²⁵³.

Un missionnaire s'élançe dans la cellule pleine encore de fumée, et que voit-il ? Le lit, les rideaux et le baldaquin ont été atteints ; même quelques tableaux de sainteté, appendus au mur, ont été mordus par les flammes. Mais, chose extraordinaire, vers le milieu de la chambre, ce feu allumé sans cause visible s'est éteint, arrêté, de haut en bas, selon une ligne droite ; et cette ligne, qui semble tracée par un geste coupant, impératif, a pour point de départ une petite châsse de sainte Philomène, posée sur la commode et qui renferme un fragment de la relique donnée par Pauline Jaricot.

La sainte avait laissé le démon brûler le lit du Curé d'Ars ! M. Vianney implorait depuis

²⁵³ Marthe Miard, *Procès apostolique continuatif*, p. 843.

longtemps la faveur de devenir « le plus pauvre de la paroisse ». Du coup, il était exaucé, n'ayant plus même où étendre son *cadavre*, ainsi qu'il appelait son corps épuisé de mortifications et de jeûnes. Seulement la vierge martyre n'avait pas permis que l'esprit impur attaquât ses reliques, à elle. C'est pourquoi la flamme s'était éteinte sans avoir pu lécher la châsse minuscule...

*

**

Treize ans plus tôt, *Filumena* avait donné au saint prêtre une preuve d'amitié bien plus grande encore.

Jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans, les forces de M. Vianney s'étaient soutenues au delà de toute prévision humaine. Il n'était plus, il est vrai, à force de fatigues et de pénitences, « qu'une brassée d'os couverts d'une peau²⁵⁴ ». Les maladies, d'ailleurs, ne lui manquaient pas : il avait des douleurs d'entrailles, des maux de tête [182] continuels ; et à ces misères s'ajoutaient de cruelles infirmités. Pourtant il demeurait souriant, actif, toujours épuisé et toujours prêt au labeur des âmes. Mais un jour, force lui fut de s'arrêter.

C'était au début de mai 1843. Tout seul pour un ministère écrasant – le nombre des pèlerins augmentait sans cesse – il eut beau essayer de « faire galoper son cadavre », cette fois il n'y put réussir. Alité malgré lui, il fut vite à l'extrémité et

²⁵⁴ Expression du Curé d'Ars lui-même parlant du corps des saints.

parla de « commencer sa préparation à la mort²⁵⁵ ». En effet, une pleuropneumonie s'était déclarée. Sur l'avis des médecins – « ils étaient là quatre qui le regardaient mourir²⁵⁶ » – fut mandé le confesseur de M. Vianney, qui lui administra les derniers sacrements.

Or, « après l'extrême-onction, il fit un vœu à sainte Philomène. Il promit de faire brûler un grand cierge et de faire dire cent messes²⁵⁷ ». M. Dubouis, curé de Fareins, eut la faveur de célébrer la première. « Avant que le saint Sacrifice commençât, a raconté Jean Pertinand qui veillait le malade, M. le Curé me parut être dans l'attitude d'une personne qui s'effraie. Je remarquai en lui quelque chose d'extraordinaire, une grande anxiété, un trouble inaccoutumé... Je crus que l'heure fatale était arrivée, et qu'il allait rendre le dernier soupir. Mais dès que le prêtre fut à l'autel, il se trouva tout à coup plus tranquille. Il me fit l'effet d'un homme qui voit quelque chose d'agréable et de rassurant. La messe était à peine finie qu'il s'écria : « Mon ami, il vient de s'opérer en moi « un grand changement... Je suis guéri !... » Ma joie fut profonde. Je restai convaincu que M. Vianney venait d'avoir une vision, car je l'avais entendu murmurer plusieurs fois le nom de sa chère protectrice, ce qui me porta [183] à croire

²⁵⁵ Correspondance de la famille des Garets d'Ars, 6 mai 1843.

²⁵⁶ Parole du Curé d'Ars dans un de ses *catéchismes* (MONNIN, *Vie*, I, 399).

²⁵⁷ Déposition de l'abbé Raymond, *Sommaire du Procès*, N° 9.

que sainte Philomène lui était apparue, mais je n'osai pas l'interroger.²⁵⁸«

Peu de temps après sa guérison, en septembre, l'abbé Vianney, pris d'un désir intense de solitude, était allé à Dardilly, sa paroisse natale. Il révéla alors à M^{me} Fayolle, d'Écully, quelque chose de ce qui s'était passé au mois de mai : « Voyez-vous, ma cousine, lorsque vous assisterez des mourants, pour les fortifier et les disposer à aller paraître devant Dieu, ne cessez jamais de leur parler que nous ne les voyiez tout à fait trépassés ; car voici ce qui m'est arrivé à moi-même, ces jours derniers, que tous m'avaient condamné et laissé là, sans plus me rien dire, tant ils étaient persuadés que j'étais arrivé à ma dernière heure. J'étais donc dans l'attente du jugement de Dieu, lorsque le médecin dit, après m'avoir tâté le pouls : « Il n'a plus que quelques minutes à vivre. » Entendant ces paroles, je pensais en moi-même : « Dans quelques minutes tu seras devant Dieu ; tu y paraîtras les mains vides. » Puis, au souvenir de tant de personnes qui étaient à ma porte, venues de fort loin pour se confesser, me recommandant du fond de mon cœur à la sainte Vierge et à sainte Philomène : « Seigneur, dis-je en moi-même, si je suis encore utile, ne me retirez pas de ce monde ! » Au même instant, je sentis ma vigueur renaître et toutes mes forces revenir. »

²⁵⁸ A. MONNIN, *Vie*, I, pp. 397-398.

Cependant la guérison ne fut manifeste qu'après la messe célébrée en l'honneur et à l'autel de la vierge martyre. Ce fut une liesse générale dans Ars. Les habitants du village, en témoignage de gratitude, firent peindre, pour l'offrir comme ex-voto, un naïf tableau qui se voit encore dans l'église, à l'entrée de la chapelle de sainte Philomène. M. Vianney, tandis qu'un prêtre lui apporte le viatique, fixe en souriant sa chère petite sainte, qui lui apparaît sur une nuée lumineuse. [184]

Le vendredi 19 mai, sa guérison était certaine, mais sa faiblesse grande encore. Le bon Pertinand le porta à l'église plutôt qu'il ne l'y conduisit. Après s'être prosterné devant le maître-autel pour adorer et remercier Notre-Seigneur, il voulut aussi s'agenouiller dans la chapelle de sainte Philomène. « Il y pria longtemps avec une ferveur et une consolation admirables²⁵⁹. »

Ainsi l'Église de France doit à la vierge martyre des actions de grâces pour lui avoir conservé par ses prières, de longues années encore, une de ses gloires les plus pures, un de ses prêtres les plus saints et les plus bienfaisants.

Plus tard elle obtiendra de même la guérison de l'abbé Alfred Monnin, collaborateur intermittent du Curé d'Ars. Le zélé missionnaire, était miné par une toux opiniâtre. Il voulait continuer quand même son ministère. Mais le

²⁵⁹ A MONNIN, *Vie*, I, p. 403.

Curé d'Ars veillait. Par trois fois, alors que M. Monnin se disposait à prêcher, le saint, sortant brusquement de son confessionnal, prit possession de la chaire. « J'ai demandé à sainte Philomène de me donner votre mal, disait-il en s'apitoyant sur les souffrances du jeune prêtre. – Monsieur le Curé, répliquait l'autre, adressez-lui d'autres prières que celle-là : elle n'accueille que des demandes raisonnables²⁶⁰. »

Heureusement, cette fois, M. Vianney ne tomba point malade, et M. Monnin guérit en très peu de temps d'un mal qui pouvait le conduire au tombeau.

N'est-ce pas encore à sainte Philomène qu'on eut recours quand, une fois de plus, Ars faillit perdre son bien-aimé pasteur ? En 1843, trois mois après sa maladie si grave, le désir de la solitude l'avait fait partir pour Dardilly, d'où il était revenu sur l'ordre exprès de son évêque. Mais dix ans plus tard, sa résolution fut tout à [185] fait prise : il ne voulait plus être curé. Il avait soixante-sept ans, était accablé d'infirmités. Le temps était venu enfin, croyait-il, « d'aller se cacher dans un coin pour y pleurer sa pauvre vie » et se préparer à la mort.

Sous cette impression, le voilà résolu à un second départ, qu'il espère définitif. C'était le 3 septembre 1853. Mais Catherine Lassagne, puis,

²⁶⁰ A. MONNIN, *Vie*, II, p. 400.

par elle, les Frères Jérôme et Athanase ont été mis dans le secret.

« Oh ! Frère Athanase, supplie Catherine désolée, mettez vos enfants en prière, afin que ça n'arrive pas !

– Il faut prier sainte Philomène, réplique le bon Frère qui a confiance en la petite martyre ; *c'est son affaire*²⁶¹ ! » Elle fut priée en effet ce soir-là au pensionnat des garçons ; elle fut priée plus encore à l'orphelinat des petites filles, menacées de perdre un nourricier, un père adoptif. Et l'on attendit.

De tout cela sainte Philomène fit si bien *son affaire*, que les choses se gâtèrent à souhait. Entouré d'amis dès qu'il sortit de sa cure, vers minuit, le pauvre saint ne put même pas franchir la planche du Fontblin, à deux cents mètres de l'église. Le cœur gros, en larmes, il revint à son confessionnal « où une foule de monde l'attendait²⁶² ».

On aurait dit, en effet, qu'une main mystérieuse avait, cette nuit-là, brouillé tous les fils. Les prévisions de M. Vianney étaient déjouées en quelques minutes. Sans protester, alors qu'il caressait depuis si longtemps ce rêve de délivrance, il reprenait, pour ne plus le quitter un seul instant, le poste d'héroïque servitude où l'obéissance l'avait placé. Nul doute que la chère

²⁶¹ Catherine LASSAGNE, *Petit mémoire* man., 2^e rédaction, p. 28.

²⁶² Catherine LASSAGNE, *Petit mémoire*, p. 30.

sainte n'ait contribué à l'y maintenir. Pouvait-elle, en cette soirée mémorable, demeurer insensible à la prière des petits enfants d'Ars ? [186]

Le saint Curé, s'il en sut quelque chose, ne **lui** en garda point rancune. Ce fut, bien au contraire, de l'un à l'autre, et de plus en plus, « la familiarité la plus douce et la plus intime²⁶³ ».



²⁶³ A. MONNIN, *Vie*, II, p. 434.

INTÉRIEUR DE LA NOUVELLE ÉGLISE D'ARS, *Le maître-autel dédié à sainte Philomène.*

II. *La propagation d'un culte cher. — L'ex-voto rêvé. — Les honoraires d'un architecte. — La mort d'un saint. — Le n août 1859 : joies et tristesses.*

En retour de tant de bienfaits connus et inconnus, le Curé d'Ars eut envers cette *Bien-Aimée* toutes les délicatesses de la reconnaissance.

Et d'abord il propagea tant qu'il put sa dévotion. « Il inspira aux âmes, dit le Bréviaire romain, une tendre piété à l'égard de la bienheureuse Philomène²⁶⁴. » Il s'épanouissait quand les pèlerins lui apportaient à bénir, après sa messe, beaucoup d'images de la petite sainte. Il les signait volontiers et recommandait bien qu'on les exposât au retour dans les maisons. Il aurait voulu appeler Philomène toutes les petites filles de la paroisse²⁶⁵. Et de fait presque toutes celles qu'il a baptisées lui-même portent ce prénom.

Nous avons vu comment il la faisait invoquer. Non content de conseiller des neuvaines en son honneur, il demandait qu'on lui dressât des statues, qu'on lui élevât des chapelles.

Avec quel empressement joyeux il bénissait lui-même pour d'autres paroisses des statues de la petite vierge ! Un jour on vit s'avancer en procession vers l'église d'Ars la moitié au moins

²⁶⁴ *Teneram in beatam Philumenam animis pietatem indit.* (Office du Curé d'Ars, au 4 août.)

²⁶⁵ Jean Tête, *Procès apostolique continuatif*, p. 82.

des paroissiens de Chazay. Clergé en [187] tête, bannières déployées, ils venaient du Beaujolais faire bénir une belle statue de sainte Philomène. M. Vianney en était radieux²⁶⁶.

Une autre fois, il fit déposer au presbytère une statue de la sainte, destinée à une paroisse d'Auvergne, en attendant de procéder à la bénédiction solennelle. Le diable s'en montra particulièrement irrité. « Pendant tout le temps que sainte Philomène a été ici, disait le Curé d'Ars le jour où fut bénite la pieuse image, le démon a fait des siennes. Cette statue l'ennuyait ; il a bataillé autour d'elle tant qu'il a pu ; mais il s'attaquait à forte partie²⁶⁷. » En effet, plus chanceuse que certain bénitier brisé un jour par le *grappin*, la petite sainte prit sans encombre le chemin de Clermont-Ferrand.

En 1856 ou 1857 – la date exacte n'a pu être précisée – arrivait à Ars une famille de la paroisse de Gigny-en-Saint-Dizier (Haute-Marne)²⁶⁸. M. et M^{me} Navet-Mahuet venaient présenter au thaumaturge leur fillette âgée de douze ou treize ans, qui était à la fois sourde et infirme. Une de leurs domestiques, Prudence Beaupoil, les accompagnait, pour s'occuper de l'enfant.

M. et M^{me} Navet-Mahuet passaient par de pénibles épreuves morales, étant en dissentiment

²⁶⁶ D'après M^{mc} des Garets, *Procès de l'Ordinaire*, II, p. 933.

²⁶⁷ A. MONNIN, *Vie du Curé d'Ars*, I, p. 341-342.

²⁶⁸ Saint-Dizier contenait trois paroisses.

grave avec des gens de leur parenté. « Elle ne guérira pas, leur répondit le saint Curé quand ils implorèrent pour leur fille. Il est préférable qu'elle n'entende pas ! »

Consulté par la domestique au sujet de sa vocation : « Vous ne serez pas religieuse, lui dit-il, vous avez autre chose à faire. Retournez dans votre paroisse *faire le ménage du bon Dieu*. Vous vous occuperez aussi des enfants... Mais bâtissez une chapelle à sainte Philomène.

– Bâtir une chapelle !... Mon Père, y pensez-vous ? Je [188] me suis mise en service pour nourrir ma vieille mère, et ma paroisse est pauvre.

– N'importe ! c'est à Gigny que je vous demande de l'élever. Vous vendrez des chiffons et des os à un juif qui vous en donnera un bon prix. »

L'année suivante, la pauvre domestique revint, mais découragée : malgré la vente des os et des chiffons, l'affaire n'allait pas vite. À Prudence gémissante le Curé d'Ars remonta le moral :

« Allez, ma fille, et vous trouverez. »

Puis, avec une présence d'esprit merveilleuse, il lui donna l'adresse de familles lyonnaises où elle recevrait de larges offrandes. Toutefois, Prudence n'était pas tout à fait rassurée.

« Et après ? demanda-t-elle.

– Après ?... Votre tâche sera accomplie. »

Les paroles de l'homme de Dieu se réalisèrent. Les Lyonnais désignés se montrèrent

généreux. À la mort de leur fille, M. et M^{me} Navet-Mahuet remirent à Prudence dix mille francs pour sainte Philomène. La chapelle fut construite et la pieuse bienfaitrice s'y dévoua jusqu'à sa mort²⁶⁹. [189]

*

**

Mais le Curé d'Ars n'aurait-il pas son ex-voto, à lui ? Ne laisserait-il pas, après soi, quelque preuve éclatante de son affection exquise, de son immense gratitude ? Ce dessein lui tint longtemps à cœur ; la mort seule l'empêcha de l'accomplir. L'humble chapelle qu'il avait élevée à Philomène ne suffisait plus à sa reconnaissance ; « il projetait, avant de mourir, de faire construire en son honneur un splendide sanctuaire²⁷⁰ ».

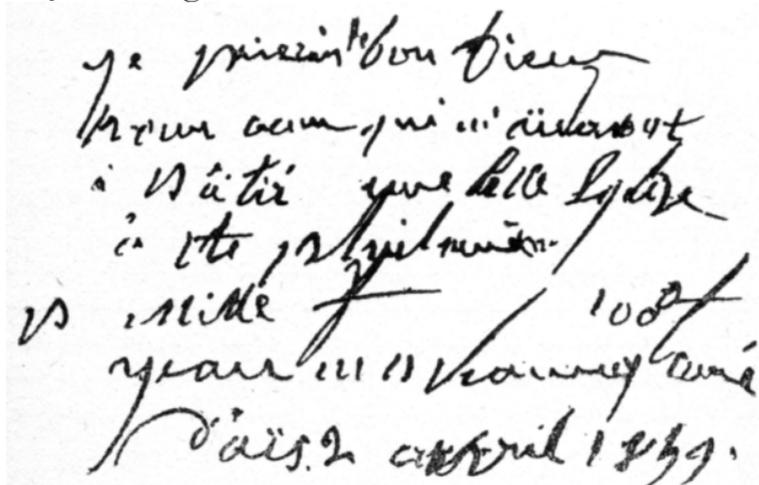
Seulement, il pressentit qu'il n'en verrait pas la première pierre. Aussi, en ses derniers jours, pria-t-il les missionnaires d'élever cette église

²⁶⁹ M. l'abbé Viard, curé de Gigny, nous a communiqué gracieusement ces détails inédits qu'il certifie absolument conformes aux dépositions recueillies près des témoins. Il ajoute :

« M^{lle} Prudence Beaupoil accomplit aussi la seconde partie du programme tracé par le saint Curé d'Ars. Elle éleva jusqu'à six orphelins à la fois, fit le catéchisme aux retardataires, donna des leçons de couture au petit patronage du jeudi. Elle trouva toujours des ressources pour la misère d'autrui, soutenant en même temps les œuvres besogneuses de son pasteur. Elle se ménageait encore des loisirs pour entretenir une propreté reluisante dans l'église. Elle mourut âgée de 53 ans, pensionnaire de l'hôpital, le 14 mai 1879. Cette humble fille a laissé un renom admirable de charité, de discrétion, de tact et de piété. »

²⁷⁰ D'un rapport déposé par M. Toccanier au *Procès de l'Ordinaire*, II, p. 1483.

nouvelle, tandis que, parmi les sanglots de tous, il traçait ces lignes d'une main tremblante²⁷¹ :



Je prierai le bon Dieu
pour ceux qui m'aideront
à bâtir une belle église
à sainte Philomène
p(our) mille f. 1000 f.
Jean M(arie B(aptiste) Vianney curé
d'Ars, 2 avril 1859.

[190]

Déjà, vers la fin de sa vie, il avait ramassé pour cette construction des sommes importantes. Non seulement de riches pèlerins, mais les habitants d'Ars, en général peu fortunés, avaient souscrit généreusement. Un soir de mai 1859, trois mois à peine avant sa mort, il voulut convier ses paroissiens à une réunion spéciale. « Lui, si reconnaissant pour la moindre attention, il leur témoigna sa joie, sa vive gratitude, en les remerciant de la belle souscription qu'ils avaient

²⁷¹ Je prierai le bon Dieu
pour ceux qui m'aideront
à bâtir une belle église
à sainte Philomène
p(our) mille f. 1000 f.
Jean M(arie B(aptiste) Vianney curé
d'Ars, 2 avril 1859.

faite pour l'église nouvelle²⁷². » Il leur disait de sa voix éteinte, mais le visage transfiguré par le bonheur :

« O mes enfants, que c'est beau ce que vous venez de faire ! En remplissant le devoir pascal, vous avez préparé une demeure au bon Dieu dans votre cœur, et vous allez lui en préparer une autre en bâtissant une belle église... »

C'est seulement en mai 1862 que fut posée la première pierre de l'édifice. Mais le plan, par Pierre Bossan, l'architecte futur de Fourvière, ramené à la vie chrétienne par le saint lui-même, avait reçu l'approbation du Curé d'Ars. Celui-ci eut donc une vision du monument tant désiré. Pour honoraires, l'artiste reçut, avec des remerciements pleins d'effusion, un chapelet de corail monté sur or. « Je vous donne ce que j'ai de plus précieux, » lui dit M. Vianney en le lui remettant²⁷³. Jamais l'illustre architecte n'obtint meilleure ni plus douce récompense.

*

**

Hélas ! les jours du Curé d'Ars étaient comptés. Des vies comme la sienne ne devraient, semble-t-il, pas finir. Les saints, ce qu'il y a de plus grand et de plus aimable [191] dans l'humanité, une terre chrétienne voudrait les conserver toujours. Mais eux, tel n'est pas leur

²⁷² M^{me} des Garets d'Ars, *Summ.*, N° 11.

²⁷³ Abbé Toccanier, *Procès apostolique in genere*, p. 164.

souhait : il s'est allumé dans leur cœur un désir immense de s'unir à Dieu, de voir ou de revoir leurs amis du ciel ; à la fin, ils se sentent étrangers en ce bas monde. Alors, en sa bonté, le Seigneur les appelle près de lui, les uns dans la fleur de la jeunesse, comme la vierge Philomène, les autres sous des cheveux blancs. Ces préférés de Dieu ont beau dire qu'il leur serait doux de travailler pour les âmes « jusqu'à la fin du monde » plutôt que de rejoindre les élus qui sont des *rentiers*, malgré tout, las de la lutte, ils avouent au Seigneur qu'« il serait temps de se voir » ; ils soupirent : « Quand serai-je donc avec les saints ? »

L'existence du Curé d'Ars était, d'ailleurs, devenue un vrai martyr – martyr volontairement accepté, aimé, mais qui peu à peu, en cette nature jadis robuste, épuisait les sources de la vie. – La foule, qui assiégeait sans fin son confessionnal, ne paraissait pas s'en douter. « Le bruit courut parmi les frères que ce disciple ne mourrait point²⁷⁴. » Ce que l'Évangile rapporte au sujet de saint Jean, on eût dit que les pèlerins le pensaient de l'apôtre d'Ars : Dieu ne daignerait-il pas, prié par sainte Philomène, conserver longtemps encore à tant d'âmes le guide, le conseiller, le modèle dont elles avaient tant besoin ? Et puis avec quelle habileté, avec quel courage surhumain il savait lui-même cacher les

²⁷⁴ Saint JEAN, XXI, 23.

défaillances de la pauvre nature ! Son angélique sourire rassurait les plus inquiets.

Le soir du vendredi 29 juillet 1859, après avoir rempli sa journée comme d'habitude – messe, bréviaire, catéchisme, seize à dix-sept heures de confessions – il remonte à sa chambre, et là, s'affaissant sur une chaise, il murmure dans un souffle : « Je n'en peux plus ! » Puis il se couche pour ne plus se relever. [192]

« Monsieur le Curé, lui disent des amis accourus à son chevet, espérons encore. Sainte Philomène, qui vous a guéri il y a dix-sept ans et que nous allons prier avec ferveur, nous exaucera ; elle intercédéra auprès du bon Dieu, et vous vous rétablirez encore cette fois.

– Oh ! cette fois, sainte Philomène n'y pourra rien. »

Oui, sainte Philomène n'y pouvait plus rien, parce que Jésus-Christ lui-même avait décidé de faire « entrer dans la joie de son Maître ce bon et fidèle serviteur²⁷⁵ ». Malgré cela, les pèlerins assiégeaient l'autel de la chère petite sainte, la suppliant avec larmes de leur rendre leur confesseur, leur père, « leur saint, leur gloire, leur égide, leur consolation, leur appui²⁷⁶ ». Tous imploraient un nouveau miracle. L'abbé

²⁷⁵ Saint Matthieu, xxv, 21.

²⁷⁶ Expressions employées dans une lettre adressée du château d'Ars par M^{me} des Garets à M. du Colombier, son père, le 6 mai 1843 (lors de la première maladie grave de M. Vianney).

Toccanier, son auxiliaire, avant tout autre ; car, cet homme incomparable disparu, il présentait quelle succession terrible allait lui tomber sur les épaules. Le projet d'une loterie qui permettrait de bâtir en partie l'église nouvelle venait d'être repoussé par le gouvernement. Tandis que le saint agonisait, M. Toccanier lui murmura à l'oreille :

« Impossible de construire votre église. Où trouver des ressources ?... Le bon Dieu vous retire de ce monde, et l'État nous a refusé son concours.

— Courage, répondit une voix à peine perceptible, courage, mon bon ami, vous en avez pour trois ans²⁷⁷. »

Le 4 août, à deux heures du matin, tandis que grondait sur Ars un violent orage, Jean-Marie Vianney expirait doucement. Son âme, avec ses œuvres, entrait au paradis où l'attendaient la Trinité adorable, la Vierge Marie, les anges, les bienheureux et, au premier rang, radieuse entre tous, Philomène, la chère petite sainte. [193]

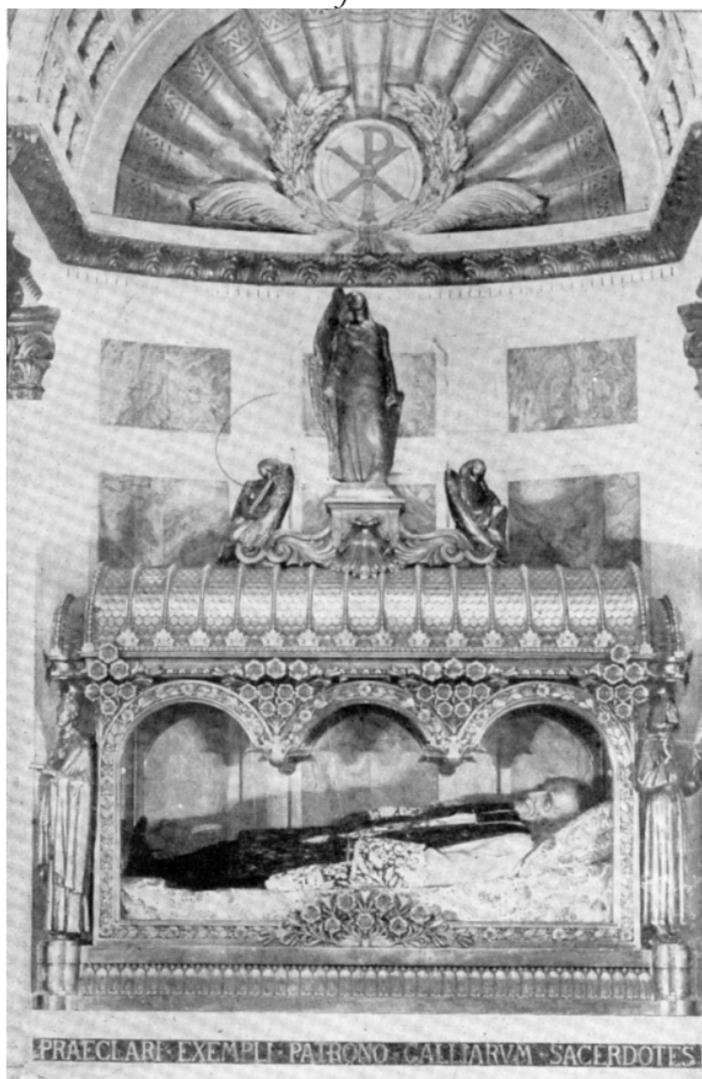
*

**

Le samedi 6, eurent lieu les funérailles présidées par Mgr de Langalerie, évêque de Belley. Trois cents prêtres, six mille fidèles au moins étaient là. Pour l'humble prêtre quel triomphe ! Après la cérémonie, son cercueil était déposé dans la chapelle de saint Jean-Baptiste,

²⁷⁷ M. Toccanier, *Rapport, etc.. Procès de l'Ordinaire*, II, p. 1483.

entre l'autel et le confessionnal, ses deux stations préférées. Cinq jours plus tard, l'abbé Monnin écrivait dans une sorte de *journal* :



ARS : AUTEL DE LA CHASSE, Le corps de Saint Jean-Marie-Baptiste Vianney.

« Ars, 11 août.

« Aujourd'hui, fête de sainte Philomène, le concours a été énorme dans l'église, les communions nombreuses, les tribunaux de la pénitence assiégés. Tout le monde sentait que c'était là un hommage dû à la mémoire du *bon saint* : il aimait tant sa chère petite sainte ! Il avait rendu son culte si populaire²⁷⁸ !... »

Ce jour-là, le cercueil du Curé d'Ars était encore exposé dans la chapelle de saint Jean-Baptiste. « Jusqu'à quarante cierges brûlaient à la fois autour de la relique vénérée. » De penser que leur bien-aimé Père était enfermé là, entre ces quatre planches, navrait les pèlerins, toujours nombreux. Aussi bien triste était sur la terre la fête de sainte Philomène, mais au ciel quelle allégresse, lorsque le nouveau bienheureux s'avança parmi les élus pour offrir ses vœux aimants à la vierge martyre ! [194]

III. Aujourd'hui : église neuve et double reliquaire. – Un témoin de la vérité.

Aujourd'hui, sur les reliques des deux saints, des deux fidèles amis, s'élève le temple rêvé. Glorieux diadème, sa coupole, où sont assis des anges, domine la vieille église – ce grand reliquaire et cette grande relique. La « belle église » que M. Vianney souhaitait de bâtir sous le vocable de sainte Philomène, voici qu'elle l'abrite lui-même !

²⁷⁸ A. MONNIN, *Le Curé d'Ars. Sa mort et ses funérailles*, p. 53-54.

À *Filumena* les honneurs du chœur et du maître-autel. Le maître-autel, de marbre blanc, se dresse sous une voûte azurée et fleurie, soutenue par huit colonnes de granit rouge. Les peintures de la frise racontent, en un poème finement nuancé, la légende de la martyre. Tout au sommet, quatre anges en robe blanche tiennent dans leurs mains les instruments de son supplice. Sur le devant de l'autel se détache un ravissant bas-relief, encadré de lis et de roses : il représente la jeune victime emportée par deux anges²⁷⁹.

Certains ornements semblent venus des catacombes : à la coupole, des colombes s'ébattent parmi les lis ; d'autres, à la table de communion becquêtent des raisins... Les grandes verrières des chapelles latérales représentent [195] des vierges d'autrefois, Thècle et Agathe, Catherine et Marguerite, Reine et Ursule, Agnès et Lucie. Il en est, parmi elles, qui portent des lampes, soit pour aller au devant de l'Époux, soit pour descendre honorer les *loculi* des martyrs.

L'ensemble est grandiose.

²⁷⁹ Le chœur a été bâti, sur les plans de Pierre Bossan, par l'abbé Toccanier, ancien auxiliaire et successeur de M. Vianney. Les fresques sont l'œuvre des peintres Razuret et Paul Borel. Le maître-autel, consacré le 4 août 1865, fut destiné d'abord à la modeste chapelle de sainte Philomène. On le trouva si beau qu'on préféra le mettre à cette place d'honneur. Dessiné par Bossan, il porte un bas-relief dû au ciseau de Cabuchet, auteur d'une statue justement célèbre du saint Curé. Le transept, édifié par Mgr Hippolyte Convert, nommé curé d'Ars en juillet 1889, est l'œuvre d'un élève de Pierre Bossan, M. Sainte-Marie Perrin. Il n'était pas compris dans le plan primitif ; il en est le complément harmonieux.

Le pieux désir du Curé d'Ars est donc réalisé. Mais lui, s'il avait su qu'un jour le transept de cette « belle église » serait réservé à son « pauvre cadavre » ; qu'il serait, lui, l'humble curé de la moindre paroisse des Dombes, l'hôte triomphal de sa chère petite sainte !... Il n'avait pas prévu cela, bien que parfois il lût dans l'avenir.

C'est qu'il est magnifique aussi, ce transept si bien harmonisé avec le chœur : poème de marbre et d'or, composé, celui-là, à la gloire du nouveau saint.

Dans la chapelle de gauche, au-dessus de l'autel, se dresse sa statue, en pur marbre de Carrare. Le Curé d'Ars, revêtu de l'aube et de la chasuble, presse d'une main son cœur où l'Hostie vient de descendre, de l'autre il indique le tabernacle²⁸⁰. De grandes fresques le représentent lui-même : ou, tout enfant, à genoux dans l'étable de Dardilly, ou, jeune berger, évangélisant ses camarades, au gracieux vallon de Chante-Merle.

Au-dessus de l'autel de droite, sous un baldaquin de pierre blanche porté par des colonnes de cipolin, le corps du grand ami de Philomène repose, conservé dans l'intégrité de ses membres après quarante-six ans de sépulture. Oui, ce « pauvre cadavre » tant flagellé, tant malmené, tant martyrisé, est là, somptueusement vêtu d'un rochet brodé, d'une riche étole. Sur

²⁸⁰ Cette belle statue est encore l'œuvre de Cabuchet. Les fresques sont de Paul Borel. L'autel fut consacré le 24 juin 1909.

l'étole, où sont semés des lis et des roses d'or, se détachent, en nuances vives, les images des deux saintes qu'il « connaissait bien », [196] Marie Immaculée et Philomène. Mais c'est à peine si l'on distingue ces fines broderies. Ce que l'on regarde surtout, c'est après la relique du corps, le splendide reliquaire qui la contient. Et dans cette œuvre d'art ce qui frappe le plus les yeux, c'est la statue admirable qui la domine : Philomène, la palme du martyr à la main, la tête levée dans une muette extase. Elle semble encore veiller sur son saint ami qui dort bercé par le murmure de prières sans fin.

*

**

Personne ne contestera, après avoir lu ces pages, qu'à lui seul Jean-Marie-Baptiste Vianney a travaillé autant, sinon plus, pour la gloire de *Filumena* que tous les autres ensemble. Il l'a honorée constamment, aimée profondément. Sans quitter sa pauvre et obscure église, il a fait connaître et invoquer dans tout l'univers la jeune vierge des catacombes. Bien plus, lui-même est devenu une preuve vivante, tangible, de l'existence et de la sainteté de cette enfant. Qui osera prétendre jamais qu'un faiseur de miracles, qu'un sage, qu'un saint comme le Curé d'Ars ait pu vivre dans une illusion continuelle ; qu'un homme qui lisait dans les cœurs n'ait pas en son propre cœur découvert cette erreur, ce

mensonge ? Il se montra toujours homme de parfait bon sens, d'entière loyauté ; il pratiqua la vertu de prudence à un degré héroïque – son procès de béatification en fait foi – et, après avoir cru lui-même à des visions purement imaginaires, il aurait engagé des millions d'âmes à prier une vierge martyre indigne de ce nom, bien plus une sainte inexistante ? Non, il ne connaissait pas Ars, l'écrivain qui avait l'audace de tourner en dérision « une prétendue sainte Philomène, qui n'est en réalité ni sainte, ni martyre, ni Philomène²⁸¹ ! » [197]

Dans l'église d'Ars l'autel de la jeune vierge est bien le plus visité, avec celui de la châsse où repose son frère de béatitude. Pendant l'épouvantable guerre de 1914-1918, que de touchants témoignages de confiance ! Ces portraits, ces billets naïfs de soldats qui tapissaient les murs de sa chapelle, au-dessus des béquilles, ex-voto d'autrefois ; tandis qu'un coffret déposé au chevet du saint Curé, recevait leurs noms. Ces recommandations ont dépassé le nombre de cent mille !

²⁸¹ François LENORMANT, *La Grande Grèce*, Paris, Lévy, 1881-1884, t. II, p. 26. L'auteur jette cette phrase, sans plus de preuve, dans son chapitre sur *Crotone et le Pythagorisme*. Sainte Philomène n'a rien à voir en cette affaire. Heureusement, M. Lenormant est mort en rétractant « tout ce que l'Église trouverait digne de censure dans ses ouvrages ». N'a-t-il pas réprouvé par là même la phrase inconsiderée, pour ne pas dire plus, qu'il avait écrite contre sainte Philomène ?



BAS-RELIEF EXTÉRIEUR DE LA NOUVELLE ÉGLISE D'ARS, Assisté de saint Jean-Baptiste (son patron de confirmation), le Curé d'Ars présente à sa « chère petite sainte » la « belle église » qu'il souhaite lui construire. (C'est le projet complet de Bossan, réalisé seulement à demi.)

Chaque onze août, la fête de sainte Philomène est célébrée dans Ars avec une solennité particulière. Il y a grand'messe avec panégyrique, puis vêpres solennelles. À la tombée de la nuit, une procession aux flambeaux monte de l'église à la statue de bronze placée à l'entrée du village.

Les années s'accablent sur la blanche coupole et sur le vieux clocher. Malgré le temps qui s'écoule, les pèlerins ne cessent de fouler les chemins d'Ars. C'est que « l'apostolat des saints ne finit pas avec leur vie terrestre ; leurs reliques aussi ont leur mission²⁸² ».

²⁸² A. MONNIN, *Vie*, II, p. 534.

Après les décisions des Souverains Pontifes, le zèle si fervent, la dévotion si affectueuse de Jean-Marie Vianney envers sa chère petite sainte impriment à son culte un cachet d'authenticité décisif et définitif. Pour reprendre le mot si heureux et si juste de Sa Sainteté Pie X, « le grand argument en faveur du culte de sainte Philomène, c'est le Curé d'Ars²⁸³ ». [198]

CHAPITRE VIII - LE RAYONNEMENT D'UNE ÂME.

I. Quelques serviteurs de la petite sainte : le bienheureux Chanel ; le Père Damien ; le vénérable Colin ; le bienheureux Eymard ; le Père Varin de Solmon ; le vénérable Frère Bénilde ; le général de Sonis ; dom Sébastien Wyard ; la sainte Mère Barat, la Révérende Mère Marguerite ; la vénérable Mère Marie-Thérèse.

Ce que fut le rayonnement de cette âme sainte sur des âmes que nous trouvons déjà un peu lointaines, avec d'autres besoins, d'autres douleurs et d'autres aspirations que les nôtres, nous avons quelque peine à nous en faire aujourd'hui une idée assez précise. Plus nombreuses qu'on ne le soupçonne, il y eut des âmes qui écoutèrent les leçons et subirent le charme de Philomène. Quelques-unes d'entre elles méritent d'être connues.

Sans atteindre comme le Curé d'Ars à l'intimité de la petite sainte, ni bénéficier au même

²⁸³ Audience du 6 juin 1907. (Voir la fin du chapitre IV.)

degré de son aide gracieuse et puissante, d'autres serviteurs de Dieu l'honorèrent avec prédilection. Les nommer tous serait chose impossible. Le champ est trop vaste. La gerbe sera déjà assez riche, glanée presque entièrement dans notre enclos de France.

Par une disposition particulière de la Providence, les plus dévoués à sainte Philomène ont été, chacun dans sa sphère, de zélés semeurs d'évangile. — Nous avons vu [199] à l'œuvre Pauline-Marie Jaricot, fondatrice de la *Propagation de la Foi*, puis le plus grand convertisseur du siècle dernier, l'admirable Jean-Marie Vianney.

Après ces deux âmes d'élite, voici d'abord des missionnaires, évangélistes par excellence.

Le premier martyr d'Océanie, le bienheureux Louis-Marie Chanel, religieux mariste, s'embarquait en 1836 pour l'archipel de Tonga, dans l'Océan Pacifique. Vers la fin de 1837, il abordait dans l'île de Futuna.

Bien simple était le bagage de l'apôtre. Il avait un crucifix sur sa poitrine, un chapelet dans sa poche, une image de Marie, de Joseph et de Philomène dans son bréviaire. Né au diocèse de Belley, Ars et Lyon lui avaient appris le nom de la vierge martyre ; et en son île lointaine il emportait son culte et son amour. Frère de Jean-Marie Vianney par le zèle et la sainteté, Louis-Marie Chanel fit de la petite sainte, après la Vierge

Marie, une auxiliaire de son rude apostolat au milieu des idolâtres.

Il lui faut d'abord s'établir parmi des sauvages défiants ou hostiles. Aidé du Frère Marie-Nizier, son compagnon unique, son seul ami possible, il médite et commence la construction d'une case. Que de difficultés déjà ! Ni l'un ni l'autre n'ont l'habitude d'un pareil travail. Pourtant le Père Chanel est plein de confiance : il n'a pas oublié « une sainte pour laquelle il a une grande dévotion » – sous cette périphrase on devine sainte Philomène. – À la date du 13 août, il note qu'il vient de finir, le 11 – jour de sa fête – une neuvaine en son honneur²⁸⁴.

Dans leur isolement premier, le Père et le Frère aiment à s'entretenir des choses de France. En des épanchements intimes, si loin de la mère-patrie, le nom de leur Mère et de leur Reine tant aimée revient sans cesse sur leurs [200] lèvres – ne font-ils pas partie de la jeune Société de Marie ? – Mais au nom de Marie doit se mêler assez souvent celui de Philomène ; car le Frère Marie-Nizier connaît, lui aussi, le crédit près de Dieu de l'aimable martyre. En vain le bon Père Chanel avait-il essayé d'atteindre une pauvre enfant qui se mourait dans une case de Futuna. Son compagnon d'apostolat réussit à voir l'infortunée ; il l'instruisit et la baptisa sous le nom

²⁸⁴ R. P. NICOLET, *Vie du bienheureux Pierre Louis Chanel*, Lyon, Vitte, p. 302.

de Marie-Philomène. Prémices d'une chrétienté nouvelle qui germerait et fleurirait dans le sang d'un martyr, Marie-Philomène s'envolait bientôt vers ses deux célestes patronnes.

Le culte de la petite sainte était implanté aux antipodes. Plus tard, à Molokai, dans l'archipel des Sandwich, l'apôtre des lépreux, qui devait mourir lépreux lui-même, martyr de son sublime dévouement, le Père Damien, religieux belge de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, fut heureux de dédier la jeune martyre sa première église – c'est-à-dire la première case qu'il éleva dans son île pour y célébrer les divins mystères. L'image de Philomène devant laquelle l'héroïque missionnaire s'agenouilla pour prier, le jour de son arrivée à Molokai, est conservée là-bas comme une vraie relique.

Un prêtre aux vertus éminentes qui a beaucoup travaillé lui aussi pour le salut des âmes et qui, toute Sa vie, s'est enveloppé d'humilité et de silence, le vénérable Jean-Claude Colin, fondateur de la Société de Marie, s'est distingué de même par sa dévotion à la petite sainte du Curé d'Ars.

Pour des motifs de piété personnelle, et aussi pour attirer des bénédictions plus abondantes encore sur l'œuvre naissante, qui avait enfin trouvé à Belley, dans l'ancien couvent des Capucins, un asile indépendant, le Père Colin, voulut ériger dans l'oratoire, qu'il avait dédié à

l'Immaculée Conception, une statue de sainte [201] Philomène. Celle qui déjà, non loin de Belley, dans l'église d'Ars, obtenait des conversions merveilleuses serait-elle ici moins bonne et moins puissante ? Sans doute l'humble fondateur espérait bien qu'elle toucherait les âmes, sans aucun éclat extérieur, dans une chapelle très pauvre et dont la pauvreté paraissait au saint homme si aimable.

Toujours soumis à ses supérieurs, même dans les plus petites choses, le Père Colin exprima son désir à son évêque, Mgr Dévie. Mais celui-ci ne se rendit qu'après deux ou trois démarches du Vénérable : il « alléguait que la cathédrale serait peu à peu déserte ». Les faits d'Ars, en effet, lui avaient appris quelle irrésistible attirance la petite sainte exerçait sur certaines âmes. Craignait-il vraiment que le charme de *Filumena*, uni à la sainteté d'un ami et d'un émule de M. Vianney, ne fissent d'un humble oratoire le centre religieux de la ville épiscopale ? C'est possible. Toutefois il finit par permettre l'érection de la statue « bien volontairement, bien librement, comme disait le bon Père Colin. » Et le saint homme concluait : « Sainte Philomène est maîtresse de la place²⁸⁵ ! »

Quelles faveurs furent obtenues là, grâce aux prières de la vierge martyre ? On avait beau interroger le Curé d'Ars sur ce qui se passait de

²⁸⁵ *Doctrine spirituelle, vertu et esprit du-Vénérable Colin*, Lyon, Vitte, 1917, p. 269.

merveilleux chez lui, il se trahissait rarement ; plus rarement encore on a pu surprendre l'humilité héroïque du Père Colin. Il aurait voulu que demeurât « caché, comme inconnu dans le monde », tout ce qui intéressait sa personne et son œuvre. Du reste, en ce temps-là, il avait quelque raison de souhaiter que sa fondation de Belley ne fit pas de bruit : il pressentait les luttes qu'il faudrait soutenir pour la consolider et lui assurer l'avenir.

Pourtant il ne crut pas devoir taire certaine faveur personnelle, obtenue par l'intercession de sainte [202] Philomène. Souffrant de grandes douleurs, il « alla pendant neuf jours, vers onze heures ou minuit, ainsi qu'il l'a conté lui-même, frotter avec l'huile de sa lampe » le point malade, et « aussitôt il avait été soulagé ».

Au cours de cette neuvaine, il sollicitait une autre grâce : « O grande sainte, répétait-il avec sa délicieuse candeur, vous êtes une enfant ; *il* me semble cependant que vous devriez bien un peu avoir égard à l'âge d'un vieillard, qui est à genoux devant vous. »

Maintes fois, le pauvre oratoire de l'Immaculée-Conception dut être témoin de la puissance et de la bonté de *Filumena*. Mais ses murailles sont restées muettes, comme les lèvres du Vénérable. Quoi qu'il en soit, on peut affirmer sans crainte d'erreur, que tous trois, la Très Sainte

Vierge, sainte Philomène et le Père Colin, eux aussi, « se connaissaient bien ».



LE BIENHEUREUX PIERRE-LOUIS-MARIE CHANEL, prêtre mariste, premier martyr de l'Océanie.

Encore un familier de la douce martyre, ce passionné du Saint-Sacrement, le bienheureux Julien-Marie Eymard, dont le grand rêve fut de donner à l'Eucharistie des prêtres qui seraient en même temps de perpétuels adorateurs. Intime de l'abbé Vianney, qu'il visita de temps en temps, disciple et ami du Père Colin, il aimait à

s'agenouiller devant la châsse de sainte Philomène. Guéri en 1854, après une neuvaine faite en son honneur, il put mener à bien l'œuvre éminente qu'il méditait.

*

**

Parmi les serviteurs ou servantes de sainte Philomène se signalèrent encore des religieux comme le Père Varin, le Frère Bénilde, dom Sébastien Wyart ; des religieuses comme la sainte Mère Barat, la Mère Marguerite, la vénérable Mère Marie-Thérèse.

Le Père Joseph Varin de Solmon, l'un des restaurateurs en France de la Compagnie de Jésus et le grand [203] conseiller de sainte Sophie Barat, fondatrice des Dames du Sacré-Cœur, avait pour la petite sainte la dévotion la plus tendre et la plus active. « Je l'aime beaucoup, disait-il... J'ai obtenu bien des grâces par son intercession... Je crois que je prononce son nom au moins quarante fois par jour, puisque, ayant l'habitude de dire très fréquemment : Jésus, Marie, Joseph, j'y joins chaque fois le nom de sainte Philomène. » Et non seulement le bon Père avait promis de célébrer chaque année une messe dans un sanctuaire dédié à sainte Philomène ; il s'était encore engagé par vœu à faire connaître et aimer celle qu'il avait

appris du Curé d'Ars à nommer « la chère petite sainte²⁸⁶ ».

À côté des missionnaires, des martyrs, des fondateurs ou restaurateurs d'ordre qui attendent force et lumière de *Filumena*, voici un tout humble éducateur des enfants pauvres, un de ceux-là que les illustres « savants » de la libre-pensée appelaient jadis des « ignorantins » – le mot n'est plus à la mode. – Le Frère Bénilde, déclaré Vénérable, dirigea pendant vingt et un ans l'école primaire de Saugues, dans la Haute-Loire. Or ce saint éducateur en ses mille petits ennuis aussi bien qu'en ses plus grandes peines recourait souvent à la douce vierge. Il la faisait aimer de ses écoliers. Et, comme pour mettre le sceau à une dévotion si chère, le Seigneur permit que le premier prodige attribué aux prières du bon religieux survînt le jour même de ses obsèques et que sainte Philomène elle-même y fût pour quelque chose. Une religieuse du tiers ordre de Saint-Dominique implora du vénéré défunt et obtint par son intercession la guérison de ses jambes « en lui promettant une neuvaine à sainte Philomène, une des saintes qu'il vénérât le plus²⁸⁷ ». [204]

Après l'humble éducateur de l'enfance, nous trouvons aux genoux de sainte Philomène un

²⁸⁶ *Vie du R. P. Joseph Varin, de la Compagnie de Jésus*, par le R. P. Achille GUIDÉE, Paris, Douniol, 1860, *passim*.

²⁸⁷ Frédéric BESSE, *Le frère Bénilde*, E. de Soye, 1886, p. 147.

soldat d'élite, un magnifique chrétien, ce général de Sonis dont on a pu dire qu'il « a combattu en héros, vécu en saint, souffert en martyr » et qu'il « est mort en prédestiné²⁸⁸ ».

Il était en Algérie, commandant du cercle de Laghouat, « poste de combat donc poste d'honneur », par delà les hauts plateaux de l'Atlas, sur les confins du désert, quand naquit François, son neuvième enfant. Mais le pauvre petit se mit à dépérir à vue d'œil. « Pendant quatre mois, on vit de Sonis s'attacher sans repos au berceau d'agonie de ce petit être expirant, réduit à l'état de squelette, comme suspendu entre la terre et le ciel. « Durant tout ce temps, ma femme et moi – écrivait-il lui-même – nous nous sommes remplacés auprès de ce berceau. Personne autre que nous n'a veillé, la mère restant jusqu'à une heure du matin, heure à laquelle je commençais ma journée. Que de fois ni l'un ni l'autre n'avons voulu prendre même ces quelques moments de sommeil ! Ai-je besoin de dire nos prières, nos neuvaines ? » – Nous verrons tout à l'heure vers qui montaient le plus souvent les invocations de ce chrétien et de cette chrétienne admirables. – « Trois fois on a cru l'enfant mort. Mais Dieu est vraiment bien bon. Notre petit François est maintenant hors de danger, et il se remet promptement de cette maladie cruelle causée par le climat dévorant du pays. » M. de Sonis

²⁸⁸ Mgr BAUNARD, *Le général de Sonis*, préface, x ; pp. 243-244.

attribuait à l'intercession de sainte Philomène et à l'application de la relique de la jeune martyre cette guéri-son, que « le médecin tenait pour inespérée et extraordinaire²⁸⁹. »

Le 16 février 1869, Dieu donnait au commandant de Sonis – qui allait être promu colonel dix jours après – son douzième et dernier enfant : une petite fille, Marie-Paule-Philomène. « Nous l'avons fait baptiser, écrivait [205] l'heureux père, sous le nom de cette aimable sainte, pour laquelle nous avons une très tendre dévotion, fondée sur toutes les grâces obtenues par son intercession²⁹⁰. »

Un autre soldat, qui se fit moine celui-là, se sentit attiré, lui aussi, vers la petite sainte. Dom Sébastien Wyart, ancien capitaine adjudant-major aux Zouaves Pontificaux, devenu abbé de Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines à Rome, puis premier supérieur général des Cisterciens, avait la douce habitude, au milieu des mille soucis que lui causait le gouvernement d'un grand ordre, de s'entretenir familièrement avec Dieu, avec la sainte Vierge ou son ange gardien ou quelques-uns de ses saints préférés. Il avait mis bien en vue sur sa table de travail de pieuses images qui lui rappelaient ses dévotions les plus chères. Or parmi ces images, au témoignage de dom Symphorien, son secrétaire, il y avait en bonne place celle de sainte

²⁸⁹ *Ibid.*

²⁹⁰ Mgr BAUNARD, *Le général de Sortis*, p. 278.

Philomène. – Peut-être avait-il rapporté ce souvenir d'un pèlerinage fait à Mugnano en 1894²⁹¹. – Fixant son image avec affection, de temps en temps, à la manière du Curé d'Ars, il interpellait la chère petite sainte, lui demandant de le garder ou conseiller, de le bénir, avec les religieux de son ordre, ses enfants et ses frères. Dans ces monologues – qui étaient bien des dialogues pour son cœur, car tout en priant il recevait les conseils d'en-haut – dom Sébastien trouvait un suave réconfort parmi les austérités de la Trappe²⁹².

Des vierges consacrées, vouées par vocation à des œuvres de piété, de miséricorde ou d'apostolat, eurent aussi pour Philomène une dévotion spéciale, une affection de sœurs et d'amies. On voit la sainte Mère [206] Madeleine-Sophie Barat, fondatrice des religieuses du Sacré-Cœur, la Révérende Mère Marguerite, fondatrice des Servantes du Saint-Sacrement, invoquer longuement, ardemment notre vierge martyre parmi les contrariétés, les déboires, les angoisses qu'apportent toujours l'établissement de sociétés commencées petitement et destinées à grandir, à s'étendre, florissantes et fécondes. Il est conté dans la *vie* de la Mère Barat qu'un jour – le 11 septembre 1846 – une de ses novices, M^{me} de Monestrol, « devait subir l'opération du trépan.

²⁹¹ Registres du sanctuaire de Mugnano. Année 1894.

²⁹² Mgr FICHAUX, *Dom Sébastien Wjart*, Lethielleux, 1910, p. 451.

Pendant que le chirurgien court chercher à l'Hôtel-Dieu ses instruments et ses aides, M^{me} Barat demande à la novice agonisante de faire le vœu de partir pour les missions d'Amérique, et pose la main sur la blessure. Le docteur revient, il trouve la malade guérie, à sa stupéfaction profonde ; il le proclame, tout ému, au détriment de sa propre science : « Madame, c'est un miracle ! » La Mère Barat attribue la guérison à sainte Philomène qu'elle a fait prier ardemment²⁹³«...

Mais aucune religieuse originaire de France ne fut, semble-t-il, la privilégiée de *Filumena* autant que la vénérable Mère Marie-Thérèse, fondatrice de la congrégation de l'Adoration réparatrice. Elle lui dut sa vocation et, par suite, la haute perfection à laquelle elle atteignit.

Il y a dans la cathédrale de Bayeux, une toile qui représente le martyre de sainte Philomène et dont l'auteur demeure inconnu pour la foule des visiteurs. Ce tableau, s'il pouvait parler, nous conterait « l'histoire d'une âme ».

L'artiste, M^{lle} Théodelinde Dubouché, sans être précisément une mondaine, éprouvait une vive attirance pour les vanités et les plaisirs. Elle n'était pas sans piété, [207] puisque sa mère, assez indifférente, la taquinait en l'appelant « la petite dévote ». Son professeur de peinture, plus habile

²⁹³ Geoffroy DE GRANDMAISON, *La bienheureuse Mère Barat*, Gabalda, 1909, p. 198.

à couvrir une toile qu'à parler théologie, s'extasiait de ses réflexions pieuses : « Vous, s'écriait-il, si l'on fait encore des saints, vous serez sûrement une sainte ! »

La jeune fille aimait son art. Elle s'y donnait tout entière. Elle en oubliait le monde. Et à son insu, c'est par ce chemin, qui n'est pas sans beauté, que Dieu la conduisait vers des hauteurs plus belles.

On fit appel à son talent pour peindre une sainte Philomène dans l'attitude de la martyre attendant le coup suprême. Théodelinde accepta l'offre avec empressement. D'intimes combats la torturaient. Elle n'en pouvait plus. Dans ces derniers temps, elle avait beau fixer ses couleurs ou sa toile, sa pensée demeurait absente. Elle éprouvait un dégoût insurmontable du monde : Dieu la voulait à lui. Aussi fut-elle heureuse de faire diversion à ses angoisses en s'appliquant à glorifier sainte Philomène.

« Cherchant à sortir de mon chagrin, a-t-elle raconté elle-même, je me mis à travailler avec une ardeur incroyable et, pour avoir plus de temps, je vécus plus isolée. Jésus disait déjà de ma pauvre âme : Je la conduirai à l'écart et je lui parlerai au cœur. L'action de Dieu, au lieu de diminuer, augmenta. J'avais acheté par hasard un *Manuel du chrétien*. Je trouvai là l'Évangile que je n'avais jamais lu en entier, les Psaumes que je ne connaissais pas... Ce livre était de feu. Quand je

lisais certains psaumes : *Comme le cerf altéré... Que vos tabernacles sont aimables !... Comme une terre aride... Le Seigneur est mon pasteur...* ; et puis, surtout, dans l'évangile, le discours après la Cène, j'étais pénétrée d'un indéfinissable sentiment... Mais la méditation du martyr de la sainte que je peignais m'était, plus encore peut-être, une source de lumière et d'amour... Je sentais mon cœur se fondre du désir de n'être, moi aussi, qu'à mon Dieu, et je me trouvai tout à coup, la palette à la main, dans une union véritablement [208] extatique avec lui. Pourtant ma conscience se troubla sérieusement ; je craignais d'être dans le mal.

« Je me décidai, avec d'étranges angoisses, à consulter un prêtre que je savais très éclairé et très bon, mais qui n'était pas mon confesseur. Quel fut mon étonnement quand, au lieu de me pulvériser, il me dit : N'avez-vous pas la pensée de vous faire religieuse, pour répondre à de si grandes grâces ? Elles demandent de vous la perfection²⁹⁴... »

De cette conversation et bien plus encore des inspirations qui la précédèrent est née l'institution admirable de l'Adoration réparatrice, que devait créer Théodelinde Dubouché, sous le nom de Mère Marie-Thérèse.

²⁹⁴ Mgr D'HULST, *Vie de la Mère Marie-Thérèse, fondatrice et première supérieure générale de l'Adoration réparatrice*, Poussielgue, pp. 29-30.

II. Un ardent apôtre de Filumena : M. l'abbé Louis Petit. Travaux et revers ; tristesses et joies. Deux triomphes : Ars et Sainte-Priscille.

Sans doute tous les édifiants personnages dont il vient d'être question eurent recours, qui plus, qui moins, aux suffrages puissants de sainte Philomène ; mais – il faut le dire pour éviter toute exagération – ils ne firent d'elle que leur avocate d'occasion. Aucun d'eux ne consacra une partie de son existence à la diffusion de son culte.

Ce dernier rôle avait été celui de dom François à Mugnano, de Pauline-Marie Jaricot à Lyon, de Jean-Marie Vianney en son village d'Ars. Le saint Curé, disparu en 1859, laissait bien le souvenir de miracles nombreux obtenus par les prières de sa chère petite sainte, avec une [209] chapelle toujours visitée. Mais l'apôtre lui-même n'était plus. Quel autre allait prendre en main les intérêts et la gloire de la vierge martyre ?

L'homme prédestiné se fit attendre un peu. Enfin, et dans la Capitale cette fois, on put savoir qu'il existait.



LE VÉNÉRABLE JEAN-CLAUDE COLIN.

Deux mois avant la guerre, en juin 1914, mourait à Paris M. l'abbé Louis Petit, un des prêtres qui ont le plus travaillé pour sainte Philomène. C'était, dans un corps usé avant l'âge, une âme vibrante, enthousiaste, apostolique. À soixante ans, il avait tout l'aspect d'un vieillard. Ses traits fortement accentués rappelaient quelque

peu ceux du bienheureux Vianney. Quand M. Petit parlait de leur commune amie, « la chère petite sainte », on eût dit vraiment que le Curé d'Ars parlait par ses lèvres, tant il y mettait de conviction entraînante et de vive dilection ! En écoutant cette voix chaude et profonde, en voyant ces yeux où rayonnait une âme suavement éprise, on comprenait mieux comment jadis la dévotion de M. Vianney à sainte Philomène avait pu devenir avec le temps « un amour ardent et presque chevaleresque²⁹⁵ ». M. l'abbé Petit fut un autre « chevalier servant » de *Filumena*.

Né à Colombey-les-Deux-Églises, en ce diocèse de Langres où la dévotion à la vierge martyre est si répandue, il avait puisé au sein même de sa famille l'amour de sainte Philomène²⁹⁶. Il était jeune séminariste quand ses [210] parents quittèrent la Haute-Marne pour s'établir à Paris. Or ils se fixèrent sur la paroisse Saint-Gervais, la seule de la Capitale où, en ce temps-là, le culte de la jeune martyre fût solennellement érigé²⁹⁷. Grande consolation pour

²⁹⁵ A. MONNIN, *Le Curé d'Ars*, I, p. 191.

²⁹⁶ Longtemps après, le 30 octobre 1889, dans une adresse aux associés de son œuvre, M. Petit évoquait le souvenir de ses premières années : « Chers associés, laissez votre directeur rappeler ici la douce mémoire d'une mère tendrement aimée, qui, à pareil jour, quitta cette terre après une vie toute dévouée et toute sainte. C'est d'elle que nous tenons la dévotion à sainte Philomène. En ce moment, nos yeux contemplant avec émotion la petite et bien modeste image – véritable relique – devant laquelle, agenouillé près de notre mère, nous avons commencé à prier sainte Philomène. »

²⁹⁷ En l'église Saint-Gervais, la dévotion à sainte Philomène date de 1835.

la famille Petit, que l'éloignement du pays natal, après d'autres épreuves, avait profondément attristée. Sur leur nouvelle paroisse, les deux sœurs de Louis ouvrirent bientôt une maison d'éducation qui prit le nom de *Sainte-Philomène*.

Peu avant 1870, M. Thédénat avait été nommé vicaire à Saint-Gervais. Ce prêtre très zélé et très bon prit le séminariste en affection²⁹⁸. Quand en 1872 il fonda son *Écho de sainte Philomène*, Louis Petit le seconda de son mieux. Mais, deux ans plus tard, la modeste revue cessait de paraître, l'abbé Thédénat ayant quitté le vicariat de Saint-Gervais pour la cure d'Antony.

Entre temps, sous la direction du digne prêtre devenu son confesseur, Louis avait travaillé à répandre le culte de la jeune martyre. Il aimait beaucoup à en parler. Certain jour, un livre où sont contés les prodiges attribués à sainte Philomène lui tombe sous la main. Il le parcourt [211] avidement. Puis à sa mère occupée des soins du ménage il veut communiquer les plus

²⁹⁸ L'abbé Thédénat choisit comme lieutenant le jeune Louis Petit quand il organisa et dirigea le premier pèlerinage dit *national*. Une plaque de marbre blanc posée, en 1897, dans la vieille église d'Ars, non loin de l'autel de sainte Philomène, rappelle en quelle circonstance le vicaire de Saint-Gervais conçut un projet qui depuis a obtenu un si légitime succès :

AU MOIS D'OCTOBRE 1871

L'ABBÉ THÉDENAT, PRÊTRE DU CLERGÉ DE PARIS
PRIANT SUR LA TOMBE DU VÉNÉRABLE J.-B.-M. VIANNEY,
PRÈS DE L'AUTEL DE SAINTE PHILOMÈNE,
REÇUT L'INSPIRATION QUI DONNA NAISSANCE
AU MOUVEMENT DES PÉLERINAGES NATIONAUX
COMMENCÉ À ARS ET À NOTRE-DAME DE LA SALETTE
AU MOIS D'AOÛT 1872.

riches parcelles de son trésor. Sans quitter le précieux volume, il la suit d'une pièce à l'autre, lui lisant à haute voix les passages qu'il estime les plus beaux...

Est-ce alors que vint à Louis Petit sa vocation d'auteur ? Toujours est-il que dès 1874, n'étant encore qu'un « pieux laïque », un séminariste d'avant la soutane, il publie une *Histoire du culte de sainte Philomène*.²⁹⁹

La disparition de *l'Écho* l'a désolé. En août 1876, il lance, « à la grâce de Dieu », le premier numéro du *Messenger de sainte Philomène*. Pendant plusieurs années, sa famille paiera les frais d'impression ; chaque mois, les sœurs se chargeront de l'expédition...

Élève de Saint-Sulpice, prêtre en 1879, M. l'abbé Petit, deux ans après, entrait dans la Congrégation des Frères de Saint-Vincent-de-Paul, fondée par M. Le Prévost. Il y arrivait « avec armes et bagages », c'est-à-dire avec ce cher *Messenger* dont il devait garder la direction jusqu'à sa mort.

Que de travaux, de soucis il s'est déjà imposés pour celle-là qu'à bon droit, lui aussi, il pourrait appeler « sa chère petite sainte » ! Mais pour elle il a conçu des ambitions plus grandes. Répandre son culte par l'écriture, c'est bien ; ce n'est pas assez pour le zèle du jeune religieux. Il entreprendra à sa gloire de plus rudes et de plus

²⁹⁹ Imprimerie Dangin, Langres.

féconds labeurs. Pour que *Filumena* rayonne davantage, un foyer d'action est nécessaire. L'abbé Petit le créera. Ses supérieurs le gardent à Paris. Ils l'envoient exercer son ministère dans le Haut-Vaugirard. C'est là qu'un jour s'élèvera sous le vocable de sainte Philomène une gracieuse chapelle romane. Avec quel soin, quel goût délicat le dévoué chapelain complétera l'ornementation de l'édifice ! Rien ne lui paraîtra trop beau pour la préférée [212] du Curé d'Ars. Mais avant tout, le « chevalier » de la petite vierge cherche à conquérir des âmes : au demeurant, a-t-il bien d'autres désirs ? Devant l'autel où, la couronne sur la tête et la palme à la main, sourit la glorieuse martyre, l'apôtre voudrait amener les foules ; du charmant sanctuaire il prétend faire, à l'occasion, un centre de pèlerinage – en pleine Capitale ! Et il y réussit. Tous les ans, au mois d'août, pendant le triduum à sainte Philomène, la chapelle de la rue de Dantzig ne désemplit pas, tant le flot des fidèles est abondant et sans cesse renouvelé.

Mais, ô douleur ! des lois spoliatrices vont chasser M. Petit pour sept ans d'une maison tant aimée et si chèrement acquise !... Il souffre, il pleure, il prie ; il invoque la petite sainte. Enfin, il revient au berceau de l'Œuvre, tout rempli d'un zèle nouveau, d'une juvénile ardeur.

Chaque année, tantôt seul, tantôt en *tête* d'une nombreuse caravane, il retournera au village d'Ars se consoler et puiser du courage. Entreprenant,

saintement hardi comme il l'est, il est si contredit, si éprouvé, si endolori parfois ! Mais là, dans l'humble bourgade des Dombes, quelle paix, quel calme il respire ! C'est pour lui, chaque fois qu'il y passe, une vraie cure d'âme. Il séjourne de longues heures à l'église, devant la châsse de saint Vianney ou l'autel de sainte Philomène. Il s'égaré avec ravissement à travers la campagne, dans les chemins creux que foulèrent jadis les pas du Curé d'Ars. Il se repose délicieusement au presbytère où Mgr Convert l'accueille avec une amabilité fraternelle : là, dans la cellule qui lui est réservée, il vit en la présence de la plus précieuse, de la plus aimée des reliques : le cœur même de son saint ami ! Quand il mourut, il préparait pour août 1914 son vingt-et-unième « pèlerinage de vacances », voyage que, d'ailleurs, la guerre devait rendre impossible.

Au gré de M. Petit, on ne glorifiait jamais trop sa sainte Philomène. Il entreprit une fois le voyage de [213] Belgique exprès pour présider une fête en son honneur. Il la prêchait avec une facilité, une abondance qui charmait, car il mettait dans son discours une chaleur de conviction qui allait au cœur.

Toutefois il n'acceptait pas le reproche d'en faire sa « dévotion » principale. Sans doute, il lui avait « voué sa vie », comme il l'écrivait lui-même³⁰⁰. Mais à quel titre, il prenait soin de

³⁰⁰ *La Thaumaturge*, ouv. cité, p. 98.

l'expliquer : sa vocation, à lui, n'était-elle pas de faire connaître et aimer davantage la vierge Philomène ? Il l'avait établie patronne de ses œuvres. Il ne croyait pas excéder en la plaçant très haut. Taxé d'exagération, il répondait : « Loin de nous la pensée de faire de ce culte, comme certains l'ont dit, une religion toute au détriment du culte de la sainte Vierge et de l'adoration même de Dieu. On n'a pas oublié les notions du catéchisme au *Message*. Par sainte Philomène nous rapprochons davantage les âmes de Celui qui est « admirable dans ses saints ». Nous proclamons sa puissance dans la constance des martyrs et sa bonté infinie dans les faveurs qu'il accorde à leurs suffrages. C'était la théologie du Curé d'Ars. C'est aussi la nôtre³⁰¹. »

Malgré tout, un attrait irrésistible le ramenait à *Filumena*. Il ne pouvait souffrir qu'on s'attaquât à elle, quel que fût le coup porté et d'où qu'il vînt. Mais aussi quand, il croyait s'être trompé lui-même en acceptant de bonne foi certaines données que démentaient des études ou des découvertes nouvelles, M. Petit se rendait avec une loyauté parfaite. Dans son premier travail sur sainte Philomène, il s'était inspiré largement des révélations privées attribuées à la Sœur Marie-Louise de Jésus. Or la *Restitution historique*, publiée en 1880 par Armand Donœur, fut pour lui un trait de lumière. Il comprit que la gloire de la

³⁰¹ *Message*, 9 août 1907, p. 2.

petite sainte n'avait pas besoin d' « ornements [214] empruntés ». Un jour, il devait faire siennes les paroles de M. Donœur :

« Nous avons été frappé de la nécessité de restituer à sainte Philomène ses traits défigurés par la légende ; nous avons pris cette résolution à Mugnano même, dans l'intérêt d'abord de l'Église, dont l'honneur nous est cher avant toute chose ; en même temps que nous voudrions rendre à notre illustre martyr l'hommage le plus digne de sa gloire, la vérité.³⁰² « Onze ans après Armand Don-cœur, M. Louis Petit visait un but semblable en publiant son livre *La Thaumaturge sainte Philomène*. Cet ouvrage, il est vrai, se composait en partie d'articles déjà parus ou de notices insérées là presque sans soudure, mais l'ensemble constituait un monument solide appuyé sur les données de l'archéologie sacrée.

Cependant avec quelle ingéniosité et quel zèle le moderne apôtre étendait le culte de la vierge martyre ! En 1883, il avait fait approuver par la Congrégation des Rites le *Cordon de sainte Philomène*. Il répandit l'usage de ce nouveau sacramental grâce au fidèle *Messenger*, qui chaque mois rappelait le souvenir, célébrait les vertus de sa jeune et puissante protectrice. Et avec cela que de reliquaires, que d'images, que de statuettes ou de statues ! Il les voulait artistiques, car il était, en même temps qu'un saint prêtre, un homme de

³⁰² *Restitution historique de Sainte Philomène*. La Croix d'août 1880.

bon goût. Des statues, il en expédiait en France, en Belgique... il en fit porter aux deux Villes saintes, Jérusalem et Rome. Il en éleva une sur la cime austère de la Salette, tout près des groupes de l'Apparition. Il en désira une très belle pour le sanctuaire parisien du Haut-Vaugirard : le sculpteur Louis Noël réalisa son rêve dans un splendide marbre blanc.

S'il eut ses jours de peines profondes, l'abbé Petit eut aussi, grâce à Dieu, ses heures de grandes joies. L'idée lui était venue de grouper en une association spirituelle [215] les amis de la chère petite sainte. Ayant fondé *l'Œuvre de Sainte-Philomène* qui devait prier « pour l'éducation chrétienne de l'enfance, le retour à la foi des classes laborieuses, le recrutement et la sanctification du clergé », il eut la légitime fierté de voir cette société d'âmes devenir, par un acte officiel de Pie X, le 21 mai 1912, une *Archiconfrérie universelle*.

D'autres joies, délicieuses, remplirent son cœur apostolique : il lui fut donné, deux fois au moins, de glorifier magnifiquement sa céleste protectrice.

Du 11 au 15 septembre 1893, il y eut dans Ars un congrès des principaux directeurs et protecteurs des œuvres ouvrières françaises. Naturellement, M. Petit en était. Il y prit même une part active comme rapporteur de *l'Œuvre de Sainte-Philomène*. Il y parla donc tout son content

de sa douce reine. On aurait dit qu'il sentait sa présence, qu'il voyait son sourire. Après avoir décrit la statue de la jeune vierge qui repose, étendue sur un lit de pourpre, au-dessus de l'autel à son vocable, « il montra, disent les chroniqueurs du temps, comment Dieu associa dans le culte de notre sainte les deux premiers apôtres des ouvriers en ce siècle, M. Vianney et M^{lle} Jaricot, le Curé d'Ars et la fondatrice de la *Propagation de la Foi*. Ce travail, plein d'aperçus ingénieux, dicté par un ardent amour des saints et des pauvres, avait disposé le Congrès à acclamer Philomène. Il décida que chaque jour on l'invoquerait au début des travaux.

Ce n'était pas assez pour la piété des congressistes. Cédant à leurs vœux, M. le chanoine Sevin – le futur cardinal-archevêque de Lyon – fit, le 14 et le 15, en présence de Mgr l'Évêque de Belley, le panégyrique de la sainte ; sa parole imprima un nouvel et irrésistible essor à la dévotion universelle. On chercha une manière de la manifester et il fut convenu que l'Assemblée ferait une procession solennelle en l'honneur de la vierge.

Ars, le jeudi soir, offrait le plus beau des spectacles pour une âme chrétienne. Les ombres commençaient à tomber ; une [216] légère frange d'or, dernier reflet du jour, courait sur les montagnes du Beaujolais ; le ciel était sans nuage et pas un souffle n'agitait les oriflammes qui pavoisaient le village. Soudain les cloches sonnent à toute volée. Au son de leurs joyeux cantiques, les pèlerins et les congressistes sortent de l'église, un flambeau à la main. Au milieu de leurs lignes recueillies, on porte la bannière de

Philomène.³⁰³ Bientôt, la statue de notre martyre apparaît, portée par quatre prêtres, suivie par l'évêque et par tout le clergé. À cette vue retentissent les chants et les acclamations. De tous côtés les maisons s'illuminent, la foule s'assemble. Un seul sentiment, celui de la confiance envers sainte Philomène, anime tous les cœurs. Dans cette ovation, la plus belle qu'on lui ait jamais faite sur cette terre d'Ars, la chère sainte apparaît comme l'ange et le guide des milices de la charité³⁰⁴...

On devine assez quel rôle put jouer l'abbé Petit dans l'organisation et la pompe d'un tel triomphe. Sa voix puissante provoquait et dominait les acclamations de la foule. Jusqu'à sa mort, il garda de ce congrès d'Ars un souvenir ému et reconnaissant. De longues années après, il ne pouvait retenir ses larmes, en contant les impressions de l'inoubliable soirée. « Il fallait aller à Rome, disait-il, pour voir plus beau, mais pas plus touchant. »

C'est qu'il se plaisait encore à évoquer certain triduum grandiose, dû cette fois, pour la grande part, à son initiative et qui se déroula, en mai 1902, dans l'église [217] Sainte-Pudentienne et la catacombe de Priscille. Il n'était pas possible que passât inaperçu le premier centenaire de *l'invention* de sainte Philomène. De plus, célébrer cet

³⁰³ Cette très belle bannière que, chaque année M. Petit faisait marcher en tête de ses pèlerins à Paray-le-Monial, Ars et la Salette, fut bénite à Rome, le 16 octobre 1887, par Léon XIII, « le pape des ouvriers ». Surmontée, en guise de croix, de l'anagramme du Christ, elle porte d'un côté le *Pax tecum Filumena*, encadré d'une palme et d'un lis ; de l'autre, des paroles latines de Léon XIII rappelant le but de l'Œuvre.

³⁰⁴ *Messenger*, octobre 1893.

événement heureux là même où il s'était produit semblait chose naturelle. Pourtant on avait songé d'abord à quelque sanctuaire de Paris. Saint-Gervais semblait tout désigné pour cet honneur : n'est-ce pas dans cette église, frappée depuis si tragiquement par un obus prussien, – vendredisaint 1918 – que les Parisiens avaient invoqué tout d'abord la vierge des catacombes ?

Or, par suite de circonstances très inattendues qui étaient un coup de Providence, voici qu'un jour le Cardinal-Vicaire désigna Rome et l'un des sanctuaires les plus vénérables de la Ville comme théâtre de la grande manifestation philoménienne. C'est, d'après la tradition, sur les fondations mêmes de la maison sénatoriale des Pudens que s'élève Sainte-Pudentienne³⁰⁵. Le choix ne pouvait être plus heureux.

Enchanté de cette décision, M. Petit se mit aux préparatifs des manifestations romaines. « Le 22 mai, à Sainte-Pudentienne, s'ouvrit solennellement le triduum. Des tentures multicolores, selon la mode italienne, décoraient les murs ; des fleurs et des lampadaires, d'innombrables flambeaux, des jonchées de buis donnaient à tout le monument un joyeux air de fête. Au-dessus du maître-autel, toute blanche et

³⁰⁵ Le maître-autel renferme les restes des saintes Pudentienne et Praxède. Dans l'une des nefs on vénère encore le puits où les deux sœurs exprimaient, dit-on, des éponges et des linges qui avaient absorbé le sang précieux des martyrs. Un marbre rappelle qu'en ces parages les premiers chrétiens s'assemblèrent pour les mystères divins.

resplendissante, se dressait la statue de Philomène, sculptée par l'éminent artiste Louis Noël. »

Au cours du triduum, plusieurs orateurs italiens firent le panégyrique de la sainte. Les prédications en français [218] avaient été confiées à l'éloquent chanoine Monestès, d'Agen. Le futur évêque de Dijon commenta, en l'appliquant à *Filumena*, le *Fides, spes, caritas* de l'apôtre saint Paul³⁰⁶. Leurs Éminences les cardinaux Respighi, Vicaire de Sa Sainteté, et Mathieu, cardinal de Curie pour la France, assistèrent à plusieurs des cérémonies.

Le 25 mai, dimanche de la Trinité, les pèlerins de Philomène quittaient la maison de Pudens pour sa villa et son domaine des champs, devenu le grand cimetière de la *via Salaria*.

De pieux groupes se dirigent vers les souterrains où, pendant de longs siècles, reposèrent les ossements de sainte Philomène... Quelles impressions en entrant dans la villa de Priscille !... En ce jour du 25 mai, les *cultores Martyrum*, qui ont pris la place des anciens *fossores*, premiers gardiens des tombeaux des martyrs, n'avaient rien négligé pour rappeler aux visiteurs de leur domaine mystérieux les origines sacrées de ces labyrinthes. Des guirlandes de buis et de roses, les emblèmes de l'Ancre et du Poisson, décoraient les sombres voûtes ; des flambeaux en couronnes, des lampes disposées avec goût éclairaient les couloirs et les basiliques.

Près de la *Chapelle grecque*, au-dessous d'un grand arcosolium³⁰⁷ entouré de couronnes et de palmes naturelles,

³⁰⁶ I, *Cor.*, XIII, 13.

³⁰⁷ Arcade creusée dans la paroi de tuf.

l'image de Philomène, étendue et modestement drapée, retenant l'ancre sur son cœur, est exposée à la vénération des fidèles. C'est l'œuvre de Louis Noël, destinée à la catacombe. Les visiteurs ne cesseront pas de se presser à ses pieds.

On dresse un autel. La messe commence.

Les chants ont un tel caractère d'onction et de mystère que l'on croirait assister à l'une de ces réunions de l'époque initiale, toute de ferveur et d'extase, à l'une de ces scènes qui ont inspiré à la plume de Chateaubriand ses meilleures pages. [219]

Cette première messe finie, des prêtres tout dévoués au culte de sainte Philomène se succédèrent à l'autel.

Rien ne saurait exprimer combien ces actes du culte revêtaient un caractère de grandeur et captivaient l'âme sur le théâtre d'événements qui marquèrent la plus grande révolution qui ait eut lieu dans le monde. Les innombrables voies souterraines s'ouvraient sous les yeux. Les *loculi* étaient là, vides ou encore fermés. Des ossements des premiers chrétiens apparaissaient sur le sable dès que l'on entrait dans l'un des couloirs. Les emblèmes, les ancres, les palmes, les colombes, les peintures dogmatiques disaient à leur manière ce que les orateurs avaient rappelé, durant les trois jours derniers, à Sainte-Pudentienne.

Par une délicate pensée, l'honneur de clore ces fêtes de quatre jours par une messe chantée solennelle avait été réservé au plus fervent apôtre de sainte Philomène. M. Louis Petit célébra devant une assistance qui avait peine à se mouvoir en ces cryptes étroites.

Après l'évangile, le R. P. Bonavenia, professeur d'archéologie à l'Université grégorienne, lut une homélie sur le culte de sainte Philomène, dans laquelle il avait condensé

tout ce qui a été dit et écrit de précis et de certain sur la jeune héroïne. La critique de l'archéologue a cherché à expliquer toutes choses de la façon la plus complète et il s'est élevé avec émotion contre ceux qui, dans leur désir de lumière quand même, nient l'évidence et ne savent pas conclure, s'ils ne trouvent pas un texte positif ou un débris sous leurs yeux. Le Révérend Père a su tirer, par le raisonnement, des conclusions très nettes et très logiques de ce que l'archéologie nous révèle sur Philomène et son époque...

Après la messe, le professeur Marucchi, le digne élève de Rossi, fit une conférence en langue française sur la catacombe de Priscille en général, et sur le nom, la vie, le martyre de Philomène en particulier. Parole de savant, de critique, d'archéologue consommé... Quelle ardeur ! Quelle netteté d'exposition ! Quelle conviction d'âme ! Marucchi passionne les auditoires. Un peintre aurait eu là le sujet d'un tableau extrêmement curieux et palpitant de vie... [220]

Dans l'après-midi, les prêtres présents furent conduits par Marucchi à travers la catacombe priscillienne. Quelle sainte et intéressante excursion ! Chacun, à la file, muni d'un petit flambeau, l'esprit saisi par les souvenirs solennels. À droite, et à gauche, des murs forés de *loculi*, des briques marquées des signes révélateurs, des tombeaux, encore fermés, de martyrs. – On salue le martyr Verecundus, en passant devant sa tombe protégée par une grille – *Pax !* lit-on sans cesse, en lettres rappelant celle du *loculus* de sainte Philomène... Et les deux images de la sainte Vierge peintes à la première heure du christianisme ! Quel fervent *ave* on récite, agenouillé devant elles ! Et le baptistère découvert par Marucchi il y a quelques mois et où, le premier jour du triduum, M. le chanoine Monestès nous avait conduits par la pensée, pour nous faire assister au baptême de Philomène !... Les réalités étaient là maintenant sous nos yeux.

À peine retourné à la crypte qui sert de sanctuaire pour cette journée, Marucchi prononce une nouvelle conférence en langue italienne et, comme dans la matinée, on l'écoute avec une extrême attention.

Enfin voici l'heure de la procession triomphale. C'est dehors, au grand soleil qu'elle va se dérouler. La foule est immense. Le cardinal Mathieu, délégué par le Souverain Pontife, est arrivé. Son Éminence paraît tout heureuse de présider une telle manifestation... Le cortège s'avance sur la voie Salaria, vers Rome, au milieu d'une multitude où tous les rangs sont confondus. L'élément populaire domine... Une fanfare de jeunes gens alterne avec les chants du clergé. Gracieux avec leur petit costume militaire, guêtres aux pieds, plume au chapeau, d'autres jeunes hommes font la haie. Des pluies de roses tombent sur l'image de Philomène et sur son reliquaire que portent des diacres en dalmatique.

Défendez-vous, si vous le pouvez, contre les émotions et les larmes en présence de tels spectacles. Quelle était différente la procession qui de Rome transportait aux souterrains le corps martyrisé de Philomène, de celle que nous avons sous les yeux et qui de ces mêmes souterrains, accompagnait vers Rome son image et ses restes précieux.' On passe devant l'ancienne porte de la catacombe, aujourd'hui fermée, par où sortit, il y a cent ans, à cette même date le groupe d'ouvriers, porteurs [221] des reliques qu'ils venaient de découvrir. Mgr Ludovici les conduisait alors. Aujourd'hui Philomène est revenue. Mais elle a une escorte digne d'elle.

Enfin, éclatèrent en action de grâces le *Magnificat* et le *Te Deum*... Nous reprîmes ravis le chemin de Rome, Les étoiles rayonnaient dans le beau ciel italique, lorsque nous passâmes sous la *porta Salaria*. Et dans ces rayons célestes il nous semblait distinguer le regard des bienheureux glorifiés eux-mêmes par les triomphes de leur jeune sœur.³⁰⁸

³⁰⁸ *Messenger* de juin 1902.

L'abbé Louis Petit, on le conçoit, avait été aux anges, durant ces quatre jours de fête. Pour tant de joie, tout harassé qu'il était, il voulut remercier la chère petite sainte, là-bas, en son domaine de Mugnano. Il y alla aussitôt après les solennités romaines, et pria longuement, à Notre-Dame des Grâces, devant le grand reliquaire où reposent les restes bénis. Pour honorer son « très illustre » visiteur, Monseigneur le Recteur avait fait découvrir la châsse et illuminer l'autel. M. Petit vénéra encore le reliquaire du sang et les trois briques qui avaient clos le *loculus*. Enfin, il célébra la messe dans la chapelle privilégiée, se servant du splendide missel offert au sanctuaire par Léon XIII lui-même. En ce jour, le fidèle serviteur de *Filumena*, le cœur débordant de bonheur, recevait d'en haut une première récompense pour tant de travaux et de combats. Une seule pensée traduisait bien son allégresse : plus heureux, plus comblé, il ne le serait qu'au ciel !

On aurait pu craindre que la mort de M. Petit puis les jours angoissants de la guerre, où toutes les pensées, toutes les énergies se tendirent contre l'ennemi commun, ne fussent des coups trop rudes pour *l'Œuvre de sainte Philomène* érigée dans Paris, Grâce à Dieu, il n'en fut rien. De son vivant, l'apôtre de *Filumena* s'était choisi un continuateur qui s'inspirerait de son esprit et

hériterait [222] de son zèle³⁰⁹. Puis, durant les cinquante-deux mois de guerre, la pieuse chapelle de la rue de Dantzig vit les manifestations les plus touchantes de la piété et de la confiance populaires. Devant l'autel où la petite sainte rayonne, ravissante en sa robe de marbre blanc, et près de l'effigie de saint Vianney se sont pressées des âmes qui, pareilles aux foules d'Ars, semblaient, dans leur détresse, n'avoir d'autres recours qu'en l'intercession de ces deux grands amis de Dieu.

III. Un nom harmonieux qu'on n'oublie pas. En France ; en Italie ; dans les deux Amériques. — Les fidèles de Filumena.

Il faut bien avouer que, si l'on compare aujourd'hui à autrefois, le mouvement s'est ralenti, qui conduisait les âmes à sainte Philomène. L'écho des premiers enthousiasmes est allé s'affaiblissant. La martyre *Filumena* reparut à l'heure marquée par Dieu. Depuis, d'autres âmes élues, providentiellement suscitées à leur tour, attirent davantage les sympathies du peuple chrétien.

Mais Ars est là toujours pour redire son nom et pour la glorifier, elle et son « chevalier » fidèle. Paris ne l'oubliera pas non plus, grâce à Saint-Gervais et à l'Archiconfrérie du Haut-Vaugirard. À Lyon, combien de pèlerins montés à Fourvière

³⁰⁹ M. l'abbé Charles Rollin, directeur de l'Archiconfrérie de Sainte-Philomène.

ne veulent point redescendre la colline mariale autrement que par le *passage de Sainte-Philomène* ; au bas des rampes, parmi des jardins, ils visitent avec bonheur l'oratoire modeste dû à l'ardente piété de Pauline-Marie-Philomène Jaricot.

Les gens du Centre et du Nord ont subi eux aussi et [223] subissent encore l'attraction de la petite sainte. Ils la connurent autrefois par des pèlerins revenus d'Ars.

Le diocèse de Langres l'honora de bonne heure. Gigny à Saint-Dizier possède toujours sa jolie chapelle dédiée à sainte Philomène. Elle est aujourd'hui le centre d'un pèlerinage : tous les ans, la fête de la vierge martyre (11 août) y est préparée par une neuvaine solennelle qui attire un grand concours.

Un autre sanctuaire, et très fréquenté, est celui de Sempigny, au diocèse de Beauvais. Ses commencements sont de 1834. L'église fut construite grâce aux générosités d'un homme de foi, M. Charles Hamounet de la Grange, qui fut également un bienfaiteur du sanctuaire italien de Mugnano.

Dès 1835, le nom et le culte de sainte Philomène se répandirent rapidement dans le diocèse d'Amiens. À Saint-Pierre de Montdidier, un ami de M. Vianney, l'abbé Masse, s'en fit l'apôtre inlassable. Ici et là, des chapelles furent dédiées à la vierge martyre, notamment à Nouvion, à Gorenflos, à Fransart... Mais parmi

les paroisses picardes il faut donner la palme à Tours-en-Vimeu. Chaque année, vers la Pentecôte, Tours-en-Vimeu organise une manifestation religieuse qui rappelle les grandes fêtes de Mugnano. Vraiment, ces braves picards ont une goutte de sang napolitain dans les veines³¹⁰ !

Hors de France, Philomène conserve d'indéfectibles serviteurs.

Dans Rome, annuellement, une *funzione*, très solennelle à certains anniversaires, s'organise en son honneur, soit à Sainte-Pudentienne, soit à Sainte-Marie-de-la-Victoire, soit dans les cryptes de Priscille.

À Naples, on trouve l'image ou la statue de la jeune [224] vierge non seulement dans la plupart des trois cents églises ou chapelles de la cité, mais encore dans les rues, au fond des boutiques volantes où se vendent les fruits dorés du beau golfe et jusque sur les voitures, ornées parfois si joliment, qui viennent des campagnes voisines. Mugnano-del-Cardinale, où *Filumena* est honorée plus qu'une reine, est toujours visité dans son nid de verdure. Il était rare, avant la guerre, que le *vaporetto Napoli-Nola-Baiano*, qui passe à peu de distance du sanctuaire, n'amenât pas, en chacun de ses convois journaliers, de rustiques pèlerins de la Terre de Labour auxquels se mêlaient

³¹⁰ Cf. Abbé Léon CHOPART. *Le bienheureux Vianney et sainte Philomène en terre picarde*, *Annales d'Arx*, novembre 1921, p. 150.

souvent de plus lointains voyageurs. Ce sont des religieuses françaises, des Filles de Saint-Vincent-de-Paul, qui accueillent à Mugnano les hôtes de la petite sainte. Chaque année, le triduum du mois d'août y attire une foule immense.

*

**

Passons l'Océan. En Amérique, sainte Philomène est loin d'être une inconnue. Parmi les catholiques canadiens il en est peu qui l'ignorent.

Vers 1880, M. Paquet, curé de Sainte-Pétronille de Beaulieu, dans l'île d'Orléans, près de Québec, se fit le propagateur de son culte. Il publia une série d'opuscules pour la faire connaître et invoquer. Le 10 novembre 1883, dans une lettre adressée au recteur de Notre-Dame des Grâces, il exprimait l'espoir de « voir bientôt l'église Sainte-Pétronille devenir un *Mugnano américain*³¹¹ ». Le 19 novembre 1905, Mgr Bruchesi, archevêque de Montréal, érigeait la paroisse de Sainte-Philomène de Rosemont, d'où la dévotion envers la petite sainte devait [225] rayonner dans toute la ville et dans nombre de paroisses éloignées.

Son culte s'était répandu plus tôt encore en Argentine, au Chili surtout. Dès 1851, au couvent des Récollets de Santiago, un riche autel était dédié à la martyre ; aujourd'hui, en cette même

³¹¹ Mgr DESCHAMPS DU MANOIR, *Memorie e culto di santa Filomena*, ouv. cité, p. 73.

capitale, une splendide église au vocable de *Filumena*, dresse ses voûtes et sa haute flèche gothiques ; une congrégation de dames du monde s'est même constituée sous le nom de Sœurs de sainte Philomène, *Hermanas de santa Filomena*.

C'est d'un serviteur de Dieu qui, par sa simplicité et sa mortification, eut plus d'une ressemblance avec notre Curé d'Ars, le Frère récollet André-Philomène Garcia, que l'Amérique du Sud hérita sa dévotion pour la vierge romaine. Cet humble était né en l'une des Canaries. Émigré à Montevideo vers l'âge de vingt-trois ans, il finit par devenir Frère quêteur chez les franciscains de Santiago. Pendant de longues années, il parcourut villes et campagnes, portant d'une main la tirelire pour les offrandes, de l'autre une image encadrée de sainte Philomène. Cette image de grandes proportions, il la montrait à tout venant ; il contait à qui voulait bien s'arrêter à l'entendre quelques-uns des miracles de sa sainte préférée. Assez lettré, le bon Frère composa même en son honneur des prières et des hymnes³¹². Il mourut à

³¹² Voici la traduction de quelques vers espagnols dus à l'inspiration du Frère André-Philomène :

Au nom du Seigneur,
Celle qui est pleine de grâce,
Marie de l'Espérance
Avec son Fils me demande
De faire un digne éloge
De la martyre Philomène,
Thaumaturge de ce siècle
Qu'en sa toute-puissance
Dieu illustra par des miracles

Santiago en 1853. Son corps, [226] retrouvé deux ans après dans un état extraordinaire de conservation, fut enseveli au couvent même, près de l'autel dédié à sainte Philomène.³¹³

*

* *

Ainsi les âmes simples et pures se sentent attirées au parfum des vertus de *Filumena*. En son culte comme en ses exemples elles puisent la force dans leurs labeurs, la patience au milieu de leurs épreuves. Dans beaucoup d'ouvroirs et d'orphelinats, au-dessus des fronts qui s'inclinent sur une tâche de lingerie ou de broderie émerge, souriante, l'image de Philomène. À travers les campagnes du Velay, pays par excellence des dentellières, les ouvrières travaillent au seuil des portes, surtout pendant les beaux jours. Leurs métiers de bois d'où pendent les nombreux fuseaux sont ornés d'images pieuses ; or presque toujours on y voit, à côté de la sainte Vierge, la bonne petite sainte Philomène pour qui les dentellières ont une pieuse affection.

Il faut à ceux qui peinent dans le travail ou l'indigence de telles protections et de tels modèles ; il faut à ceux que tourmentent des épreuves physiques ou morales le secours de prières plus proches de Dieu et plus vite écoutées

A travers les terres et les mers.

³¹³ Un tribunal ecclésiastique a été établi en 1894 à Santiago pour préparer la cause de béatification de l'humble Frère récollet.

que les leurs. Dieu a permis les suffrages des saints : aucun d'eux n'intercède en vain pour nous ; mais les sympathies et les confiances ne vont-elles pas d'abord à ces âmes élues qui, aux jours de leur terrestre pèlerinage, s'épanouirent avec plus de charme et pâtirent au delà des communes douleurs ? Ainsi s'explique l'exquise attirance des vierges martyres.

Or bien peu parmi elles eurent une renommée aussi rayonnante que Philomène. Qu'elle a dû être aimée, [227] cette humble qui a mis des gouttes de son sang dans les fondations de la Rome chrétienne, pour que Dieu l'ait tirée, à l'heure marquée, du total oubli ; pour qu'il l'ait fait chérir ainsi qu'une amie, une sœur toujours vivante par des âmes Très-Hautes et très belles ; pour qu'enfin il lui ait donné comme chevalier fidèle, comme apôtre infatigable celui qui fut en nos temps modernes la gloire la plus pure du clergé français, Jean-Marie-Baptiste Vianney, curé d'Ars ! [231]



APPENDICE

I. – Notice sur l'abbé François de Lucia, missionnaire de Mugnano.³¹⁴

Dom *Francesco di Lucia* a été le tout premier apôtre de sainte Philomène. Du jour où il en apporta les reliques de Rome à Mugnano, son bourg natal, il vécut pour elle. Garde d'honneur de sa chère sainte, même dans la mort, il eut le bonheur d'être enseveli sous les voûtes de son sanctuaire.

Né le 19 septembre 1772, il avait trente-trois ans quand lui échut l'insigne relique. Jusque-là, il s'était d'abord formé aux vertus chrétiennes dans la maison d'un bon prêtre, son oncle, puis il avait étudié dans la Congrégation du Saint-Sacrement de Lucera.

Ordonné prêtre juste à vingt-quatre ans – en 1796, le 19 septembre, jour cher à tout cœur napolitain, puisque c'est la fête de l'illustre saint Janvier – il ouvrit, malgré sa jeunesse, à Naples même, une école de philosophie et de lettres. Il y réussit fort bien. Mais la ville, si paisible d'ordinaire sur son rivage enchanteur, n'était pas sans ressentir le contre-coup de la Révolution française. Les rumeurs de la politique, les agitations de la rue incommodaient l'excellent maître de philosophie. Aussi, en 1799, dom François cherche-t-il un asile plus calme et plus

³¹⁴ Cette note se rapporte à la page 10.

sûr en son cher petit Mugnano. Désormais, il s'adonnerait tout entier au ministère des âmes. Ce coin de Campanie ne suffisant pas à son zèle, dans les premières années du XIX^e siècle, il se fit missionnaire. Avec plusieurs compagnons d'apostolat, il parcourut le royaume de Naples, essayant de mettre surtout au cœur des pauvres gens, un renouveau de foi, un regain de vie chrétienne. Dom François fit du bien partout [232] où il passa. La capitale même du royaume avait entendu et apprécié sa parole ; si bien que le curé de Sant'Angelo de Naples, dom Barthélémy de Cesare, l'avait pris en grande affection. Nommé évêque de Potenza et désireux de se faire sacrer à Rome, Mgr de Cesare ne voulut point d'autre suivant que l'abbé de Lucia.

Cette circonstance toute providentielle, devait amener, non sans péripéties, sainte Philomène à Mugnano.

À partir de 1805, l'histoire de dom François se mêle intimement à celle du sanctuaire. Il organise les fêtes en l'honneur de la vierge martyre. Il est témoin des merveilles dues à son intercession. Il est nommé recteur de l'église *Santa Maria délie Grazie* où reposent les miraculeuses reliques. Aussi note-t-il avec soin tout ce qui s'y passe de remarquable. En 1824, il se décide enfin à publier une partie de ses souvenirs et fait paraître à Naples sa *Relazione storica...*

Mais ce qu'il a par-dessus tout à cœur, ce n'est pas tant les honneurs rendus à Philomène que l'imitation de ses vertus. Dans ce but, il fonde une congrégation de jeunes filles qui continueront de vivre au milieu du monde, sous un habit à demi religieux : robe noire, voile blanc, un crucifix sur la poitrine. La plupart, habitant la campagne, s'appliquent aux soins du ménage ou aux travaux des champs. On les appelle *les petites Moinesses de sainte Philomène, le Monachelle di santa Filomena*.

Dom François jouissait, en son pays, d'une grande considération. Son dévouement, lors du choléra de 1836, lui gagna tous les cœurs. Pourtant, il était déjà infirme. Il avait fait, l'année précédente, une première chute qui lui avait laissé le corps tout endolori. En 1845, un nouvel accident lui rompit une artère à l'une des tempes. Jusqu'à sa mort, qui survint deux années plus tard, le 9 avril, il subit un lent martyre, avec une résignation et une patience admirables. Il s'éteignit à soixante-quinze ans.

Un procès-verbal de ses obsèques, conservé à l'évêché de Nole, rapporte qu'il fallut monter autour du catafalque une garde vigilante, pour empêcher la foule de se partager ses vêtements comme des reliques. Son corps repose à Sainte-Marie des Grâces. [233]

– Ces détails donnés, une question se pose : quelle valeur faut-il attribuer aux divers témoignages de dom François de Lucia ?

Il ne fut ni un linguiste ni un archéologue, c'est entendu. Il l'a bien prouvé quand il interpréta l'építaphe de sainte Philomène.³¹⁵ Mais s'il parle comme historien, contant ce que ses yeux ont vu, ce que ses oreilles ont entendu, pourquoi refuserait-on de le croire ? Même un pauvre ignorant – et ces termes ne sauraient être applicables à dom François – quand il s'agit de faits extérieurs, faciles à constater, peut être un excellent témoin.

Or le zélé missionnaire a relaté de très bonne foi les divers incidents de son fameux voyage à Mugnano, en compagnie des saintes reliques ; il a recueilli et publié le récit des différents prodiges accomplis, les vingt premières années, dans le sanctuaire de Notre-Dame des Grâces. Sur ces faits, connus du grand nombre, nul de ses contemporains ne lui a cherché chicane. Et pratiquement, il faut ou les rejeter ou les admettre en bloc ; sauf peut-être à récuser certains détails grossis par l'imagination populaire.

³¹⁵ Voir plus loin, p. Erreur : source de la référence non trouvée.

II. *Acte officiel de donation des restes de sainte Philomène.*³¹⁶

« 8 Junii 1805³¹⁷.

« Dono dedi Ven. Ecclesiae Archipresbyterali
terrae Mugnano Diocesis Nolanae corpus Sanctae
Christi Martyris

FILVMENAE

Nominis proprii sic picti in tribus Tabulis laterariis
cinabro

LVMENA PAXTE CVM FI

in pulverem et in fragmina redactum per me
infrascriptum Custodem extractum cum vasculo
vitreo fracto ex Coemeterio [234] Priscillae Via
Salaria Nova die 25 maii 1802, quod collocavi in
capsula lignea charta colorata cooperta et
consignavi Illmo Dominico Caesari pro Illmo et
Rmo D. Bartholomaeo de Caesare Epo
Potentino.

« Hyacinthus Ponzetti, *Custos.* »

(Archives de la Lipsanothèque de Rome, Registre II, p.
271.)

III. *De l'étage de la catacombe ou fut creusée la tombe de sainte
Philomène on déduit l'époque de son ensevelissement.*³¹⁸

Jusqu'à la persécution de Dioclétien (303),
c'est-à-dire jusqu'au début du IV^e siècle, la
catacombe de Priscille ne comporta qu'un seul
étage de galerie – celui qui, de nos jours, compose

³¹⁶ Cette note se rapporte à la page 13.

³¹⁷ La traduction de ce document latin se trouve en note, p. 13 de
ce livre.

³¹⁸ Cette note se rapporte à la page 26.

l'étage supérieur. – Dans les catacombes *l'étage de dessus est toujours le premier en date*. Sous la galerie primitive, il est vrai, dans la région des Acilli Glabrones, famille consulaire alliée de celle de Pudens et dont le caveau funéraire fut un des noyaux de la catacombe priscillienne, une seconde galerie fut amorcée dès le second siècle, comme en témoignent certaines épitaphes. Mais c'est seulement sous la persécution de Dioclétien, à la veille de la paix constantinienne, que cette dernière crypte à peine ébauchée devint l'excavation gigantesque que l'on admire aujourd'hui, « la plus grandiose et la plus régulière de toute la Rome souterraine³¹⁹ ».

Nous n'aurons pas à plonger jusqu'à cet étage inférieur pour retrouver celle dont nous recherchons la tombe. « Les cryptes rendues insignes par les tombeaux des martyrs historiques ou des pontifes et visitées aux siècles de la paix de l'Église, a écrit M. de Rossi, paraissent avoir occupé deux étages, les plus anciennes étant dans l'étage supérieur, les plus récentes, [235] contemporaines de la persécution de Dioclétien, dans l'étage inférieur... Les premières se rencontrent dans le groupe principal des galeries de l'arénaire transformées en cimetière : c'est le petit coin de sépulture très antique des fidèles primitifs de l'Église romaine. » (*Bulletino*, 1885, p. 59.)

³¹⁹ H. MARUCCHI, *Le Catacombe romane*, Roma, 1903, p. 505.

Ce texte de M. de Rossi est très important pour le sujet qui nous occupe. Les constatations de l'éminent archéologue justifient la thèse exposée dès 1880 par M. Armand Donœur et reprise depuis par l'abbé Louis Petit et le R. P. Bonavenia ; à savoir que le *loculus* de sainte Philomène ayant été découvert à *l'étage supérieur*, avec les signes caractéristiques de la période dite apostolique, elle n'a point vécu, comme les ensevelis de l'étage inférieur, sous le règne de Dioclétien, à la fin du III^e siècle ou au commencement du IV^e.

C'est dire assez quel degré de créance on doit accorder à certains récits, à telle *Vie très complète de sainte Philomène*, qui la font contemporaine de cet empereur.

*IV. Endroit de la catacombe de Priscille où fut ensevelie sainte Philomène*³²⁰.

Au R. P. Joseph Bonavenia, de la Société de Jésus, professeur d'archéologie sacrée à l'Université grégorienne, revient l'honneur d'avoir, à force de patientes recherches, précisé *l'étage* où fut découvert le précieux *loculus*, puis d'avoir trouvé, de façon approximative tout au moins, *la région* de cet étage où reposa la jeune sainte³²¹.

Le P. Bonavenia, comme il le confesse lui-même humblement, avait eu d'abord « la bonne

³²⁰ Cette note se rapporte à la page 26.

³²¹ Voir *Controversia sul celeberrimo epitaffio di Santa Filomena V. e M.*, Roma, Filiziani, 1906, p. 171-182.

foi de croire sur l'autorité d'autrui que le second étage (l'étage inférieur) de Priscille était tout entier ou presque tout entier une région *très antique* ». D'où il [236] concluait que cet étage inférieur avait pu donner asile aux restes sanglants de Philomène. D'ailleurs, un ancien chef des fossoyeurs, Louis Caponi, qui avait été pendant quarante-deux ans au service de la *Commission d'Archéologie sacrée*, lui avait assuré tenir d'un vieux fossoyeur qui n'est plus de ce monde, que la sainte fut trouvée, à Priscille, dans l'étage de dessous, dans le voisinage du grand lucernaire ; mais il ne souvenait plus de la place ».

– Disons tout de suite que plusieurs lucernaires aèrent et éclairent le premier étage, et que seul plonge jusqu'au second le *grand lucernaire*. Cette distinction aura son utilité tout à l'heure. –

Sur la foi de ce témoignage, le P. Bonavenia se mit à chercher le *loculus* de sainte Philomène dans les profondeurs du second étage. Seulement, il n'y trouva nulle part, même pas dans le voisinage du grand lucernaire », un tombeau « qui répondît aux mesures et aux conditions requises pour qu'on y reconnût celui de Philomène trouvé en 1802 ».

Du reste, cet étage inférieur de la catacombe était-il découvert et exploré cette année-là ? – Non. M. de Rossi, parlant d'une inscription – celle d'*Agapè*³²² – qui fut transcrite par Monsignor

³²² Voir *Nuovo Bullettino d'Archeologia cristiana*, 1900, p. 339-341.

Gaétan Marini, déclare qu'à l'époque où vivait ce prélat, « on ne fit pas de fouilles au-dessous et près du grand lucernaire dans l'étage inférieur, mais que l'étage supérieur fut alors plusieurs fois sondé par les fossoyeurs³²³... » Or Monsignor Marini, venu à Rome en 1764, y mourut en 1815.

La partie de l'étage inférieur où aboutit le grand lucernaire ne fut explorée qu'en 1884, par M. J.-B. de Rossi. L'excavation et les galeries étaient toutes obstruées encore de terre et de débris. Donc, les fossoyeurs n'avaient point fait de fouilles en cette région ; donc ce n'était pas là qu'il fallait chercher le tombeau de *Filumena*.

Et puis, ces ouvriers n'auraient-ils pas marqué leur passage en traçant ici ou là quelques lignes de leur façon ? Justement, « au premier étage, dans le voisinage du grand lucernaire, les fossoyeurs ont couvert, de leurs noms et des dates des années [237] où ils ont travaillé, presque sans interruption de 1800 à 1816, les parois du lucernaire lui-même et des chambres funéraires voisines ; tandis qu'au second étage, on ne trouve nulle part aucun de leurs noms et aucune des dates susdites ; or, ils auraient pu en écrire à leur aise, surtout dans le carrefour inférieur de ce lucernaire, où abondent les morceaux de marbre et de tuiles sans inscriptions et encore à leur place. L'absence de tout souvenir des fossoyeurs

³²³ J.-B. DE ROSSI, *Inscriptiones christianae*, p. 71-72.

nous confirme bien qu'ils n'ont pas pénétré en bas. »

De tout cela, le R. P. Bonavenia devait conclure que la mémoire du vieux fossoyeur, cité par Louis Caponi, n'avait pas été sans doute entièrement fidèle. En tout cas, le *loculus* de sainte Philomène n'avait pu appartenir à l'étage inférieur.

Mais, dès 1880, M. de Rossi, qui fait autorité plus qu'aucun autre en pareil sujet, n'avait-il pas attribué à *l'étage supérieur, c'est-à-dire au plus ancien*, la gloire d'avoir abrité la vierge martyre ?

Parlant de la *Chapelle grecque* et de la région centrale de la catacombe priscillienne – cette partie de l'étage supérieur qui eut une sablonnière pour origine, – l'éminent explorateur écrivait dans son *Bulletin d'Archéologie chrétienne* : « Je remarquai dans cette région des restes et des fragments d'épithaphes, tout à fait différents de ceux des autres cimetières chrétiens et offrant des caractères distincts qui en font une famille spéciale. Ils ne sont pas creusés dans la pierre ni gravés légèrement sur la chaux, mais peints au minium sur les tuiles qui ont fermé l'ouverture des *loculi*... Les tuiles semblables déposées à la Bibliothèque vaticane étaient notées comme provenant du cimetière du *Crucifix* ou de Priscille. *C'est avec elles que fut trouvée la célèbre épithaphe de sainte*

*Philomène, du même type, peinte sur trois tuiles*³²⁴... »
[238]

M. de Rossi n'a pu être affirmatif à ce point sans avoir des preuves sérieuses. Il est probable qu'un des survivants parmi les modernes fossoyeurs l'avait renseigné autrefois sur la provenance de cette *épitaphe célèbre*. Du reste, la comparaison qu'il en avait faite avec les autres inscriptions retirées certainement du premier étage aurait pu, à elle seule, le mettre sur la Voie.

Mais le P. Bonavenia voulait d'autres preuves. Il avait déjà circulé longuement, le mètre à la main, dans les galeries de l'étage inférieur. Pourquoi ne tenterait-il pas l'expérience à l'étage supérieur ?

Il ne faut pas s'imaginer que les *loculi* des catacombes, et notamment ceux des cryptes priscilliennes, sont demeurés dans leur état primitif. Les contours d'un grand nombre se sont effrités largement. Sans ces dégradations, dues aux coups de pioche des modernes *fossores* plus encore qu'aux années, on eût découvert facilement le tombeau de *Filumena* ; car dans la catacombe de Priscille il n'y a pas deux ouvertures

³²⁴ « Nella predetta regione centrale notai i relitti e frantumi di epitaffi, al tutto dissimili da quelli degli altri cimiteri cristiani ed aventi caratteri distintivi che ne costituiscono una singolare famiglia. Essi non sono incisi in pietra ne graffiti sulla calce, ma dipinti col minio sulle tegole che chiusero la bocca dei loculi. Le simili tegole portate alla biblioteca Vaticana erano notate proveniente dal cimitero del *Crocifisso*, civè di Priscilla : *insieme con queste fu trovato il celeberrimo epitaffio di santa Filomena del medesimo tipo, dipinto sopra tre regole.* (Buletтино A. C. 1880, p. 15-16.)

qui aient les mêmes dimensions, soit comme hauteur, soit comme largeur : dès lors que l'on connaît la mesure des trois briques qui fermèrent si longtemps ce *loculus*, aisément on l'aurait distingué entre mille. Malheureusement, il n'en est pas ainsi.

Cependant, le R. P. Bonavenia ne se découragea point. Le vieux *fossor* avait indiqué « le voisinage du grand lucernaire » ; ce fut donc par là que le savant professeur d'archéologie poursuivit ses investigations. Or, ayant mesuré les ouvertures de cette région, il trouva que l'une d'elles répondait parfaitement tant pour la hauteur que pour la longueur, aux dimensions du *loculus* de notre Philomène... « Le serait-ce lui-même ? se demande-t-il.. Je n'ose l'affirmer, à cause des conditions trop malheureuses dans lesquelles il se trouve ; mais je ne puis nier que mon esprit est bien porté à croire que c'est vraiment lui³²⁵... » [239]

Toutefois, le Révérend Père ne se rappelait pas sans inquiétude les propos de l'ancien fossoyeur. Cet homme s'était trompé en assignant

³²⁵ Le *loculus* en question, malheureusement endommagé par la pioche des *cavatori*, mais dont les dimensions demeurent bien mesurables, se trouve en face d'un autre dont les briques restées en place portent ce simple nom peint en rouge : MANIVS. Il occupe la troisième rangée de tombes, à partir de la voûte. Au-dessous du *loculus* vide et béant, il y en a un autre que la pioche a respecté, sans doute parce qu'on n'y a pas découvert les preuves suffisantes du martyr. L'inscription, en lettres grecques, se compose de ce mot unique : ΦΗΛΙΚΙΣΣΙΜΟΣ. *Felicissimus, Bienheureux*. Si, au-dessus, c'est bien la tombe de sainte Philomène, le rapprochement est curieux entre ce *Bienheureux* et cette *Bien-aimée*, qui voisinent dans la mort.

à la tombe de *Filumena* l'étage inférieur ; sa mémoire était-elle plus heureuse quand il plaçait cette tombe « dans le voisinage du grand lucernaire » ? Il est vrai que ce dernier détail, étant très spécial, avait pu frapper son esprit beaucoup plus que la question de l'étage.

En mars 1906, bien alerte encore malgré ses soixante-quinze ans, le chef retraité des fossoyeurs, Louis Caponi, vint à Rome et fit visite au P. Bonavenia. Celui-ci lui apprit « qu'après avoir débarrassé les galeries du second étage, on n'avait rien trouvé du tombeau de sainte Philomène ». Le 14 mars, le professeur et l'ancien *cavatore* se rendirent ensemble à la catacombe de Priscille. Or, en chemin, Louis Caponi déclara qu'il avait recherché dans les replis de sa mémoire les paroles exactes de Vincent Caponi, son vieil oncle, au sujet de l'étage et du lucernaire et que ces paroles lui étaient revenues avec précision : « La sainte fut trouvée dans le voisinage du grand lucernaire *qui va jusqu'à l'étage au-dessous.* »

Ce n'était plus la même chose. Le fossoyeur d'antan n'avait prétendu désigner à son neveu que l'emplacement du tombeau dans une des galeries souterraines, et non l'étage de cette galerie. Aussi, lorsque le P. Bonavenia eut montré à Louis Caponi « ce *loculus* qui, bien qu'à demi détruit, présente les mesures requises et n'est éloigné que d'une dizaine de mètres du lucernaire », le bon vieillard « ne put s'empêcher de constater la

justesse des paroles qu'il avait entendues jadis de son oncle Vincent... »

Précisément, sur l'un des pilastres de ce « grand lucernaire » se lit encore la date de 1802, précédée des mots *Tommaso Putini cavatore*, Thomas Putini fossoyeur. C'est donc qu'en 1802 les [240] explorateurs de la catacombe travaillaient en cet endroit. Or 1802 est l'année où fut découvert le corps de sainte Philomène.

De tous ces faits acquis il résulte qu'un *loculus* ayant les proportions indiquées par les trois briques de sainte Philomène se rencontre vraiment dans la partie centrale, la plus ancienne par conséquent des cryptes priscilliennes, à l'étage supérieur et à quelque dix mètres du grand lucernaire.

Des découvertes nouvelles changeront-elles un jour en certitude ce qui n'est encore qu'une probabilité ? Pourra-t-on dire enfin, sans crainte d'erreur, devant le *loculus* marqué par le P. Bonavenia : voici la tombe de sainte Philomène ? La réponse à cette question n'est encore qu'un grand *peut-être*.

V. La consigne des Fossoyeurs modernes (*Cavatori*), dans les catacombes.³²⁶

Nous voulons parler ici des ouvriers romains employés aux fouilles des catacombes en ces derniers siècles. Pour expliquer la conduite du

³²⁶ Cette note se rapporte à la page 35.

cavatore qui découvrit la tombe de Philomène, et aussi pour prouver que, dès le jour de son *invention*, on crut à la réalité du martyr enduré par la jeune sainte, il sera bon de rapporter quelques-unes des instructions données aux modernes fossoyeurs. Ces lignes furent écrites dans les registres de la Lipsanothèque de la main même de Mgr Ponzetti, custode des saintes Reliques :

« Le custode est chargé de la surveillance des fossoyeurs ; il faut choisir des hommes qui soient non seulement aptes aux travaux de déblaiement mais qui aient une idée des sépultures elles-mêmes, pour avoir soin, en plus des saintes reliques, d'autres antiquités que l'on rencontre parfois dans les cimetières. Le custode doit en effet se transporter aux dits cimetières et reconnaître les marques distinctives du martyr, qui sont [241] uniquement le vase de sang, en verre ou en terre cuite, la palme gravée sur le sépulcre même ou sur la chaux qui scelle, ou une inscription affirmant le martyr.

« Le rôle des fossoyeurs se borne à vider les galeries ou corridors des cimetières de la terre qui les obstrue depuis de longs siècles ; quand donc ils rencontrent dans les dites galeries des sépulcres avec les marques ci-dessus désignées, il leur est défendu, sous les peines les plus graves, d'ouvrir ces sépulcres, mais ils doivent de suite faire part de leur découverte au custode qui se transportera sur place pour la reconnaître.

« Si le custode constate que les restes sont bien d'un martyr, il fait ouvrir le tombeau et place dans une cassette destinée à cet usage les saintes reliques. La cassette, scellée extérieurement aux armes de l'Éminentissime Vicaire, est portée à la custodie sur les épaules d'un des fossoyeurs.³²⁷ »

Vu ces instructions, il paraît bien certain que le fossoyeur dont le pic mit à jour le *loculus* de sainte Philomène, le 24 mai 1802, arrêta son travail en cet endroit dès qu'il aperçut sur une brique l'une des marques distinctives du martyr », la palme. C'est le lendemain seulement que dom Ludovici devait trouver, à l'intérieur de la tombe, les débris du vase de sang.

VI. *La fiole de verre découverte au loculus de sainte Philomène*³²⁸.

D'après Cascioli (*Santa Filomena, Vergine e Martire*, p. 33), cette fiole se présentait sous la forme « d'un petit vase de verre au fond duquel il y avait un dépôt noirâtre desséché ».

Dom François de Lucia écrit, dans sa *Relation* : « Pour ne pas laisser le sang attaché à ces débris de verre et ne pas l'exposer à se perdre en tombant ni à se détacher – une bonne partie s'étant déjà perdue par le fait de la fracture du dit vase – je [242] pensai à le réunir en le grattant puis en le mettant dans une fiole de cristal. »

³²⁷ Lipsanothèque. Registre II, ch. XIII, p. 114.

³²⁸ Cette note se rapporte à la page 36.

(*Relazione storica scritta dal R. D. Francisco de Lucia*, seconde éd., Naples, 1824, p. 57.)

Autres détails. D'après Mgr de Poveda (*Mémoire historique sur sainte Philomène*. Foligno, 1834) et l'auteur du *Résumé historique des faits que Dieu accomplit -par l'intercession de sainte Philomène*, (Brescia, 1835), des traces de sang se voyaient, le 25 mai 1802, sur la chaux même étendue dans le *loculus*. Les débris de verre aussi en étaient teints entièrement. Mgr Cascioli (p. 101-102) fait remarquer que l'on ignore la provenance de ces détails, extraits sans doute d'une relation authentique aujourd'hui disparue ou de la déposition des témoins oculaires. Il aurait fallu, en la circonstance, une procédure régulière et un examen minutieux de toutes choses par des personnes compétentes. Seulement, nul ne pouvant alors deviner la renommée à venir de la martyre *Filumena*, on ne fit rien de spécial pour elle. On recueillit le corps, les trois briques funéraires, les fragments de l'ampoule, et le tout fut porté à la Custodie des saintes Reliques.

VII. *L'interversion de syllabes dans l'épithaphe de Filumena. — Est-ce bien « sainte Philomène » qui fut trouvée dans la catacombe de Priscille*³²⁹ ?

Une telle question a pu se poser devant certains esprits depuis l'article où le professeur

³²⁹ Cette question se rapporte à la page 37.

Marucchi³³⁰ essaya de démontrer que le corps retrouvé en 1802 n'est pas celui de sainte Philomène. [243]

Cet article parut dans le *Nuovo Bullettino di Archeologia cristiana*, année 1906, p. 253 à 300. Il est intitulé : *Étude archéologique sur la célèbre inscription de Filumena découverte au cimetière de Priscille*, En voici les conclusions : Les briques et l'inscription sont bien de l'Age apostolique (la forme des lettres, la brièveté de l'épithaphe en témoignent), mais le corps retrouvé en 1802 est le corps d'une chrétienne autre que *Filumena* et date au plus du IV^e siècle. Les trois tablettes d'argile furent empruntées à un *loculus* plus ancien, comme le prouve le désordre infligé à dessein à l'inscription funéraire : LUMENA PAX TECVM FI.

Notons tout d'abord, que, dans son article, M. Marucchi se défend d'aborder le terrain purement théologique. Il ne nie point qu'il y eût dans la tombe du cimetière de Priscille un personnage, une sainte même, mais il nie qu'il faille appeler ce personnage *Filumena*. Il ne s'attaque nullement, assure-t-il, à la personne honorée sous ce nom à Mugnano et dont les

³³⁰ En répondant ici à M. Marucchi, nous nous adressons par là même à quelques autres qui n'ont fait que le copier plus ou moins spécialement à l'abbé Jean Le Morin, docteur en philosophie et en théologie, lequel n'est pas plus *abbé* qu'il n'est *docteur en philosophie et en théologie* (*Vérités d'hier*, E. Nourry, Paris, 1906) ; puis à dom Leclercq (*Dictionnaire d'Archéologie*, t. V paru en 1923, art. *Filumena*). La revue *L'Ami du Clergé* a déjà riposté à dom Leclercq dans son numéro du 18 octobre 1923, p. 665-666.

intercessions obtinrent des prodiges. Le ton qu'il prend n'est point irrévérencieux. D'autres, renchérissant sur ses dires, seront moins respectueux que lui.

Remarquons d'autre part que nous avons dans l'article de 1906 la thèse de M. Marucchi *seconde manière*. Car il y avait eu, peu auparavant, un Marucchi d'opinion toute différente. Les heureux témoins des fêtes célébrées à Rome, en mai 1902, pour le premier centenaire de sainte Philomène, se rappellent avec quelle âme le distingué archéologue parla du nom, de la vie et du martyre de la petite vierge, en la catacombe même de Priscille. Au soir du 25, le R. P. Bonavenia, professeur à la Grégorienne, enthousiasmé, écrivait à la hâte, dans son journal intime, pour bien garder ce souvenir : « Paroles enflammées du commandeur Marucchi... commune allégresse... Chère, inoubliable journée. *Deo gratias*³³¹ ! »

C'était donc, à ce moment, entre nos maîtres archéologues, accord parfait. Cet accord, hélas ! ne devait pas durer.

En cette même année 1902, dans l'après-midi du 19 novembre, le P. Bonavenia et le commandeur Marucchi, membres tous [244] deux de la *Commission d'archéologie sacrée*, se retrouvent à la catacombe de Priscille.

³³¹ R. P. BONAVENTIA, *Controversia sub celeberrimo epitaffio di S. Filomena*, Roma, 1906, p. 8.

« Mon très cher collègue, a conté depuis le Révérend Père, me tira à part et ne put se retenir de me communiquer de suite qu'un doute féroce lui avait surgi peu auparavant dans l'esprit sur l'existence même de sainte Philomène.

« Qu'est-il arrivé, lui demandai-je, qui vous pousse à pareille conclusion ?

– L'inscription PIODOTVS sur la tombe d'un *bambino*, l'avez-vous vue ?

– Oui.

– C'est un fragment de nom : le commencement ASCLE se trouve à la paroi opposée, sur une autre tombe de *bambino*. Le nom entier provient donc d'un *loculus* plus ancien, et les fragments de tuiles ont été réemployés comme matériaux de clôture pour les deux *loculi* plus récents.

– Fort bien.

– Ainsi s'explique l'irrégularité de ce nom étrange PIODOTVS...

– Très justement.

– Ainsi s'expliquerait l'irrégularité : LVMENA PAX TECVM FI. Les tuiles furent placées irrégulièrement pour faire entendre qu'elles appartenrent d'abord à un tombeau plus ancien. Donc *Filumena* n'indique pas le corps trouvé en 1802, donc *Filumena* n'est plus *Filumena*.

– Pas trop vite ! On étudiera la question... »
Et le Révérend Père ajoute que, « dans la pire des suppositions » ce petit corps d'adolescente, extrait

en 1802 de la catacombe, est tout au moins celui d'une sainte que Dieu glorifia par de nombreux prodiges. Reste à savoir – toute la question est là – si, oui ou non, elle doit garder le nom de Philomène.³³²

Cette conversation nous découvre quel motif a déterminé M. Marucchi à abandonner sa première opinion. L'inscription de *Piodotus* comparée à celle de *Filumena* lui a fait conclure à l'identité des cas : les briques qui fermaient le *loculus* de notre sainte auraient été enlevées à une tombe chrétienne plus [245] ancienne, puis réemployées comme simples matériaux de clôture pour le sépulcre d'une inconnue...

Tel sera désormais le grand cheval de bataille de M. Marucchi tel sera l'argument fondamental de son article du *Nuovo Bullettino*.³³³

D'autres exemples viendront à l'appui de sa thèse – disons plus justement : de son hypothèse – en tout neuf, y compris celui de *Piodotus* : exemples de tronçonnement d'épithètes, ou de transposition de mots, ou de combinaison de plusieurs fragments disparates.

³³² R. P. BONAVENTIA, Ouv. cité, p. 17-18.

³³³ Entre temps, la discussion ouverte au cimetière de Priscille s'était continuée entre M. Marucchi et le P. Bonavenia. L'affaire avait eu sa répercussion, même en dehors du cercle des « spécialistes », et l'on s'était mis à parler de « la prétendue sainte Philomène » (*la pretesa santa Filomena*), ni plus ni moins. L'article de M. Marucchi venait comme une réponse directe aux arguments par lesquels le savant jésuite s'était efforcé, au cours de quatre années, de maintenir les droits de notre sainte.

Certes, nous ne songeons pas à faire grief à l'honorable professeur de s'être documenté et d'avoir cherché à éclairer le cas *Piodotus* par d'autres cas similaires. Mais ce que nous nous permettons de lui reprocher, c'est d'avoir voulu tirer de neuf cas isolés ce principe général, fondement de toute son argumentation : *Une irrégularité quelconque dans la fermeture des loculi est l'indice certain, tout au moins la raison suffisante d'un doute bien fondé, que la tombe fut close avec des briques ou des plaques enlevées à des sépulcres plus anciens.*

Remarquons qu'en agissant ainsi, M. Marucchi s'est mis en flagrante contradiction avec lui-même. Voici, en effet, ce qu'il écrivait au sujet de ces inscriptions déplacées et employées plus tard comme matériaux de fermeture : « Il y a là tant de points qui peuvent être de nous inconnus, qu'on ne peut, là-dessus, formuler de règle très certaine, *mais chaque cas doit être examiné à part.* » On peut lire cette phrase dans le *Nuovo Bullettino* de 1902, p. 228. Dans la même revue – année 1906, p. 267 – M. Marucchi reparlant d'inscriptions funéraires, ramène semblable remarque : « Quelle que soit l'explication à donner de tels faits, réitère-t-il, elle dépendra de l'examen de *chaque cas* en particulier : *dependera dall' esame del monumento, fatto caso* [246] *per caso.* » C'est en d'autres termes, le vieux et sage dicton : « Un cas n'est pas l'autre. » L'aveu est précieux à recueillir.

Est-il d'ailleurs impossible d'expliquer autrement que par le réemploi certaines anomalies dans la disposition des tablettes funéraires ? Le P. Bonavenia ne le pense pas. Voici les explications qu'il propose : une distraction du fossoyeur, la hâte d'un ensevelissement, un fait nouveau inattendu, le bris accidentel d'une tuile ou d'une plaque de marbre...

Mais même démontré le réemploi en deux *loculi*. d'enfants de l'inscription Asclepiodotus, pourquoi vouloir identifier ce cas et celui de Philomène ? L'inscription philoméniennne, à n'en pas douter, est d'inspiration chrétienne ; l'építaphe Asclepiodotus, elle, n'est accompagnée d'aucun emblème religieux. Par suite, n'y faudrait-il pas voir une építaphe *païenne* adaptée à des tombes chrétiennes ? Les exemples de ce genre ne sont pas rares. Déjà au XVIII^e siècle, le savant Boldetti en énumérait, à lui seul, au moins *soixante*, qu'il avait lui-même vérifiés.

Il est vrai qu'on a rencontré aussi des plaques funéraires chrétiennes qui avaient été utilisées successivement pour plusieurs *loculi* ; mais elles sont en très petit nombre. Dans ses *Dissertazioni, lettere ed altre operette* publiées en 1785, Antoine Lupi n'en signale que *trois* de ce genre (T. I, p. 71-72). M. Marucchi lui-même écrit dans le *Nuovo Bullettino* (1902, p. 227) : « C'était chose connue que quelques inscriptions chrétiennes, *alcune iscrizioni cristiane*, furent enlevées d'un sépulcre et

retournées, *rovesciate*, et que, sur l'envers, fut faite une inscription nouvelle à destination d'une nouvelle tombe. » Et au bas de la page, il apporte six exemples très authentiques, *certissimi*. Mais, il s'agit là uniquement d'épithaphes chrétiennes *mises à l'envers*. L'inscription d'Asclepiodotus, bien que disjointe en ses deux parties, ne fut point retournée pour un second usage. Les trois tablettes d'argile qui portent l'inscription de *Filumena* étaient interverties sans doute, mais aucune des trois ne présentait la face inverse. D'où nous pouvons conclure : 1° que, si l'épithaphe de *Filumena* avait dû resservir, cette épithaphe *chrétienne* eût été, plus logiquement, retournée ; 2° que si la coutume était de retourner les épithaphes chrétiennes quand on les appliquait à une autre tombe – et sur des milliers de *loculi*, on trouve de ce fait à peine quelques exemples – l'inscription d'Asclepiodotus [247] non soumise à cette loi, a chance de n'être, ainsi que nous l'avons insinué plus haut, qu'une inscription païenne dont les fragments furent utilisés par des fossoyeurs chrétiens.

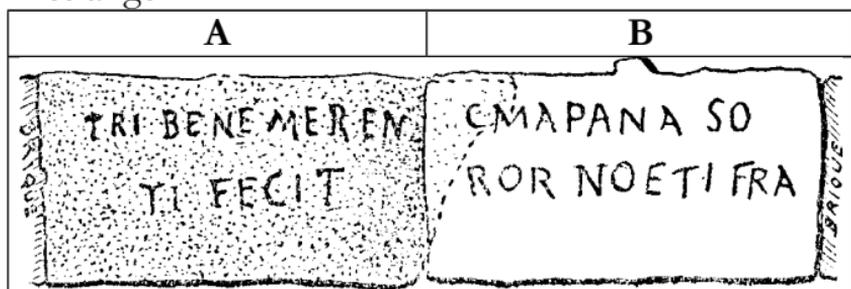
Mais quand bien même l'Asclepiodotus de M. Marucchi eût été un baptisé, le cas de son épithaphe dispersée et réadaptée ne prouve rien pour ou contre le cas de *Filumena*. Il eut été un argument concluant si l'on avait trouvé sur *trois loculi différents* trois briques séparées, mais unies primitivement, dont l'une eût porté PAX TE, une

seconde CVM FI, une troisième LVMENA, et que, après cette découverte, on aurait eu l'audace de proclamer que dans un des trois *loculi* avait reposé jadis une sainte Philomène : exactement comme si l'on s'était mis à vénérer un saint Asclepiodotus après la trouvaille des deux fragments qui enclosent encore les deux petites tombes. Seulement, il n'en va pas du tout ainsi. Les trois briques portant « la très célèbre épitaphe » étaient bien fixées sur un même tombeau. Toute la difficulté, l'unique cause des négations de M. Marucchi, repose dans l'interversion très explicable – nous le verrons – de la troisième tablette. Mais la difficulté est si minime que dès le jour de son *invention* en 1802, on lut l'épitaphe en son ordre et sens logiques. Il en fut de même pendant un siècle.

Conclusion pratique : le cas d'Asclepiodotus étant différent du cas de Filumena ne peut fournir un argument *a pari*. Donc en l'affaire il ne prouve rien.

Entre les neuf exemples cités par M. Marucchi, un seul, de prime abord, donne une forte impression de ressemblance avec le cas de *Filumena*. Il existe à la catacombe de Priscille, à l'étage inférieur (le tombeau de sainte Philomène, gardons bien ce souvenir, fut découvert à l'étage supérieur) un sépulcre fermé par deux plaques de marbres flanquées, à chaque bout du *loculus*, d'une brique de trois centimètres et demi d'épaisseur.

Or, l'építaphe se présente de cette manière étrange :



[248]

Il est évident que la plaque A devrait être à la place de la plaque B, et vice versa. (Inutile de relever l'orthographe du nom propre féminin. Le fossoyeur, distrait, a défiguré *Campana*.)

Le P. Bonavenia a examiné avec plus d'attention que qui que ce soit l'inscription de Noetes. « C'est là, dit-il, *l'unique* exemple (c'est lui qui souligne), présentant une analogie suffisante avec celui de LVMENA PAX TECVM FI. » (*Controversia*, p. 38.) *L'unique* exemple : retenons ce mot. « Dans l'un et l'autre cas, il y a transposition de tablettes ; dans l'un et l'autre cas l'inscription demeure droite et entière, à la différence des autres cas apportés par M. Marucchi. »

Mais cette concession faite, le docte religieux se refuse à identifier les deux cas. « Entre les cas de ces deux építaphes, ajoute-t-il, je n'ai pas dit qu'il y avait *identité*, mais une *suffisante*, ou mieux une *partielle analogie*. » Suivant le conseil de M. Marucchi, le Révérend Père a examiné de très près la tombe de Noetes. Il s'en est rendu un

compte minutieux, *un minuto conto*. Or, il a noté ces détails importants :

1° Les deux tablettes du milieu sont chacune d'un marbre différent : l'une, A, est gris sombre ; l'autre, B, est blanche.

2° Les caractères des deux inscriptions ne se ressemblent pas absolument et paraissent bien avoir été tracés par deux mains différentes. Justement, les lettres, qui sont rouges sur les deux plaques, sont d'un rouge plus vif sur la plaque de marbre blanc B.

« Ce qui prouverait deux choses, ajoute le P. Bonavenia : l'une que la première moitié :

TRI BENEMEREN
TI FECIT

peut avoir appartenu à un sépulcre païen ; l'autre, que l'inscription complétée par les mots ou tronçon de mot :

CMANPANA SO
ROR NOETI FRA

fut placée précisément pour Noetes, au *loculus* même où il se trouve. [249]

Le P. Bonavenia note encore que l'inscription de Noetes doit dater de l'époque constantinienne, si l'on en juge par la grossièreté de l'écriture et par ce fait qu'au même niveau de la galerie il y a des *loculi* ornés du monogramme du Christ.

Donc, les deux épitaphes, celle de *Noetes* et celle de *Filumena*, à première vue analogues, ne sont pas identiques, au moins en ce qui concerne

la *provenance*. Entre les trois briques philoméniennes point de ces disparités comme il s'en rencontre le plus souvent dans les matériaux réemployés. Au contraire, les deux tablettes du sépulcre de *Noetes* sont disparates : l'une d'elles avait dû déjà servir pour un tombeau plus ancien.

Mais, s'il n'y a pas identité de provenance, n'y aurait-il pas identité *dans la façon dont les deux inscriptions ont été placées* ? Il nous semble bien que la réponse doit être affirmative.

– Concession imprudente... qui va nous livrer pieds et poings liés à l'adversaire et ruiner notre foi en sainte Philomène !

– En aucune façon... Tout au contraire : l'interversion de l'épithaphe de *Noetes* va éclairer – et, croyons-nous, de la plus heureuse manière – l'interversion de l'épithaphe philoménienne Et de la sorte, M. Marucchi nous aura fourni des armes pour défendre ce qu'il attaque...

Il se trouve que, providentiellement, nous pouvons nous rendre un compte exact du pourquoi de l'interversion : la plaque A tient encore au *loculus*, tandis que la plaque B en a été détachée. Quand ? par qui ? on ne sait. La plaque A nous apparaît donc entière, bizarrement taillée : en effet, elle présente à droite *une pointe qui avance de sept centimètres*. Irrégularité bien digne de remarque, véritable *clef du mystère*.



On peut, sans grand effort d'imagination, se représenter l'embarras du fossoyeur en présence des tablettes dont il devait [250] clore le sépulcre : l'une grise, l'autre blanche, et dont la grise avait été rompue si maladroitement. On avait beau n'être pas difficile en ces souterrains – et on le devenait de moins en moins avec le temps – il fallait que l'inscription pût tenir en dépit des brisures irrégulières, et avec un bosselage aussi atténué que possible. Sur un *loculus* horizontal comme celui de Noetes les deux tablettes de marbre se plaçaient naturellement l'une à côté de l'autre et non l'une au-dessus de l'autre. Or ici, pour que l'inscription fut disposée dans son ordre logique, le *fossor* devait se résigner ou bien à appliquer *sur* la brique de droite l'aspérité de la tablette si mal brisée – mais la vue en eût été désagréable – ou bien à cacher *sous* cette brique la pointe malencontreuse – mais la brique, épaisse de trois centimètres et demi, nous l'avons dit plus haut, eût présenté un relief exagéré.

« Nécessité, l'ingénieuse, » suggéra à notre homme un expédient qui permettait d'égaliser à peu près la face du *loculus*. Il changea l'ordre des

plaques et fit ainsi disparaître sous la plaque la mieux conformée, l'appendice de l'autre. L'épithaphe était dérangée, sans doute, mais on y gagnait pour la vue d'ensemble...

L'interversion se justifie ainsi fort naturellement par la nécessité de *fermer convenablement* le tombeau. Dès lors, au lieu de dire que les deux fragments furent intervertis pour témoigner qu'il y avait en ce *loculus*, non pas Noetes, mais un anonyme quelconque, nous nous croyons en mesure d'affirmer que l'épithaphe fut bien composée pour un certain Noetes, qu'elle désigne toujours.

Et c'est ainsi que nous en arrivons à l'argument précédemment annoncé ; à savoir qu'il y a identité frappante *en un point* entre le cas de *Filumena* et celui de *Noetes*. Les tablettes de marbre du tombeau de Noetes ont été transposées pour en assurer plus convenablement la fermeture. Il en fut ainsi des trois tuiles où se lit le nom de *Filumena*. Dans le premier cas, le *fossor* s'est appliqué à dissimuler l'appendice disgracieux de l'une des tablettes ; dans le second, l'ouvrier des galeries funéraires fut obligé, vu la hauteur respective des trois briques, de mettre la dernière celle qui aurait dû être la seconde. Ainsi, dans les deux cas qui nous intéressent, l'interversion fut *voulue*. Nous [251] ne sommes donc pas en présence de cadavres anonymes recouverts de matériaux empruntés. Les cas de *Noetes* et de

Filumena, loin de se combattre, s'éclairent et se confirment mutuellement.

Nous n'ignorons pas que d'autres explications ont été données de la transposition des briques philoméniennes. Longtemps on l'a attribuée tout simplement à une bévue du *fossor*. Le pauvre homme était un ignare ou un distrait. « L'ignorance du fossoyeur écrivait en 1900 M. Marucchi, lui a fait placer en avant la fin de l'inscription. » (*Les Catacombes romaines*, p. 339.) Un examen plus attentif de l'inscription a fait abandonner semblable hypothèse. Naturellement, d'autres ont été émises, celles-ci plus admissibles.

Le première en date, d'après le P. Bonavenia (*Controversia*, p. 6) est encore de M. Marucchi. La voici. Quand le *fossor* eut écrit PAX TECVM, formule chrétienne souvent employée seule aux deux premiers siècles, il eut désir d'y ajouter le nom de la défunte ; la place lui manquant pour peindre autre chose que FI sur la troisième brique, il passa bonnement à la première demeurée libre.

Cette supposition, il faut l'avouer, ne répugne pas absolument. Mais comme il n'y en a point d'autres exemples aux catacombes ; que, bien au contraire, on y a découvert des épitaphes où, l'espace venant à manquer, la fin du dernier mot est reporté simplement au-dessous en petits caractères, elle ne mérite pas sérieuse considération.

Notre explication à nous – la nécessité de clore convenablement le *loculus* – ne paraît-elle pas la plus plausible ? Ajoutons – et c'est là un argument de valeur – qu'elle s'harmonise au mieux avec ce que le P. Bonavenia nous a révélé de la *structure* des briques conservées à Mugnano.

En les étudiant avec la plus scrupuleuse attention, le savant jésuite a constaté :

1° Que ces trois briques, de forme rectangulaire, sont de proportions différentes : égales en longueur – 0 m. 57 – elles ont, comme hauteur respectivement 28, 32 et 29 centimètres.

2° Que la première et la dernière ne furent à l'origine qu'une brique unique, une brique *bipédala*, comme disaient les anciens [252] Romains pour désigner ces grandes tablettes de terre cuite qui mesuraient deux pieds sur chaque côté. Cette brique unique fut divisée par le *fossor* en deux parts à peu près égales : l'une de 28, l'autre de 29 centimètres.

3° Que sur la partie de 28 centimètres fut peint au minium PAX TE ; sur celle de 29, LVMENA. Le milieu de l'inscription fut tracé sur une troisième brique plus haute que les précédentes de 3 à 4 centimètres.



4° Que l'épithaphe fut peinte avant que les trois tablettes ne fussent adaptées à l'ouverture du tombeau. La preuve en est que l'inscription, avec ses lettres et ses ornements, demeure *entière*, bien qu'en plusieurs endroits l'extrémité de quelques dessins, – palme, ancre, flèches, – ait été recouverte par la chaux. Si la lance des flèches, par exemple, et les pointes de leurs pennes avaient été peintes sur l'enduit lui-même, ces détails eussent disparu lorsque cet enduit tomba. Or, il n'en est rien.

De telles constatations ne jettent-elles pas au moins une demi-clarté sur la scène de l'ensevelissement ?

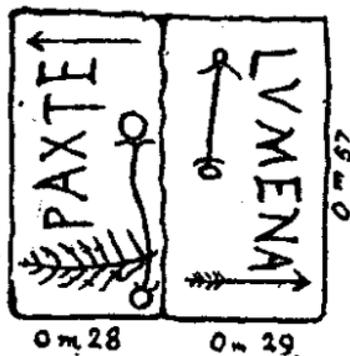
Nous sommes à l'étage supérieur de la catacombe de Priscille. Dans un *loculus* frais ouvert une jeune morte, une martyre, vient d'être étendue. Le *loculus* est creusé à la mode des autres un peu plus large du côté de la tête. Le fossoyeur se dispose à la clore. Éclairé par sa petite veilleuse, il choisit une brique de proportions moyennes, puis une plus grande, une *bipédale*. Ces tablettes suffiront à dissimuler le petit cadavre ; seulement de la grande on en fera deux autres. L'ouvrier avec un outil la coupe en deux parts. Puis il aligne les briques à terre ; il lui sera plus facile ainsi de peindre l'épithaphe... Son inscription achevée, il se met en devoir de fermer la tombe. Il s'aperçoit alors, mais trop tard, que la brique sur laquelle il a écrit *Filumena* laisse béante, par en

haut, sur une longueur de 57 centimètres, une fissure assez considérable : il manque bien trois centimètres. [253] Boucher cette ouverture avec de la chaux est chose difficile ; effacer et recommencer les deux tiers de l'inscription, chose ennuyeuse. Notre fossoyeur en prend son parti. Estropiant les mots, sans toutefois rendre l'építaphe inintelligible, il applique la tablette la plus large à la tête de la martyre, pose au milieu la petite brique, pour ne pas scinder le *pax tecum*, portion majeure de l'inscription... Et naturellement, la place qui reste il la donne au fragment qui porte *Lumena*. Voilà pourquoi l'építaphe se présentait ainsi :

LVMENA | PAX TE | CVM FI.

Cherche qui voudra, il n'y a pas d'explication plus rationnelle, mieux adaptée aux faits archéologiques que celle-là. Et – qu'on veuille bien le remarquer – elle ne nous est pas personnelle. Dès le 24 février 1904, dans une lettre adressée à Mgr Cascioli, directeur du journal *La vera Roma*, le P. Bonavenia énumérant les faits, selon lui incontestables, qui se rapportent au tombeau de sainte Philomène, signalait celui-ci : que le *loculus* par sa forme même exigeait que la brique la plus élevée ne fût apposée ni aux pieds, ni au milieu, mais à la tête du cadavre, et que l'építaphe a été estropiée parce qu'on a voulu tenir compte de l'ordre progressif des hauteurs.

Cette conviction devait s'affermir encore après qu'un examen plus attentif des arêtes des cassures eût révélé au Révérend Père l'existence d'une brique bipédale primitive.



Rien de plus facile, à Mugnano, que de rétablir en son entier, cette brique bipédale par juxtaposition de ses deux fragments. On l'a fait, on peut le refaire vingt fois, cent fois encore. Or, les [254] deux fragments rapprochés ainsi « *s'unissent magnifiquement* ». C'est l'expression même des vénérés gardiens du sanctuaire de Mugnano.

Et donc, il ne s'agit pas, en l'espèce, d'un vieux matériel funéraire qui aurait traîné on ne sait combien de temps dans la réserve du *fossor*. Nous en appelons à l'érudition de M. Marucchi — si les conclusions de M. Marucchi sont parfois hâtives, surtout quand un sujet, le passionné, sa science archéologique demeure incontestée. — « Spécialement à partir du IV^e siècle, écrivait le distingué professeur, quand l'excavation des cryptes funéraires s'étendit en de très vastes

proportions, les fossoyeurs adonnés aux forages et aux sépultures dans les catacombes romaines exercèrent un véritable commerce de briques et de pierres pour clore les *loculi* : ils achetaient des tuiles, des pierres nues ou déjà écrites et hors d'usage, puis adaptaient pour le mieux ce matériel selon l'occasion, à la demande des personnes qui voulaient faire peu de dépense. » (*Miscellanea di Storia ecclesiastica e di Teologia positiva*, 1904, p. 376).

Mais ces briques ou ces pierres étaient brisées, mutilées, écornées déjà, sans compter les modifications nouvelles que leur infligeraient, selon les dimensions des *loculi*, les marteaux des réemployeurs. Et précisément les exemples apportés par M. Marucchi dans son étude sur l'inscription de *Filumena* – celui d'Ascle-Piodotus excepté – présentent bien ce caractère de matériaux *quelconques, adaptés pour le mieux*, c'est-à-dire tant bien que mal. Nous avons étudié le cas de *Noetes* – une plaque neuve accolée à une plus ancienne, laquelle est brisée de travers et provient d'une démolition. Il y a encore le cas d'une *défunte anonyme* enclose sous une épitaphe mutilée « certainement païenne ». (P. Bonavenia, *Controversia*, p. 57), bien que sur l'un des deux fragments on ait ajouté le symbole chrétien de l'ancre. Les autres exemples sont à l'avenant.

Par conséquent, il serait *antiscientifique* – le mot n'est pas exagéré – de vouloir les assimiler au cas très spécial qui nous intéresse : à savoir la

transposition de deux tuiles sur trois au tombeau de *Filumena*. L'inscription de celle-ci n'est ni mutilée, ni incomplète ; et si, comme le règle M. Marucchi, l'intention des fossoyeurs, en employant des matériaux de seconde main, fut de donner l'anonymat au nouvel enseveli [255] (nous avons fait nos réserves pour *Noetes*), tel n'est point le cas de *Filumena*. Oui, l'interversion de ses tablettes est due à une autre cause. Laquelle ? Nous venons d'en parler assez longuement³³⁴.

Peut-être devrions-nous clore ici cette longue discussion archéologique. Toutefois, nous nous reprocherions de ne pas produire à l'appui de notre thèse, pour la plus grande gloire de sainte Philomène et la plus complète satisfaction de ses fidèles, un dernier argument d'une portée plus générale que ceux dont le R. P. Bonavenia s'est servi dans sa défense. Nous trouvons cet argument dans le *Manuel d'archéologie chrétienne* de dom Leclercq³³⁵. « Le développement de la Rome

³³⁴ M. Marucchi imagine encore « qu'on voulut conserver visible la seule formule *Pax tecum*, le nom important peu », quand on enterra un second cadavre sous l'inscription ancienne. Pour cela, on coupa bonnement en deux le nom de *Filumena*, la devancière. M. Marucchi ferait bien d'ajouter que vraiment le fossoyeur s'y prit fort mal. La tuile où sont peintes les trois syllabes *Lumena* ne porte rien à son envers. Il n'y avait donc qu'à la tourner sens devant derrière ; puis il était si facile d'effacer le FI demeuré en souffrance après le *Pax tecum* ! Or rien de tout cela : une simple inversion si aisée à rétablir que les custodes des saintes Reliques n'hésitèrent pas un instant à lire : *Pax tecum Filumena*. Certes, il n'en eût pas été de la sorte, si le *loculus* avait été clos de fragments disparates ; si surtout, comme pour *Ascolepiodotus*, les tablettes de *Filumena* eussent été appliquées à deux ou trois *loculi* différents.

³³⁵ Paris, Letouzey, 1907, t. I. p. 220.

souterraine est prodigieux, écrit le savant bénédictin. Il s'imposait par plusieurs raisons dont la principale était la conception chrétienne de l'immortalité de l'âme et de l'abandon de la crémation. Dans la pensée des fidèles, le corps étant destiné à revivre, il convenait de prendre soin de lui après la mort et de lui donner, dans l'attente de la résurrection, un asile honorable. Personne n'étant exclu de cette espérance, on entrevoit dès lors la multitude de sépultures qu'entraînait l'accroissement ininterrompu d'une communauté considérable. Chaque fidèle, paré et parfumé, occupait une case d'où il ne pouvait être expulsé, même dans le cas d'encombrement. Il était défendu de rouvrir les tombeaux, [256] d'y glisser un autre cadavre, et, à plus forte raison, de mettre deux corps l'un sur l'autre.³³⁶«

Or, avec l'hypothèse de M. Marucchi, il faudrait admettre : 1° qu'une épitaphe au nom d'une certaine *Filumena*, chrétienne des premiers temps, a été utilisée au IV^e siècle pour une anonyme quelconque ; mais aussi, 2° que cette anonyme a remplacé un autre personnage dans le *loculus* où elle fut déposée, car ce *loculus* n'a pas été creusé pour elle au IV^e siècle ; il existait déjà dans la file ininterrompue des tombeaux. Pourquoi, à l'étage supérieur, le plus ancien, aurait-on déterré

³³⁶ Il est fort regrettable que dom Leclercq ait oublié ses propres données, lorsqu'il écrivit, en 1923, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, son article sur *Filumena*.

qui que ce fût, alors que la place ne manquait pas à l'étage inférieur, pratiqué précisément à l'époque dioclétienne, époque assignée par M. Marucchi à l'ensevelissement de l'anonyme ? Pourquoi les chrétiens auraient-ils violé les traditions et les lois, en substituant ici un cadavre à l'autre ? Si encore il s'était agi, comme cela s'est vu, d'une chrétienne illustre à qui l'on eût voulu donner une place de choix presque au centre de la crypte, parmi les ancêtres, les confesseurs de la foi ! Mais non : cette seconde ensevelie n'aurait même pas son épitaphe à elle. D'ailleurs, les tombeaux surajoutés aux plus anciens – nous disons à dessein *surajoutés* et non *substitués*, car un mort ne chassait pas l'autre – sont aisés à reconnaître : ils diffèrent sensiblement par la forme et l'ornementation. Enfin les tombeaux de cette espèce sont peu nombreux ; ce sont d'ordinaire de beaux sarcophages de marbre³³⁷. Nous sommes loin du pauvre *loculus* d'où M. Marucchi voudrait expulser la vraie *Filumena*.

Cet argument emprunté à dom Leclercq ne constituerait-il pas, à lui seul, une réponse victorieuse à toutes les assertions de M. Marucchi ?

C'est notre conviction intime, profonde, parfaitement motivée, que les ossements vénérés à Mugnano et qui tant de fois germèrent en miracles sont ceux de la véritable sainte Philo-

³³⁷ V. ce livre, ch. II, p. 36 et note 2.

mène. Sans doute Dieu aurait pu donner puissance pareille à une bienheureuse anonyme ; même il eût été permis de baptiser [257] du nom de *Filumena* l'inconnue vers laquelle seraient montées tant de grâces aimantes. Mais il n'en a pas été ainsi. C'est légitimement qu'au sanctuaire de Mugnano il y a, face à la chasse sacrée, la *Chapelle sépulcrale*. Là, sous un riche autel, sont gardées les trois tablettes d'argile sur lesquelles une inscription vieille de dix-huit siècles redit sans fin à une sainte glorieuse : *Fax tecum Filumena !*

Les suppositions de certains savants ne détruisent pas forcément les précisions de certains autres. Or un maître es sciences catacombaies, l'éminent archéologue de Rossi, après avoir examiné cette « très célèbre épitaphe » dont il connaissait bien l'histoire, après avoir classé les trois tuiles de *Filumena* dans une « remarquable série, la plus archaïque de toutes, la série primitive des *loculi* » de Sainte-Priscille, n'a jamais émis aucun doute sur sainte Philomène : pour lui – et il assurait « croire fermement » ce qu'il avançait – cette sainte martyre et la jeune fille trouvée en 1802 derrière la « très célèbre épitaphe » n'étaient pas deux personnes distinctes. Nous partageons sa foi.

Commençons par préciser que les quatre syllabes *Filumena*, bien que séparées en deux dans cette épitaphe, *lumena Fi*, ne forment et ne peuvent former qu'un seul mot, qui est le *mot grec* Φιλουμένη; ou Φιλουμένα, selon le dialecte. Il signifie *Aimée* ou *Bien-Aimée*. Aucune autre interprétation ne semble possible.

On demeure stupéfait de lire que le mot *Filumena* se décompose en deux mots latin : *Filia luminis*, Fille de la lumière ! Comment l'abréviation de *Filia* donnerait-elle *Fi* ? Pourquoi *Lumena* et non point *Lumina* – et plus grammaticalement *Luminis* ou *Lucis* ? – Mais inutile d'insister³³⁹. On peut ne pas [258] connaître à fond le grec et être un homme très estimable. Ce fut le cas de dom François de Lucia, à qui nous sommes redevables de la susdite interprétation. Dans sa *Relazione*, il déclare qu'il faut comprendre ainsi l'épitaphe :

³³⁸ Cette note se rapporte à la page 45.

³³⁹ « ... Le prêtre François de Lucia a beau être aussi pieux qu'on le veut et rempli des meilleures intentions ; il va emporter les cendres de Philomène dans un coin de terre, perdu en un petit pays à peine connu des localités d'alentour, parmi une population simple et rustique. Et puis, donnant une faible idée de son savoir, il interprétera peut-être le nom de Philomène dans je ne sais quel sens et, ce qui est pire, il en divulguera la nouvelle par la presse, jusqu'à provoquer le rire, même des demi-savants. Avec cela, dès son apparition, votre Philomène ne peut manquer de tomber dans le mépris et sa mémoire dans l'oubli ! Ne craignez point, car la sagesse de Dieu est profonde, sa puissance admirable... »

(Traduit d'un discours en italien prononcé dans la catacombe de Sainte-Priscille, le 25 mai 1902, pour le premier centenaire de la découverte des reliques de sainte Philomène, par le R. Père Bonavenia, professeur à la Grégorienne.)

Pax tecum, filia luminis. Paix à toi, fille de la lumière.

En traduisant de la sorte, dom François oubliait que, justement, il avait dit de sainte Philomène : « Elle pourrait bien être de nationalité grecque, comme déjà l'indiquait son nom.³⁴⁰ » Pourquoi, après cela, donner à ce nom une origine toute latine ?

Le fait que la vierge martyre *Filumena* était romaine [259] n'empêche point qu'elle ait pu porter un nom de provenance hellénique. À Rome, certains parlaient grec ; puis beaucoup de personnes, pour se donner un genre, affectaient de mêler à leurs conversations des mots ou des expressions tirés des langues étrangères : n'est-ce pas la même chose chez nous, avec notre manie d'employer des mots anglais là où des vocables de notre langue feraient tout aussi bien l'affaire ? À Rome, il faut croire que cette mode allait jusqu'au

³⁴⁰ « *Potrebbe essere anche greca di nazione, come già portava il nome.* » (*Relazione*, parte prima). – Mais un nom grec porté par un habitant de Rome n'est pas forcément l'indice d'une origine hellénique – surtout quand il s'agit d'un chrétien, Mgr Fouard, sur « la prédominance du grec au début de l'Église romaine », explique que « c'était la langue commune des classes inférieures ». Tout est grec dans l'Église durant près de deux siècles : noms des évêques et de leurs fidèles, version des Écritures, écrits apologétiques, inscriptions où lettres et mots grecs sont mêlés aux latins ; la liturgie elle-même, qui a conservé jusqu'à nous cette première empreinte. (*S. Paul. Ses dernières années*. Paris, Lecoffre, p. 14.) D'où l'on pourrait conclure que *Filumena*, portant dans Rome un nom grec, était d'humble condition, sans pour cela être née en Grèce ou même de parents grecs. – Du reste, dans la Ville même, d'autres s'appelèrent ainsi. M. Marucchi, en explorant la catacombe de Priscille, a découvert une épitaphe composée de ce seul mot : ΦΙΛΟΥΜΕΝΗ (*Philonènè*). (*Nuovo Bulletino*, 1906, p. 45.)

ridicule ; Martial, le poète satirique, lui décochait une de ses mordantes épigrammes³⁴¹.

Or, ce nom ou plutôt ce *prénom*³⁴² de Philomène – Bien-Aimée – a bien pu être donnée à une enfant, remarquable par sa grâce aimable : ceux qui le lui attribuèrent savaient assez de grec pour cela. [260]

IX. « *Ou Pierre baptisa* »³⁴³.

Au sujet des piscines baptismales utilisées à Rome par le Chef des apôtres, nous disons qu'il les trouva « dans les *parages* » de la villa des Pudens.

Si un jour de nouvelles fouilles démontrent vraiment que le baptistère découvert, il y a peu

³⁴¹ MARTIAL, X, épigr. 68.

³⁴² Le mot *Filumena* n'était sans doute qu'une partie de son nom : le *praenomen*. Ce prénom, était l'appellation qu'on employait de préférence quand on s'adressait à elle, et il est naturel que le mot ait été gardé pour indiquer sa tombe.

D'après la loi romaine, toute personne libre était désignée de triple manière : par un prénom, le *praenomen*, qui lui était particulier ; par un nom, le *nomen*, qui rappelait la famille ou la *gens* dont elle faisait partie ; par un *cognomen*, qui marquait la branche spéciale de la *gens*. Parfois à ces vocables s'en ajoutait un autre, l'*agnomen*, auquel chez nous correspond le surnom. C'est ainsi qu'un membre de la *gens Cornelia*, par conséquent un parent plus ou moins éloigné des Pudens, le fameux Scipion l'Africain s'appelait *Publius* (prénom spécial) *Cornélius* (nom) *Scipio* (branche de la *gens*) *Africanus* (surnom qu'il obtint pour sa victoire sur les armées carthagoises).

Ces notions admises, il est étrange qu'on ait pu écrire que ce nom de *Filumena* est vague ou insignifiant. Il n'est pas davantage un simple mot d'affection inventé en dernière heure pour être peint sur une tombe, le suprême au revoir de cœurs aimants à une enfant chérie. Ce prénom désigna de son vivant une jeune fille, à l'époque où, dans l'Église, les noms de saints ne servaient pas encore à cet usage.

³⁴³ Cette note se rapporte à la page 48.

d'années, dans les cryptes priscilliennes est bien celui « où Pierre baptisa »³⁴⁴, on pourra affirmer sans crainte que cette antique catacombe, berceau de *Filumena*, fut le rendez-vous apostolique par excellence, puisque l'apôtre aurait baptisé non plus seulement dans les *parages* mais dans les *dépendances* mêmes de la villa.

« À Rome, Boldetti signalait, dès 1720, plusieurs baptistères. L'un d'eux, le plus célèbre, est celui qu'on a cru trouver dans le cimetière Ostrien sur la voie Nomentane, à quelques centaines de mètres de l'église Sainte-Agnès. Des données anciennes désignaient ce lieu sous un vocable plein de promesses : *ad nymphas sancti Petri* (aux sources de saint Pierre), ou encore *fons sancti Pétri* (fontaine de saint Pierre)³⁴⁵... »

Longtemps on a ignoré l'emplacement exact de ce cimetière Ostrien où saint Pierre aurait baptisé, lors de son premier séjour à Rome.

La tradition localise ce cimetière non loin de celui de Novella, sur la voie Nomentane, et dit que saint Pierre y a baptisé. M. de Rossi estima qu'il fallait donner le nom d'Ostrien à une partie du souterrain appelé jusque-là *de Sainte-Agnès*. Mais depuis est venu M. Marucchi, lequel prétend que « c'est dans toute la région des voies Salaria et

³⁴⁴ Cette locution se trouve dans les *Acta Liberii et Damasi* (P. L., t. VIII, col. 1388) : *Erat non longe a cymeterio Novellae cymeterius Ostrianus ubi Petrus apostolus baptizavit.*

³⁴⁵ *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne* (DOM CABROL, t. II, I^{er} p., col. 402).

Nomentana que l'apôtre dut exercer son ministère » et que « peut-être même les deux cimetières (celui de Priscille et l'Ostrien) pourront être réunis [261] un jour ». Si bien que le second risquerait de n'être qu'un prolongement du premier et qu'il faudrait chercher dans la catacombe de Priscille la source principale « où Pierre baptisa ».

Or, cette source, M. Marucchi pense l'avoir découverte : « La Commission pontificale d'Archéologie sacrée, écrivait-il³⁴⁶, a, pendant ces derniers mois, restauré et régularisé dans ce cimetière (de Priscille) un grand escalier qui conduit à une piscine adossée à une abside, dans laquelle on peut reconnaître, un antique baptistère³⁴⁷. »

M. Marucchi, on le voit, ne laisse pas d'être assez affirmatif³⁴⁸. D'autres vont moins loin que lui, sans toutefois rejeter *a priori* ses hypothèses. Dom H. Leclercq, après avoir cité le texte des *Acta Liberii* où il est dit que le pape Libère, sur l'ordre de l'empereur Constance, alla vivre en

³⁴⁶ *Voce della Verità*, juin 1901.

³⁴⁷ M. Marucchi donne deux vues de ce baptistère (planches 2^a et pl. 3) dans le *Nuovo Bullettino* de 1901, n° 1, d'où proviennent les passages de lui que nous citons ici. L'article est intitulé : *D'un antique baptistère récemment découvert dans le cimetière de Priscille et de son importance historique*.

³⁴⁸ M. Marucchi a reparlé de ce baptistère en 1903 dans un article du *Nuovo Bullettino* (n° 1-3), intitulé : *La récente controverse sur le cimetière Ostrien* ; article vigoureusement contredit d'ailleurs par la *Civiltà cattolica* (7 novembre de la même année). Le distingué professeur est revenu sur la même question en 1906, dans le numéro 1-2 de son *Bulletin*.

dehors de Rome, à environ trois milles, et se mit à baptiser au cimetière de Novella, près de l'Ostien « où l'apôtre Pierre baptisait », ajoute : « Le baptistère de la voie Salaria semble devoir être celui que les *Acta* trop dédaignés ont voulu désigner. Nous n'aborderons pas ici la question de savoir si, comme l'a ingénieusement soupçonné et soutenu M. Marucchi, le baptistère que nous attribuons au pape Libère serait un baptistère apostolique illustré par la présence de saint Pierre. La question paraît devoir mûrir et des fouilles ultérieures entre les voies Salaria et Nomentana, fouilles sur l'issue desquelles il serait oiseux de conjecturer, nous renseigneront sans doute quelque jour³⁴⁹. » [262]

X. *Par qui a pu être baptisée sainte Philomène.*³⁵⁰

Rappelons d'abord que, dans l'Église primitive, les évêques seuls, héritiers directs des Apôtres, conféraient *solemnellement* le baptême (TERTULLIEN, *De baptismo*, xvii), et que ce sacrement, hors le cas de nécessité, ne s'administrait qu'aux vigiles de Pâques et de la Pentecôte (TERTULLIEN, *Ibid.*). À Rome, les Souverains Pontifes baptisaient, et il y a tout lieu de croire qu'ils le firent longtemps, à l'endroit choisi par saint Pierre lui-même, c'est-à-dire en

³⁴⁹ *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne*, t. II, I^{re} partie (publiée en 1910), col. 405-406.

³⁵⁰ Cette note se rapporte à la page 48.

l'une des catacombes dont nous avons parlé dans la note précédente.

Or, le siège occupé par le Pontife baptiseur n'était autre sans doute que celui où l'apôtre s'était assis. À la fin du V^e siècle, Ennodius de Pavie conte qu'il a vu, au baptistère de l'église Saint-Pierre, « la chaire » du prince des Apôtres. « Là, dit-il, le Pontife siégeait pour conférer aux néophytes qui sortaient des eaux baptismales un nouveau don céleste, la grâce de la confirmation. » (*Apolog. pro Synod.*).

Il est donc raisonnable de supposer que la jeune Philomène fut baptisée, puis confirmée par le Souverain Pontife lui-même – Lin, Anaclet, Clément, Évariste peut-être – qui la fit chrétienne, assis tout près de la piscine sainte. Il a été dit de l'un des successeurs de Pierre, Sirice, couronné en 384 : « Souverain Pontife, il a mérité de siéger dans les fonts sacrés. » (GRUTER, *Inscriptiones*, p. 1171, n. 6.)

XI. *Les chants de la primitive Église*³⁵¹.

Saint Paul recommandait aux fidèles d'Éphèse de « s'entretenir les uns les autres de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant du fond du cœur en l'honneur [263] du Seigneur ». (Eph., v, 19.) Malheureusement, les auteurs chrétiens ne nous ont conservé aucun de ces chants primitifs qu'il

³⁵¹ Cette note se rapporte à la page 65.

nous serait si doux de connaître et de redire. Tout au plus peut-on présumer que le même saint Paul en inséra quelques fragments dans ses épîtres. C'est ainsi que dans sa première *Lettre à Timothée* (III, 16) nous trouvons ce passage rythmé et ordonné selon les règles du parallélisme chères aux poètes et aux psalmistes, chez les Hébreux :

Oui, c'est un grand mystère d'amour,
Celui qui fut manifesté dans la chair,
Justifié dans l'Esprit,
Contemplé par les Anges,
Prêché parmi les nations,
Cru dans le monde,
Exalté dans la gloire.

Et ailleurs ce passage inspiré d'Isaïe (LX, 1) :

Toi qui dors, éveille-toi ;

Relève-toi d'entre les morts

Et le Christ t'illuminera. (Eph., v, 14.)

Ces paroles poétiques furent sans doute empruntées à des hymnes liturgiques en usage dès les premiers jours de l'Église. C'est le sentiment des plus anciens interprètes, notamment de Théodoret (*Interpret. Ep. ad Ephes.*, v, 14). Les *Actes des Apôtres* (iv, 24-30) nous ont conservé aussi l'hymne d'action de grâces des chrétiens de Jérusalem, après la mise en liberté de saint Pierre et de saint Jean..

XII. *Les images antiques de la Sainte Vierge dans la catacombe de priscille.*³⁵²

En 1863, M. de Rossi publiait un recueil des différentes images de Marie découvertes aux catacombes³⁵³. Selon lui, la [264] plus antique est bien *la Vierge au Prophète* des cryptes priscilliennes.

Mgr Bougaud a écrit sur *cette* fresque des lignes enthousiastes. Il l'appelle « l'incomparable peinture de la Vierge-Mère et du prophète Isaïe... L'enfant est raphaélesque... Nous n'oublierons jamais l'impression dont nous fûmes saisis lorsque cette fresque se trouva pour la première fois devant nous...³⁵⁴»

Si l'antique image, assez bien conservée malgré les siècles, émouvait ainsi l'illustre évêque de Laval, qu'elle dut paraître touchante et belle, en sa prime fraîcheur, à une enfant comme Philomène ! Cette peinture, en effet, est tout à fait remarquable Mais elle n'est pas la seule, dans la catacombe de Priscille, à représenter la Mère de Dieu.

Pour bien connaître ces vierges primitives, écoutons le commandeur Marucchi :

« Dans les catacombes romaines, dit-il, il existe encore quelques anciennes peintures qui représentent indubitablement la Vierge, et ces peintures n'appartiennent pas généralement à

³⁵² Cette note se rapporte à la page 73.

³⁵³ *Imagini scelle della B. Vergine Maria tratte dalle catacombe Romane*, Roma.

³⁵⁴ *Le Christianisme et les temps présents*, Paris, Poussielgue, t. III, p. 63.

l'époque de la paix et du triomphe du christianisme, mais bien aux siècles mêmes de la persécution. Elles prouvent donc que les premiers fidèles avaient pour la Vierge le même sentiment de vénération que nous...

« Parmi ces images, la plus ancienne est celle qui est peinte au haut d'une crypte du cimetière de Priscille, sur la *via Salaria*, cimetière qui date des temps apostoliques et où furent trouvées toujours *les* peintures et les inscriptions les plus anciennes.

« Au milieu des traces d'une vénérable antiquité, entre les tombes où dormait cette génération de fidèles qui vit les apôtres, s'est providentiellement conservée la plus ancienne image de Marie, pour attester, à nous et à la postérité la plus reculée, que la Mère bénie du Sauveur était aimée et vénérée de ceux-là mêmes qui eurent l'enseignement chrétien dans toute sa pureté et de la bouche même des fondateurs de l'Église.

« Que cette peinture des catacombes de Priscille représente la Vierge, cela ne peut faire l'ombre d'un doute pour quiconque [265] a quelque pratique des compositions de l'art chrétien antique mais l'artiste a voulu y ajouter un signe distinctif et caractéristique qui pût dissiper toute équivoque. Ce signe est l'étoile peinte au-dessus de la Vierge, toutefois peu visible à cause de l'effacement des couleurs, Et comme l'étoile se

voit toujours dans la scène de l'Épiphanie... elle indique ici, avec toute certitude, que la femme assise avec l'enfant dans les bras est bien Marie. À gauche se trouve un personnage debout ; d'une main il tient un volume et de l'autre montre l'étoile. C'est un prophète de l'Ancien Testament, qui prédit l'apparition de l'étoile mystique destinée à éclairer les ténèbres des Gentils. Très probablement, il s'agit d'Isaïe, lequel a souvent fait allusion, dans ses prophéties, à la lumière qui illuminerait le monde à la venue du Messie.

« Cette fresque, qui n'est pas postérieure au commencement du II^e siècle, est sans doute la plus ancienne image de Marie connue jusqu'à ce jour et dans le monde entier...

« Le cimetière de Priscille en renferme trois autres. L'une représente Marie avec l'Enfant Jésus ; une autre nous la montre dans la scène de l'Épiphanie, et une troisième dans le groupe plus rare de l'Annonciation³⁵⁵... »

*XIII. Au sujet d'une statue de sainte Philomène : la sueur mystérieuse.*³⁵⁶

Des faits semblables se produisirent au début du XVII^e siècle devant des foules, à Florence, autour des ossements de la sainte carmélite Madeleine de Pazzi. (Sa *Vie*, par le P. CEPARI, t. II, chap. XXVII, XXVIII et XXX.)

³⁵⁵ *Les Monuments chrétiens primitifs de Rome et le Dogme catholique*, par le commandeur Horace MARUCCHI. (*L'Univers*, 20-26 août 1909.)

³⁵⁶ Cette note se rapporte à la page 136.

Ajoutons que de tels faits ne sont pas exclusivement du [266] domaine du passé. Notre époque « de science et de progrès » ne les ignore pas de façon absolue.

Dom Fernand Maréchaux, dans son livre sur *Saint Benoît, sa Vie, sa Règle*, etc. (Beauchesne, p. 73), signale « le fait extraordinaire qui se produit près de Rojate, non loin de Subiaco, chaque année au jour de la fête du saint Patriarche. Celui-ci, tandis qu'il se retirait d'Enfide à la sainte Grotte, passa la nuit dans une caverne rocheuse de la montagne ; or, il laissa son empreinte très nettement gravée sur le plan incliné du rocher : mais la plus grande merveille est que, chaque année, il suinte de cette empreinte une liqueur onctueuse qui va remplir une cavité creusée par le talon du saint. On recueille cette liqueur, à laquelle on attribue une puissance miraculeuse. Le fait de la transsudation du rocher est indéniable ; il a été vérifié par des témoins venus exprès. »

À Bari, ville de l'Italie méridionale, rien n'a changé de ce que rapportait en 1875 Mgr Xavier Barbier de Montault, qui avait observé longuement le phénomène. La *manne*, « transparente, limpide et presque sans saveur, glisse un peu lourde, comme une goutte d'huile », des ossements de saint Nicolas, qui reposent sous l'autel, dans la crypte de la basilique. Chaque matin, le chanoine custode d'office « descend dans le sarcophage une chaîne d'argent à laquelle

est attachée une éponge. Quand l'éponge est assez gonflée par le liquide dont elle s'imprègne, le chanoine la retire et en exprime le contenu dans un bassin d'argent ». L'archevêque de Bari disait à Mgr de Montault : « La *manne de saint Nicolas* constitue un miracle perpétuel. » (*Semaine du Clergé*, 16 janvier 1878.)

En France, cette fois, à Arles-sur-Tech, près d'Amélie-les-Bains, le tombeau de marbre où reposèrent les reliques des martyrs persans Abdon et Sennen, et qui en renferme toujours quelques parcelles, produit depuis dix siècles une eau limpide, très rarement tarie. Cette eau renaît d'elle-même. Placée à l'entrée de l'église, isolée du sol par deux petits socles pleins, avec un couvercle d'un seul bloc adhérent au reste par des crampons de fer scellés, sans qu'il y ait nulle part dans le marbre ni porosité ni canalisation secrète, la « Sainte Tombe » – c'est le nom qu'on lui donne à Arles – fournit une eau distillée incorruptible. La quantité de cette eau extraite chaque année [267] atteint une moyenne de 400 litres. Sur ce fait extraordinaire, tous les détails désirables sont donnés par l'abbé Crastre, curé-doyen d'Arles-sur-Tech, dans son *Histoire du martyre des saints Abdon et Sennen... et de l'eau miraculeuse du sarcophage*. (Perpignan, Payret, 1910.)

En nous envoyant cet ouvrage, M. l'abbé Bolte, curé actuel d'Arles, nous écrivait, le 18 février 1919 : « Le chapitre de la Sainte Tombe »

vous intéressera vivement. Rien d'exagéré. L'eau y est abondante. J'en puise avec un siphon quand il plaît aux nombreux visiteurs. Un fait à noter : l'eau a manqué l'année d'avant la guerre (1913). Elle est reparue abondante. Ce fait singulier ne peut que confirmer le miracle, si vraiment il y a un miracle. Les conditions physiques de la tombe n'ayant pas varié, les lois naturelles n'ont donc pu cesser d'opérer. Pourquoi cet arrêt du phénomène ? Qui l'expliquera ? »

XIV. Les « révélations » de Sœur Marie-Louise.³⁵⁷

Au cours de notre étude sur sainte Philomène, nous n'avons rien emprunté à des « révélations » privées que l'Église, du reste, n'a ni approuvées ni rejetées. Nous ne voulons pas toutefois les passer sous silence.

La place du tombeau de *Filumena* en la partie centrale des cryptes priscilliennes n'apporta aucune précision à ceux-là qui, en 1802, découvrirent ses reliques. Apparemment, dom Ludovici ne se demanda point à quel siècle avait pu vivre cette jeune fille. Elle avait subi le martyre, si l'on en croyait la palme peinte sur son *loculus* et l'ampoule de verre qui s'y trouvait renfermée : le digne prêtre fit porter, en sûreté de conscience, les restes saints à la Custodie des Reliques.

³⁵⁷ Ces éclaircissements se rapportent aux notes des pages 136 et 152.

En 1805, dom François de Lucia acquit, sans en apprendre bien plus long, le dépôt tant convoité. [268]

Sur cette *Filumena* l'histoire se taisait ; pas un mot pour elle dans les *Actes des Martyrs*. Les seuls documents à consulter, c'étaient justement ses briques sépulcrales. Or, une fois les reliques rendues à Mugnano, les trois tablettes d'argile demeurèrent à Rome, oubliées de nouveau pendant vingt-deux ans.

Cependant, *Filumena* manifestait sa puissance par des prodiges. Quelle était donc cette thaumaturge dont voilà peu d'années on ignorait jusqu'à l'existence ? La piété populaire, qui invoquait son nom, réclamait son histoire. Mais l'Église, en sa prudente sagesse, ne se prononçait point. Elle porterait son jugement plus tard, et seulement sur des faits précis.

Dom François de Lucia n'ignorait pas les impatiences de la foule. Il résolut d'écrire, sans attendre que l'Église, eût parlé. Mais non content de raconter en sa *Relation*, parue dès 1824, les incidents qui marquèrent le transport du corps saint à Mugnano, il commenta le *titulus* de *Filumena*, d'où il tira une véritable biographie.

La grande erreur de dom François a été de rajeunir sainte Philomène de quelque cent cinquante ans. Il savait bien qu'on l'avait découverte dans la catacombe de Priscille. Seulement, comme alors on ignorait que ce

cimetière avait été commencé au tout I^{er} siècle, il en attribua la fondation à « une sainte matrone, qui le creusa, dit-il, à la persuasion du pape saint Marcel³⁵⁸, pour donner la sépulture sacrée à bon nombre de martyrs dont les dépouilles étaient gardées dans les maisons ou les jardins des fidèles ; car Dioclétien et Maximien avaient fait boucher les entrées des anciens souterrains. C'est pourquoi, la persécution finie, on fit les catacombes de sainte Priscille... Pour ces motifs et bien d'autres raisons historiques dont la place n'est pas ici – c'est toujours dom François qui parle – il semble évident que sainte Philomène reçut la couronne du martyr sous la persécution des deux monstres sanguinaires déjà nommés ».

Cela dit, l'abbé de Lucia se mit en devoir de commenter l'épithaphe du *loculus*. D'après lui, que nous révèle cette épithaphe ? [269]

Tout d'abord que *Filumena* signifie *Fille de la lumière* et que sainte Philomène « pourrait bien être de nationalité grecque, comme l'indique son nom ».

Puis de l'ornementation, assez simple cependant, de sa tombe, il déduit qu'elle était « d'une naissance distinguée ».

³⁵⁸ Saint Marcel (308-309) a bien fondé un cimetière souterrain : celui de Novella, sur la voie Salaria, à droite, en face de celui de Priscille qui lui est antérieur de deux siècles.

Chrétienne, elle eut beaucoup à souffrir de « ses parents qui, eux aussi, étaient des persécuteurs, étant d'une croyance contraire ».

Enfin l'auteur s'inspirait de dessins du *titulus* pour conter en détail le martyre de la sainte héroïne. D'ailleurs, au cours du livre, des gravures illustrent le texte : sainte Philomène amenée devant Dioclétien, – sainte Philomène flagellée, – percée de flèches, – jetée dans le Tibre, décapitée par le glaive.

Aujourd'hui encore, le sanctuaire de Mugnano garde un souvenir palpable de telles interprétations. Le pèlerin instruit qui vénère là les trois tablettes du *loculus* est peiné de découvrir sur ces tablettes saintes les huit surcharges plus qu'inutiles que s'y est permises le bon abbé de Lucia.

La première ancre de l'inscription est d'un dessin moins régulier que l'autre, le pinceau du *fossor* ayant tremblé. Dom François s'autorise de cette déformation légère pour faire de l'instrument de marine un fouet, *flagellum*. Et il conclut de l'inscription que la martyre fut flagellée. La seconde ancre ne subira pas cette métamorphose, et même l'abbé de Lucia la soulignera de sa grosse plume du mot *anchora* ; mais au lieu de voir en ce dessin le symbole coutumier de l'espérance chrétienne ou une représentation mystérieuse de la croix, il écrira dans son livre que Philomène fut jeté dans le

Tibre, une ancre attachée au cou. Ce n'est pas tout encore. Les flèches du *titulus* étant au nombre de trois, il conclura enfin que la jeune vierge, retirée miraculeusement du fleuve par les anges, « fut condamnée à être percée de flèches, comme l'indique la première flèche avant la palme, puis à être percée deux fois de traits différents et plus cruels ».

Malgré cette abondance de détails, au cours de cette *Relation*, dom François avait exprimé ce souhait : « J'ose espérer que le Ciel nous fera découvrir, dans quelque bibliothèque, soit les actes, soit une notice historique sur la sainte, pour nous instruire des grandes choses que nous cache le silence et qui sont indiquées [270] obscurément par les symboles de la pierre sépulcrale. » (*Rélazione*, 2^e éd., p. 52.)

Or, comme pour répondre au vœu de dom François, voici que, peu après la publication de son livre, le bruit se répand qu'une religieuse de Naples a reçu de sainte Philomène de mystérieuses communications. Un jour que Sœur Marie-Louise de Jésus, fondatrice d'un pieux institut sous le vocable de Marie Mère des Douleurs, priait dans sa cellule devant une statuette de la sainte, un désir véhément lui était venu de connaître le jour de son martyre. Soudain une voix qui sortait de l'image se fit entendre : « Ma chère Sœur, le 10 août fut justement le jour de mon entrée dans le ciel... C'est pour cela que

mon très cher Époux (le Christ) a disposé par un dessein de sa puissance, que mon entrée à Mugnano eût lieu ce même jour. »

L'abbé de Lucia, prévenu secrètement de cette première révélation – c'est lui-même qui le racontera dans une nouvelle édition de son livre – s'adressa au directeur- spirituel de Sœur Marie-Louise. Et quel service réclama-t-il de ce prêtre ? Un mot de la Sœur nous l'indique assez clairement : « Je fus ensuite chargée par l'obéissance de demander à la sainte martyre d'autres détails touchant sa vie et ses tourments. J'en étais pressée d'ailleurs par le prêtre dom François. Aussi, je priai souvent dans ce sens³⁵⁹. »

La Sœur, enfin exaucée, obtint, à l'en croire, des renseignements beaucoup plus étendus, qu'elle transcrivit de sa main. L'abbé de Lucia reçut communication du manuscrit. Or, les détails nouveaux cadraient si bien avec les données antérieures de sa propre *Relation*, que le prêtre jugea inutile de les publier entièrement. Dans une réédition de son livre (1833), il se contenta d'insérer un simple abrégé, *un accorciato racconto*, ou plutôt quelques « morceaux choisis » du long manuscrit de la [271]Sœur, *quanto ho creduto scegliere dalle scritte notizie, che sono molte*. Il prévenait du

³⁵⁹ Incaricata in appresso dall' obbedienza a chiedere alla santa martire altre notizie che riguardassero la vita e martirii della medesima, fattone anche speciale premura dal sacerdote D. Francesco, così di sovente pregava. (Alberto RADENTE, *Vita ed intelligenze spirituali della serva di Dio suor Maria Luisa di Gesù, etc.*, Naples, 1884, II.)

reste son lecteur qu'il avait laissé de côté bien des choses *tralasciando tante altre cose*.³⁶⁰

Or de tous les détails admis déjà par dom François en ses éditions précédentes, aucun n'a été « laissé de côté » dans le résumé des révélations nouvelles. Celles-ci n'auraient donc été, sauf en quelques points assez secondaires, que la décalque de ceux-là.

Faut-il tirer de ce fait une conclusion extrême, mettre en doute la bonne foi ou la piété de la religieuse et du prêtre ? Nullement. Dom François avait interprété à sa façon l'inscription funéraire de sainte Philomène. Ses récits ne présentèrent rien de choquant à ses contemporains, la question archéologique demeurant hors de cause. Son unique désir était de propager un culte aimable. Mue par un sentiment pareil, Sœur Marie-Louise souhaitait d'en savoir plus long sur une petite sainte quelle

³⁶⁰ M. Marucchi ne brouille-t-il pas quelque peu les dates et les faits quand il écrit : « Ce fut là (à Mugnano) que Lucia commença de s'occuper des reliques qu'il possédait et qu'il avait mises en vénération, ainsi que de l'épithaphe qui les accompagnait (remarquons que l'épithaphe n'arriva à Mugnano que vingt-deux ans après les reliques). Ce fut là que, quelque temps après, suivant certaines révélations supposées d'une pieuse religieuse napolitaine, le simple et crédule chanoine prêta foi au récit extravagant d'une *vie de sainte Philomène*, qui est un roman absurde, où l'héroïne qui se donnerait comme contemporaine de Dioclétien est appelée, avec une incroyable ignorance historique, « fille d'un roi de la Grèce » (!) – Ce point d'exclamation, fort justifié du reste, est de M. Marucchi.

« Ensuite, dans un livre curieux, le même de Lucia voulut fournir encore de l'épithaphe une interprétation qui est dépourvue absolument de tout sens archéologique... inventant ainsi un récit fantaisiste du martyr. » (*Nuovo Bulletino*, 1906, p. 254-255.)

priaient avec tant de confiance. Tout naturellement, elle repassa dans ses méditations les récits de dom François et les scènes de martyre représentées par la gravure. Dans sa pieuse imagination les tableaux prirent vie.

Cette opinion paraît-elle si téméraire, quand on lit dans la biographie de Sœur Marie-Louise ce qu'elle disait elle-même de [272] certaines communications dont elle s'était crue favorisée : « Qui sait s'il y a là vraiment une inspiration de la sainte ou un produit de mon imagination échauffée³⁶¹ ? »

³⁶¹ Chi sa se quella fosse stata una ispirazione della santa o un parto della mia immaginazione riscaldata ? *Vita ed intelligenze*, III. – Voici la traduction du *résumé abrégé* publié en 1833 par dom François DE LUCIA et répandu en France dix ans plus tard par le Père Barelle, dans *La Thaumaturge du XIX^e siècle ou sainte Philomène, vierge et martyre*, dont la première édition parut à Lausanne en 1834.

« Chère sœur, je suis fille du roi d'un petit état de la Grèce, et ma mère était aussi de sang royal. Comme ils n'avaient pas d'enfants, pour en obtenir ils faisaient continuellement des prières et des sacrifices à leurs faux dieux. Il y avait dans notre famille un médecin romain nommé Publius, qui est un saint dans le ciel, mais qui n'a pas souffert le martyre. Touché de leur aveuglement et de leur chagrin, il se sentit poussé par l'Esprit-Saint à leur parler de notre foi et il leur assura que leurs désirs seraient exaucés, s'ils recevaient le saint baptême. La grâce qui accompagnait ses discours éclaira leur esprit et toucha leur cœur. Ils se firent chrétiens...

« Je naquis au commencement de l'année suivante, le 10 janvier. On m'appela *Lumena* ou Lumière, parce que j'étais née dans la lumière de la foi, pour laquelle mes parents sentaient un vif attachement. Quand on me baptisa, on me nomma Philomène, amie de la lumière, qui régnait dans mon âme par la grâce du sacrement. C'est en ce sens qu'on a interprété mon épitaphe, par la volonté céleste, et sans se rendre bien compte que telle avait été la pensée de ceux qui l'avaient écrite à Rome.

« Mes parents m'entouraient d'une extrême tendresse, et mon père ne pouvait rester une heure éloigné de moi. Ce sentiment fut cause que je les accompagnai à Rome, au commencement de ma quatorzième année, à l'occasion d'une guerre injuste déclarée par l'orgueil et la prépotence de

Que faut-il penser de telles *révélations* ? Est-on obligé d'y croire ? [273]

Même si l'on continue d'appeler *révélations* les récits de Sœur Marie-Louise, qu'on se souvienne des principes qui régissent la matière :

Dioclétien. Mon pauvre père, se voyant trop faible, entreprit ce voyage pour obtenir la paix et nous emmena avec lui, ma mère et moi. Il nous conduisit à l'audience du tyran.

« Les destinées sont grandes et inexplicables. Qui aurait pu prévoir la mienne ? Dioclétien me regardait, pendant que mon père se justifiait avec chaleur. « Bannissez tout chagrin, lui répondit l'empereur ; chassez toute inquiétude ; consolez-vous. Bien loin d'être dirigées contre vous, toutes les forces de l'empire seront à votre disposition, pourvu que vous consentiez à une seule chose, qui est de me donner la main de votre fille Philomène. »

« Mes parents agréèrent cette demande, et quand nous fûmes rentrés à la maison, ils cherchèrent à me persuader du bonheur qui m'arrivait de devenir impératrice de Rome. Sans balancer je refusai cette alliance, en répondant que j'étais engagée avec Jésus-Christ, notre Dieu, depuis ma onzième année, par le vœu de virginité. Mon père voulait me faire comprendre qu'à cet âge et comme enfant de famille, je ne pouvais disposer de moi, et il cherchait à user de son autorité pour me décider à lui obéir. Mon divin époux me donna la force de lui opposer un refus absolu, que l'empereur prit pour un prétexte et une excuse, voilant un acte de mauvaise foi.

« Conduisez ici, dit-il à mon père, la princesse Philomène, et je verrai si je n'arriverai pas à la persuader. » Mon père vint alors me chercher et, voyant que ni menaces ni caresses n'ébranlaient ma résolution, il se jeta à mes genoux avec ma mère, en me répétant : « O ma fille, pitié pour tes parents ! pitié pour ta patrie et pour le royaume ! » Et moi je répondais : « Dieu et la virginité avant tout ! Mon royaume et ma patrie sont au ciel. » Il fallut néanmoins obéir à l'empereur et nous rendre à la cour. Dioclétien eut recours aux promesses et à toutes les séductions, sans rien obtenir. Il passa ensuite aux menaces, et il ne réussit pas mieux.

« Alors, dans un accès de fureur et de rage inspiré par le démon de l'impureté, il me fit jeter dans un cachot, au-dessous des casernes du palais impérial. On m'y chargea de chaînes et on me mit les fers aux pieds et aux mains pour me déterminer à ces noces, dont l'ennemi infernal soufflait un désir extravagant dans ce cœur où il régnait en maître. Chaque jour, Dioclétien venait renouveler ses attaques. Il faisait détacher mes fers pour que je pusse prendre un peu de pain et d'eau ; puis il me tourmentait

1° Les révélations *divines* contenues dans les Livres Saints sont *seules* de foi. [274]

2° Quant aux révélations *privées*, l'Église, si on les soumet à son jugement, n'examine que les faits ou les doctrines. Si ensuite l'Église se prononce, c'est pour déclarer simplement que de telles

derechef ; mais mon céleste époux me soutenait. Je ne cessais de me recommander à mon Jésus et à sa Mère immaculée.

« Il y avait trente-sept jours que durait ce supplice, quand la Reine du ciel m'apparut au milieu d'une vive lumière, portant le divin Enfant dans ses bras, et elle me dit : « Ma fille, encore trois jours dans ce cachot, et, le quarantième de ton arrestation, tu sortiras de ce lieu de douleur. » À ces paroles, mon cœur palpita de joie. « En sortant, continua Marie, tu auras à soutenir l'assaut d'atroces tourments pour mon Fils. » Cette annonce me fit trembler d'effroi et je me vis déjà dans les angoisses de la mort. « Courage, fille chérie entre toutes, parce que tu portes le nom de mon Fils et le mien. Tu t'appelles *Lumena* ou Lumière : mon Fils, ton époux, ne s'appelle-t-il pas Lumière. Étoile, Soleil ? Et à moi ne me donne-t-on pas les noms d'Aurore, Étoile, Lune et Soleil ? Je te soutiendrai. Aujourd'hui, c'est l'heure de la nature, de la faiblesse et de l'humiliation ; alors tu auras la force de la grâce, et tu auras à tes côtés, outre ton ange gardien, l'archange Gabriel, dont le nom signifie l'homme fort par Dieu ; sur la terre il fut mon gardien ; je l'enverrai au secours de celle qui est ma fille chérie. » Ces assurances me ranimèrent, et la vision disparut, en laissant le cachot rempli d'un parfum vivifiant.

« Dioclétien, désespérant de m'amener à ses désirs, recourut aux tourments pour m'effrayer et me décider à violer la foi jurée au ciel. Il me fit attacher à une colonne et cruellement flageller, en proférant d'horribles blasphèmes : « Puisqu'elle refuse obstinément un empereur comme moi pour un malfaiteur condamné à mort par son pays, elle mérite de ma justice un traitement analogue. » Le tyran, voyant que mon corps n'était plus qu'une plaie sanglante, mais que ma résolution restait inébranlable, donna l'ordre de me reporter en prison, pour que j'y rendisse le dernier soupir. Agonisante, j'attendais la mort pour me reposer dans le sein de mon époux, quand m'apparurent deux anges lumineux, qui répandirent un baume précieux sur mes plaies, et je fus guérie.

« Le lendemain matin, cette nouvelle jeta l'empereur dans la stupéfaction. Me voyant plus belle et plus vigoureuse, il chercha à me persuader que j'étais redevable de ce bienfait à son Jupiter, qui me destinait le diadème impérial. L'Esprit-Saint m'assista, et je réfutai victorieusement ses sophismes, de même que je résistai à ses caresses. Furieux comme un lion,

révélations sont ou ne sont pas conformes soit à la foi, soit à la morale catholique. [275]

3° Lorsque l'Église « a formé sa conviction sur la valeur d'une révélation, si elle en autorise la croyance ainsi que les actes de piété qui s'y rattachent, elle ne fait pourtant de commandement et n'impose d'obligation à personne. En ces matières, dit le pape Benoît XIV, l'Église a coutume de procéder par voie de permission, mais non de précepte³⁶²«. [276]

il ordonna qu'on m'attachât au cou une ancre de fer et qu'on me précipitât dans le Tibre, afin que je périsse dans les ondes. Mais Jésus, pour montrer sa puissance et confondre les idoles, m'envoya de nouveau ses deux anges. Ils coupèrent la corde ; l'ancre tomba au fond du fleuve, où elle est restée ensevelie dans la vase, et ils me reportèrent à la rive sur leurs ailes, sans qu'une seule goutte d'eau eût mouillé mon vêtement.

« Ce miracle convertit plusieurs de ceux qui en furent témoins. Dioclétien, au contraire, plus obstiné que Pharaon, me traita de magicienne ; il voulut qu'on me promenât ignominieusement par toute la ville, puis il me condamna à être percée de flèches. Blessée, évanouie et mourante, on me rejeta en prison. Au lieu de la mort affreuse qui devait m'y accueillir, le Tout-Puissant m'envoya un doux sommeil et, à mon réveil, j'étais plus belle et plus forte que jamais. L'empereur, en l'apprenant, fut saisi d'un accès de rage tel, qu'il ordonna de recommencer ce même supplice, jusqu'à ce que la mort s'ensuivit. Cette fois, les javelines ne quittèrent point l'arc. Dioclétien crie à la magie, et, espérant que le charme ne résistera pas à l'action du feu, il commande de faire rougir les traits dans une fournaise ardente. Vaine précaution ! Mon époux me sauva de ce supplice en retournant les traits contre les archers, dont six moururent.

« Ce nouveau miracle déterminait d'autres conversions, et le peuple se soulevait en faveur de la foi. Craignant des manifestations plus sérieuses, le tyran me fit trancher la tête, et mon âme glorieuse et triomphante s'envola au ciel pour y recevoir de l'époux divin la couronne de la virginité, qui m'avait coûté si cher et que j'avais achetée par tant de victoires. Ce jour si heureux pour moi fut le 10 août, un vendredi, à trois heures de l'après-midi. C'est pour ce motif que le Très-Haut a voulu que ma translation à Mugnano arrivât le 10 août et qu'il l'a favorisée de tant de prodiges. »

³⁶² Cardinal PIE, *Homélie prononcée dans la solennité du couronnement de Notre-Dame de Lourdes*, le 3 juillet 1876.

Or disons tout de suite que jamais l'Église ne s'est prononcée sur les *révélations privées* de Sœur Marie-Louise. Elle a certes approuvé le culte de sainte Philomène. Mais, pour en arriver là, elle ne s'est nullement appuyée sur ces révélations. Elle ne s'en est pas inspirée davantage pour rédiger l'office et la messe propres de la vierge martyre. Elle déplore l'absence de documents, signale la fiole du *loculus*, les dessins mêlés à l'inscription sépulcrale de la sainte. Mais sur son « histoire » elle garde un absolu silence. En un mot, l'Église n'a jamais fait état de révélations privées dans les nombreux actes officiels relatifs au culte de notre martyre.

Mais, peut-on objecter, le permis d'imprimer ou *imprimatur* n'a-t-il pas été délivré à des *histoires de sainte Philomène*, basée uniquement sur les données de Sœur Marie-Louise ? Si fait. Et il suffira, pour n'être point troublé par l'objection, de remonter, là encore, aux principes. Un *imprimatur* accordé par l'Ordinaire d'un diocèse indique simplement que l'écrit en lui-même ne contient rien de contraire à la foi ou aux mœurs, rien « d'offensant pour les oreilles pies ». L'Ordinaire ne se fait point le garant de l'auteur ; son permis d'imprimer ne met en question ni la bonne foi, ni la science, ni le talent de l'écrivain, ni l'origine surnaturelle des révélations, plus ou moins résumées ou développées, que peut contenir son ouvrage. Personne n'est donc obligé

en conscience, d'accepter ces prétendues révélations ; quiconque le fait n'y adhère que d'une foi simplement *humaine*.

Pourtant, dira-t-on encore, n'est-ce pas sur les révélations de Sœur Marie-Louise que s'appuie la dévotion à sainte Philomène ? – Nullement. Le culte de la martyre prit naissance en Italie dès 1805, lors du transfert de ses restes à Mugnano. Or, le récit de la religieuse ne fut connu dans la péninsule que vingt-huit ans plus tard par le livre de dom François. Bien plus, durant ce long intervalle, l'écho des prodiges attribués aux intercessions de la jeune sainte avait répandu son nom en d'autres parties de l'Europe : Ars et Lyon honorèrent sainte Philomène bien avant que parût en France cet ouvrage du Père Barelle, qui devait populariser chez nous le « récit abrégé » de l'abbé de Lucia.

L'excellent abbé avait eu beau prémunir les fidèles contre toute exagération : « Le lecteur, écrivait-il, en fera (de ces [277] révélations) le compte qui lui semblera bon et lui plaira, en toute liberté³⁶³ » ; Mgr Ippolito, successeur de dom François comme gardien du sanctuaire à Mugnano, avait eu beau reproduire sous toutes réserves le « récit abrégé » dans ses *Memorie e culto di santa Filomena*, s'appliquant surtout à donner des détails circonstanciés sur les miracles attribués à la

³⁶³ « Il lettore ne fara quel conto che gli pare e piace, con ogni libertà. »
(*Relazione*, II, *parte terza*.)

vierge martyre ; les données de dom François et de Sœur Marie-Louise furent considérées comme pleinement historiques par les écrivains, les orateurs, les artistes qui travaillèrent dès lors à la gloire de sainte Philomène. Que n'imitaient-ils la réserve prudente de l'Église !

Cependant, certaines invraisemblances historiques ou archéologiques commencèrent d'inquiéter plusieurs bons esprits. Nous ne voulons point parler ici de la boutade aussi âpre qu'injuste de M. Lenormant, dans son livre *La Grande Grèce* (II, p. 26) : « N'avons-nous pas vu de nos jours les rêveries d'un visionnaire répandre chez les âmes pieuses la légende du martyre d'une prétendue sainte Philomène, qui n'est, en réalité ni sainte, ni martyre, ni Philomène³⁶⁴ ? » Le

³⁶⁴ Voici comment le R. P. Bonavenia a fait justice de cette allégation bilieuse, dans le discours prononcé à la catacombe de Priscille le 25 mai 1902 (*Filomena la vergine e martire ignota*, Roma, Filiziani, 1902, p. 9) :

Oh ! monsieur Lenormant, vous arrivez trop tard avec vos « rêveries d'un visionnaire » ou d'une visionnaire, comme vous voudrez ! Oui, trop tard ! Les illusions, les songes de la visionnaire datent de 1833. Mais, s'il vous plaît, de 1805 à 1833, vingt-huit ans se sont écoulés, et déjà le nom de Philomène la Thaumaturge a résonné des milliers de fois d'un bout à l'autre de l'univers. Thaumaturge l'ont proclamée des centaines et des centaines d'estropiés redressés, d'aveugles rendus à la lumière, d'affligés et de malheureux soulagés, d'infirmités, de moribonds ramenés à la santé... grâces temporelles, grâces de tous genres partout semées... Et après cela, vous venez nous parler d'illusions et de visionnaires ! Admirez plutôt cette divine sagesse, cette divine puissance, qui déjà dans l'esprit et le cœur de tant de gens avait imprimé des idées si justes sur la sainteté, la virginité et le martyre de Philomène, telles qu'enfin la suprême autorité de l'Église, le Pontife romain, les voyant confirmées par le miracle, les a accueillies et approuvées.

« Ce ne furent donc ni les songes, ni les visions – qui attirèrent au sanctuaire de Mugnano, non seulement la foule des humbles, mais encore

procédé de l'auteur est ici visible : confondre l'approbation donnée par l'Église au culte de sainte [278] Philomène avec de prétendues révélations que l'Église n'a nullement authentiquées, puis conclure à l'inexistence de l'héroïne et par suite à l'inanité de son culte !... Mais il y, avait mieux à faire que de dénigrer et de nier. N'était-il pas possible de réaliser une *reconstitution historique de sainte Philomène* ?

C'est ce que tentèrent et avec succès, selon nous, deux fervents de la sainte martyre, M. Armand Doncœur en un travail déjà cité,³⁶⁵ puis M. l'abbé Louis Petit. Ils démontrèrent, s'appuyant sur des données archéologiques sérieuses, que *Filumena* fut ensevelie, dans le plus antique de nos cimetières chrétiens, parmi des fidèles qui avaient vécu eux-mêmes à l'âge apostolique. Elle ne pouvait donc être contemporaine d'un Dioclétien, qui fut persécuteur au début du IV^e siècle.

Elle ne pouvait, non plus, protestait l'histoire, être « fille du roi d'un petit état de la Grèce ». Sans avoir besoin d'affirmer avec M. Doncœur que « si notre chère sainte avait appartenu à une famille même modeste, son tombeau aurait été entouré de plus de soins », et qu'il eût été bien plus magnifique encore « si, noble rejeton de sang

un concours important de personnes rendues insignes par leur situation, leur autorité, leur talent, leur science ou leur sainteté. » (Traduit de l'italien.)

³⁶⁵ Voir ce livre, II^e partie, ch. IV, p. 127.

royal, Philomène avait subi le martyre pour avoir osé préférer le divin époux des vierges à l'alliance d'un César romain », il suffit d'avancer ce fait, que, cinq cents ans après la réduction de la Grèce en province romaine, il ne s'y trouvait plus de « petits états ». Du reste, les derniers empereurs centralisèrent à outrance, et gouvernèrent en personne les provinces. En 284, Dioclétien obtient seul l'empire. En 286, il fait accepter comme empereur d'Occident Maximien-Hercule, déjà ennemi du Christ. Quant à lui, il ne persécute personnellement les chrétiens qu'à partir de l'an 295, sur les mauvais conseils de son associé Galère. Mais justement, ce Galère administrait, depuis le 1^{er} mars 292 (date à laquelle fut de nouveau partagé l'empire entre Dioclétien et Galère, Maximien-Hercule [279] et Constance-Chlore), les provinces de l'Illyrie, de la Macédoine, de la Crète et de *la Grèce*. Toutes ces provinces existaient bien avant le partage. Quel roi aurait pu alors gouverner en son propre nom quelque partie de la Grèce, et être assez indépendant, assez menaçant, pour qu'un empereur romain jugeât bon de le soumettre par les armes ?

Pour en revenir à Dioclétien, il est par trop simple de conter qu'il résidait dans un palais de Rome. Quand il se mit à poursuivre les chrétiens, il n'habitait plus depuis dix ans la Ville éternelle ; et celle-ci, déchu du rang suprême, n'était plus la capitale de l'empire. Maximien-Hercule, à qui

étaient échues l'Italie, l'Espagne et l'Afrique, avait établi résidence à Milan ; Dioclétien, qui avait comme part l'Asie, la Thrace et l'Égypte – car son rôle à lui, était de contenir ceux qu'on appelait les barbares et qui s'amassaient aux frontières – avait choisi pour centre d'opérations Nicomédie de Numidie. Rome était loin.

Si l'on objecte que les faits contenus dans le « récit abrégé » de dom François ont pu se passer avant le premier partage de l'empire entre Maximien et Dioclétien, nous répondrons que ce dernier, loin d'être hostile aux chrétiens au début de son règne, les estimait assez pour en prendre bon nombre à son service. Il faisait plus que de les tolérer ; il leur accordait ses préférences. Même, si l'on en croit la tradition, nombre de ses serviteurs étaient chrétiens, sa femme Prisca et sa fille Valeria avaient reçu le baptême.³⁶⁶ Comment expliquer, dès lors que, pendant les quelques mois où il résida à titre d'empereur dans la Ville éternelle, il ait reçu dans son palais la jeune Philomène pour lui proposer d'être « impératrice de Rome », et l'ait persécutée ensuite parce qu'elle « refusait obstinément un empereur comme lui pour un malfaiteur condamné à mort par son pays ? » Dioclétien certainement aurait pu

³⁶⁶ Voir Paul ALLARD, *Hist. des persécutions*, V. p. 53 et suiv. – La tolérance de Dioclétien à l'égard du christianisme est tout spécialement soulignée par Mgr Battifol dans *La paix constantinienne et le catholicisme*. « La persécution qui porte communément son nom, écrit le savant prélat, est moins un dessein calculé qu'une faute à laquelle il a consenti » (p. 157).

blasphémer ainsi dix ans plus [280] tard, quand Galère l'eut perverti ; mais c'eût été en Numidie ou en Thrace, pas à Rome.

MM. Doncœur et Petit en ont appelé encore à la grammaire, et nous avons dit nous-même plus haut ce qu'il fallait penser de l'interprétation fantaisiste du mot *Filumena*. Mais n'est-ce pas assez des invraisemblances historiques et archéologiques relevées dans *l'accorciato racconto* de dom François pour autoriser des conclusions comme celles-ci :

« Aux âmes qui pourraient être affligées et déçues par la destruction d'une légende chère à leur piété, écrit Armand Doncœur, nous dirons : Quel plus bel hommage pouvons-nous rendre à Dieu que la vérité ?... N'est-ce pas une souffrance pour une âme droite et délicate, quand elle sent qu'il s'est glissé dans sa croyance quelque chose d'étranger à cette vérité, fût-ce pour essayer de l'orner et de lui rendre un culte ? Croit-on grandir les saints par des embellissements, jeux de notre imagination ?...

Nous avons éprouvé nous-même cette souffrance et cette déception. Une voix bien autorisée nous a fait alors remarquer que, si l'examen scrupuleux de ce qu'il nous est donné de connaître de sainte Philomène ne conduit pas à ces détails un peu futiles qui ne rehaussent en rien la gloire de notre chère sainte, combien plus précieuses, aux yeux d'une foi éclairée, sont les

données vraies qu'il nous révèle ! Nous avons été frappé de la nécessité de restituer à sainte Philomène ses traits défigurés par la légende ; nous avons pris cette résolution à Mugnano même, dans l'intérêt d'abord de l'Église, dont l'honneur nous est cher avant toute chose ; en même temps que nous voulons rendre à notre illustre martyr l'hommage le plus digne de sa gloire, la vérité.³⁶⁷«

L'abbé Petit n'est pas moins catégorique : « Avant d'écrire sur sainte Philomène – il s'agissait de son ouvrage *La Thaumaturge*, publié en 1892 – j'ai voulu longtemps prier, réfléchir, étudier, consulter les hommes compétents. Deux fois j'ai fait dans ce but le voyage de Rome et de Mugnano. »

« Je me crois obligé en conscience de travailler à la *restitution historique de sainte Philomène*, pour l'amour de la vérité et pour l'honneur de l'illustre patronne à qui j'ai voué ma vie. [281]

« Que d'autres tiennent à conserver les prétendues révélations de la Sœur Marie-Louise comme une *belle légende* sur sainte Philomène, à l'instar de celles qui circulent dans le public au sujet de plusieurs saints,, c'est leur affaire, je n'ai point à les juger. Pour moi, conscient de ma responsabilité, décidé à rester étroitement lié à cette Église, si sage et si prudente, qui est le

³⁶⁷ Revue *La Croix*, août 1880.

fondement et la colonne de la vérité, je craindrais de m'éloigner d'elle, même d'un pas³⁶⁸. »

Huit ans plus tard, M. Petit, abordant de nouveau un sujet qui lui tenait tant à cœur, écrivait au retour d'un pèlerinage à la Ville éternelle et à la catacombe de Priscille :

« Après avoir conféré à Rome avec les maîtres de l'archéologie chrétienne, nous aurions pris la résolution très ferme d'enlever sainte Philomène à la *Légende* pour la restituer à l'*Histoire*, si déjà ce travail n'était accompli³⁶⁹. »

La pensée de MM. Doncœur et Petit apparaît très nette : pour tenter une reconstitution de la vie de sainte Philomène, ils refusent de s'appuyer sur le résumé de dom François de Lucia. Ils sacrifient donc les détails circonstanciés qui rendirent si facile la tâche de leurs devanciers.

À l'opinion de ces deux Français nous joindrons les conclusions – plus modérées dans la forme – de deux Italiens qui jouissent d'une particulière autorité dans la question philoméniennne : à savoir, le P. Bonavenia, déjà connu du lecteur, et Mgr Joseph Cascioli, directeur de la *Vera Roma* et auteur d'un ouvrage bien intéressant sur notre vierge martyre. Dans leurs écrits, ni l'un ni l'autre n'empruntèrent quoi que ce soit à l'abbé de Lucia ou à la Sœur Marie-

³⁶⁸ *Sainte Philomène d'après le bréviaire romain*, etc., ouv. cité p. 98.

³⁶⁹ *Messenger* de mai 1900.

Louise. Tous deux s'appuient uniquement sur des faits ou arguments historiques et archéologiques.

Le P. Bonavenia, dans l'homélie qu'il lut à Sainte-Priscille, le 25 mai 1902, devant la foule assemblée pour honorer la glorieuse martyre, fit allusion en passant à ces « songes », à ces [282] « visions », qui n'ont été pour rien dans la merveilleuse extension du culte de sainte Philomène.

De son côté, Mgr Cascioli écrivait dans la dédicace de son livre :

« Beaucoup d'ouvrages sur la sainte ont déjà vu le jour, qui l'ont présentée enveloppée du voile de la légende. Beaucoup de détails ont été inventés de toutes pièces ; d'autres ont subi une transformation : on manquait alors de ces règles de critique et de cette culture archéologique nécessaires aujourd'hui à qui veut parler avec compétence des héros d'autrefois.³⁷⁰»

Dans le cours même de son livre le distingué prélat revient sur ces idées, en les précisant encore :

« Lorsque fut découvert au cimetière de Priscille le corps vénéré de sainte Philomène, l'Archéologie sacrée n'avait pas avancé beaucoup, ainsi qu'elle l'a fait en ces derniers temps : aussi furent répandus autour du sépulcre et de l'épithame de Philomène des détails qui ne peuvent passer aujourd'hui au crible de la critique.

³⁷⁰ *Santa Filomena vergine e martire. Memorie storico-archeologiche*, p. 7 et 8.

Dom de Lucia et d'autres après lui rirent imprimer alors des histoires et narrations fantaisistes au sujet de la sainte, les accréditant près du vulgaire et des moins doctes, grâce à l'appui de révélations supposées, *coll'apoggio di supposte rivelazioni*.

« Mais des récits de cette sorte, s'ils contentent le vulgaire ignorant, selon l'antique adage *vulgus vult decipi, la foule veut être trompée*, ne sont point conformes à l'esprit de l'Église, qui aime la vérité limpide et nette, et ne correspondent pas au vœu de la science sacrée, laquelle n'a nul besoin de fantastiques et vagues idées pour établir l'histoire véridique des héros du christianisme...

« Tout ce qu'on a pu écrire sur le compte de sainte Philomène en tirant parti des interprétations erronées touchant la pierre qui en recouvrait le *loculus*, doit en conséquence être rectifié et comparaître devant le tribunal sévère et impartial de la saine critique, en admettant toutefois les justes et probables interprétations historico-archéologiques, conformes à la science sacrée... (p. 22-24.) » [283]

Enfin, plus loin (p. 133), Mgr Cascioli parle de la Sœur Marie-Louise :

« Après de longues prières et de longues méditations, elle écrivit ses révélations sur la vie et sur le martyre de la sainte, s'étendant encore sur des particularités tout à fait inconnues, alors

que de sainte Philomène nous ne savons que le peu de détails révélé par l'inscription funéraire. La Sœur nous apprend ainsi le jour natal et la condition sociale de Philomène, la disant fille d'un roi de Grèce au temps de Dioclétien, et autres choses qui engendrèrent un doute fondé sur la réalité surnaturelle de la révélation ; ajoutez à cela l'erreur manifeste de chronologie qu'on y remarque : ce royaume de Grèce à l'époque dioclétienne... »

Il est aisé à présent de comprendre pourquoi, en tentant à notre tour une « reconstitution de sainte Philomène », nous avons négligé, pour la première partie de notre travail, le récit abrégé de dom François. Certes, dirons-nous avec Mgr Cascioli, « on ne doit pas déprécier tout à fait ces révélations » ; elles proviennent en effet de personnes extrêmement respectables. Mais nous n'avons point cru, après les Donœur, les Louis Petit, les Bonavenia, y retrouver la physionomie vraie de la petite sainte, ainsi que les faits et gestes de sa vie. Nous avons, nous aussi, préféré l'indigence des documents plausibles aux richesses de la légende.

DIE XI AUGUSTI.
IN FESTO S. PHILUMENÆ
Virginis et Martyris.
IN II NOCTURNO – LECTIO IV.

Inter cetera martyrum sepulcra, quae in coemeterio Priscillae ad viam Salariam reperiri solent, illud exstitit quo repositum [284] fuerat sanctae Philumenae corpus, uti ex tumuli inscriptione, tribus laterculis apposita, perlegebatur. Licet vero inventa fuerit phiala sanguinis, et alia descripta³⁷² conspicerentur martyrii insignia, dolendum tamen est res ab eadem gestas actaque ac genus martyrii quod ipsa fecit obscura perstitisse. Ceterum ubi primum sacrum hoc corpus, ex beneficentia Pii septimi initio pontificatus ejus acceptum, cultui fidelis populi propositum fuit Mugnani in Nolana dioecesi, ingens illico famae celebritas ac religio erga sanctam martyrem percrebuit, praesertim ob signa quae ejusdem praesidio accessisse undique ferebatur. Hinc factum est ut complurium antistitum cultorumque martyris postulationibus permotus Gregorius decimus sextus pontifex maximus, universa rei ratione mature perpensa,

³⁷¹ Voir ta traduction en français, page 152.

³⁷² Le texte ordinaire du Bréviaire romain dit jusqu'à présent *insculpta*, gravée. *Descripta*, peinte (ainsi que le porte l'original conservé parmi les Actes et Registres à la Secrétairerie de la Sacrée Congrégation des Rites) est le seul mot exact.

festum ejusdem cum Officio et Missa in memorata Nolana dioecesi et alibi agendum benigne permiserit.

(Signé dans l'original :

C. M. Episcop. Prænest. Card. PEDICINIUS.
S. R. E. Vice-Cancellar. S. R. C. Præf.
V. PESCESELLI S. Fidei Promotor.)

XVI. *Les premières chapelles dédiées en France à sainte Philomène.*³⁷³

Aucun document contemporain ne permet d'établir à quelle date exactement fut érigée dans l'église d'Ars la chapelle dédiée à sainte Philomène. Toutefois, ici, *c'est plutôt question de mois que d'année*. Au témoignage du Frère Athanase, M. Vianney « fut le premier en France à lui élever une chapelle ». Or cette chapelle existait déjà en 1838. Le Curé d'Ars lui-même, au sujet [285] d'une guérison survenue cette année-là et qui s'était fait un peu attendre, disait ingénument qu'il avait « presque grondé sainte Philomène » et qu'il avait « été tenté de lui reprocher la chapelle bâtie en son honneur ». Mais il semble bien qu'il faille dater de 1837, et même des premiers mois, l'achèvement de sa modeste chapelle d'Ars.

D'une lettre adressée par Pauline-Marie Jaricot au « Custode du corps de sainte Philomène à Mugnano », il appert qu'après sa guérison, l'heureuse Lyonnaise ne quitta Rome

³⁷³ Note se rapportant à la page 200.

pour la France que le 25 mai 1836. Dès son retour, elle aménagea dans sa maison un tout petit oratoire pour y exposer l'effigie de cire contenant la relique apportée de Mugnano. Lorsque le 30 janvier 1837, Grégoire XVI eut autorisé le culte public et universel de sainte Philomène, M^{lle} Jaricot chargea l'abbé Rousselon de construire une chapelle proprement dite, non loin de sa maison, sur la pente de Fourvière. Le 10 novembre 1839, elle écrivait au cardinal Lambruschini : « Je ne puis résister au besoin d'apprendre à Votre Paternité qu'enfin, grâce au Seigneur, nos vœux sont accomplis : notre bonne sainte Philomène a pris possession du coteau de Fourvière pour y demeurer comme une enfant chérie de la Reine du Ciel auprès de sa tendre Mère... Avant-hier a eu lieu, avec la permission très gracieuse de Monseigneur l'Archevêque, la bénédiction de l'oratoire que j'ai fait ériger dans la propriété que j'habite... Notre petit oratoire, de l'avis de tous ceux qui le voient, est charmant ; il rappelle un peu les petites chapelles dévotes de Rome... Je dirai à la gloire de la bonne sainte que, lorsque nous avons transféré son effigie du lieu où elle était pour la placer dans son nouvel oratoire, nous avons eu à déménager, en même temps, quantité de preuves authentiques de guérisons, telles que grand nombre de béquilles et de bâtons laissés par les infirmes guéris, plusieurs

tableaux et autres ex-voto d'action de grâces... »
[286]



TABLE DES MATIÈRES

Pages	
	LETTRE DE MONSIEUR CONVERT, CURÉ D'ARS.....5
	CHAPITRE PREMIER
	TOMBE ET BERCEAU.
	Le trésor de dom François. – Une acquisition difficile. 10
	Sur la via Salaria nuova. – Ce que sont les catacombes romaines. – La « terre natale » de sainte Philomène. 14
	Les funérailles d'une jeune martyre à Sainte-Priscille. – Dans la nuit de l'oubli. – La « découverte » des catacombes. – L' « invention » des reliques de sainte Philomène.....26
	CHAPITRE II
	UNE VIERGE CHRÉTIENNE À « L'AGE APOSTOLIQUE ».
	L'époque où vécut Philomène. – Le nom. Baptême et confirmation. – L'initiation à la vie chrétienne. – L'Église et l'enfance. – Dans la Rome païenne.....41
	À l'assemblée des fidèles. – L'agape. – Les premières vierges consacrées. – Le culte de Marie aux catacombes.....59
	La persécution. – Le martyre sanglant. – Le loculus. – L'épithaphe : Pax tecum Filumena.....76
	CHAPITRE III
	LA REINE DE MUGNANO.
	Le départ de Rome. – Incidents de route. – A Naples, chez le libraire Terres. Un complot qui avorte. – De Naples à Mugnano.....91
	[288]
	L'arrivée triomphale. – A Notre-Dame des Grâces. – Nouveaux prodiges. – Un an après : l'escorte française de sainte Philomène. – Jours tragiques.. 103
	L'extension d'un culte aimable. – Visiteurs célèbres. – Rois et reines. – L'hommage des lettres et des arts. –

Les liturgistes mis en éveil. – Les embellissements de Mugnano. – Un pèlerinage pittoresque. – Discrète et plaisante leçon..... 114

CHAPITRE IV

L'HOMMAGE DES SOUVERAINS PONTIFES.

- Une audience de Léon XII. « C'est une grande Sainte ! »
– Le miracle de la table d'autel. – La manne mystérieuse. – La multiplication des reliques..... 130
- Prudence de Grégoire XVI. – Une guérison célèbre : Pauline-Marie-Philomène Jaricot, de Lyon. – Le jugement de l'Église : la Messe et l'Office propres de sainte Philomène..... 140
- Pie IX aux pieds de Filumena. – Une messe papale à Mugnano. – La reconnaissance de Pie IX. – Les sympathies et les dons de Léon XIII. – Les protestations de Pie X..... 154

CHAPITRE V

LA « CHÈRE PETITE SAINTE » DU CURÉ D'ARS. – I.

L'ENTRÉE EN RELATION.

- Au seuil du village d'Ars. – Le culte de sainte Philomène pénètre en France. – Pauline-Marie Jaricot et l'abbé Vianney. – L'histoire d'une relique..... 170
- Humilité ingénieuse. – Deux âmes sœurs. – Une céleste visiteuse. – « C'est la plus belle que je connaisse ». 182

CHAPITRE VI

LA « CHÈRE PETITE SAINTE » DU CURÉ D'ARS. – II.

GUÉRISON À DEUX DES CORPS ET DES ÂMES.

- Le pèlerinage d'Ars. – La première chapelle dédiée en France à la jeune martyre..... 196
- [289]
- « Adressez-vous à sainte Philomène ! » – Gronderies et brouilles passagères. – « Moi, je n'y suis pour rien. » – Prodiges opérés en commun..... 202
- « Les âmes plutôt que les corps. » Quelques conversions..... 224

CHAPITRE VII

LA « CHÈRE PETITE SAINTE » DU CURÉ D'ARS. — III.

BIENFAITS ET RECONNAISSANCE.

- Pour obtenir le silence. — Conseillère et inspiratrice. —
Le lit brûlé — Le plus beau miracle de sainte
Philomène : la guérison du Curé d'Ars. — « Elle
n'accueille que des demandes raisonnables. » —
« C'est son affaire ! ».....229
- La propagation d'un culte cher. — L'ex-voto rêvé. — Les
honoraires d'un architecte. — La mort d'un saint. —
Le 11 août 1859 : joies et tristesses.....241
- Aujourd'hui : église neuve et double reliquaire. — Un
témoin de la vérité.....251

CHAPITRE VIII

LE RAYONNEMENT D'UNE ÂME.

- Quelques serviteurs de la petite sainte : le bienheureux
Chanel ; le Père Damien ; le vénérable Colin ; le
bienheureux Eymard ; le Père Varin de Solmon ; le
vénérable Frère Bénilde ; le général de Sonis ; dom
Sébastien Wyart ; la sainte Mère Barat ; la Révérende
Mère Marguerite ; la vénérable Mère Marie-Thérèse.
.....257
- Un ardent apôtre de *Filumena* : M. l'abbé Louis Petit.
Travaux et revers ; tristesses et joies ; deux
triumphes : Ars et Sainte-Priscille.....272
- Un nom harmonieux qu'on n'oublie pas. En France ; en
Italie ; dans les deux Amériques. — Les fidèles de
Filumena.....290
- [290]

APPENDICE

Notes, preuves et documents

- I. Notice sur l'abbé François de Lucia, missionnaire de
Mugnano.....297
- II. Acte officiel de donation des restes de sainte
Philomène.....301

III. De l'étage de la catacombe où fut creusée la tombe de sainte Philomène on déduit l'époque de son ensevelissement.....	301
IV. Endroit de la catacombe de Priscille où fut ensevelie sainte Philomène.....	303
V. La consigne des fossoyeurs modernes (<i>cavatori</i>) dans les catacombes.....	310
VI. La fiole de verre découverte au <i>loculus</i> de sainte Philomène.....	312
VII. L'interversion de syllabes dans l'épithaphe de Filumena. — Est-ce bien « sainte Philomène » qui fut trouvée dans la catacombe de Priscille ?.....	313
VIII. Le mot Filumena.....	337
IX. « Où Pierre baptisa ».....	339
X. Par qui a pu être baptisée sainte Philomène.....	342
XI. Les chants de la primitive Église.....	343
XII. Les images antiques de la sainte Vierge dans la catacombe de Priscille.....	345
XIII. Au sujet d'une statue de sainte Philomène : la sueur mystérieuse.....	347
XIV. Les « révélations » de Sœur Marie-Louise.....	350
XV. Quatrième leçon de l'Office de sainte Philomène. Texte latin original.....	373
XVI. Les premières chapelles dédiées en France à sainte Philomène.....	374

LYON. — IMP. EMMANUEL VITTE, 18, RUE DE LA
 QUARANTAINE. — 5186.